

Bora Bora's Bitches

VOLUME
2
PICKING BITCH



Jacinthe Nitouche

ED3



Si tu as acheté ce livre numérique, merci à toi, nous te souhaitons une bonne lecture. Par contre, si tu l'as piraté, nous ne te félicitons pas parce que tu viens peut-être de tuer un auteur. Eh oui, de la même façon que tu tues une fée à chaque fois que tu dis ne pas croire en elle, tu élimines un auteur à chaque fois que tu pirates un livre numérique. Il ne suffit pas de taper dans les mains pour faire machine arrière, ça ne fonctionne que pour les fées. Mais tu peux aller acheter ce livre numérique et tu ressusciteras l'auteur.

Bora-Bora's Bitches 2

Le tome de la maturité.

Non, j'déconne !

Jacinthe Nitouche

Couverture réalisée par Alis

Droits d'auteurs © 2014 Éditions EDB

www.e_dibitch.com

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction totale ou partielle, sous toutes formes.

Suite à un bug avec certaines marques de liseuses,

les notes de bas de page se retrouvent en fin de chapitre

et font parfois un peu leur vie en freestyle,

imitées par les sauts de ligne.

Merci pour votre compréhension.

Message du CDNSL*

***Comité de Défense des Notes et des Sauts de Ligne**

PROLOGUE

Samedi 3 mai 2014, 19h

Tous ces bruits résonnent encore dans ma tête comme une mélodie, une mélodie que tu me chanterais encore et encore :

« On ira, où tu voudras, quand tu voudras

Et on s'aimera encore, lorsque l'amour sera mort

Toute la vie sera pareille à ce matin

Aux couleurs de l'été indien. »

T'as flippé là, non ? Tu t'es dit : ouh là, Jaja elle nous fait quoi ? Je ne suis plus à Bora-Bora,

mais dans un appart' qui

sent l'eau de Cologne et le détergent bon marché ! Non, je te rassure, il y a des choses qui ne changeront jamais et chez

nous, ça sent toujours le lubrifiant, la binouze et le chorizo.

Rassuré ?

Oui, je te comprends !

Mais que s'est-il donc passé depuis la dernière fois ?

De l'alcool et de la cyprine ont coulé dans nos corps et entre nos cuisses depuis 8 mois et 19 jours.

Soit 261 jours et 7 heures.

Soit 6 271 heures.

Soit 376 260 minutes.

Soit 22 575 600 secondes.

Ça envoie de la bûchette ces comptes, hein ?

Alors non, je ne me suis pas greffé une calculette dans le crâne, je ne vois pas l'intérêt sur le long terme, excepté, peut-être,

vaporiser d'ennui toutes les personnes qui m'entourent sur cinq kilomètres à la ronde. Nous pouvons juste remercier l'horloge

parlante pour ce savant calcul. De toute façon, en y réfléchissant, tu ne vas pas aller vérifier. J'aurais pu écrire de la merde,

personne n'aurait tilté.

Sinon, plus sérieusement, que s'est-il réellement passé depuis le mois d'août dernier ? Depuis que mes parents se sont

barrés, que le mec pour qui j'ai complètement craqué s'est barré lui aussi et que mon taf s'est aussi un peu barré en couille ?

Eh bien, beaucoup de choses ! Si d'ailleurs l'horloge parlante pouvait aussi en faire une liste, ça m'arrangerait, parce que je

peux vite me perdre dans les méandres de mes explications sexo-amico-poilesques. Mais bon, sache que même si plusieurs

mois se sont écoulés, nous sommes restées les mêmes ; et j'ai envie de dire que c'est bien là l'essentiel.

Non ?

Au temps pour moi, alors !!!

1

Si tu t'enfiles un tgv,

ça pourra vite devenir un cas médical

— Grosse, on est sur la terrasse, ramène ton cul... et on manque de rhum ! hurle la Syphilis.

— Prends quelques chips aussi, chaton, histoire d'éponger tout ça, ajoute Pétra.

— Et des tomates cerises, j'essaie de faire attention, enchaîne Jane.

— Et ma main dans vos gueules, vous la voulez aussi ou bien ? riposté-je en ouvrant le frigo.

— Moi tu sais bien que ce n'est pas dans ma gueule que je veux ta main, mais entre mes cuisses, réplique Phillis.

Vous voyez quand je vous dis qu'ici rien n'a changé, eh bien... rien n'a changé !

J'essaie tant bien que mal de tout prendre sans en foutre la moitié par terre. Enfin, surtout le rhum... pour les tomates cerises

de Jane, c'est moins grave. D'ailleurs, nous sommes samedi, comment se fait-il qu'elle soit au régime ?

Elles sont là, assises sur les transats qu'on s'est offerts le mois dernier. Quand je dis assises, je devrais plutôt dire vautreées

comme des merlans échoués sur un rocher, en beaucoup moins sexy, ça correspondrait mieux.

Ces quelques mois, je peux dire que ma vie a quelque peu implosé de tous les côtés. Le seul repère qu'il me reste est notre

quatuor, ma ligne droite sur cette route sinueuse. Quel bien ça fait de toujours pouvoir compter sur elles dans l'harmonie et la

sérénité !

— Ben dis donc, t'en as mis du temps ! râle la Syphilis.

Tout est toujours très relatif, bien entendu.

— La prochaine fois, tu déplaceras tes meules, ça ne peut pas te faire de mal. Au fait, il est de plus en plus plat ton cul ou

c'est mes yeux ? dis-je en posant tout sur la table avec une concentration maximum.

— Chaton, ça va, ne la ramène pas. Tu sais que je suis présidente de l'association qui milite pour la préservation des culs

plats dans l'enceinte de Bora-Bora, intervient Pétra solennellement.

— Je n'ai jamais reçu de plainte au sujet de mon derche, et Dieu sait qu'il en est passé des choses à l'intérieur.

— S'il vous plaît, ne la lançons pas sur le sujet, j'aimerais bien boire mon mojito sans avoir la nausée. En vous remerciant !

se plaint Jane en se rapprochant de la table.

— Attends Jane, je n'ai pas encore osé prononcer le mot *bite*, pourtant, se moque Phillis.

— Je préfère être prévoyante, sourit Jane.

— Tu viens d'avoir vingt-neuf ans et tu es toujours autant phobique de ce mot, tu penses que ça te passera ? lui demandé-je en

resservant les verres.

Eh oui, il y a deux jours, nous avons fêté comme il se doit les vingt-neuf ans de notre Jane. Nous lui avons offert un tatouage

qu'elle rêvait d'avoir depuis longtemps : un joli papillon rose au-dessus de la hanche droite. Le souci c'est que j'ai cru que le

tatoueur allait nous dépecer tellement nous étions insupportables. Entre Jane qui hurlait avant même qu'on la touche, Phillis qui

posait des questions sur les bienfaits d'un tatouage sur le clitoris, Pétra qui a tourné de l'œil à la vue du sang et moi qui ai tout

fait tomber, trois fois de suite... Je me demande encore comment nous en sommes sorties vivantes et avec chaque partie du

corps à la même place.

Notre Jane ! Je l'observe avec sa soi-disant naïveté et ses besoins d'histoires qui finissent bien.

Depuis quelques mois, elle

vit une relation assez sereine avec son ancien patient. Ça n'a pas été simple, il est passé par des phases de rejet, mais elle a su

être à l'écoute et lui faire comprendre qu'ils seraient plus forts à deux pour traverser les différentes épreuves.

— Au fait, Jane, comment ça se passe sexuellement parlant ? l'interroge Pétra.

— C'est toujours compliqué, répond-elle en prenant le verre que je lui tends.

— Je me doute, avec une queue qui ne fonctionne pas... rétorque la Syphilis.

— Toi, évidemment ! Mais il n'y a pas que la *queue* dans la vie, s'énerve Jane.

— Ah bon ? Et depuis quand ?

— Il ne devait pas aller voir un spécialiste ? dis-je en faisant les gros yeux à Phillis.

— Si, il lui a parlé de Viagra ou d'injection à faire dans la verge juste avant. Le souci, c'est que si l'érection obtenue dure

plus de cinq heures, il devra filer rapidement aux urgences.

— Ah non, malheureuse ! Ne va pas aux urgences, tu nous appelles ! Un type qui bande pendant plus de cinq heures, ça

m'intéresse ! intervient la Syphilis.

— Moi, après cinq heures, je peux te dire que j'ai l'entre-cuisse mortifiée et au bout du rouleau.

— J'aimerais bien voir ça quand même, avoue Pétra, songeuse.

— Le problème c'est qu'il risque d'y avoir nécrose du corps caverneux, donc possibilité de gangrène, donc d'amputation,

conclut Jane en finissant son verre.

OH MY GOD !!!

Elle a vraiment dit ça ?

J'ai la tomate cerise qui vient de faire un roulé-piqué entre ma glotte et mon intestin. Comment faire retomber une quelconque

excitation en une phrase. Bienvenue dans le monde de Jane.

— Putain, Jane ! T'as pas le droit de dire ça ! Regarde Jaja, elle est en train de s'étouffer à l'oral, s'inquiète Pétra.

— Et ce n'est même pas pour une bonne raison, déclare la Syphilis.

— Alors avec vous, on peut s'exclamer qu'on s'est enfilé le TGV et tous ses passagers dans le fion, ça ne vous fait rien, mais

quand on parle simplement d'un cas médical, vous criez au scandale ! s'indigne Jane.

— Ben si tu t'enfiles un TGV, ça pourra vite devenir un cas médical, réussis-je à sortir en toussant à moitié.

Au bout de deux heures de conversation hautement philosophique, Jane part retrouver son ancien patient, Phillis et Pétra se

préparent pour aller se déhancher au *Club 32*, et moi, je dois me résoudre à rester là pour finir le tri de mon dernier reportage

sur les coulisses du marathon de Paris.

Comme c'était prévu, l'Ancien a créé sa propre agence et, avec Lulu, nous avons rejoint son équipe. J'adore ce que je fais et

avec qui je le fais. L'Ancien nous fait totalement confiance et nous bossons dans des conditions optimales.

Je suis dans ma chambre, devant mon écran, ma playlist « photomaniac » est en route et *She Said* de Plan B se met à envahir

mes chakras auditifs.

« *She said I love you boy*

Elle disait je t'aime, mec

I love your soul

J'aime ton âme

She said I love you baby oh oh oh ohh

Elle disait je t'aime, bébé oh oh oh ohh

She said I love you more than words can say

Elle disait je t'aime plus les mots ne peuvent le dire

She said I love you baaayyyby

Elle disait Je t'aime bébéééé » [1](#)

Ma boîte mail s'ouvre automatiquement et mes chakras se déplacent de mes oreilles à mon appendice que je n'ai plus depuis

l'âge de dix ans.

Non Jaja, ferme ça de suite... C'est un ordre !!!

Trop tard, mes yeux divaguent déjà sur les échanges de mails que j'ai eus avec 4B depuis qu'il est parti. Des mails qui m'ont

fait passer par toutes les émotions : le sourire niais, la colère, l'excitation, le manque, les rires et, dernièrement,

l'incompréhension. Cela fait deux mois que je n'ai plus de nouvelles... depuis son putain de dernier mail :

De : T. Campana

Objet : Désolé

Date : 12 mars 2014, 22h34

À : Cupcake

Lee, je suis désolé, mais je ne vais plus être en mesure de suivre cette correspondance. Tu n'y es pour rien... enfin si, mais ça serait trop compliqué à expliquer.

T.

Déjà, un mail qui a pour objet « désolé », j'aurais dû me douter qu'il était un peu moisi de l'aisselle. On te dit rarement « je

suis désolé » pour après t'avouer qu'on te kiffe à la folie et que pour fêter ça, on arrive dans le premier Concorde.

Ah, on m'annonce dans mon oreillette que le Concorde n'est plus depuis 2003, au temps pour moi !

Bon, ben, dans le premier

Easyjet, alors.

Enfin bon, tout ça pour dire que ce mail me reste en travers de la cavité utérine. J'ai hésité à lui répondre « va te faire

enculer, connard », mais je me suis dit qu'il valait mieux l'ignorer. Enfin *on* m'a dit. D'ailleurs, je vomis sur les gens qui

m'ont conseillé ça : « L'ignorance est la meilleure des réponses, darling ». Euh, ouais gros, c'est peut-être la meilleure des

réponses, mais tu fais quoi de cette frustration, de cette violence qui te ronge et que tu n'as pas pu ressortir ? Finalement, j'ai

mis un coup de boule à Mme Gandus. Non, j'déconne, mais je suis sûre que ça m'aurait fait du bien.

Tu fais quoi, Jaja ? Tu es faible.

Voilà qu'au lieu de taffer, je me mets à tous les relire comme si grâce à cause d'eux, il était toujours un peu avec moi. Même

si je les connais par cœur, ses mots défilent et ont toujours le même impact.

De : T. Campana

Objet : Ton petit cul

Date : 8 septembre 2013, 3h36

À : Cupcake

Sache que c'est difficile à avouer, mais ton petit cul me manque. J'espère que tu prends bien soin de lui.

Oui, on ne peut pas dire que ce soit un grand expressif ni que ce soit une sublime déclaration, mais, à cette lecture, je me

souviens avoir fait une danse de l'allégresse pendant au moins une heure dix minutes. Quand j'y repense, je suis pitoyable et

irrécupérable.

De : Jacinthe Nitouche

Objet : Mon petit cul

Date : 10 septembre 2013, 9h12

À : Mister T

Merci de t'en inquiéter, mais je te rassure, mon cul se porte à merveille. Il se fait d'ailleurs chevaucher tous les week-ends par une association qui se nomme « Les rois du rodéo ». Tu vois, tu m'as contaminée et je suis devenue une sorte de pouliche à mes heures perdues. Enfin, plutôt une pouliche naine, qu'on soit d'accord.

YMCA sur ton gland.

De : T. Campana

Objet : Je ne sais pas si je suis rassuré

Date : 11 septembre 2013, 1h03

À : Cupcake

Ai-je raison de m'inquiéter ? Au fait, si tu vois une jolie plante à ma porte, tu es priée de lui donner mon adresse. Merci !

De : Jacinthe Nitouche

Objet : Va te faire foutre

Date : 12 septembre 2013, 7h15

À : Mister T

Si je rencontre une de tes pouliches sur le palier, je la conduirai direct à

l'abattage.

Je reprends mon YMCA.

Et puis un jour, alors que je devais avoir 5,9 grammes dans chaque œil, j'ai écrit le mail. Tu sais, celui que tu regrettes le

lendemain quand tu te réveilles avec l'haleine chargée à l'eau-de-vie et que tes paupières sont tellement lourdes qu'on dirait

qu'elles sont lestées par les baloches de pépé Marcel.

De : Jacinthe Nitouche

Objet : Tu m'emmerdes

Date : 12 février 2014, 6h48

À : Mister T

Voilà, je vais me coucher et je pense à toi. Pourquoi ? Je ne me supporte plus dans ces moments-là. Il faut que tu saches que j'ai rencontré quelqu'un. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça alors que je viens de me siffler une bouteille de rouge à moi toute seule. Mais je me dis que si je ne te l'écris pas maintenant, je ne le ferai jamais. Peut-être que j'aurais dû faire comme Pétra et venir passer le réveillon avec vous. D'un autre côté, tu ne me l'as pas demandé. Tu m'emmerdes, putain !

Même à cette distance, tu as toujours cette faculté à me mettre hors de moi. Je sais que tu dois chevaucher à tout va, mais je me devais de te le dire. Ça va faire quinze jours et tout va bien avec lui... enfin je crois... je ne sais plus !

Ça craint du slip, hein ?

Je ne te raconte pas ma réaction le lendemain, quand j'ai cru que j'avais rêvé et que je me suis rendu compte que non.

— BORDEL DE PUTAIN DE MERDE !!!

Oui, dans ces moments de grande intensité, tu as rarement un dialecte proustien [2](#). En y réfléchissant, je n'ai jamais eu de

dialecte proustien.

J'ai poussé un cri tellement assourdissant que mes grosses dindes ont débarqué dans la chambre à la minute.

— Qu'est-ce qui se passe, chaton ? s'était inquiétée Pétra.

— Ça y est ? T'as enfin réalisé que tes seins touchaient tes genoux ? s'était moquée la Syphilis.

— T'es tombée ? avait débarqué Jane avec son tube d'Arnica.

Non, je n'étais pas tombée, mais j'aurais préféré. Heureusement, il a pris mon mail avec humour et l'a détourné à sa façon.

Peut-être que c'est ce mail qui a déclenché le dernier de la série.

Allez Jaja, ne te monte pas la vulve au court-bouillon et remets-toi sur tes photos. Maintenant, tu sors avec Sam, le gentil

journaliste de MagSport et tout va bien se passer... enfin, j'espère.

[1](#) • She said : Chanson écrite en 2010 par Benjamin Paul Ballance Drew alias Plan B, sous le label 679 Recordings.

[2](#) • Proustien : je remarque que tu n'es pas devenu une flèche depuis le tome 1. Proustien, Proust, l'écrivain, *À la recherche du temps perdu*, toussa quoi !

2

Je suis une sorte d'androgynie du cheveu

Dimanche 4 mai 2014, 4h30

— Chaton ?

Qui me parle ? Où suis-je ?

Maman ?

Olga ?

Larusso ?

— Chaton, tu baves sur ton clavier.

Pétra ?

J'essaie de coordonner l'angle de ma vision avec mes paupières. J'ai l'impression que les burnes de pépé Marcel ont encore

fait des leurs et qu'elles sont de plus en plus lourdes. Va falloir les vider à un moment.

— Chaton, tu t'es endormie devant ton écran ?

Putain, mais oui, je devais taffer ! Comment ai-je pu m'endormir comme une merde sur mon bureau ? Je suis vraiment

lamentable.

— Ne me dis pas que tu relisais les mails de 4B ?

En fait, je ne suis pas lamentable, je suis vraiment misérable. C'est fou comme certaines situations te font ressortir de ton état

vaporeux plus rapidement que d'autres. Là, je peux te dire que les couilles de pépé ont explosé en quelques secondes.

Hier, j'ai maté mes mails au lieu de taffer. Je suis tombée si bas ? Je comprends maintenant ce qu'a dû ressentir Princesse

Sarah [3](#), désœuvrée au fin fond de son grenier, enfermée par cette pute de Mme Mangin. *Voilà Jaja, tu es Princesse Sarah ou*

pire, la petite blonde qui n'arrêtait pas de chialer. Comment elle s'appelait déjà ? Putain, Lottie ! Cette courge de Lottie de

mon cul... Il ne me reste plus qu'à courir me couper les veines avec la vieille ficelle de mon string.

— Chaton, ça va ? s'inquiète Pétra.

— Tu dois me prendre pour une psycho.

— Je t'ai toujours prise pour une psycho.

— Ça va alors... Mon honneur est sauf.

— Je n'irais pas jusque-là, se moque Pétra en souriant.

— Ça aurait été trop beau.

— Chaton, tu l'as dans la peau ce type.

— Pour tout te dire, je préférerais l'avoir dans la chatte.

Elle se met à rire et je la suis de près.

— T'es insupportable... mais c'est comme ça que je t'aime, m'avoue-t-elle en m'embrassant.

— Et sinon, cette soirée ?

— C'était le top, Phillis a même tenté sa chandelle de feu « 2.0 ».

— Putain, elle l'a essayée alors qu'on n'y était pas ?

— Je crois qu'elle l'a faite justement parce que vous n'y étiez pas.

— La garce !!! Et alors ?

— Elle s'est un peu emmêlée de la cuisse, mais personne ne s'en est rendu compte. Elle est partie avec le DJ.

Oui, il faut savoir que le nouveau hobby de la Syphilis n'est plus le barman, mais le DJ. Par un beau matin d'hiver, elle en est

venue à la conclusion qu'elle avait achevé son « Barman Pine Tour ». C'est comme ça qu'elle a décidé que les DJ seraient ses

nouvelles proies. Je la revois nous expliquer : « Non mais, attendez, le kiff quoi, il prend mes seins pour une platine, je suis

une table de mixage vivante ». Ce à quoi j'avais vite répliqué « Oh oui, viens me scratcher les glandes vaginales ! »

— Chaton, je vais me coucher, je suis fourbue, me glisse Pétra.

— Bonne nuit. Ou plutôt bon matin vu l'heure.

— Je te l'ai déjà dit, mais quand je l'ai vu au réveillon l'an dernier, j'ai senti qu'il aurait voulu que tu sois là.

Je sais de suite qu'elle me parle de mon connard sexy de 4B, qui n'est d'ailleurs plus officiellement le 4B. Mais si je

l'appelle juste « connard sexy » ça pourrait être n'importe lequel alors qu'il n'est justement pas n'importe qui.

— Ce que tu as surtout senti, c'est le dard de la Guêpe.

— C'est pas faux, mais arrête de faire comme si tu ne comprenais pas.

— Moi ? Ce n'est pas mon style, chaton.

— T'aurais dû venir.

— Je sais... allez, sors !

Je danse sur *Femme Libérée* et la Syphilis arrive devant moi avec des platines à la place des seins et un disque vinyle en

guise de culotte.

Je me réveille en sursaut.

PUTAIN !!!

Cette morue a mis sa chanson à fond. Je vais la tuer ! Il n'est *que* 10h ! Je sors avec le cheveu endormi et le boxer

malveillant.

— Putain Phillis, mais merde !!!

— Allez grosse, viens me faire rêver et danse avec moi.

— Je te signale que si je m'approche trop près, je pourrais te tuer rien qu'en respirant.

— Bon ben danse avec moi, mais de l'autre côté de la pièce alors.

Je la regarde danser sur le canapé. Ses mouvements sont fluides et coordonnés. J'ai l'impression qu'elle se déplace sur un

nuage. Elle est belle, cette morue ! Putain, je n'ai pourtant pas fumé l'herbe de Dédé, hier soir !

— Je vais me faire un café, t'en veux un ? grogné-je en m'approchant de mon amie la cafetière.

— Non, je vais aller me pieuter.

— Tu réveilles toute la maison pour après filer te coucher ? Mais t'es la reine des garces !

— Merci du compliment. Venant de toi, ça me touche, Nitouche. D'ailleurs, je vais sûrement aller me toucher.

— Alors ce DJ ?

— Pour faire simple, grosse : j'ai pris un pied d'enfer ! Il a fait un remix de David Guetta à la force de mon clito. Pour le

remercier de ce grand moment musical, je lui ai vite fait gonfler sa sono et j'ai senti la membrane de son haut-parleur qui

pulsait jusqu'à déclencher le larsen final de son instrument, m'explique-t-elle avant de s'engouffrer dans le couloir et de me

laisser là, avec la cafetière dans une main et mes cernes dans l'autre.

Jaja, tu n'es pas Lottie...

Jaja, tu n'es pas Lottie...

Jaja, tu n'es pas Lottie... Tu es Jessica Rabbit [4](#) !!!

Ah, c'est déjà mieux, genre la meuf un peu sûre d'elle qui envoie de la bûchette de compét'.

J'aime !

J'aime !!

J'aime !!!

Une fois mon café pris, je file à la douche. Je me regarde et je contemple les dégâts. *Putain, Jaja, pour le « envoie-moi dans*

les étoiles » tu repasseras, il y a du boulot sur la marchandise.

Déjà, faut que je prenne rendez-vous chez ma coiffeuse, j'ai la tignasse qui se rapproche plus du pelage d'un raton laveur

centenaire décrépît que d'une quelconque chevelure. D'ailleurs, parlons-en de mes cheveux ! Pourquoi à un moment donné, ils

ont décidé de sortir comme ça : ondulés ? Qu'est-ce que ça veut dire, d'abord ? Merde, quand tu nais cheveu, tu te dis « bon

ben moi je vais être raide » ou « moi je vais être frisé », tu ne te dis pas « moi je suis un rebelle, je serai un peu des deux

quand j'en ai envie et puis les gars à côté, vous faites la même et fuck la vie. Et pour que ça soit plus rigolo, tiens, on évite

d'être tous raides le même jour ou de tous boucler en même temps. » Putain, Pétra a de belles boucles, Jane et la Syphilis ont

les cheveux raides, elles n'en ont certes pas beaucoup, mais au moins ils sont en harmonie. Et moi, je suis une sorte

d'androgynisme du cheveu.

Faisons une liste : après mon rendez-vous pour régler ce problème capillaire, il faudra que j'appelle Olga, mon esthéticienne.

Ça serait dommage que ma coiffeuse foute des papillotes en aluminium sur mes poils de cul histoire de me les décolorer.

Je suis sous la douche, en pleine concertation avec mon moi profond pour savoir comment orienter le pommeau afin d'obtenir

un plaisir maximum, quand la porte de la cabine s'ouvre brutalement. C'est Jane... habillée comme la veille.

— Ça va, ma Jaja ?

— Ben, à part que tu viens de me couper dans une réunion ultra-importante avec moi-même et que je suis touffé au vent, tout

va bien.

Je ne sais même pas si elle m'a entendue.

— Je suis restée dormir avec lui, m'avoue-t-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— J'ai comme l'impression que c'était bien.

— Oui, j'ai adoré. On s'est juste caressés et on s'est endormis dans les bras l'un de l'autre.

— Je suis ravie, ma Jane. Là tu vois, si je n'étais pas en train de me savonner l'entre-cuisse, je t'aurais fait un câlin. On en

parle dès que je sors.

— Il a été si tendre, ma Jaja, et son regard... il a un regard !!!

— Heureusement, j'ai envie de dire. Ça aurait été compliqué, sinon. Déjà qu'il n'a plus de jambes, le malheureux.

Elle s'appuie contre le lavabo et murmure :

— Je crois que je l'aime.

— Putain, mais Jane, ne me balance pas des trucs de ce genre alors que je vais me faire du bien avec le pommeau de douche !

Elle rit. J'aime la voir comme ça... innocente, inconsciente des dangers qui l'entourent comme... celui de la bifle, par

exemple. C'est une fervente adepte de cette pratique et un jour, j'ai peur qu'elle n'y perde un œil.

— Vous faites un sitting dans la salle de bain ? s'étonne Pétra, à moitié endormie.

— Non, je disais à Jaja comme j'étais heureuse.

— Et tu es obligée de nous balancer ton bonheur à la face dès le matin ? râle Pétra avant d'ajouter : heu, Jaja, rassure-moi, tu

vas voir Olga dans pas longtemps j'espère ? Parce que là on pourrait en faire des tresses, conclut-elle avant de repartir.

— Putain, mais y'a pas moyen de se masturber tranquille, ici ? DEHORS !!!

Jane sort en souriant après mon cri de détresse.

Ah, enfin seule ! Au moment où je vais pour diriger le jet entre mes jambes, je me rends compte qu'elles m'ont coupé l'envie

de me faire du bien. PUTES !

Quand je suis enfin prête, habillée et réellement frustrée, je rejoins Jane et Pétra autour du bar. Jane ne cesse de sourire, je

pense que Pétra ne va pas tarder à lui jeter son bol dans la tronche. Je décide de mettre *ma* chanson, j'ai besoin que Larusso

entre en harmonie avec Jessica Rabbit et qu'elles ne fassent plus qu'une. Je suis en boxer/débardeur et la communion entre les

deux opère. Je deviens une *Larusca* ou une *Jessrusso*, au choix, et c'est juste magique. Quand j'ouvre enfin les yeux, je pousse

un cri de stupeur, je ne pensais pas que Jane était aussi près et qu'elle avait une aussi grosse tête. Son côté Lord Farquaad [5](#) me

déstabilise.

— Jane, tu fous quoi ? Tu ne vois pas je suis en pleine création mystique de deux êtres ?

— Ah non, désolée, je n'avais pas remarqué. Je croyais que tu nous faisais une syncope. Et comme j'ai l'habitude de sauver

des vies, j'ai volé à ton secours.

— La syncope aurait pu arriver oui... mais au moment de voir ton énorme tête ! T'avais remarqué, Pétra, qu'elle avait une si

grosse tête ?

— Ma Jaja, moi aussi je t'aime. Allez, je file à la douche, me sort Jane en sautillant vers la salle de bain.

Enfin, en essayant de sautiller, la coordination n'est décidément pas son fort.

— Putain, elle vient de casser toute la magie ! Je ne sens plus la symbiose que j'avais avec moi-même, dis-je en allant

m'asseoir en face de Pétra.

— Avec son sourire, elle ne casse pas que la magie. Elle nous casse aussi les couilles qu'on n'a toujours pas, grogne Pétra.

— Il faut que j'aie trier les photos que j'aurais dû trier hier soir au lieu de faire ma purge.

— Tu ne vois pas Sam ?

— Non, il bosse. Il veut qu'on se voie demain midi, il a quelque chose d'important à m'annoncer. Du coup, pas de brasserie

pour moi, chaton. On décale à mardi ?

— Pas de souci. Quelque chose d'important ? Il ne va pas te demander en mariage, quand même ?

Heureusement que je ne buvais pas, sinon j'aurais pu tout recracher à l'instant.

— Mais t'es pas malade !!!

— Qui va se marier ? demande Phillis en débarquant avec une nuisette des plus transparentes.

— Jaja ! répond du tac au tac Pétra.

— Mais pas du tout, bégayé-je à moitié.

— J'espère que ce n'est pas avec ton journaliste mou du gland, s'inquiète Phillis.

— Lui-même, grimace Pétra.

— Déjà, il n'est pas du tout *mou du gland*, répliqué-je en essayant de me justifier.

— Arrête, je suis un GPS de ce genre de mec. Et lui, c'est un mou du gland puissance 5, insiste la Syphilis.

— Je dirais puissance 6, rectifie Pétra.

— Et si j'ai envie de me marier avec un mou du gland, ça me regarde, putain !

Qu'est-ce que je raconte, moi ?

Je ne vais pas bien !

Elles me font dire n'importe quoi.

— Tu te maries avec qui ? demande Jane, inquiète.

— Le mou du gland... répondent en chœur la Syphilis et Pétra.

— FUCK, FUCK ET TRIPLE FUCK !!! hurlé-je avant de me réfugier dans ma chambre.

Sam n'est pas du tout *mou du gland* et ne va surtout pas me demander en mariage. Nous sommes ensemble depuis quelques

mois seulement et nous ne nous voyons presque jamais... et surtout je ne l'aime pas... même pas l'ombre d'un prépuce. Je n'ai

pas déclaré que je n'étais pas bien avec lui, n'allons pas faire de conclusions hâtives, j'ai juste dit que je n'étais pas

amoureuse de lui. C'est déjà un exploit que je reste avec lui. Pour moi, ça tient carrément du miracle. Bon, c'est vrai que le

fait qu'il soit constamment en déplacement contribue fortement à la survie de notre couple.

Qu'est-ce qu'il me veut ?

Jaja, tu sors avec ce mec, c'est normal que vous mangiez ensemble de temps en temps. Arrête de te mettre la rate en

émulsion.

J'allume mon lecteur MP3 et Ben E. King me fredonne *Stand by me*.

NON ! Pas celle-là ! La dernière fois que j'ai réussi à l'écouter en entier, 4B avait fait une apparition dans ma chambre et

n'en était sorti qu'au petit matin.

Je le hais, il m'a tué cette chanson ! Je passe à la suivante et la voix chaude de Paolo Conte me transporte avec son *Via con*

me.

« Via, via, vieni via di qui,

Va-t'en, va-t'en, va-t'en, sors de là

Niente più ti lega a questi luoghi,

Plus rien ne te relie à ces lieux

Neanche questi fiori azzurri...

Pas même ces fleurs bleues...

Via, via, neanche questo tempo grigio

Va-t'en, va-t'en, pas même ce temps gris

Pieno di musiche

Plein de musique,

E di uomini che ti sono piaciuti...

Et d'hommes qui t'ont plu...

It's wonderful, it's wonderful, it's wonderful,

C'est merveilleux, c'est merveilleux, c'est merveilleux,

Good luck my babe,

Bonne chance ma chérie

It's wonderful, it's wonderful, it's wonderful,

C'est merveilleux, c'est merveilleux, c'est merveilleux,

I dream of you...

Je rêve de toi...

Chips, chips, du-du-du-du-du » [6](#)

J'ai enfin fini de trier mon reportage quand je vois Jane qui engouffre sa tête par la porte. Elle n'est pas si grosse que ça, en

fin de compte.

— Je peux venir papoter ou tu bosses encore ?

— Non, c'est bon, j'ai fini. Tu veux venir me parler de cette merveilleuse histoire d'amour qui est en train de naître ?

— Non, j'ai envie de parler de toi.

— De moi ?

— C'est quoi cette histoire de mariage ?

— Mais rien, ma Jane, tu connais Pétra et Phillis.

— Alors moi, je l'aime bien Sam. Je le trouve gentil. Mais je vois bien qu'il ne t'inspire pas.

— Il ne m'inspire pas ? Et à quoi tu vois ça ?

— À toi.

Jane et son obsession à m'analyser et à toujours viser juste où il faut.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Oui, tu as raison. Il ne me fait ni frémir, ni trembler, ni envoler un quelconque

papillon... pas même la moindre chenille.

Elle me fixe comme si elle comprenait qu'elle a touché un point sensible. Je sens qu'elle veut que je continue.

— Il n'est sans doute rien, mais j'en ai besoin. J'ai besoin de cette relation, ma Jane. Elle me permet de me convaincre que

c'est fini avec 4B. Ce n'est sûrement qu'un alibi, mais sans lui, je vais m'effondrer. Il est parti, Jane... et il ne reviendra pas.

Moi je reste ici, avec ce vide en moi qui ne veut pas disparaître, même pas se rétrécir un tout petit peu. Cette relation avec

Sam me persuade que j'ai réussi à avancer.

— Jaja, je ne savais pas que...

Je suis lancée alors je préfère la couper :

— Et tu veux que je te dise le plus triste : je pense que s’il revenait, ça serait pire que tout. Il a le pouvoir de me briser...

exactement comme l’a fait Barrons.

— Mais il a aussi le pouvoir de te rendre heureuse.

— Jane, on parle de 4B là, pas de Jean Château.

— Et alors ?

— J’ai juste envie de ne plus y penser. Et quand ça sera le cas, promets-moi que tu m’empêcheras de retomber dans cet état-

là.

— Promis, ma Jaja, me rassure Jane en m’embrassant.

— Merci.

— Au fait, ce soir, c’est à mon tour de choisir le film.

— J’ai peur.

— Cendrillon.

— Heu, t’es sérieuse ? Tu veux m’achever ? Tu ne vois pas que je suis déjà mal, tu veux en plus m’achever à coups de

mièvrerie rose bonbon ?

— C’est exactement ça. La séance commence dans une heure, ne sois pas en retard !

Vis ta vie de merde jusqu’au bout, Jaja ! Il ne manque plus que Mme Gandus débarque en tenue de cuir avec une cravache en

criant qu’elle veut me fouetter et je peux dire adieu à ce monde qui va bien mal.

[3](#) • Princesse Sarah : série télévisée d’animation japonaise, créée en 1985 par Ryūzō Nakanishi d’après le roman *La Petite princesse* de Frances Hodgson Burnett (1888). Tu te souviens ? Sarah, l’orpheline ? Oui, ça remonte mais bon, fais un effort un peu, c’est important.

[4](#) • Jessica Rabbit : personnage de fiction de l’univers Disney, protagoniste du film *Qui veut la peau de Roger Rabbit* ? en 1988. C’est une vamp’ pulpeuse et provocante... et elle est rousse. Que demander de plus ? Rien !

[5](#) • Lord Farquaad : j’en ai déjà parlé dans le tome 1. Je vais faire un effort pour cette fois et ne pas

te laisser dans le néant de ton cerveau. C'est le méchant dans Shrek.

Le nain à grosse tête. Tu situes ? Voilà !

6 • Via con me : chanson de Paolo Conte publiée pour la première fois en 1981 dans l'album *Paris milonga*, chez RCA.

3

À cette pute de Cendrillon !

Il est 18h et nous sommes prêtes pour notre « Paye ton DVD's Sunday », nouveau rendez-vous Bora-Boresque instauré le

dimanche 12 janvier précisément. Depuis, chacune notre tour, nous choisissons un DVD qu'on mate toutes ensemble le

dimanche. D'où le Sunday ! *T'as compris ? Sinon ça n'avait aucun sens.*

Alors, comme tu peux t'en douter, ce rendez-vous est vite devenu une vengeance entre nous. Jane nous file la gerbe avec tous

ses Disney et ses comédies romantiques insupportables, Pétra choisit des films tellement angoissants que je mets la semaine à

m'en remettre. Quant à la Syphilis, elle nous trouve toujours de vieux films érotiques des années 1970.

— Nous avons le popcorn, le DVD est en place, nos verres sont pleins : je déclare la séance ouverte ! s'écrie Jane en lançant

le dessin animé.

— J'en reviens pas que tu nous fasses regarder ça, grogne Pétra.

— J'en reviens pas qu'on la laisse faire, ajoute Phillis.

— Qui a eu cette putain d'idée du « Paye ton DVD's Sunday » ? On n'était même pas bourrées, en plus, dis-je désespérée.

— C'est toi, ma Jaja, me répond Jane en piquant du pop corn.

— Ah ouais ? Je ne m'en souviens plus. Vous devriez moins m'écouter, les meufs. Au fait, t'es pas au régime, toi ?

— On verra demain, souffle Jane.

Ça commence... Adieu les gens !!! Si je meurs pendant la diffusion, je tenais à vous dire que je vous aimais... enfin,

surtout ceux qui ont acheté le livre. D'ailleurs en passant, si tu l'as piraté, je ne te félicite pas, sache que je viendrai te

hanter de l'au-delà.

« Il était une fois dans un pays lointain, un royaume paisible et prospère qui baignait dans le romantisme et les traditions.

Vivaient là, dans un château majestueux, un gentilhomme riche et veuf et sa jolie petite fille : Cendrillon. »

— Déjà, rien que le début ça pue un peu le Bisounours arc-en-ciel et le rose bonbon. Je sens que je vais souffrir, ronchonne

la Syphilis.

— Chut ! proteste Jane.

« Ce père attentionné est aimable et affectueux. Sa femme est morte il y a peu de temps. Et pensant que sa fille avait besoin

d'une mère, il décida donc de se marier une seconde fois, de sorte qu'elle ait une mère pour s'occuper d'elle. Il choisit pour

épouse une femme de son rang qui, d'un premier mariage, avait déjà deux filles méchantes et laides, du nom de Javotte et

Anastasie. »

— Rhooo, mais attends ! L'autre père, il est pas un peu con-con ? Il n'aurait pas pu un peu se méfier, aussi ? Ce n'est pas

comme si elle avait la tête de *Bonne Maman*, la vioque. Tu le sens direct qu'elle va plus se rapprocher de *Tatie Danielle* que

de *Mamie Nova* ! observé-je en prenant mon verre de vin.

— Et puis leurs noms, quoi ! Javotte et Anastasie ! Déjà dans ton oreille, ça grince plus que ça ne chante. Mais tout ça, mon

gros, ce sont des signes, bordel ! s'indigne Pétra.

— Mais merde, Cendrillon, rebelle-toi ! C'est ta baraque, t'es pas obligée de jouer la bobonne dans ta propre maison et avec

le sourire en prime ! s'énerve la Syphilis.

— Putain, c'est la sœur spirituelle de *Blanche-Neige*. V'la qu'elle se met à chanter avec les oiseaux et à parler aux souris,

peste Pétra, concentrée sur l'écran.

Et pendant que Cendrillon se tue à la tâche, il y a le roi qui veut marier son fils. Il ne trouve rien de mieux que d'organiser un

bal avec toutes les célibataires de la région. Sympa le papoune ! C'est fiston qui va être content. Il va être un peu au Leader

Price de la chatte. J'espère que Jean-Pierre Coffe ne sortira pas de derrière un rideau pour hurler « mais c'est de la merde ! »

À y réfléchir de plus près, pourquoi ils n'y ont pas pensé plus tôt à Monaco ? Tu ne vois pas toi, le Prince Rainier qui fait ça

pour le petit Albert ?

Ils sont forts chez Disney !

Ah, on me dit dans l'oreillette que le Prince Rainier est mort et que le prince Albert est déjà marié. *Putain, Jaja, va falloir*

que tu mettes à jour tes infos !

— Oh my god, on a retrouvé Régine et Frank Michael [7](#) ! crié-je en voyant la dégaine des belles-sœurs.

— Elle devrait te plaire, Jaja : elle est rousse, se marre la Syphilis.

— Ferme-la ! grondé-je en lui envoyant du popcorn dans le décolleté de sa nuisette.

Bon, en gros, pour qu'on évite d'y passer dix pages, la vioque a fait sa tepu pour empêcher Cendrillon d'aller à la fameuse

« foire de la chatte sponsorisée par Cochonou », mais c'était sans compter tous ses amis. Tu te souviens le tas de souris et les

oiseaux ? Ben oui, chez toi, ils te pourrissent la vie avec leurs fientes, mais à elle, ils lui confectionnent une robe. Y'a pas de

justice dans ce bas monde, ma pauvre Lucette ! Alors bon du coup, la petite, elle est toute heureuse parce qu'elle va pouvoir

aller se goinfrer et se prendre une grosse cagette au champagne jusqu'à vomir sur les chaussures de Javotte. Mais alors que tu

relâches la pression en te disant : « ouf, la Cendrillon elle va pouvoir kiffer », t'as les deux belles-sœurs qui lui retournent la

garde-robe à coups de chicots. DOUBLE TEPU ! Moi je te les prends par les cheveux et je te les carre dans le fion s'il reste

un peu de place. Mais Cendrillon, elle est toute douce, elle n'est pas garce comme nous. Faudrait peut-être qu'on la coache

pendant ses heures de repos. Du coup, elle s'effondre avec ses guenilles dans les bras de sa marraine qui est... non, ce n'est

pas un schtroumpf géant, c'est une fée. Elle te change les souris en chevaux, les chiens en cochers, les morues en cygnes. Elle

fait des miracles et pour un peu elle pourrait même lui épiler le maillot. Enfin, t'émoustille pas trop les grelots, car y a un

« mais ». « À minuit tu redeviendras morue », qu'elle lui sort avec un sourire de fourbe. Moi j'aurais été un peu dèg', c'est

souvent là que l'ambiance commence à monter. C'est donc comme ça que notre Cendrillon se retrouve à danser avec le prince,

mou du brushing. Notre héroïne en est tellement bouleversée de la vulve qu'elle en oublie de regarder sa montre. Minuit

sonne ! Le charme va être bientôt rompu. Alors elle court... D'ailleurs, je me demande avec ses talons de 12, comment elle n'a

pas fini par faire un roulé-boulé saut périlleux tête à plat dans les escaliers. Elle a eu de la chance, elle n'a fait tomber que sa

chaussure. Du coup, ils vont la faire essayer à toutes les vierges effarouchées qui étaient au bal. Moi je dis, il ne devait pas

fleurer bon être là-dedans. Ça devait commencer à refouler du panard.

Et voilà, c'est fini !

J'aurais envie de te dire que ça se termine dans un bain de sang, que la marâtre a crevé les yeux de Cendrillon avec la

pantoufle de verre. Mais non, c'est un Disney, ce n'est pas la version des Frères Grimm. Alors oui,

ils vont se marier, ils vont

avoir plein de mouflets et Cendrillon finira sûrement comme dans la chanson de Téléphone : déprimée, alcoolique et cocufiée

par la *Belle au bois dormant*. Par contre, on ne nous a pas dit si les schtroumpfs se sont tapé Anastasie et Javotte, histoire de

vérifier si leurs verges restent toujours bleues.

— J'ai cru que ça ne finirait jamais, déclare Pétra en se levant. C'est quand même une grosse daube, Jane. T'as fait fort, là !

— Tu trouves ? Moi j'aime bien, avoue Jane l'air rêveur.

— Sérieux ? Elles vieillissent mal ces héroïnes. Toujours à chercher le prince charmant. Mais merde, c'est fini tout ça !

Maintenant, la Cendrillon elle le trouve, elle le baise derrière le rideau et elle le jette ! s'exclame la Syphilis.

— Et surtout, elle met un coup de boule balayette manchette aux deux connasses, dis-je en suivant Pétra vers le bar.

— Vous avez faim ? demande Jane.

— Moi non, je crois que j'ai dû m'envoyer dix tonnes de popcorn, avoué-je en me tenant le bide.

— Moi j'ai plutôt soif, répond la Syphilis en se resservant un verre de vin.

— Fais attention, tu es en train de devenir alcoolique. Tu sais qu'au boulot un verre par jour, c'est considéré...

— Ferme-la, Jane. Tu veux un verre ? la coupe Phillis.

— Bien sûr, quelle question ! soupire Jane en tendant son verre.

— À cette pute de Cendrillon ! proclamé-je en levant le mien.

— À cette pute de Cendrillon ! imitent-elles en chœur.

On s'installe toutes sur un tabouret avec nos verres à proximité. La Syphilis est toujours en nuisette à moitié à poil quand Jane

nous demande en souriant :

— Et sinon, si vous deviez nous raconter votre plus grande honte ou votre plus grand malaise ?

— Tu fais chier, Jane, avec tes questions à la con, enchaîne Phillis.

— Ben moi ce n'est pas comme s'il m'en arrivait au moins deux par jour, hein, dis-je en allant mettre un peu de musique.

Alicia Keys nous enchante les écoutilles avec son *Girl is on Fire*.

« *She's just a girl and she's on fire*

C'est juste une fille et elle est enflammée

Hotter than a fantasy, lonely like a highway

Plus torride qu'un fantasme, solitaire comme une autoroute

She's living in a world and it's on fire

Elle vit dans un monde dangereux

Filled with catastrophe, but she knows she can fly away

Plein de catastrophes, mais elle sait qu'elle peut s'en sortir

Oh, she got both feet on the ground

Oh, elle a les deux pieds sur Terre

And she's burning it down

Et elle y met le feu

Oh, she got her head in the clouds

Oh, elle a la tête dans les nuages

And she's not backing down

Et n'en reviendra pas

This girl is on fire

Cette fille est enflammée

This girl is on fire

Cette fille est enflammée

She's walking on fire

Elle marche sur des braises

This girl is on fire

Cette femme est enflammée » [8](#)

— Allez, chaton, si tu devais en choisir une, plus ridicule que les autres... sourit Pétra.

— J'hésite, je me suis quand même retrouvée l'année dernière à quatre pattes, l'anus en goguette devant notre cher voisin,

soupiré-je en secouant la tête.

— Ah oui je me souviens, se marre Jane. Je t'ai retrouvée avec mon imper', dans le milieu du salon, en plein fou rire

nerveux.

— Mais sinon, je dirais mon premier pet de fouffe. Celui qui est sorti de nulle part alors que Barrons me susurrant

l'entreuisse.

— Sorti de nulle part ? Heu, il est surtout sorti de ta chatte, grosse, rectifie la Syphilis.

— Ça, je le sais bien vu qu'il a duré au moins une minute. J'ai eu le temps de comprendre par où il sortait. Putain, la plus

longue minute de ma vie. Je revois sa mèche passer de gauche à droite à la force de mon aération vaginale. Le pire c'est que

pendant ce moment, t'as genre la musique des *Chiffres et des lettres* hyper angoissante qui t'arrive en plein revers avec la face

de cul de Laurent Romejko.

— Il a réagi comment ? demande Pétra intéressée.

— Il a fait comme si de rien n'était. T'imagines, toi, le mec il se prend une tornade de magnitude dix dans la face et il fait

comme si rien ne s'était passé ? Style, normal quoi ! Une fois que c'était fini, il a continué son affaire.

— Gentleman le type, conclut Jane. Et toi, Pétra ?

— N'oublions pas que l'année dernière, j'ai fait une crise d'asthme en plein cunni dans un sauna, nous rappelle Pétra.

— Il ne fait pas bon de se faire bouffer la chatte à Bora-Bora, se moque Phillis.

— Et toi, justement, au lieu de faire ta maligne, réplique Jane.

— Moi ? Honte ? Jamais ! répond-elle du tac au tac.

— Allez, je suis sûre que t'as au moins une expérience bizarre, insiste Pétra.

— Peut-être, il y a quelques années, il m'est arrivé un truc vraiment chelou. Je me trouvais chez un type que j'avais ramassé à

la salle de sport et j'étais en train de le sucer, tranquille, et au moment où je sens que ça arrive, il me crie « Oh oui, maman !

Vas-y » [9](#).

— AHHH, crie-t-on à l'unisson.

— Ouais, c'est exactement ce que j'ai dit.

— T'as fait quoi après ? demande Jane, dégoûtée.

— Je lui ai mordu la queue, avoue-t-elle le plus naturellement du monde. Je peux te dire que si un jour j'ai besoin de

recupérer mes empreintes dentaires, il me suffira juste de retrouver son gland.

Je suis en fou rire. J'imagine le gars avec les empreintes de la Syphilis autour de sa bite jusqu'à la fin de sa vie. Mais quelle

idée lui aussi ! Quand je vous dis que ce monde part vraiment en couille.

— Et toi, Jane ? demande Pétra

— Moi c'était juste après le lycée. Je sortais avec un mec plus âgé. Il m'avait avoué qu'il fantasmaït sur les lapines. Du

coup, j'arrive chez lui avec mon déguisement. Je le chauffe un peu et puis je lui dis que je dois me rafraîchir. Je me change

et...

— En lapine ? Sérieux ? Déjà tu sens l'arnaque, non ? la coupe Pétra

— Non mais, attends, alors que je sors en m'écriant « qui c'est qui va venir piner sa petite lapine ? »,

je me rends compte

qu'il a toute sa famille avec lui. Et quand j'annonce toute, c'est toute ! Je n'ai même pas échappé à mémé Paulette et je crois

bien que le pépé en a trébuché de bonheur.

— T'as vraiment dit : « qui c'est qui va venir pincer sa petite lapine ? », bafouillé-je en m'égosillant à moitié la raie.

On est toutes les quatre en fou rire et je me dis que ça fait du bien de se perdre dans nos délires. Je sais que c'est la clé de

tout. Ça l'a toujours été. Il faut que je me rattache à ça, à elles, et je sais que je ne pourrai pas partir à la dérive.

Lundi 5 mai 2014, 9h05

J'arrive à l'agence sur ma Vespa qui est toujours vivante. Je n'arrive pas à me résoudre à m'en séparer. Elle vieillit, elle est

fatiguée et caractérielle, mais je l'aime.

J'y suis ! Voici l'agence dirigée avec brio par l'Ancien. Il est vraiment fait pour ça. Je m'épanouis totalement dans ce que je

fais. D'ailleurs, heureusement que le boulot marche bien ces temps-ci.

— Alors, poil de cul, ce week-end ?

L'Ancien est déjà dans la cuisine en train de boire un café.

— Très bien, j'ai fini le tri du marathon, dis-je en prenant la tasse qu'il me tend.

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, l'organisation était bien rodée, j'ai pu faire ce que je voulais.

— Tant mieux !

Les locaux où se situe l'agence ne sont pas très grands, mais c'est juste ce qu'il faut pour faire fonctionner cette petite

entreprise.

Lulu arrive essoufflé et a du mal à parler :

— Putain, je viens de me faire emboutir le pare-chocs.

— C'est une métaphore ? Une façon de nous dire que tu viens de te faire enfler ? demandé-je en souriant.

— Non je viens vraiment de me faire emboutir le pare-chocs de ma caisse. Et sache que personne ne s'aventurera dans mon

côté obscur. Le système digestif est un organe à sens unique, ma petite.

J'ai l'impression d'entendre Jane. Sauf qu'à la place de la Barbie rose bonbon, j'ai un rocker en Perfecto.

— Et elle est où ? demande l'Ancien.

Oui, c'est vrai que j'aurais d'abord pu poser cette question.

— Juste devant.

— Allez, on va regarder ça, propose l'Ancien.

Ça c'est bien un truc de mecs. Jamais il ne me serait venu à l'idée d'aller voir son pare-chocs embouti.

J'ai passé la matinée à préparer le studio pour la séance qui aura lieu cette après-midi. *MagSport* nous a confié leur

prochaine une avec deux athlètes médaillés. Tout doit être nickel. Lulu aurait dû m'aider, mais du coup il s'est occupé de faire

réparer sa tôle froissée. Je me dis que si ça avait été vraiment une métaphore, ça n'aurait sûrement pas fait toute une histoire.

Je rejoins Sam dans un resto pas très loin de l'agence. Il est déjà assis, avec son coca. Oui, on l'a surnommé *Sam* un soir de

beuverie parce qu'il ne boit jamais et depuis c'est resté. Je m'approche et je l'embrasse. Ça fait plus de cinq jours qu'on ne

s'est pas vus, mais bizarrement je ne ressens aucun manque. Il me demande si ça va et moi je repense aux paroles de la

Syphilis et son *mou du gland*. J'ai envie de lui prouver qu'il est loin d'en être un. Je le regarde me raconter son dernier

reportage, il a des traits fins, de grands yeux gris cachés derrière ses lunettes, une mèche sombre qui lui tombe sur le front...

Non, je ne sors pas avec un *mou du gland*.

— J'ai envie de toi. Ça te dit pas qu'on aille faire un tour dans les toilettes ? demandé-je en le coupant dans son récit.

Jaja ?

T'es sérieuse ?

Tu viens vraiment de lui demander ça ?

Juste pour prouver à cette garce qu'elle se trompe.

— Je t'emmène dans un des plus grands restaurants de Paris et toi tu me demandes d'aller forniquer dans les toilettes ?

Forniquer ?

Il vient vraiment de me dire ça ?

Putain ! Non, non et non : je ne supporterais pas de vivre dans un monde où Phillis aurait raison !

Un des plus grands restaurants de Paris ? Je n'avais même pas remarqué. Mais pourquoi ? Il ne manquerait plus qu'il sorte

une bague et là je peux te dire que je me barre en courant !

— Écoute, Jacinthe, il faut que je te parle.

Oups, j'ai peur !!! Je suinte de l'aisselle et tous mes membres inférieurs sont ankylosés.

— Ça ne peut pas attendre qu'on ait fini de manger ?

— Non, je préfère être franc maintenant, murmure-t-il avant de prendre sa respiration. Je vais partir plusieurs mois en

Allemagne pour le boulot et pour être honnête, je n'ai pas du tout envie d'entretenir une relation longue distance. Je préfère

qu'on arrête là.

Bien joué le mariage ! La robe blanche s'est vite transformée en guenille. Je suis une sorte de Cendrillon, mais dans le

mauvais sens.

— Ça va ? T'es toute pâle ! s'inquiète-t-il.

Non mais, le gars, il vient de me jeter en une phrase et il pense que je vais lui chanter du Chantal Goya ?

— Oui, ça va. Il faut juste que je me remette. Je viens de me faire larguer par un putain de *mou du gland* qui ose utiliser en

2014 le verbe *forniquer* ! Vis ma vie de merde.

— *Mou du gland* ?

— Oui, puissance 6 en plus. Alors tu sais quoi, ton resto tu peux te le mettre où je pense avec ta relation longue distance en

prime ! m'écrié-je avant de me lever et de quitter le resto.

Il m'a larguée...

Ce *mou du gland* m'a larguée !

Il est vraiment temps que je reprenne ma vie en main. Je prends direct mon téléphone et compose le numéro :

— Olga ?

[7](#) • Régine et Frank Michael : bon, Régine, si tu as lu le tome 1, tu sais déjà qui c'est. Quant à Franky c'est un chanteur belge d'origine italienne. Il a vendu plus de 10

millions de disques à travers le monde et personne ne le connaît. Ce type est un mystère... sa coupe de cheveux aussi.

[8](#) • *Girl is on Fire* : chanson de l'artiste américaine Alicia Keys, sortie en 2012 sous le label RCA Records.

[9](#) • « Oh oui, maman ! Vas-y » : Si tu veux en savoir plus sur cette anecdote, fonce sur edibitch.com et procure-toi le spin off de BBB : *Gode save the pine*. Tu pourras te délecter et te toucher sur la vie tourmentée de la Syphilis avant sa rencontre Bora-Boresque.

4

On ne lui demande pas d'être beau,

on lui demande de nous faire jouir

Il est 18h30 et je suis sur la table de travail d'Olga, mon arracheuse de touffes préférée. Elle a eu

pitié de moi et m'a prise en

urgence. Oui, je ne savais pas que les esthéticiennes gardaient des créneaux S.O.S. comme les dentistes ou les gynécos, mais

en tout cas c'est bien pratique. Et alors que je suis ventre contre terre, les miches au vent, j'ai le droit à :

— Vous me semblez fatiguée, Mlle Nitouche.

Heu ?

Elle est sérieuse ?

Elle voit ça suivant la position de ma raie ou bien ?

Mme Irma prédit l'avenir dans une boule de cristal et moi j'ai Olga qui prophétise un état de fatigue d'après les ridicules de

mon anus. Je n'ai pas le temps d'imaginer la tronche du « fatigomètre » en forme de cul qu'elle tire d'un coup sec.

— Voilà, c'est fini.

Une bonne chose de faite, ça m'évitera de me faire coiffer comme un Petit Poney. Oui, c'est la réflexion que j'ai eue pendant

que je me faisais chatouiller les limites de mon sphincter. *Imagine, Jaja, tu décides de ne plus t'épiler les poils de cul ?* Oui

je sais, j'ai des conversations très philosophiques avec mon moi profond. Et là, j'ai visualisé ma longue crinière anale flottant

au vent, fouettant tout sur son passage et se faisant peigner par mes morues.

Mon téléphone sonne, c'est ma mère :

— Ma chérie, tu te souviens du film où il y avait le type, on croit qu'il est mort, mais à la fin il revient ?

— Bonjour maman. Tu n'as pas plus de détails ?

— Ton père me dit qu'Al Pacino joue dedans.

— *Scarface* ? Mais il ne meurt pas au début.

— Non, avec Meryl Streep. C'est elle qui croit qu'elle le tue.

— Vous avez fumé quoi avant de m'appeler ?

— Tu ne vois pas ?

— Non, pas là non !

— Elle ne sait pas, râle ma mère à mon père.

— Maman, je ne sais pas pour la simple et bonne raison que ce film n'existe pas. Arrête de tester toutes les plantes du jardin.

— Ça va toi, sinon ?

— Je viens de me faire larguer, mais je suis épilée.

— Le *mou du gland* ? Ce n'est pas une perte, ma chérie. Non, elle ne s'est pas lavée les dents, c'est le *mou du gland* qui l'a

larguée, répète-t-elle à mon père.

— Vous vous êtes tous donné le mot ?

— Papa me dit que ce n'est pas plus mal. Il n'était pas pour toi.

— Mais vous ne l'avez jamais vu.

— Tu viens nous voir quand ? Tu nous manques, ma puce, m'avoue mon père.

— Je ne sais pas encore, ce n'est pas prévu. Vous aussi, vous me manquez.

Une fois raccroché, je me dis que cette distance me pèse vraiment même si j'essaie d'y aller dès que j'ai des vacances. Je

n'ai jamais vraiment été séparée de mes parents, c'est une sensation nouvelle. Ne plus pouvoir passer à l'improviste, ne plus

puiser dans leur force quand je me sens mal en allant juste boire un café, ne plus s'étouffer de plaisir avec un lapin aux olives

plusieurs fois par mois. Mais bon, quand on n'a pas le choix, on fait avec. On serre les dents et on avance.

Note à moi-même : leur apporter de l'herbe de Dédé. Quitte à en consommer, autant que ce soit de la bonne.

« Bora-Bora », mon sanctuaire.

Comme tous les jours, je passe devant le 4B et comme tous les jours, je fais semblant de ne pas

penser à lui.

C'est bien calme ici... Le moment idéal pour nous détendre dans un bon bain, moi et ma peau meurtrie. Quoique, je ne suis

pas sûre que ma petite chatte épilée soit prête à affronter la chaleur de l'eau. Au moment où j'ouvre la porte de ma chambre,

en me demandant si j'ai le goût du risque, mon cœur s'arrête. *Enfin, pas complètement, hein, sinon je ne serais pas là pour*

raconter la suite.

Il est là !

Il est là, face à la fenêtre !!

Il est là, face à la fenêtre, dos à moi !!!

Je pourrais reconnaître cette silhouette entre mille. Je ressors et m'adosse contre le mur du couloir. J'ai du mal à respirer.

Putain, mais qu'on m'apporte un sac plastique, un sac-poubelle, un sac à sapin, n'importe quoi, mais vite ! Peut-être suis-je en

train de rêver ? Peut-être est-ce un effet secondaire de mon arrachage de motte ? Comment a-t-il atterri dans ma chambre,

d'abord ? Je n'ai eu aucun message. Je regarde mon portable et je vois un SMS de la Syphilis : « Grosse, je t'ai laissé un

cadeau dans ta chambre. »

Ce n'est pas un rêve donc je ne peux pas me réveiller. Au secours !

Allez, Jaja, sois forte... Cours et ne reviens jamais !

Je repousse la porte de ma chambre. Je tremble de partout.

Il est maintenant face à moi.

Putain, il est juste magnifique !

Il a les mains dans les poches de son jean et ses yeux verts sont braqués sur moi. Il porte toujours le débardeur à merveille.

La matière de ce haut est un don du ciel, ça lui fait comme une seconde peau.

— Lee qui a perdu sa langue ? Si on m'avait dit ça, me sort-il en souriant comme s'il n'était pas parti onze mois plus tôt.

Il a le pouvoir de te briser.

Il a le pouvoir de te briser.

Il a le pouvoir de te briser.

Tu n'es pas Lottie, tu es Larusca.

Tu n'es pas Lottie, tu es Larusca.

Tu n'es pas Lottie, tu es Larusca.

Heu, tu vas tout répéter trois fois, Jaja ?

— 4B en cambrioleur ? Si on m'avait dit ça.

C'est bien, Jaja, détends-toi. En douceur.

— C'est ta colloc' qui m'a laissé entrer, alors littéralement parlant, on ne peut pas vraiment parler de cambriolage.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Toi.

... ..

Arrêt cardiaque de Mlle Jacinthe Nitouche annoncé le 5 mai 2014 à 19h28.

— Enfin, ça serait déjà un bon début, poursuit-il sans bouger.

Gros, je suis morte, ferme-la et réanime-moi.

Après un court silence, il enchaîne :

— Je t'ai connue avec plus de répartie que ça.

— Ma répartie s'est barrée avec ton dernier mail. Je te répète : qu'est-ce que tu veux ? Et ne me sors pas une phrase toute

faite pour me faire perdre mes moyens et mon tanga.

Il sourit. Il me fait complètement craquer. Il s'avance petit à petit. C'est vraiment un félin. Il est le prédateur qui chasse sa

proie.

Putain, je suis quoi moi ? Un bison ?

Non : une gazelle ! C'est plus classe, une gazelle quand même.

Dans moins de trois pas, il sera contre moi. Il s'arrête et me fixe toujours. Je préfère parler plutôt que de me liquéfier.

— T'es arrivé depuis quand ?

— Un mois.

Quoi ?

Un mois ?

Il est là depuis un mois ?

Gros bâtard !

Comment ai-je pu être aussi purge ? *Faut que t'arrêtes de regarder les Disney, Jaja.*

— Lee, c'est compliqué, me souffle-t-il en s'avancant.

— C'est bon, ça je sais, tu me l'as déjà dit dans ton mail.

— Je sais, mais c'est vraiment compliqué.

— Je crois que j'ai *vraiment* compris. Ne te fatigue pas.

Il passe la main sur son crâne pratiquement rasé, il baisse les yeux :

— Mon oncle Vito a fait une crise cardiaque il y a plus d'un mois. Je suis venu dès que j'ai pu. C'est la seule famille avec

qui je suis encore en contact. Je dois m'occuper du bar en attendant.

— Il est...

— Non ! Son cœur est très fatigué. Il est pratiquement tout le temps à l'hôpital.

— Je suis désolée.

Il fait un pas de plus vers moi. Je sais que je ne le repousserai pas.

— Lee.

— Oui, je sais : c'est compliqué, lui répété-je en souriant.

Il franchit le dernier pas symbolique. Je n'ose bouger depuis tout à l'heure. Je suis complètement perdue. Il caresse ma joue.

Je ferme les yeux.

— Tu es toujours avec lui ? me demande-t-il sans que je m'y attende.

— Lui ?

— Le type du mail.

Mon « mou du gland » ?

— Oui.

Bien, Jaja. Très mature comme comportement.

Il continue de caresser ma joue tendrement tout en rapprochant doucement son visage du mien.

— Il te fait perdre la tête ? me chuchote-t-il à l'oreille.

Il vient de me larguer comme la merde que je suis... alors là tout de suite, j'ai envie de répondre : pas là, non ! Je préfère

baïsser les yeux pour ne pas lui mentir une deuxième fois. Son autre main me force à relever le visage pour lui faire face.

— Lee ?

Je suis incapable de lui répondre.

— Lee, sache que dans cinq secondes, je vais t'embrasser, et ça ne sera que le début de tout ce que j'ai imaginé te faire

depuis que je suis parti. Si cet abruti compte pour toi, c'est maintenant que tu dois réagir. 5.

Tout ce que j'ai imaginé te faire depuis que je suis parti ? Je me répète cette phrase intérieurement. Je suis définitivement

perdue.

— 4

Sauvez-moi.

Non, j'déconne. Que personne ne bouge.

Je ferme les yeux.

— O, me murmure-t-il avant de m'embrasser.

OH PUTAIN !!! J'ai l'impression que mon corps entier a souffert de cette trop longue absence et qu'il réagit instantanément.

Ses mains sont toujours sur mon visage quand son baiser se fait plus dur et violent. Je le retrouve, plus torride que jamais. Il

m'empoigne les fesses, me soulève et mes jambes s'enroulent autour de lui. Il me porte sur le lit et m'allonge. Je sens son

poids sur moi et je me demande comment j'ai fait pour tenir sans lui aussi longtemps. Il embrasse mon visage, mon cou et se

débarrasse de mon tee-shirt.

Putain, j'ai quoi comme soutif ?

Ah ça va, c'est celui-là, ça aurait pu être pire.

Il embrasse mes seins, mon ventre et s'attaque à mon jean. Il jette son débardeur et caresse mes jambes. Je suis la centrale

Fukushima et lorsque je vais exploser, ça va faire des dégâts. Tu peux être sûr que le niveau de radioactivité est à son comble.

Il mordille ma culotte et... putain, Olga ?

Non pas que je pense à Olga dans ces moments-là, mais merde quoi ! Dans quel état il va retrouver ma piste d'atterrissage ?

Ah et puis il y a toujours un bout de cire qui traîne, tu sais, celui qui se fixe entre les poils qui te restent et le coton de ta

culotte. Du reste, tu te demandes bien pourquoi ? C'est peut-être un truc que t'apprends en école d'arrachage de moquette, le

coup de la cire. Je vois bien la prof expliquer à ses élèves : « Toujours laisser un bout, ça vous permet de garder le contrôle ».

D'ailleurs, au moment où il la descend :

— Aïe, putain !

— Quoi ?

— Désolée, je sors de chez l'esthéticienne et je pense que tu viens de m'arracher un bout de cire oublié et ça me fait douiller.

— Je peux arranger ça, si tu veux, me sourit-il en disparaissant entre mes cuisses.

Note à moi-même : un bon coup de langue bien placé se révèle avoir des vertus décongestionnantes.

Je me sens vivante. I'M ALIVE ! Oui, allez savoir pourquoi à ce moment-là j'ai envie de m'égosiller les cordes vocales en anglais.

C'est comme ça qu'on s'est retrouvés à s'emboîter dans ma chambre, comme si ces onze mois n'avaient jamais eu lieu.

Il est au-dessus de moi et j'ai peur de me réveiller. S'il s'avère que ce n'est qu'un rêve, je ne suis pas sûre de m'en sortir. Je

trouve la force de le caresser pour me prouver que ce n'est pas un mirage. Il blottit son visage au creux de mon cou et je m'en

veux de sentir le pouvoir qu'il exerce sur moi.

C'est lui, ça a toujours été lui.

Moi, Jacinthe Nitouche, je tombe amoureuse pour la deuxième fois de ma vie.

— Lee ?

— Oui ?

— Tu vas le larguer ? Et ne me demande pas qui, s'il te plaît.

— Pourquoi ? Seriez-vous jaloux, M. Campana ?

— Pas du tout, je ne suis pas très partageur, c'est tout.

— Et tu me promets quoi en échange ? Si tu me sors que c'est compliqué, je te pète le nez.

Il se redresse et s'assoit au bord du lit. Il en profite pour retirer sa capote. J'ai une vue sur son dos et son magnifique fessier,

mais je sens que ce que je vais entendre ne va pas forcément me plaire.

— Je ne sais pas où j'en suis, Lee. Je ne sais pas si mon oncle va s'en sortir, je ne sais pas si je vais rester pour le bar, je ne

sais rien. Il n'y aucune stabilité dans ma vie. Tout ce que je sais c'est que je voulais éviter de t'embarquer dans ce chaos. Mais

voilà, je crois que je n'ai aucune volonté te concernant... enfin surtout concernant ton p'tit cul, m'avoue-t-il en se retournant

vers moi.

Même s'il ne le sait pas encore, 4B vient de me révéler ses sentiments.

— Tu veux que je sois quoi, moi, dans ta débandade ?

— Débandade ? Ce n'est pas le mot qui me viendrait à l'esprit à ton sujet.

— Je me doute.

Son sourire s'efface et il me tourne de nouveau le dos. Ses coudes sont posés sur ses genoux et il se frotte le crâne.

— Je ne peux rien te promettre, je ne veux pas que tu penses que...

— Qu'on va vivre ensemble, qu'on va se marier et que tu vas m'engrosser dans la foulée ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Non, mais tu le penses.

Je me lève et vais récupérer mes sous-vêtements.

— Lee...

— T'es venu pour quoi ? Tu viens, tu baisses et tu te barres ? Ben vas-y, tu connais le chemin ! aboyé-je en essayant de

remettre cette putain de culotte.

Au moment où j'arrive enfin à l'enfiler, il m'attrape le bras et me tire vers lui. Il pose sa tête contre mon ventre. Je n'ai pas

l'habitude de voir un 4B fragile et je ne sais pas comment réagir.

— C'est toi qui me demandes de larguer mon mec, soupiré-je.

— Je sais, je...

— Qui n'est plus mon mec depuis ce midi. Je me suis fait jeter, avoué-je en grimaçant.

Il lève la tête et me sourit.

— Mais tu es une garce.

— J’essaie de me mettre à ton niveau, mais ce n’est pas facile.

— Il t’a jetée ? Comment a-t-il osé ?

— Sache que sa paire de couilles est pendue dans la cuisine du restaurant.

— Ça me rassure.

— Que veux-tu ? Certaines choses...

— Pourquoi tu n’es pas venue avec Pétra au jour de l’an ? me coupe-t-il.

— Pourquoi tu ne m’as pas invitée ?

— Putain d’orgueil, Lee !

— Je te retourne le compliment.

Il est toujours assis sur le lit, nu, magnifique, désirable...

— Ce n’est pas que je n’aime pas te reluquer, phallus au vent, dans ma chambre, mais les filles ne vont pas tarder et je ne

voudrais pas qu’elles te trouvent comme ça.

— Pas de gland à Bora-Bora, je n’ai pas oublié les règles.

— Merci, lui dis-je en lui jetant son boxer dessus.

Il se rhabille et je profite encore un peu du spectacle qu’il m’offre. Je ne sais pas du tout quand je le reverrai, ni où et dans

quelles circonstances. Je comprends qu’il ne peut pas me donner de réponses et je ne sais pas si je suis encore capable de

l’accepter.

Je le raccompagne quand il me demande :

— T’as toujours le même numéro ?

— Oui.

— Je t’appelle.

— Oh arrête, ne tombons pas dans les clichés, s'il te plaît. Épargne-nous ça !

Il se trouve de l'autre côté de la porte et je sens que je le perds à nouveau. Je n'arrive plus à réfléchir, je suis dans une

impasse. Mais putain, où sont les issues de secours ? Ce n'est pas obligatoire, normalement ?

— À bientôt, M. Campana.

Je ne le laisse pas répondre et je ferme la porte. Mon cœur se serre. À quoi bon reculer l'échéance de toute façon ? Alors que

je m'éloigne de la tentation de l'espionner par le judas, ça sonne. Merci la galaxie de me rendre les choses faciles.

— T'as oublié quoi ? lui demandé-je en entrouvrant la porte.

J'ai à peine fini de lui poser la question qu'il m'embrasse avec force.

— À bientôt, Lee.

Et il repart, me laissant là, sans jambes. Ça aussi, hein, c'est une expression. Je ne finis pas le récit avec deux moignons

comme la Marion dans *De rouille et d'os* [10](#) .

J'arrive difficilement à rejoindre ma chambre, j'ai besoin de musique. James Brown me fait vibrer avec son *Sex Machine* :

« ***Get on up***

Lève-toi

Stay on the scene

Reste sur la scène

Get on up

Lève-toi

Like a sex machine

Comme une machine de sexe

Get on up

Lève-toi

Get up

Lève-toi

Shake your arm

Balance tes bras

Then use your form

Puis bouge ton corps

Shake on the scene like a sex machine

Remue sur la scène comme une machine de sexe

You gotta have the feeling

Tu dois avoir des sensations,

Sure as you're born.

Aussi sûr que t'es en vie.

Get it together

Ressaisis-toi

Right on

Comme ça !

Right on

Comme ça ! » [11](#)

L'esprit de James est en moi et je ne peux m'empêcher de me trémousser. Yeah ! « I'm a sex machine » ! Tout en remuant les

miches, je remarque un paquet posé sur mon bureau. Je l'ouvre et découvre un gâteau, un cupcake... avec un petit mot : « En

espérant qu'on n'aura pas gâché ce moment. T »

— Ça va, chaton ?

Pétra est devant la porte, en train de battre la mesure.

— Comme toujours... Allez, viens danser !!! Montre-moi ton côté sex machine.

« **Get up**

Lève-toi

I said the feeling you got to get.

Je dis que tu dois avoir des sensations.

I've got the fever heat.

La fièvre monte en moi.

The way I like it is the way it is.

C'est comme ça que je l'aime.

I got mine and don't worry about his.

C'est mon truc et t'inquiète pas pour ça. »

— Il y a une soirée d'organisée dans ta chambre et nous ne sommes pas invitées ? surgit la Syphilis, suivie de Jane.

— J'ai acheté des sushis, nous informe-t-elle en nous rejoignant.

On se met à danser et James chante toujours. Voilà, ça c'est la vie, la vraie !!!

« **Get up**

Lève-toi

You got to have the feeling get on up

Tu dois avoir des sensations, lève-toi

Sure as born get on up.

Aussi sûr qu'en vie, lève-toi.

Get it together right on

Ressaisis-toi comme ça

Right on

Comme ça ! »

D'un coup, la Syphilis fixe mon lit et ma couette défaite.

— Putain, grosse, vous avez baisé ?

— Qui a baisé ? interroge Pétra en stoppant direct son déhanché.

— T'es pas au courant ?

— Tu penses que si je l'étais, je te poserais la question ?

Je sens que ça va être ma fête.

— Grosse ? Tu leur dis ? me demande Phillis.

— Vas-y, fais-toi plaisir, dis-je en m'asseyant.

— Mais putain, vous allez cracher le morceau, oui ? s'impatiente Pétra.

Je l'observe qui est en train d'exploser et Jane me regarde attentivement pour essayer de comprendre.

— 4B, glisse la Syphilis en levant les yeux au ciel.

— 4B ? répète Jane. C'est quoi cette histoire ?

— Putain, t'as baisé avec 4B et tu me laisses danser comme une furie sans me le dire ? Mais je pourrais te tuer pour ça !

s'énerve Pétra.

— Vous voulez que je vous dise quoi ?

— Il t'a prise dans quelle position ? questionne Phillis en s'asseyant sur la chaise de mon bureau.

— On s'en tape de ça. Mince, Jaja : 4B ? Raconte. Moi j'étais encore avec ton Sam et sa demande en mariage, poursuit Jane,

complètement perdue.

Ah oui, Sam, je l'avais complètement oublié avec toute cette histoire.

— Disons pour faire court : mon *mou du gland* m'a larguée, je me suis fait épiler le petit Poney... et 4B m'a baisée.

— Et là, il est caché ? demande Pétra.

— Non, il est reparti. Il a fait sienne la citation de Jules César, « Veni, vidi, vici » [12](#).

— Comment tu te sens ? s'inquiète Jane en s'asseyant à mes côtés.

— Ça va, ma Jane, je vais m'en sortir. Je suis une putain de machine !

— Je suis fière de toi, grosse.

— Il est définitivement revenu ? insiste Pétra.

— Il vient aider son oncle qui a des soucis de santé. Il est arrivé depuis un mois et il ne sait pas quoi faire de moi dans sa

vie. Et là, j'ai juste l'impression que je reviens au point de départ de ces onze mois, soufflé-je en m'allongeant sur le lit.

— Chaton, me glisse Pétra en me faisant un câlin.

Je sens Jane qui s'allonge aussi, je suis entourée. Putain, il ne manquait plus qu'elle. La Syphilis se lève et nous rejoint dans

ce *hug* [13](#) géant.

— Eh, Phillis, n'en profite pas pour me peloter.

— Si tu crois que c'est facile avec tes mamelles qui prennent toute la place.

On reste comme ça quelques secondes avant que cette morue n'enchaîne :

— Mes grosses, il m'est arrivé un truc ce midi.

— Je sens que ça va envoyer de la bûchette, dis-je en essayant de me relever.

— Je me trouvais chez le mari d'une cliente.

— Non ? Un homme marié ? s'insurge Jane. T'as pas le droit, Phillis !

La Syphilis continue comme si Jane ne s'était pas exprimée.

— Au moment où il se déshabille, j'ai une vue imprenable sur deux mini couilles. Non mais, genre : des Knakis Balls.

— T'as pas eu envie de les gober ? demandé-je surprise.

— Bizarrement, j'ai surtout eu envie de souffler dans sa verge pour les gonfler.

— Tu t'es prise pour Louis Amstrong ? se marre Pétra.

— Sérieux, ça fait bizarre.

— Vaut mieux ça que deux énormes couilles, enchaîné-je.

— Ben surtout pour Jane. Imagine la bifle meurtrière, déclare la Syphilis.

— De toute façon, c'est moche un pénis, avoue Jane.

— Rhooo Jane, mais merde, on ne lui demande pas d'être beau, on lui demande de nous faire jouir !

Je remets le son et James finit de se déchaîner.

« ***Get up***

Lève-toi

Get on up

Lève-toi

And then shake your moneymaker

Puis remue ton derrière

Shake your moneymaker

Remue ton derrière »

[10](#) • De rouille et d'os : film franco-belge de Jacques Audiard, sorti le 17 mai 2012. En gros la Marion se fait bouffer les jambes par son amie l'orque. Après ça, je ne me plaindrai plus jamais de cette pute de Phillis.

[11](#) • Sex Machine : chanson funk de James Brown. Elle est sortie en 1970 chez King Records.

[12](#) • Veni, vidi, vici : célèbre expression employée par Jules César en 47 av. J-C. Elle peut être traduite en français par « je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. ». Je suis sûre que cette culturisation t'avait manqué.

[13](#) • Hug : oui, à Bora-Bora, nous sommes aussi bilingues que Mia Frye. Alors ne pense pas que le *hug* est un rot mal placé, en fait ça veut juste dire câlin.

5

C'est un peu comme si tu allais raccourcir son pénis à chaque passage dans ton vagin

Mardi 6 mai 2014

Je suis sur le devant de la scène, les projecteurs sont braqués sur moi et la foule hurle mon nom : « Larusca, on t'aime ! »,

« Larusca, you rock ! », « Larusca, tu es notre muse ! », « Larusca, à poil ! »

À poil ?

Heu, t'es sûr ?

Et d'un seul coup, alors que je me demande si le gars voulait me voir nue ou avec mes poils, je me retrouve dans une pièce,

avec James Brown qui m'explique que maintenant que je suis une « sexe machine », il va falloir que j'assure de l'entrecuisse.

Il va m'envoyer une trentaine d'hommes que je vais devoir faire jouir.

Gros, c'est juste une chanson, alors tu te détends avec ta coupe à la Farrah Fawcett [14](#) et ton costume à paillettes.

« Tu n'auras pas besoin de bouger » qu'il me sort avec son brushing fatigué.

Attends, tu m'as prise pour la femme taille-crayon ou bien ?

Voilà qu'il se met à chanter YMCA. C'est un cauchemar et je me réveille en sueur.

Putain, mon portable !

— Poil de cul ?

— Oui ?

— C'est l'Ancien. Émerge ! Le reportage de 10h30 est avancé à 8h15. Ils ont précipité leur départ. Du coup, on est bloqués

pour les photos.

— James ?

— Qui est James ? Allez, bois une cuve de café, mais sois à l'heure. Je compte sur toi.

— Il est quelle heure ?

— 7h30

Je commence à réaliser. James n'est pas dans ma chambre et je ne suis pas la femme taille-crayon.

— T'es pas un peu malade, toi ? Je dois être à l'autre bout de Paris dans quarante-cinq minutes ? Je

suis encore au fin fond

de mon pieu.

— Je me doute, c'est pour cette raison que ça serait pas mal que tu raccroches et que tu te dépêches, me sort l'Ancien en se

marrant.

— Mais t'as décidé que ta vie n'avait plus de sens et tu veux mourir ? Parce que c'est exactement ce qui va se passer la

prochaine fois qu'on se verra.

— On se retrouve à l'agence, rit-il en raccrochant.

Putain, mais j'y arriverai jamais ! Je file dans la cuisine quand je me rends compte, au moment où Jane essaie de

communiquer avec moi, que j'ai encore un œil collé.

— Jane, c'est pas le moment, j'ai quinze minutes pour boire un café, me doucher, reboire un café, m'habiller et re-reboire un

café.

— Tu comptes boire ton deuxième café, nue dans la cuisine ? me demande-t-elle en levant ses sourcils.

Je lui lance un regard assassin. Bon, je me doute qu'avec un seul œil, ça fait beaucoup moins d'effet, mais c'est l'intention

qui compte, non ?

Après mon café, j'esquive le Télétubbies et essaie de me téléporter dans la salle de bain en fermant mon œil valide.

Pourquoi dans ces moments-là je n'ai pas de super pouvoirs ? La vie n'est qu'une pute... et à ce moment précis elle me met un

uppercut bien placé.

C'est bon, j'y suis. Je n'ai que cinq minutes de retard. Je dois photographier pendant leur entraînement les deux athlètes qui

sont venus hier au studio. Quand je me rapproche de la piste, ils sont déjà en train de courir.

A 8h15 ?

Ces gens sont fous !

Je sors mon matos. Oui, j'ai toujours rêvé de dire ça. « Salut les gars, c'est Jacinthe et je sors mon gros matos. » Je suis

coupée dans ma réflexion par Mister Lycra qui arrête sa course à ma hauteur.

— Ça va ? Désolé pour l'heure, on a dû avancer notre départ.

— Pas de souci, dis-je en finissant de tout déballer.

— T'es sûre ? Parce que j'ai l'impression que t'as mis ton tee-shirt à l'envers.

Je baisse mon regard sur ledit tee-shirt. Je vous rassure, depuis tout à l'heure j'ai réussi à décoller le deuxième œil.

Putain, Jaja, mais merde...

Et elle sert à quoi la Jane ? Elle ne pouvait pas me prévenir au lieu de se foutre de moi ?

— Non, pas du tout, c'est un nouveau modèle de la collection Stella Morrison. C'est hyper tendance.

Mais qu'est-ce que tu racontes ? De la grosse daube ! C'est ça de te confronter à des êtres humains à cette heure-ci. C'est

dangereux !

— Stella Morrison ? Tu voulais plutôt dire Stella McCartney [15](#), non ? hoquète Mister Lycra number 2.

— Heu, les gars, vous pensez qu'avec votre tenue vous assurez ? Sachez que cette matière a une fâcheuse tendance à

s'imprégner de toutes les odeurs qu'elle a connues au cours de sa vie. Un topo s'impose : transpiration, huit parfums différents,

relents de graillon du dernier resto. Tout ça, même une fois lavée. Alors je n'ai pas besoin de supporter vos réflexions.

— Ne t'inquiète pas, on ne va pas souvent au resto avec nos tenues d'entraînement.

— Bon, vous comptez papoter toute la matinée ? Je ne suis pas venue là pour parler chiffons.

Ils se remettent à courir pensant que je me demande encore ce que je fous là, avec mon tee-shirt à l'envers et l'aisselle au

fond du trou.

Une fois le reportage fini, direction l'agence où je compte bien hurler : « vengeance ! » Je retrouve L'Ancien et Lulu en

pleine conversation en train de siroter tranquillement leur café.

— Attention, tous aux abris ! crie Lulu en se cachant derrière ses bras.

— Ça va, poil de cul ?

— J'ai l'air d'aller bien ? J'ai rêvé que James voulait faire de moi la nouvelle femme taille-crayon. Ensuite, on m'a réveillée

pour me dire que je devais être prête en quinze minutes. Je me suis tapé plus de trente minutes de Vespa pour faire des photos

de deux cafards en cyclistes des années 1990.

— James ? La femme taille-crayon ? se questionne l'Ancien, perplexe.

— Mais pourquoi ton tee-shirt est à l'envers ? demande Lulu.

— Je pourrais te tuer à l'instant, espèce de misérable pourceau suceur de caniches nains.

— Tu veux un café ? me demande-t-il en préparant la tasse avant même que je lui réponde.

— Tu peux me filer la cafetière entière. Bon, je vais remettre mon tee-shirt à l'endroit.

Je les entends rire au loin et ça me fait sourire malgré ce qui s'est passé.

Quand je reviens, ils sont toujours à la même place.

— Pour ton information, je n'ai jamais sucé de caniche nain. Je n'ai d'ailleurs jamais rien sucé de type masculin, précise

Lulu en me tendant une tasse.

— Pourquoi nain, d'ailleurs ? interroge l'Ancien. J'avais un pote nain, il avait la réputation d'être le meilleur *cunnilingueur*

de la région.

— Ben oui, en y réfléchissant c'est pratique un nain, il arrive à te lécher et t'enfiler en même temps, dis-je en imaginant la

scène.

— Pratique ? T'as cru que c'était un couteau suisse, le gars ? enchaîne Lulu.

— Le nain : le nouveau clito suisse du cunni. Ça pourrait faire un concept sympa.

— C'est Blanche-Neige qui en a de la chance, rêvé-je, songeuse. Je vais aller vider ma carte. Je suppose que c'est urgent ?

— Tu supposes bien, me confirme l'Ancien. Demain, il y a rien de prévu, tu pourras rester chez toi, si tu veux.

— Monsieur est trop bon !

— Essaie de ne pas l'oublier.

Allez, direction la brasserie ! On ne peut pas dire que le repas d'hier midi restera dans mes annales. (Je précise que je ne

parle toujours pas de mon anus. Merci.) Pétra n'est pas encore arrivée et je prends le temps d'aller dire bonjour à Alfredo.

— Comment tu vas, mia ragazza ? Je vous attendais hier, moi.

— Je sais bien, mais j'avais un rendez-vous, j'ai dû décaler à aujourd'hui. D'ailleurs, c'était un gastro de mon cul et je peux

te dire qu'il n'arrive pas à l'ombre du doigt de pied de ta brasserie.

— Penne à la provençale ce midi.

— Si tu me prends par les sentiments.

— Qui te prend, chaton ?

Pétra est derrière moi. Elle est habillée avec un slim en jean, des escarpins vert eau et un débardeur assorti. Elle porte

toujours son carré bouclé à la perfection. Elle vient m'embrasser et fait un clin d'œil à Alberto.

— Allez vous asseoir, mes princesses, je vous apporte votre apéro.

Mes princesses ?

Il n'y a bien que lui pour nous appeler encore comme ça. À nous regarder, on ressemble plus à des Fiona [16](#) en puissance qu'à

des princesses Disney.

— Putain, chaton, tu sais ce qui m'est arrivé ce matin ? me demande Pétra tout excitée.

— Non, je ne pense pas être devenue Elizabeth Teissier [17](#) pendant la nuit.

Alfredo nous apporte une pression et un verre de rouge. Je l'aime !

— Tu sais, Ludo ? Celui qui travaille avec Momo.

— Celui qui ressemble à un tableau de Picasso ?

— Celui-là même, chaton. Il arrive ce matin, s'assoit sur mon bureau et me déclare avec un sourire :
« Tu sais que je pourrais

t'emmener au 7e ciel, toi ». J'ai pris ma respiration et je lui ai dit : « Non, pas là non ».

— Au 7e ciel ? Vu sa face, j'aurais plutôt dit au niveau -2 de notre parking oui.

— HAHHAHA... et encore !!! se marre Pétra en finissant sa pression.

— C'est bien ce que je dis, les gens sont fous.

— Et toi, chaton ?

— Non, moi je n'ai pas de tableau expressionniste qui est venu me faire une proposition déplacée.

— T'as plus de nouvelles de Porchouille ?

— Putain, je l'avais oublié celui-là.

Porchouille est le surnom qu'on a donné au nouveau concierge de notre immeuble. Oui, on ne savait même pas qu'on en avait

un jusqu'à ce que Porchouille apparaisse. Et le souci avec Porchouille, c'est qu'il est un peu obsédé par moi et qu'il me fait

légèrement flipper. C'est vrai qu'il n'a pas un physique facile, mais au début, j'avais toujours un petit mot gentil pour lui. « Ça

va, M. Porchey ? », « Bonne journée, M. Porchey ». Jusqu'à ce qu'il devienne de plus en plus bizarre et me sorte au début de

l'année « Quel est votre secret, Mlle Nitouche ? » « Quel secret ? » lui avais-je répondu l'air de rien.
« Pour être toujours aussi

belle ! » qu'il m'avait avoué avec un sourire à donner envie à mes omoplates de se rejoindre et de faire un Tétris.

— C'est vrai que je ne le vois plus. Tu crois que c'est inquiétant ?

— Ça se trouve, il est mort, me balance Pétra comme si c'était normal, asphyxié dans son foutre en pensant à toi.

— Je crois que je vais vomir !

Pétra est morte de rire et a du mal à reprendre sa respiration.

— Faut qu'on arrête, s'il est vraiment mort, on s'en voudra d'avoir dit ça, sort-elle en essayant de reprendre son sérieux.

— Putain, mais j'espère qu'il n'y aura pas mon nom sur son épitaphe.

— Tiens, j'imagine, bien : « Même dans l'au-delà, Porchouille n'aimera que Jaja »

— Ben je préfère ça que : « Mort en se pignolant sur Mlle Nitouche et son secret. »

— On est affreuses, se gausse Pétra.

— Surtout toi.

— Morue !

— Je sais.

— Et sinon, toi et 4B ?

— Ne sois pas désagréable, s'il te plaît.

— Non mais, sérieux, chaton ? Tu comptes faire quoi ?

— Je ne sais pas. Je vais attendre de voir s'il me rappelle. Avec l'histoire de son oncle, je ne sais pas trop où il en est.

— C'est pas facile tout ça, mais je suis sûre que ça va bien se finir. Je le sens. Peut-être que la Élisabeth Teissier est

finalément en moi.

Nos portables se mettent à vibrer en même temps. C'est un message de la Syphilis : « On se retrouve à la rhumerie. Ce soir à

18h. »

— Quelle plaie ! Elle croit qu'à part elle on n'a pas de vie ? dis-je en râlant.

— Elle est insupportable, s'indigne Pétra.

— Moi je n'ai rien de prévu. Et toi ?

— Moi non plus.

Nous voilà donc dans notre deuxième maison *Chez Pierrot*, petite rhumerie vers Bastille. Depuis qu'on a découvert cette

merveille l'année dernière, nos miches se retrouvent souvent ici. Quand je dis nos miches, je parle aussi de nous, hein ? Ne va

pas croire que nos miches se détachent de nos corps et décident de se faire une petite virée sans le reste de notre anatomie.

T'imagines ? Que des culs partout ! Non, n' imagine pas, va !

— La femme taille-crayon ? s'écrit Pétra une fois que j'ai raconté mon rêve.

— Oui je sais, c'est chelou, dis-je alors que je prépare nos petits punchs derrière le bar.

— Tu peux forcer sur le rhum, chérie, sourit le patron à côté de moi.

— Tu veux qu'on soit ravagées dès le premier verre ou bien ?

— Moi ça m'angoisse un chouïa, la femme taille-crayon, grimace Jane. C'est un peu comme si tu allais raccourcir son pénis à

chaque passage dans ton vagin.

— Rassure-moi, Jane, quand on te dit qu'on taille des pipes, tu ne penses pas qu'on les aigüise à la force de notre cavité

buccale, quand même ? demande Phillis en prenant le verre que je lui tends.

— À la femme taille-crayon ! trinque Pétra.

On passe la soirée à rire, danser, chanter... et boire, ce qui fait que lorsqu'on sort de la rhumerie, nous sommes dans

l'incapacité de marcher droit. Les petits punchs font leur effet et je ne sais pas pourquoi, dans ces moments-là, il y a toujours

un trou du cul qui décide de sortir l'idée qui pue bien le moisi, style l'odeur qui reste imbibée sur ta petite veste et qui ne s'en

remet jamais.

— Et si on rentrait en Vélib' ? s'écrit d'un coup Jane.

C'est bon, Jane est bourrée. Heureusement que Pétra et Phillis sont des filles responsables et vont rapidement la remettre sur

le chemin de la droiture. Malheureusement, mon dernier espoir de maturité s'envole vite quand j'entends Pétra enchaîner :

— Pourquoi pas ? J'ai toujours eu envie de tester.

Heu, non ! Pas là, non !

Phillis ?

Putain, la Syphilis est en train de faire son show devant un groupe d'étudiants qui ne va pas tarder à subir le « Phillis band ».

J'en vois un qui est tellement excité dans son calbute qu'il en est devenu vert à force de stimulation *prépuçaire*.

— Non mais, les meufs, on est légèrement touchées là. J'ai pas trop envie d'aller mourir sur un vélo, avoué-je, blanche

comme un œuf.

— Allez, Jaja, on va rire et puis c'est écolo, ose me sortir Jane, tout sourire.

— Elle aura bon dos ton écologie quand ton corps sera au fin fond d'un tiroir de morgue.

— Rabat-joie, insiste Jane.

— Allez, chaton, si on ne le fait pas maintenant, on ne le fera jamais.

— Mais moi ça ne me dérange pas le « jamais ».

C'est donc comme ça qu'on se retrouve devant une borne de Vélib', complètement imbibées d'alcool, et qu'on se demande

comment ça peut bien fonctionner.

— Putain, mais c'est quand même vachement compliqué de la vie pour prendre ce vélo et aller se tuer sur le rond-point de la

Bastille, dis-je dépitée.

J'essaie d'expliquer à ces morues que c'est peut-être un signe, que le monde entier se ligue pour nous empêcher d'y aller,

mais en plus d'être sournoise et inconsciente, la morue est têtue...

Nous voilà donc en train de converser avec la borne, de demander de l'aide, de faire la danse de la joie pour obtenir le

messie, et c'est là que débarque la Syphilis avec sa mini robe et son air satisfait.

— Vous faites quoi, mes grosses ? Pourquoi Jaja est aussi blanche que Michael Jackson en fin de vie ?

— Elles veulent rentrer en Vélib' au lieu de commander un taxi.

J'attends sa pique bien grinçante, un truc qui claque quoi, mais à la place, elle se contente de rentrer sa carte bleue, de taper

deux trois trucs dessus et de nous balancer :

— C'est bon, on peut les prendre.

Non mais, merde !!!

J'ai mis quoi déjà dans nos verres ? Je suis dans un monde parallèle. Jane encore, je comprends, mais Pétra et Phillis ?

— Allez, chaton, fais pas ta pute et viens avec nous, me sort Pétra en chevauchant la bécane.

James, viens m'aider, je veux bien être ta femme-crayon à l'instant si tu me sors de là. Mais c'est quoi cet engin de la mort,

en plus ? Parce que tu ne peux pas le savoir tant que tu n'en as pas fait, mais c'est trop lourd ce truc, ça pèse au moins une

tonne. J'y vais, mais j'ai peur, hein. La route elle tangué trop devant moi, je vais mourir sans connaître la fin de *Vampire*

Diaries. Je m'installe donc sur ce terrible engin de 35 000 tonnes et là je me demande ce que je fous avec ces trois

inconscientes de la vie. Note à moi-même : « changer d'amies si je m'en sors ». Avant même de finir ma phrase, les voilà déjà

à cinquante mètres devant moi...

— Hé, bande de garces, attendez-moi ! crié-je, déjà essoufflée.

Il manquerait plus que je les perde de vue, connaissant mon sens de l'orientation aussi avisé que celui de Régine un soir de

beuverie.

J'arrive à leur hauteur, je me rends compte qu'on est au niveau du rond-point de Bastille, j'ai la lèvre qui tremble, la jambe

qui flanche, le cul tendu.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, avoue Pétra au moment où on s'engage.

— Je vous tuerai de toute façon, même si on arrive à rejoindre Bora-Bora entières.

— Allez, grosse, respire ! Ça va bien se passer.

Je ne sais pas par quel miracle on réussit à s'en sortir vivantes, je crois même que j'ai dû fermer les yeux pendant une minute

ou deux. Je me souviens avoir pleuré ma mère une dizaine de fois et avoir réussi à jongler avec mes fioritures fécales. On se

retrouve sur des routes beaucoup moins fréquentées et je prends une grande respiration. Je vois Jane rire et Pétra essayer de la

doubler. J'ai une vue sublime sur le cul plat de la Syphilis et je commence à me détendre l'anus. D'un coup, la confiance

s'installe et je ne fais qu'un avec le Vélib'. Oui, n'oublions pas que je suis bien attaquée, et que le punch n'est pas que mon

ami. Le vent caresse ma peau, je ne ressens ni mon entrecuisses ni ma croupe à cause de cette selle, mais je me sens libre. Moi,

Jacinthe Nitouche, je suis tel un oiseau qui sort du nid... I'M FREEE !!!

FREEEEEEEEEEEEEDOM,

FREEEEEEEEEEEDOM

Aretha [18](#), sors de ce corps...

Et là, alors que je pense ne faire qu'un avec le Vélib', ce bâtard décide de faire sa route tout seul. Et d'un coup, ce n'est plus

la brise qui effleure ma peau, mais plutôt le bitume. Et quand je dis effleurer, je devrais plutôt préciser qu'il m'a mis une

bonne raclée. J'ai perdu par KO.

Quand j'ouvre les yeux, je ne sais pas si c'est l'effet de l'alcool, mais à la place d'un Vélib', j'en vois trois. Comme je suis

de nature généreuse, je crois que j'ai embarqué deux de mes morues avec moi. Note à moi-même : « pas la peine de changer

d'amies, elles partiront toutes seules ».

— Ça va, les filles ? s'inquiète Jane à genoux à côté de nous.

— Mais putain, t'es vraiment un boulet ! hurle Phillis. Une robe toute neuve !

— Je crois que j'ai défoncé mon talon. Mais qu'est-ce qui t'a pris de lâcher tes mains, chaton ? demande Pétra en se relevant.

— Une absence, sans doute, dis-je en constatant les dégâts.

J'ai mal partout. La chute a été rude.

— Jaja, t'as fait un de ces vols planés ! J'aurais dû me douter que ça finirait comme ça avec toi. T'es une vraie catastrophe,

se plaint Jane.

— Moi ? Mais, merde ! C'est pas comme si on était un peu bourrées, aussi. Ma maladresse a bon dos !

J'essaie de ramasser mon corps tout endolori et mon Vélib' qui a triplé son poids depuis tout à l'heure. En remontant sur cette

machine de la mort, j'ai envie de dire que la « free attitude made in Aretha » avec les oiseaux qui chantent, on peut se la carrer

bien profond. Niveau dégainé, les quatre sirènes laissent place à quatre baleines essayant de rentrer désespérément chez elles,

le genou écorché et le cheveu décomposé. En posant les Vélib' à une borne qui se trouve à au moins quinze minutes de Bora-

Bora, le constat fait un peu mal au fion.

— Et sinon, Jane, t'en as encore des idées moisies comme ça ? grogné-je en me touchant la joue qui a pris cher, aussi.

— Je dois être vraiment éclatée pour l'avoir suivie dans ce traquenard, enchaîne Pétra.

— Mais pourquoi on a fait ça ? conclut Phillis en levant les yeux au ciel.

Je suis rassurée, je les retrouve. Leur absence aura coûté cher : une robe, un talon, une joue, trois genoux et plus si affinités.

— Moi, je suis fière de nous, ose balancer Jane avant de s'engouffrer dans notre sanctuaire.

[14](#) • Farrah Fawcett : honte à toi, on en a déjà parlé dans le tome 1. C'était un piège pour voir si tu suivais. Tu peux aller te flageller, maraud !

[15](#) • Stella McCartney : styliste anglaise. Elle est aussi la fille de l'ancien membre des Beatles, Sir Paul McCartney. Maintenant, tu comprends pourquoi je parlais de Morrison ? Non ? Sors, et ne reviens plus !

[16](#) • Fiona : personnage fictif de la série *Shrek*. C'est une princesse ensorcelée devenant la nuit une ogresse verte. Elle rote, elle pète, une vraie femme quoi...

[17](#) • Elizabeth Teissier : astrologue française qui est aussi douée que Paco Rabanne pour nous prédire l'avenir. Dans son horoscope du 11 septembre 2001, elle décrit ce jour comme un « jour heureux pour les transports ». Bien ouéj' ma grosse !

[18](#) • Aretha : je parle de Aretha Franklin, qu'on soit d'accord ! Tu me désoles, vraiment !

6

Au type qui vient de me mettre en orbite

à la force de son phallus

Mercredi 7 mai 2014

Oh putain, je suis mal, très mal, trop mal. J'ai des courbatures de partout et la joue qui me lance. Quand j'essaie de la

toucher, je pousse un cri. « Jane, tu vas mourir, c'est ta faute tout ça ! » Oui, j'évite de penser que c'est un peu la mienne.

Pourquoi j'ai lâché ce guidon ?

Je sors de la chambre, il est déjà 11h. Comme je ne bosse pas, j'ai pu prendre mon temps pour me remettre de notre soirée

d'hier.

— Grosse, c'est toi qui as gagné la palme ! me sort la Syphilis en me croisant dans le couloir.

— La palme de quoi ?

— Pas la palme d'or à Cannes, non ! La palme de celle sur qui la chute d'hier a eu le plus d'impact.

Je la regarde, elle est habillée avec un pantalon à pinces très classe et une chemise blanche.

Phillis classe ?

La chute a dû avoir des dommages collatéraux sur son cerveau.

— Moi je me paye un bleu à la cuisse, obligée de me foutre ce futaal pour cacher la misère. Jane a de la chance d'être partie

avant que je ne me réveille, je vais la démonter.

En plus de ressentir les ravages de notre gamelle monumentale, je suis en train de commencer à ressentir ceux causés par

notre excès d'alcool.

— Si tu veux, quand elle sera à terre, je peux lui cracher dessus. Je ne pourrai pas faire plus, je ne sens plus mon corps.

— T'as vraiment une sale gueule, grosse, fais quelque chose.

— Merci pour le compliment. Ah et surtout, va te faire foutre, Phillis. Je n'ai pas encore pris mon café.

— Un conseil : évite les miroirs, tu risques de ne pas t'en remettre.

Je me contente de lui faire un doigt, mais rien que ce mouvement me fait grimacer.

J'atteins difficilement la cafetière. Café, je t'aime ! Sauve-moi de cet état ! Je file mettre ma playlist « Quand t'as un peu trop

abusé de la bouteille et que tu le regrettes amèrement. »

Stevie Wonder me donne sa version de la liberté avec *Free* et je me laisse porter. De toute façon, vu l'état de mes jambes,

elles ne pourraient pas me porter bien loin.

« ***Free like the river***

Libre comme la rivière

Flowing freely through infinity

Coulant librement vers l'éternité

Free to be sure of

Libre pour être sûr

What I am and who I need not be

De ce que je suis et de qui je n'ai pas besoin d'être

Free from all worries

Libre de tous soucis

Worries prey on oneself's troubled mind

Les soucis en proie à mon esprit inquiet

Freer than the clock's hands

Plus libre que le tic-tac

Tickin' way the times

De la montre qui fait du temps son chemin

Freer than the meaning of free that man defines

Plus libre que le sens que les hommes donnent à ce mot

Life running through me

La vie court en moi » [19](#)

Je suis avec Steevie quand j'entends à peine la Syphilis se poser devant moi.

— T'as prévu quoi aujourd'hui ? me demande-t-elle en organisant son sac.

— Vu mon état, j'ai envie de te répondre : rien !

— C'est un bon programme. Moi je file, j'ai une réunion avec tous les commerciaux de la région. J'en ai repéré un ou deux

qui vont sûrement finir entre mes dents.

— Quand tu dis entre les dents, tu veux dire entre tes cuisses, non ?

— Ça dépendra de mes humeurs. Les veinards finiront entre mes dents et entre mes cuisses.

— Je pensais dire à Virginie de passer samedi pour une coupe de cheveux groupée.

— Pas de souci. J'y vais, je suis à la bourre !

— Bon gland !

— Merci, toi aussi !

C'est une façon originale de se souhaiter une bonne journée, en fin de compte.

J'en profite pour appeler Virginie, ma coiffeuse officielle depuis que j'ai l'âge de ne plus pouvoir porter de duvet au-dessus

de la lèvre. C'est la magicienne du ciseau, la fée Clochette de la brosse, la McGyver de la coupe. Quoi que, je ne suis pas sûre

qu'utiliser « coupe » et « McGyver » dans la même expression soit une bonne idée. Parce que quand tu y regardes de plus

près, il est bien gentil le Miky, mais il a une coupe à chier avec sa frange méchée et ses frisotis sur la nuque. Alors quoi ? Il est

peut-être doué avec ses doigts, mais cela ne justifie pas tout. Quand j'y repense, le gars il était capable de te monter une station

spatiale en orbite avec un trombone et un vieux chewing-gum mâchouillé, et avec mes parents, nous trouvions ça

extraordinaire. Maintenant que je suis en âge de comprendre certaines réalités de la vie et de la science, je me dis qu'ils se

sont bien foutus de notre gueule.

Une fois mon café fini, ma douche prise, et après avoir maté une bonne centaine d'épisodes de Friends, je me décide à finir

un livre, acheté par les filles l'année dernière et que j'avais complètement oublié au fin fond de ma PAL (pile à lire). Oui, il

faut savoir que dans les milieux littéraires, et notamment sur la blogosphère, c'est comme ça qu'on s'exprime. « Tu verrais ma

PAL, darling, je ne m'en sors pas ! », « La mienne est plus grosse que la tienne ! », « Oui, mais c'est la mienne qui gicle le plus

loin ! ». *Ah non, ça c'est autre chose, tu t'oublies, Jaja.* Quand tu es une accro aux livres, sache que tu as beau avoir 269 869

livres que tu n'as pas encore lus, tu continues d'en acheter. Oui, tu pourrais te dire : « Sois raisonnable, lis d'abord ce qu'il te

reste, diantre ! » Mais non, que nenni, ça serait trop simple. Tu préfères réaliser des achats impulsifs en poussant des cris de

petite pucelle. Si les philosophes de maintenant pouvaient se pencher sur le sujet, ça serait sympa pour notre porte-monnaie !

Revenons-en au livre que j'ai entre les mains et que je suis en train de finir : « Défense du poil. Contre la dictature de

l'épilation intime » de Stéphane Rose.

Ce mec, c'est un peu mon héros. Genre le gars, il arrive à écrire un bouquin de 115 pages sur les poils. Oui, tu as bien

entendu : les poils ! Et il a été payé pour l'écrire.

Mais putain, c'est ça que je veux faire quand je serai grande : écrivaine de poils.

Quand je l'ai retrouvé au milieu de tous mes livres de cul Houellebecq, je me suis dit : « mais comment as-tu pu le

délaisser ? » Moi, Jacinthe Nitouche, qui parle de mes poils aussi souvent que Jean-Pierre Pernault se fait de la promo pendant

son journal, je me dois de le lire.

Au début j'ai pensé : non, mais c'est quoi ce type ? Un adorateur de la touffe ? Il a une représentation du Dieu Pelage qu'il

vénère tous les soirs en lui priant de ne pas s'effeuiller à la saison prochaine ? Je l'imagine avec une motte escamotable dans

sa poche qu'il greffe aux filles imberbes qu'il rencontre en hurlant : « Vade rétro chatanas... que la moquette recouvre ton

antre dégarni ! »

J'ai envie de lui envoyer un mail pour lui dire ce que j'ai pensé de son livre. Mais quoi lui dire à part qu'il est ma muse ?

Je commence à rédiger quelques mots, puis les phrases viennent en moi naturellement. Ce thème m'inspire. Il m'a d'ailleurs

toujours inspirée. Je ne suis ni une adepte du Mont Ventoux ni une farouche défenderesse de l'énigmatique Yeti de l'Himalaya.

Même quand mes lèvres font du nudisme, je n'ai jamais aimé ressembler à une petite fille, mais je supporte encore moins cette

impression d'avoir Marge Simpson dans la culotte. Trop peur qu'en pleine levrette j'aie un « qu'est-

ce que tu fous, Homer ? »

qui sorte du fin fond de ma grotte.

Lorsque j'envoie le mail, j'ai le ventre qui éructe comme si Marge allait vraiment sortir de mon corps. Ce n'est pas le tout de

ne rien foutre, mais ça serait utile de me restaurer un minimum. Je me prépare un plateau charcuterie avec un verre de vin

rouge et je me dis que je regarderais bien mon 101e épisode de Friends.

Au fait, je ne te fais pas une note sur Friends, hein ?

Ne me fais pas cet affront, c'est quand même LA série qui permet de garder un sourire béat incontrôlable. Elle est juste

cultissime ! On a beau avoir vu tous les épisodes 348 fois, ils nous font toujours autant rire. D'ailleurs, quand j'ai appris que

la dixième saison serait la dernière, j'ai tenté de sauter par la fenêtre du plain-pied de mes parents.

Au moment où je me demande de quels personnages je me sens la plus proche, j'ai mon portable qui sonne. Numéro privé !

Je déteste ça, c'est un peu comme quand tu vas à la tirette pour prendre un bonbon et que tu as une chance sur trois de tomber

sur un goût qui te donnera envie de vomir tripes et boyaux.

— Oui ?

— Lee ?

4B ?

J'en recracherais presque la tartine de rillettes que je viens de me faire.

— Lee ? T'es toujours là ?

— Oui pardon, je ne m'attendais pas à ce que ce soit toi.

— Tu t'attendais à qui ?

— Au type qui vient de me mettre en orbite à la force de son phallus.

Silence total. Je l'entends souffler à l'autre bout du téléphone.

— Lee, je me doute que toi et ton corps êtes pris, mais j'ai besoin d'aide. Je t'assure que si je pouvais faire autrement, je

l'aurais fait, mais là je suis...

— Vas-y, je t'écoute, le coupé-je.

— J'ai un serveur qui vient de me planter pour le service du soir. Je ne trouve personne pour le remplacer et je ne m'en

sortirai pas tout seul.

— Et tu as pensé à moi pour faire le service ? Sérieux ? Tu ne tiens pas à ta vaisselle, si ?

— Tout le monde est booké, il ne me reste plus que toi. Tu es occupée ?

Je m'observe avec ma culotte et mon débardeur, mes tartines, mon verre de vin et mes six amis virtuels.

— Rien qui soit très important.

— Tu me sauves la mise.

— Attends de voir ce que je donne en serveuse avant de dire ça.

— Tu peux être là quand ?

— D'ici une heure, ça ira ?

— Je t'attends.

Une fois raccroché, je finis ma tartine en ayant le cerveau en mode « je me fais émincer l'hypophyse par Cyril Lignac [20](#) ».

Moi, serveuse ? Impossible !!! Dans la même pièce que 4B ? Doublement impossible !!!

Allez, Jaja, arrête de t'apitoyer sur ton sort et file te préparer, essaie d'être un minimum présentable. Putain, vu ma

tronche, je suis sûre que je peux dire adieu à la moindre électricité dans l'air. La seule tension que je vais ressentir, c'est celle

de mes muscles au bout du rouleau.

Avec ma Vespa, nous sommes devant *La Cantina*. J'aime à penser que je ne suis pas seule dans cette nouvelle épreuve qui

m'attend. J'ai tenté de cacher ma joue enflée avec un peu de fond de teint, mais le résultat est peu

probant.

Probant ?

Pourquoi quand je panique j'utilise des termes comme ça ?

Et pourquoi mes morues ne sont-elles jamais là quand j'en ai besoin ? J'ai juste eu le temps de leur laisser un mot pour les

avertir que je ne serai pas là de la soirée. J'aurais aimé que Jane me dise que tout allait bien se passer. Que Pétra me sorte une

bière en disant que j'étais hyper bonnasse et que la Syphilis me file une ou deux capotes, sait-on jamais.

Je pousse la porte.

Allez, Jaja, tu es une machine, une sexe machine ! Voilà que je m'imagine à nouveau en femme taille-crayon. James, tu as de

la chance d'être mort sinon je t'aurais raccourci le pénis à la machette.

Oui, quand je panique, en plus d'utiliser des termes bizarres, je suis un chouïa violente.

Lou Reed envahit le lieu avec son *Walk on the Wild Side*

« Holly came from Miami F. L. A.

Holly venait de Miami FLA (FLorida)

Hitch-hiked her way across the U. S. A.

Elle parcourait en stop son chemin à travers les USA

Plucked her eyebrows on the way

S'est épilée les sourcils en route,

Shaved her leg and then he was a she

Rasé les jambes et à l'arrivé il était devenu elle

She says, hey babe, take a walk on the wild side

Elle dit, hey bébé, marche un peu du côté obscur

Candy came from out on the island

Candy arrivait de Long island

In the backroom she was everybody's darling

Dans l'arrière-salle, tout le monde lui passait dessus

But she never lost her head

Elle ne perdait jamais la tête

Even when she was given head

Même quand on lui bouffait la chatte

She says, hey babe, take a walk on the wild side

Elle dit, hey bébé, marche un peu du côté obscur » [21](#)

J'avance doucement, je ne le vois pas. Je remarque des gens dans le coin des fléchettes et pas mal de monde attablé. Une

dizaine de personnes sont accoudées au bar. Je m'approche du comptoir quand je sens son souffle sur ma nuque.

— Said, hey babe, take a walk on the wild side, me murmure-t-il.

Putain, cette voix ! J'ai l'impression que Marc Dorcel tourne un porno dans mon corps tellement elle m'enivre.

— Oui, mais moi non plus je ne perdrais pas la tête même en offrant ma gorge, dis-je.

— Offre-moi ta gorge quand tu veux, Cupcake !

Je suis sur le cul tellement cette phrase me fait vriller la glotte. D'ailleurs, je pense que je n'ai plus de glotte du tout. R.I.P.

ma glotte !

— Je suppose que je ne suis pas juste venue ici pour te tailler une pipe sous le comptoir. Je commence par quoi ?

— Comment tu veux que je me concentre avec l'image que j'ai de toi et de ta bouche ?

— Alors ?

— Prends la commande des gens qui viennent d'arriver, pour commencer, me lance-t-il avant de fixer ma joue. Qu'est-ce qui

t'est arrivé ? me demande-t-il inquiet en caressant l'objet du délit.

— Disons que j'ai cru que je savais faire du vélo sans les mains et que ma joue a fait connaissance avec le bitume.

— Depuis quand tu fais du vélo ?

— Depuis que mes colocos ont perdu l'esprit, râlé-je en rejoignant la table pour couper court à la conversation.

Cela fait plus de trois heures que je suis là et je n'ai pour le moment rien cassé. Bon, j'ai renversé un shoot d'alcool de rose

sur une greluche. Mais merde, qui boit de la rose de nos jours ? Même Jane ne nous fait pas cette offense. Elle croit qu'elle va

péter des pétales et chier de la guimauve ?

Le Petit Gris est là, aux fléchettes. Il veut absolument se mesurer de nouveau à moi. J'ai une folle envie de lui mettre une

raclée, mais je sais que je ne suis pas là pour ça. J'observe 4B se démener derrière son bar. Je suis sûrement pathétique, mais

je le trouve terriblement excitant. Il a un baggy noir et un débardeur blanc. Il le fait exprès ou bien, de porter ce genre de haut ?

J'aimerais bien le lui arracher, d'ailleurs.

— Lee, arrête de rêver et occupe-toi de la cinq.

Briseur de rêves !!!

Le service touche presque à sa fin, le bar se vide petit à petit et je ne suis plus qu'une courbature géante. Ma joue est en train

de me lancer et j'ai envie de rejoindre mon lit. Je me rapproche difficilement du bar.

— Tu vois, Lee, pas trop de dégâts en fin de compte, me sort-il avec un sourire en coin.

— Je suis assez fière de moi.

Il se penche vers moi par-dessus le comptoir et me murmure :

— C'est maintenant qu'on s'occupe de ton côté obscur et de ta gorge, Lee ?

— Gros, c'est moi qui viens de te rendre service alors tu devrais plutôt t'occuper de ce qui se trouve

entre mes cuisses.

Il rit avant d'ajouter :

— Tes désirs sont des ordres. Je vais virer tout le monde et je m'occupe de ton cas.

Je reste là, bouche bée, bavant à moitié sur le bol de cacahuètes posé devant moi. Au moment où je me dis que la solution à

ma tension corporelle est peut-être le corps de 4B sur moi, en moi et où il voudra bien se poser, une voix me fait complètement

perdre le fil de mes pensées érotiques.

— C'est encore ouvert ?

Je retiens mon souffle et mon filet de bave.

Je reconnâitrais cette voix entre mille.

Barrons !!!

[19](#) • Free : chanson écrite et interprétée par Stevie Wonder en 1987, sur le label Tamla Motown.

[20](#) • Cyril Lignac : cuisinier français qui a participé à pas mal d'émissions télé. Ça change de Maïté et de sa décapitation d'anguilles, hein ?

[21](#) • Walk on the Wild Side : chanson de Lou Reed, parue en 1972 sur l'album Transformer, et produite par David Bowie.

7

Je m'enfuis comme Cendrillon

à son bal de la touffe

Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que c'est lui, je le sens. Pas « je le sens » comme s'il daubait le sushi

abandonné depuis six mois, non, pas là non ! Mais plutôt je ressens sa présence.

Putain ! Cinq années de relation chaotique, cinq années de doutes, de pleurs, d'orgasmes et d'envies. Pour au final arriver à

la conclusion qu'on ne veut plus jamais ressentir ces émotions, pas de cette façon en tout cas. Pas comme si c'était une

nécessité vitale et qu'on avait besoin de lui pour avancer, pour vivre. Être dépendant de lui, de nous.

— Oui, mais plus pour longtemps, lui répond 4B en me fixant. J'ai une affaire à régler de la plus haute importance.

C'est de moi qu'il parle ?

Enfin, c'est de mon entrecuisse qu'il parle ?

J'aime !

J'aime !!

J'aime !!!

— Je comprends, je venais juste prendre des nouvelles de Vito. J'ai appris ce qui lui était arrivé.

Cette voix... Mais putain, cette voix !

J'ai dans un minuscule périmètre les deux mecs qui m'ont mise sens dessus dessous. Et ça, tu peux le prendre au propre

comme au figuré.

— Ils le gardent sous surveillance cette semaine. J'espère pouvoir le faire sortir samedi, lui raconte 4B avant de se tourner

vers moi. Lee ? Ça va ? T'es toute pâle d'un coup.

R.I.P. Jaja ! Je vais devoir affronter une de mes plus grosses craintes depuis le jour où j'ai mis un terme à cette relation.

— Jacinthe ?

Non, ce n'est pas moi. Je lui ressemble, mais je ne suis pas elle.

— Barrons. Quelle surprise de te trouver là.

Range ton sourire, tu n'es pas crédible.

Il me fixe avec ses immenses yeux bleus. Je crois que je dépéris. Putain, il a dû prendre dix kilos, mais juste au niveau des

épaules.

— J'habite juste à côté. *La Cantina*, c'est un peu mon refuge. Ça fait combien de temps ?

Pas assez à mon goût

— Je dirais cinq ans.

Si le mot testostérone s'était inspiré de quelqu'un, je pense qu'il se serait inspiré de Barrons. Il me toise et me met mal à

l'aise. Comme il l'a toujours fait.

— Vous vous connaissez ? demande 4B avec l'œil des mauvais jours.

— Oui, très bien même, enchaîne Barrons.

J'ai du mal à respirer. J'ai besoin de sortir de cet endroit, prendre l'air. Ils vont avoir ma peau à défaut d'avoir ma chatte.

Je sors.

Inspire, Jaja, expire. Inspire, expire !!!

— Ça n'a pas l'air d'aller, lance Barrons qui m'a suivie et se trouve juste derrière moi.

Non, gars, ça ne va pas. J'essaie désespérément de créer une relation de nature indéterminée avec mon connard sexy du 4B et

je n'ai pas besoin que tu me rendes les choses plus compliquées qu'elles ne le sont déjà.

Voilà ce que tu lui sors. Allez !

— Un coup de chaud sûrement.

Ouais, super, youhou. T'assures pas un colombin, décidément.

— J'ai souvent pensé à toi, à ce que tu devenais.

Heu, sérieux ?

En cinq ans, tu n'as pas daigné prendre une seule nouvelle.

Bâtard !

— Écoute, Barrons, ne me raconte pas d'histoire. On est tombés l'un sur l'autre par hasard, soit, mais ça s'arrête là.

— Il n'y a que toi qui m'appelles comme ça, juste par mon nom de famille.

4B ne trouve rien de mieux que de sortir à ce moment-là. Mauvais timing. Je sens la crise d'angoisse me revenir.

— Tout va bien ? Je vais fermer, tu m'attends ?

— Non, je vais rentrer, je ne me sens pas très bien.

J'ai à peine fini ma phrase que je m'enfuis comme Cendrillon à son bal de la touffe.

J'arrive à Bora-Bora et je sens ma crise d'angoisse s'atténuer à mesure que je m'éloigne de ce bar. Je suis dans l'ascenseur

et je refuse de penser à ce que j'ai laissé derrière moi. Au moment où je me dis que je suis au bord de l'implosion *Jajabesque*,

l'ascenseur s'arrête au 2e étage. Les portes s'ouvrent et là, une gamine avec quelques chicots en moins, me sort :

— J'attends ma maman, elle va pas tarder, tu vas où toi ? T'es de quel étage ?

Jaja, ne lui réponds pas, elle n'y est pour rien si ton ex est réapparu comme par enchantement.

Au bout de quarante-trois secondes, n'entendant pas la mère arriver, je lui lance avec un regard assassin :

— Heu, t'es gentille, tu rappelles l'ascenseur parce que là, je suis pressée.

— Nan, j't'ai dit que j'attendais ma mère.

— Grand bien te fasse, mais moi j'suis pressée.

Et j'appuie direct sur le bouton pour fermer les portes.

Elle est sérieuse la mini truie ? Voilà qu'elle me fait obstacle avec son corps et avec un grand sourire en prime.

— Un conseil : bouge, parce que t'as de la chance que je tiens à mon casque sinon je t'aurais défoncé le peu de dents qu'il

te reste avec.

— Tu ne m'as pas répondu : tu habites où ?

Respire, Jaja, respire, c'est juste une douce enfant, c'est juste une gamine, c'est juste une putain de morveuse nuisible à

mon bien-être.

— Écoute, la gueuse, si cet ascenseur ne se ferme pas dans les cinq secondes, je peux te dire que ta p'tite gueule de cul va

vite se retrouver dans la case « faits divers », ok ?

Je la pousse en dehors de mon espace et l'ascenseur se remet en marche... Je déteste les enfants !

Enfin mon chez-nous.

Mon rythme cardiaque reprend doucement sa vitesse de croisière, sauf que j'ai envie de hurler. D'ailleurs, c'est ce que je

fais, dès que j'ai passé la porte.

— AHHH !

Les filles débarquent direct. Pétra en premier, suivie de près par Jane et Phillis.

— Qu'est-ce qu'il a encore osé te faire, chaton ? me demande Pétra, inquiète.

— Il est revenu !!! dis-je en fixant Jane.

— Oui on sait, grosse, c'est pas un scoop, remets-toi, balance Phillis en allant chercher son verre.

— Tu parles de qui, ma Jaja ? se soucie Jane.

— Mon pire cauchemar.

— Phillis ? Oui, elle habite avec nous, chaton, va falloir t'y faire depuis le temps.

— Pute ! grogne la Syphilis.

— J'ai revu Barrons.

— Barrons ? s'écrie Jane en s'avançant vers moi.

— Le Barrons ? répète Pétra.

— Oui, le Barrons, soufflé-je en prenant appui sur le bar.

— Je ne connais pas l'histoire, poursuit Phillis, mais je sens que tu as besoin d'un remontant.

— Un triple, s'il te plaît.

— Allez, viens nous expliquer, Pétra a cuisiné des feuilletés au chèvre, annonce Jane en me tenant par les épaules comme si

j'allais tomber.

Je leur raconte le déroulement de la soirée et l'arrivée impromptue de Barrons. J'en profite aussi pour resituer le contexte à

la Syphilis qu'on ne connaissait pas à cette époque.

— Comment ce gland a-t-il pu avoir autant d'impact sur toi, ma grosse ?

— C'est une bonne question et je n'en ai pas la moindre idée, bafouillé-je en goûtant ce bon petit plat.

— C'était le type hyper mystérieux et notre Jaja fantasmait déjà sur lui avant même qu'il ne lui adresse la parole, se souvient

Jane.

— Je me rappelle, chaton, tes parents s'inquiétaient à cette époque, enchaîne Pétra.

— J'avais l'impression de vivre à 200 km/heure, de prendre des risques. Bizarrement, même s'il me traitait mal, je me

sentais importante.

— T'avais pas besoin de lui, ma Jaja, pour être importante ! s'énerve Jane.

— Jaja manipulée par une paire de couilles, j'en apprendrai décidément tous les jours ici, siffle Phillis.

— Oui, mais quelle paire de couilles ! lancé-je en souriant. Au fait, j'ai défoncé une petite morveuse dans l'ascenseur.

— Quoi ? s'indigne Jane

— T'as bien fait, on est envahies. J'en peux plus, moi ! peste la Syphilis.

— C'est celle du deuxième étage, non ? Putain, moi elle m'a fait peur avec sa tronche en biais, grimace Pétra.

— Ben peut-être que mon coup de casque lui aurait remis le visage dans le bon ordre, commencé-je à rire.

— Vous êtes vraiment graves. Je me demande comment on fait pour ne pas avoir plus de problèmes que ça. Tu sais qu'on a

failli être virées la dernière fois, quand Phillis a eu la bonne idée de kidnapper le caniche de Mme Gandus, se fâche Jane en

pointant du doigt la fautive.

— Oh ça va, on le lui a vite rendu à cette vieille peau.

— Oui, teint en rose, se marre Pétra.

— Nous sommes des garces, lancé-je en riant de plus belle.

— Bitches forever ! s'écrie Phillis.

Mon portable sonne au moment où j'allais trinquer. Un texto de 4B.

« Je suis en bas. »

Adieu Jaja, je t'aimais bien.

— Peut-être « bitches forever », mais je dois d'abord aller m'expliquer, grimacé-je en leur montrant le message.

— Allez, grosse, fais-le chialer et exploser d'envie, conclut Phillis en levant son verre.

Il ne m'a pas menti, il est bien en bas, juste devant sa moto. Je m'approche de lui avec un sourire.

— Je te manque déjà ?

— Tu m'as joué quoi tout à l'heure ?

Outch !

Il n'a pas l'air content et je peux le comprendre.

— J'ai fait comme un malaise, ça arrive, non ?

— C'est qui ce mec ?

Ça me rappelle une conversation.

— Tu vas me poser cette question à chaque type de mon entourage ?

— Lui c'était différent. Tu as paniqué, Lee ! Et je sais pourquoi tu paniques.

— Pourquoi ? Ça m'intéresse, Dr Freud.

— Tu paniques dès que tu es mal à l'aise et tu es mal à l'aise quand quelque chose t'attire. Et puis tes yeux, merde ! Je te l'ai

déjà dit : tes yeux te trahissent toujours.

Le ton de sa voix monte de plus en plus.

— Tu veux savoir quoi ?

— Il t'a baisée ?

Il vient vraiment de me demander ça ? Tranquille, en bas de chez moi ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Il m'agrippe le bras et s'avance dangereusement.

— T'amuse pas à ça avec moi, Lee.

J'essaie de me dégager, mais il me tient fermement.

— Lâche-moi.

— Tu ne m'as pas répondu : il t'a baisée ?

Puisque c'est ce qu'il veut, il va y avoir droit.

— Oui ! hurlé-je. Voilà, c'est ça que tu veux entendre ? (Mais je suis tellement énervée que je continue.) Et tu veux que je te

dise, il ne m'a pas baisée, mais ON a baisé... et ça a duré cinq ans, dans toutes les positions et dans des endroits que tu ne

pourrais même pas imaginer !

Je sais que c'est un coup bas, mais il m'a cherchée, je ne suis pas sa chose. Je ne suis plus la Jacinthe d'il y a quelques

années, celle qui se faisait mener par le bout d'une queue.

Il relâche son emprise.

— Vous allez vous revoir ?

— Non !

— T'as encore envie qu'il te baise ?

— Arrête, s'il te plaît.

— Oui, t'as raison, j'arrête.

Quoi ?

Je n'ai pas le temps de réaliser qu'il remonte sur sa moto et démarre à toute allure. Non mais, comment on est passés du statut

« j'ai peut-être une infime chance de pouvoir commencer une relation » à ça ? Et dire qu'il est censé encore avoir besoin de

moi demain. Je risque de me prendre une bouteille de whisky dans la face.

Je remonte à Bora-Bora, l'œil hagard et le poil en pleine question existentielle. Je rejoins mes dindes sur la terrasse. Elles

ont dû voir toute la scène. Pétra me fait un gros câlin et Phillis me sert un verre. Jane prend le risque de me demander :

— Alors ? C'est si mauvais que ça ?

— C'est pire que tout, je crois, dis-je en m'asseyant.

— Si ça l'énerve à ce point, chaton, c'est qu'il tient à toi.

— Si ça l'énerve à ce point, grosse, c'est plutôt qu'il ne te mérite pas. Qu'il aille se faire foutre ! souligne la syphilis.

— T'as raison, ma chatte. Fuck les glands !!!

— Au fait, ma Jaja, ta joue est vraiment gonflée, t'as mis quelque chose ? s'inquiète Jane en changeant complètement de sujet.

— Tiens, parlons-en de ma joue. Mais merde, plus jamais, tu m'entends ? Plus jamais des idées à la con comme tu as eu

hier ! C'est compris ?

Jane est morte de rire en mangeant son yaourt.

— Allez, ça fera des souvenirs à raconter à nos petits-enfants, lance-t-elle l'air de rien.

— Enfants ? Retire de suite ce que t'as dit, sinon je vais te foutre ton yaourt dans les profondeurs de ton anus, s'indigne

Phillis.

— Laisse mon anus tranquille, enchaîne Jane. N'oublie pas qu'il est vierge de toute intrusion.

— Même pas un doigt ? interroge Pétra en prenant un air sadique.

— Pour qu'après il sente le cul ? poursuit Jane en prenant un air dégoûté.

— T'es pas obligée de te le foutre sous le nez juste après, hein, m'esclaffé-je en mimant la scène.

— Tu t'es déjà foutu un suppo, non ? commence à s'énerver la Syphilis.

— Oui, quand je suis constipée.

— Les détails, je m'en tape, grosse. Bon et alors, t'as ressenti quoi ?

— Je suis allée aux toilettes dix minutes après et ça m'a soulagée.

— Et bien tu vois, une bite, c'est comme un suppo, les effets sont les mêmes, lancé-je en finissant mon verre.

— Sauf que tu prends quand même plus ton pied avec une queue qu'avec un suppo à la glycérine, objecte Pétra.

— Ça dépend pour qui. Avec notre phobique de la bite, on peut s'attendre à tout, conclut Phillis.

On finit la soirée sur une note de légèreté et c'est exactement ce dont j'ai besoin après ces dernières heures plus que

chaotiques. Je ne sais pas encore de quoi demain sera fait et pour le moment je m'en fous. Je vis l'instant présent !

8

Bonjour, hôtesse chez Bitour

pour vous servir

Jeudi 8 mai 2014

Je suis à *La Cantina*, assise sur une des tables. L'endroit est mystérieusement vide et *Kiss* de Prince envoûte mon karma

génital.

« You don't have to be beautiful

Tu n'as pas à être belle

To turn me on

Pour m'exciter

I just need your body baby

J'ai juste besoin de ton corps bébé

From dusk till dawn

Du crépuscule jusqu'à l'aube

You don't need experience

Tu n'as pas besoin d'expérience

You turn me out

Pour me refroidir

You just leave it all up to me

Laisse-moi faire

I'm gonna show u what it's all about

Je vais te montrer comment on fait

Kiss » [22](#)

Je suis en train de m'exciter toute seule, rien qu'en écoutant la musique, quand 4B apparaît devant moi. Et quelle apparition,

j'ai envie de dire. Cette chanson a été créée pour lui. Il se move à la perfection. Alerte, alerte ! Je suis en train de mouiller

rien qu'en le voyant danser. *Putain, Jaja, mais merde ! Un peu de tenue.* Il s'approche de la table, et donc de moi, forcément.

Oui, parce que s'il s'approchait d'une table quelconque, je ne pense pas que ça me ferait cet effet. Ou alors, ça voudrait dire

que j'ai vraiment un souci. Donc je disais : qu'il se rapproche de façon toujours aussi sensuelle. Il m'embrasse. Je suis perdue.

Merde, pourquoi il repart ? Et surtout, pourquoi je sens qu'on me titille le cou et qu'on me touche les seins alors que 4B se

trouve à un mètre de moi. Aurait-il la faculté de se cloner ? Si oui, merci la vie, je t'aime !!! Je me tourne et putain de bordel

de merde de pompe à queue ! Ce n'est pas un deuxième 4B, mais un Barrons, plus sexuel que jamais. Je me retrouve en

sandwich entre 4B et Barrons ? C'est sérieux, ça ? Je retire ce que j'ai dit, la vie je ne t'aime pas, je te kiffe et je te galoche

avec la langue ! Barrons est toujours contre mon dos et ses mains se faufilent sous mon tee-shirt.

Jaja, tu n'as pas mis de soutif ? T'es pas un peu malade ? Tu connais les risques, non ?

Fuck les risques et vive le pied que je vais prendre ! Deux mecs pour le prix d'un. Et pas n'importe lesquels, hein, qu'on soit

d'accord. *Tais-toi Jaja, et profite.*

4B soulève ma jupe et me caresse les cuisses avec sa langue pendant que celle de Barrons s'aventure dans ma bouche. Il me

tire les cheveux en me tournant la tête.

Dieu existe ! J'en ai la preuve maintenant.

Je suis au bord de l'orgasme... Pourquoi 4B remonte ? Non, vas-y continue, t'es doué, ne t'arrête surtout pas ! Tu es le maître

Yoda du cunni, tu as la langue la plus efficace de l'ouest et de tous les points cardinaux réunis ! Il est maintenant debout devant

moi et je suis appuyée contre Barrons. Ils se jettent un coup d'œil, les marauds. Eh, les gars, évitez de faire un chifoumi pour

savoir lequel va avoir le droit d'entrer en premier, ça risque de casser un peu le délire. 4B sourit, je pense qu'il a gagné le

combat du regard. Il s'approche encore plus près et ce con m'arrache le cœur. What the fuck ? C'est quoi cette daube ? Et

surtout pourquoi je suis toujours vivante pour voir ça ? Rhooo le sagouin, voilà qu'il lèche mon cœur tout sanglant et qu'il le

passé à Barrons.

Je pense que vous n'avez pas tout compris, ce n'est pas mon cœur que vous auriez dû partager, mais mon entre-cuisse, ma

chatte, mon vagin et tous les mots que Wikipedia voudra bien m'aider à sortir !

Je me réveille en criant. C'est décidé, j'arrête de regarder des séries sur les vampires ! Je me lève difficilement... comme

tous les matins. Je croise Pétra dans la cuisine, qui est déjà prête.

— Ça va, chaton ? J'ai un rendez-vous dans une salle à l'autre bout de Paris dans une heure. Je sens

que je vais être à la

bourre.

— Moi, réunion du staff à 10h.

— À l'agence ?

— Oui.

— Courage ! On se voit ce soir.

— T'as l'air bien souriante pour un matin, toi.

— Hier soir, j'ai eu droit à un Skype-sexe avec la Guêpe. Ça m'a reboostée de partout.

— Du coup, tu t'es dit que pour fêter ça, tu n'allais pas mettre de bas aujourd'hui ?

— T'exagères là ! J'ai une jupe, me montre-t-elle en tirant un peu dessus.

— C'est une jupe ça, chaton ?

— Oui, c'est hyper tendance.

— Où ça ? Aux abords des bois ?

— Ferme-la et va boire un café, s'écrie-t-elle en cherchant ses clés.

— J'ai fait un rêve chelou.

— Encore ? C'était quoi cette fois ? Un nain, un troll avec un double phallus ou le caniche de Mme Gandus ?

— Un plan à trois entre 4B et Barrons.

— Enfin ça devient intéressant, m'avoue-t-elle en s'installant au bar.

— Tu ne vas pas être en retard ?

— Il faut savoir connaître ses priorités dans la vie, chaton, et là c'en est une.

— Rien que d'y penser, j'ai encore le palpitant qui vrille.

— Et moi aussi, rien que de me l'imaginer.

— Rien que d'imaginer quoi ? demande la Syphilis qui débarque encore toute ensommeillée.

— Jaja, 4B et Barrons.

— Putain ! Ils sont venus ici et je n'ai rien entendu ?

— Ils ont surtout squatté mon rêve.

— Déception !!! râle Phillis. Allez, raconte, ça sera peut-être croustillant.

— Ben ça l'était jusqu'à ce qu'ils me bouffent le cœur.

— Qui t'a bouffé le cœur ?

Jane arrive, toute pomponnée, avec une sorte de serre-tête bizarre au-dessus des cheveux.

— T'es pas au boulot, toi ? demande Pétra en fixant cette chose de nature indéterminée.

— Non, je suis du soir aujourd'hui. J'ai dû échanger mes horaires pour rendre service à un collègue.

— Et ce truc, là ? dis-je en désignant l'objet du délit.

— Quoi ? C'est juste un serre-tête.

— Oui mais pourquoi il a des plumes ? grimace Pétra.

— Parce que je trouve ça joli.

— Et tu penses que c'est une raison suffisante ? demande Phillis en levant les yeux au ciel.

— Oui et je t'emmerde. Alors, qui t'a bouffé le cœur ? insiste Jane.

— 4B et Barrons, dis-je en servant un café à tout le monde.

— C'est normal, sourit Jane. C'est une métaphore de ce que tu ressens. Ce sont les deux hommes qui t'ont brisé le cœur et

voilà comment tu l'exprimes.

— C'est qu'elle n'est pas qu'un « machin kitch rose bonbon », elle analyse aussi, ironise Phillis.

— Oui, d'ailleurs toi, tu devrais un peu plus analyser le pourquoi de ta vie sexuelle débridée, enchaîne Jane

— Pourquoi ? Je n'ai aucun souci avec elle, lui répond la Syphilis avec un grand sourire.

— Eh bien tu devrais, conclut Jane.

— Bon, c'est pas le tout, mais j'ai rendez-vous. Allez, mes grosses dindes, à ce soir. Je vais sûrement rentrer tard, déclare

Pétra en se dirigeant vers la porte.

— Moi aussi, ajoute Jane.

— Bonne journée, mes chattes, enchainé-je en levant mon bol de café.

— Happy sexe, balance Phillis.

On se met toutes à lui lancer un regard interrogateur.

— Quoi ? Moi je trouve ça plus prometteur.

Je viens de prendre une douche et je scotche devant mon armoire. Ça aussi c'est bien un truc que je ne comprendrai jamais.

Avoir autant de fringues et toujours ressentir la sensation qu'on n'a rien à se mettre. Pourtant mes tiroirs vomissent des tee-

shirts, des débardeurs et tout ce que tu veux. Alors pourquoi ce moment de détresse chaque matin ? POURQUOI ???

Je n'ai pas le temps de trouver une réponse que mon portable sonne. La Taille ? Ça fait un moment que je n'ai pas eu de

nouvelles.

— Bonjour, hôtesse chez Bitour pour vous servir, réponds-je en essayant de retenir ma serviette qui veut se faire la malle.

— Tu sais parler aux gens, c'est beau.

Il a une petite voix, ce qui ne lui ressemble pas du tout.

— Ça va ?

— Elle est partie, Marylou. C'est fini.

— Merde, je suis désolée mon biquet.

— Moi aussi.

— Quand ?

— Hier.

— T'as besoin de voyager, toi, constaté-je en essayant de le faire sourire.

— Oh oui. Et toi, comment ça se passe ?

— Ben moi, il est revenu.

— Ton voisin ?

— Ah, lui aussi, c'est vrai. Mais je pensais plus à : PUTAIN, IL EST REVENU !!!

— Barrons ?

— Banco.

— Si je comprends bien, ton voisin et ton ex sont revenus ?

— Tu comprends bien.

— Ce n'est pas juste, ça. Toi, t'en as deux qui reviennent, et moi, elle se tire. Au fait, tu te les tapes ?

— Ça ne va pas bien, toi.

— Quoi ? Alors, lequel ?

— Aucun, figure-toi.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué, mon biquet.

— Descends et viens tout me raconter. On se matera des films en bouffant du popcorn et en disant du mal de nos ex.

— T'es une vraie gonzesse en fin de compte.

— Oui, mais une gonzesse qui a la faculté de t'offrir un orgasme, quand même.

— C'est pas faux. Mais je ne pense pas être d'humeur pour un voyage à Tahiti, là.

— T'inquiète, ce n'est pas ce que je te demande. J'ai juste envie qu'on passe du temps ensemble. Et puis on verra, ça se

trouve à un moment...

— C'est beau de rêver, le coupé-je.

— Alors ?

— Mes parents insistent pour que je vienne rapidement, je vais voir pour débarquer ce week-end. Je profiterai de tout le

monde comme ça.

— Parfait ! Appelle-moi quand t'entends les cigales.

C'est comme ça que je me retrouve sur mon lit, nue, à programmer ma prochaine escapade dans le sud de la France.

— Grosse, tiens, entre la Syphilis comme une furie en me jetant un catalogue dans la face.

— Aïe, putain ! C'est quoi ?

— T'es souvent nue dans ta chambre, toi, à pianoter sur ton portable ? Ne me dis pas que tu t'en sers comme vibro ?

— Non, pas là non ! J'organise mon week-end.

— Décidément, tu me déçois de tout ce matin. C'est le nouveau catalogue : « Touche-toi si tu peux ». T'as toutes les

nouveautés. Je vais faire une commande dans la semaine. Vous me direz si quelque chose vous intéresse.

— Il me semblait qu'on avait fait une commande il n'y a pas si longtemps, non ?

— Il y a quatre mois, alors tout est relatif.

— Là, je n'ai pas le temps, mais je regarderai ça attentivement ce soir.

— Je vous laisse jusqu'à la fin de semaine. Regarde page 25, ça devrait te plaire.

Elle sort de la chambre, mais je m'empresse de regarder la fameuse page 25. Et là, horreur, je tombe sur des godes avec une

touffe incorporée. Cette morue de Phillis a entouré la touffe rousse.

Je ne peux m'empêcher de rire en hurlant (ce qui n'est pas facile quand on y pense) :

— PUTE !!!

— Je savais que ça te plairait, me répond-elle au loin.

Réunion du staff à 10h. J'y suis. Il y a l'Ancien, Lulu, plus trois autres photographes et un commercial. Je suis la seule paire

de nichons, mais ça ne m'a jamais dérangée.

L'Ancien nous explique le programme des prochaines semaines et la façon dont les reportages seront répartis. Juste avant,

j'ai réussi à lui glisser mon souhait d'être disponible ce week-end pour rejoindre mes parents. Il l'a très bien compris. Je vous

ai déjà dit que je kiffais l'Ancien ?

Du coup, je me retrouve avec un reportage à faire sur des gymnastes et à réaliser une séance photo de Cindy Mabrut [23](#). Elle

est de mieux en mieux classée à l'ATP et on a donc besoin de renouveler notre stock photos.

Une fois la réunion finie, l'Ancien me coince à part :

— Poil de cul, ça bouge pas mal dans le milieu du MMA en France, on parle de le légaliser. Ça te dit quelque chose ?

— Non ! Mais je peux me renseigner.

— Oui, s'il te plaît. Et sinon, tu dors la nuit ? Parce que t'as une tête...

— Heureusement que j'ai une tête, sinon ça serait embêtant.

— Je pense que ton week-end te fera du bien, essaie de te reposer.

— Je préfère aller aux toilettes avant d'en entendre davantage.

Je ne sais pas toi mais moi, j'ai la mauvaise habitude de toujours prendre mon téléphone aux toilettes. Parfois, ça me fait

peur ! J'en profite pour répondre à mes textos en retard, checker quelques mails, mater mes actus Facebook. Genre, les chiottes

sont devenues mon nouveau bureau. Par contre, je déconseille d'y répondre au téléphone. Ça, c'est la très mauvaise idée.

Déjà, ça résonne, t'es grillée direct. Sous peu que tu lâches un colombin et qu'ils entendent la détonation, t'as plus qu'à te

pendre avec le PQ qui reste. Enfin, après ça dépend avec qui tu es. Si c'est avec ta mère ou ton père, aucun souci, vous avez

vécu en communauté les vingt premières années de ta vie, et ils ont quand même torché ton derche des milliers de fois. Alors

ça ne leur fera pas un deuxième trou du cul de te savoir en train de couler un bronze. Après, si c'est Rico, le mec sur qui tu

baves depuis des mois, qui t'appelle pour te filer une date et que dans l'excitation, tu as appuyé sur la visioconférence, ben

j'ai envie de dire : R.I.P. la date avec Rico...

Me voilà donc sur le trône, en train de whatsapper des conneries avec mes morues quand Lulu m'appelle :

— Jaja, t'as un souci gastrique ou quoi ? Ça fait vingt minutes que t'es là-dedans.

Merde, voilà le problème : tu perds toute notion du temps. Je me dépêche de m'habiller quand, au moment de tirer la chasse

d'eau, mon portable me glisse des mains et fonce tout droit dans la cuvette. Je ne réfléchis pas, je sacrifie mon bras droit pour

le récupérer. Putain, je suis happée par le trou. Je comprends ce qu'ont dû ressentir les victimes d'un typhon, je suis en plein

dedans. Peut-être que si j'en réchappe, je pourrai raconter mon expérience dans un best-seller, passer chez Ruquier et finir

dans le loft version 2016. Ma vie me fait rêver parfois.

C'est bon, je l'ai ! Je regarde, j'ai encore tous mes doigts. Je préfère ne pas penser dans quoi ils ont trempé.

Le plus important, c'est de savoir si mon téléphone est encore en vie. J'ai plutôt l'impression qu'il est mort ou dans un coma

bien profond. J'ai envie de pleurer. Je sors des toilettes, la larme à l'œil.

— Poil de cul ?

— Jacinthe ?

L'Ancien et Lulu sont devant moi, se demandant quel drame s'est joué dans ce m2. Je leur montre la victime.

— Il est tombé dans la cuvette ? m'interroge l'inspecteur Lulu.

— Tu crois que c'est moi qui m'amuse à voir s'il sait nager ?

— Ne surtout pas le rallumer ! s'écrie l'Ancien. Il faut d'abord le sécher, sinon tu vas griller les circuits.

— Tu bossais à Phone House toi, avant de faire des photos ?

— Il faudrait qu'on ait un sèche-cheveux, continue l'Ancien comme si je ne venais pas de prononcer ma dernière phrase.

— Tu as vu ma coupe ? Tu penses que je sais ce qu'est un sèche...

— J'en ai un dans ma voiture, me coupe Lulu tout excité.

Avec l'Ancien, on se retourne en le fixant d'un air interrogateur. Tu sais celui qui te fait lever le bout du sourcil à la

Columbo.

— Quoi ? Une petite retouche est parfois nécessaire, se justifie Lulu en effleurant sa banane.

Et non, ce n'est pas une métaphore sexuelle... Quoi que parfois, je me demande si sa banane n'est pas le prolongement de sa

queue.

Lulu revient cinq minutes après avec un sèche-cheveux portable. C'est ça que j'aime. Dire « fuck » aux préjugés à la con.

Oui, tu peux avoir un vagin, dire des gros mots, ne pas forcément te coiffer et ne pas chier des paillettes. Oui, tu peux avoir une

bite et prendre soin de toi, dire flûte et crotte et aimer les petites licornes.

Enfin, flûte et crotte, tu évites quand même, ça a plutôt tendance à m'urticairiser l'anus.

Au bout de vingt minutes de microchirurgie, mon portable ouvre les yeux. Je suis toute émue. J'embrasse l'Ancien et

Lulu de bonheur. Je leur fais même une petite danse de l'allégresse pour leur prouver ma reconnaissance. J'embrasse mon

téléphone... avant de recracher. Putain, mais merde ! C'est comme si tu venais de kisser ton entre-cuisse en train d'uriner. Je

vais vomir...

La journée passe rapidement, ce qui m'évite de penser à 4B. Je lui avais promis de l'aider encore ce soir, mais ça, c'était

avant. Il ne m'a laissé aucun message. J'ai envie de jouer ma connasse et de le planter. Je sais que j'en suis incapable. S'il est

dans la merde, ce n'est pas forcément à lui que ça portera préjudice, je pense aussi à son oncle.

Je suis sur ma Vespa, devant *La Cantina*. J'angoisse. *Allez, Jaja, merde !!! Et alors ? Au pire, il t'envoie chier. Au moins, tu*

seras fixée. C'est juste un connard et tu rentreras à Bora-Bora boire pour oublier. Je pousse doucement la porte. Les Rolling

Stones se déchainent sur *Start Me Up* :

« *If you start me up*

Si tu m'allumes

If you start me up I'll never stop

Si tu m'allumes, je ne m'arrêterai jamais

I've been running hot

Je suis en surchauffe

You got me ticking gonna blow my top

Je suis remonté à bloc, je vais exploser

If you start me up

Si tu m'allumes

If you start me up I'll never stop

Si tu m'allumes, je ne m'arrêterai jamais

Never stop, never stop, never stop

Jamais, jamais, jamais » [24](#)

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Bon ben, je crois que je vais être très vite fixée. 4B est en train de servir trois jeunes au bar.

— Hier tu m'as demandé de venir t'aider, alors je suis là. Maintenant, si tu as trop d'amour propre pour te foutre dans la

merde, ça te regarde.

Une fois qu'il s'est occupé des étudiants en mal de sensations fortes, il contourne le bar et me prend par le bras.

— Max, tu peux gérer cinq minutes ? Ça ne sera pas long ! aboie-t-il en m'emmenant dans la réserve.

Pourquoi pas long ? Il est si excité que ça ?

— Écoute, Lee, tu n'as pas tort sur un point : je suis dans la merde. Max se barre dans moins d'une heure et ça va être le rush.

Je te payerai pour ces deux jours de taf, mais ça s'arrête là. À moins que tu n'aies envie d'une baise, là, entre le stock de Coca

et de Grenadine ?

— Je ne suis pas ton vide-couilles, M. Campana.

Il se met à rire. J'aurai au moins réussi à le détendre un peu. C'est déjà un début.

— Dommage !

— Je te signale quand même, M. *J'ai une bite à la place du cerveau*, que c'est toi hier qui as fui comme la petite pucelle que

tu es.

— Petite pucelle ?

— Je te pensais plus combatif.

— Tu crois que tu vaux qu'on se batte pour toi ?

Outch, ça fait mal, Jaja !!!

Un bruit de verre brisé nous sort de notre confrontation.

— Lee, cette conversation est loin d'être finie. Et au fait, il est passé ce matin pour savoir si tu travaillais là et quand il

pouvait te trouver.

[22](#) • Kiss : premier single extrait de l'album *Parade*, composé, interprété et produit par Prince & The Revolution en 1985, sous le label Paisley Park Record.

[23](#) • Tu te souviens de Cindy ? Mais si, la tenniswoman que j'avais suivie pendant des mois l'année dernière. Ah voilà enfin, faut vraiment tout de dire, bordel.

[24](#) • Start Me Up : chanson des Rolling Stones, parue en single le 14 août 1981, puis sur l'album *Tattoo You* le 24 août de la même année.

Je suis un tourbillon hormonal et ça serait bien qu'à un moment, j'en vienne à bout

Quoi ???

Il vient de me dire quoi ?

Je n'ai pas le temps de vraiment réaliser qu'il est déjà reparti dans la salle.

Barrons est passé pour me voir ? Pourquoi ? *T'es trop bonne, Jaja, il a craqué sur toi avec ta joue enflée et ta démarche de*

flamant rose atteint de myopathie aigüe. Il cherche quoi ? Il pense que je vais retomber dans le piège : « je suis mystérieux,

je suis un gros bâtard dans mon genre, mais tu es folle de moi ». Eh bien, non ! Comme dit Phillis, c'est nous qui vous tenons

par les couilles. Je suis forte. Je suis Larusca !

Il est vraiment temps que je me barre de toute cette merde, sinon je vais encore rêver de gang bang en mode bloody.

— Lee, tu comptes passer la soirée dans la réserve ?

J'entends 4B râler de l'autre côté de la porte.

Je souffle un bon coup et je sors.

— C'est bon, je suis là.

— Prends les commandes des tables six et huit.

— Et le merci, je me le mets profond ?

— Oui voilà, c'est ça, en attendant d'avoir mieux.

Mieux ?

Ne pense pas avec ta chatte, ne pense pas avec ta chatte... enfin là, ça serait plutôt avec ton cul.

J'essaie de me débrouiller avec toutes les commandes. À cause de mes deux bras gauches et des regards que me lancent 4B,

ce n'est pas toujours facile. Je trébuche au moment où il entre dans le bar. Bizarrement, je ne ressens plus cette attirance

malsaine et incontrôlable que j'éprouvais à l'époque, enfin je crois !

Il s'avance vers moi.

— C'est toi que je venais voir, me balance-t-il comme si c'était normal.

— Eh bien tu m'as trouvée, dis-je gênée en ramenant les verres vides au bar.

— Tu finis ton service à quelle heure ?

— Elle est de fermeture. Évite de perturber mon personnel, s'il te plaît. Après, c'est moi qui paie pour la casse, gronde mon

connard sexy de 4B.

— Je comprends. J'attendrai. Je ne suis pas patient, mais je pense que ça vaut le coup.

Tu fais quoi, Jaja ? Tu les laisses se démerder entre eux ?

— Laisse tomber, elle a des plans après.

— Avec toi ?

J'ai des plans, moi ? Un plan à trois, peut-être ?

Je me tourne vers Barrons juste après avoir lancé un regard noir à 4B.

— Tu me veux quoi, Barrons ?

— Qu'on discute du bon vieux temps.

— Du bon vieux temps ? Tu n'es pas sérieux ?

Je devine le sourire de 4B derrière son comptoir.

— Allez, Jacinthe, t'as quand même pas oublié tout ce qu'on a vécu.

— Non, je n'ai pas oublié et c'est pour cette raison que je ne veux pas en parler. Désolée, mais j'ai du travail.

Il se met à rire.

Il me perturbe.

Je frissonne.

Il me tend un papier avant de me glisser à l'oreille :

— Tiens, au cas où tu changes d'avis. Je n'ai pas oublié la façon dont tu bouges dans mes bras.

Je me fige.

Il s'éloigne.

Du verre se brise.

4B.

Oh et merde ! Qu'il se débrouille avec son taux de testostérone surdimensionné, moi j'ai eu mon compte d'hormones en

ébullition.

Le dernier client passe la porte, je suis rincée. Je ne pensais pas que c'était aussi crevant de servir des verres. Et puis,

putain, quelle frustration de ne pas pouvoir en prendre un aussi et trinquer à tout va !

— Tiens.

4B me dépose une pression sur le bar et s'en sert une aussi.

— Monsieur est trop bon.

La version de Angus et Julia Stone de *You're the One That I Want* nous envoûte à travers le jukebox.

« *I got chills*

J'ai des frissons

They're multiplyin'

Ils se multiplient

And I'm losin' control

Et je perds le contrôle

'Cause the power you're supplyin'

À cause de ce que tu dégages

It's electrifyin'

C'est électrifiant !

You better shape up

Tu ferais mieux de t'entraîner

'Cause I need a man

Parce j'ai besoin d'un homme

And my heart is set on you

Et mon cœur t'a choisi

You better shape up

Tu ferais mieux de t'entraîner

You better understand

Tu ferais mieux de comprendre

To my heart I must be true

Que je dois être fidèle à mon cœur

Nothing left

Il ne me reste plus rien

Nothing left for me to do

Il ne me reste plus rien à faire

You're the one that I want (you're the one I want)

Tu es celui que je veux, (tu es celui que je veux)

The one I need (the one I need)

Celui dont j'ai besoin (celui dont j'ai besoin) » [25](#)

— Lee, je suis désolé pour la façon dont j'ai réagi hier.

— M. Campana qui s'excuse ? C'est un grand jour.

Il pose sa tête contre le comptoir comme s'il avait le poids du monde sur lui.

— Ça ne va pas ?

— Je suis crevé. Je ne sais pas si je suis capable de gérer toute cette merde.

— Tu vas y arriver. J'ai confiance. T'es un gros con, mais tu es largement capable de surmonter tout ça.

Il lève son visage et pose un regard sur moi à foutre le feu dans tout mon corps endolori. J'oublie Barrons et je ne vois que

lui. Il contourne le bar et je veux juste qu'il se taise, écouter cette musique et le sentir proche de moi... et même en moi si ce

n'est pas trop demander. Il tourne le tabouret et se place entre mes cuisses. Ses mains prennent mon visage et je ferme les yeux.

Je me laisse aller. Ses lèvres se rapprochent de mon cou et glissent jusqu'à mon oreille, je l'entends à peine murmurer :

— Fais gaffe, Lee, il n'est pas fréquentable ce type.

Je souris et, tout en gardant les yeux clos, je ne peux m'empêcher de chuchoter.

— Tu parles de toi ?

— Oui, aussi.

Il m'embrasse et je ne veux plus penser à l'autre. Je ne veux sentir que son corps contre le mien, sa puissance, sa sensualité.

La musique m'enivre toujours et lui aussi. Je suis un tourbillon hormonal et ça serait bien qu'à un moment, j'en vienne à bout.

C'est bien parti cette fois-ci. Ses mains sont maintenant dans mes cheveux. Putain, j'ai des nœuds. Vivement que ma Mac

Gyver s'occupe de tout ça, c'est juste plus possible, sinon.

Il enlève mon tee-shirt et je m'aime d'avoir été prévoyante. *Yeah, Jaja, bien joué de la touffe, la lingerie noire !* Je crois que

ça lui fait de l'effet parce que ses gestes se font de plus en plus pressants. La sensualité se transforme en sexualité et j'essaie

de suivre le rythme.

Je jette son débardeur de l'autre côté du bar. Bon, à deux mètres de nous, mais ce n'est pas de ma faute, je n'ai jamais eu de

force dans les bras.

Il m'embrasse un peu, beaucoup... À la folie.

J'arrête de penser quand il descend mon tanga. Putain !!! Enfin ! Je ne voudrais que ça s'arrête jamais. Il est devenu ma

drogue, ma caféine, mon Schokobons, ma...

— Oh pardon, je dérange à ce que je vois.

Une brune sculpturale vient de faire son entrée. Elle n'a pas le droit. Pas maintenant. Non mais, merde, c'est quoi cette

phrase ? Tu le vois alors tu la fermes et tu dégages. D'ailleurs, les mots se sont échappés de ma pensée et se sont envolés

jusqu'à elle. 4B me regarde, surpris, et se rhabille.

— Quoi ? C'est vrai ! Elle le voit qu'elle dérange, non ? Pas besoin de faire une entrée théâtrale, là. Elle sait qu'elle va nous

mettre mal à l'aise.

— Quoi, je t'ai mise mal à l'aise ? Ce n'était pas mon intention. Quoi qu'en y réfléchissant, peut-être un peu.

— Garce.

— Je prends ça comme un compliment.

Je sens que je vais aller lui défoncer son joli petit minois.

— Sara, qu'est-ce que tu fais là ?

Il la connaît ?

Il se souvient de son prénom ?

C'est déjà plus qu'une pouliche, alors !

Elle ne ressemble d'ailleurs en rien aux juments de d'habitude. Dois-je m'inquiéter ?

Je me rhabille vite fait.

— Tu m'as dit que tu bossais pas mal, je suis venue voir si tu avais besoin d'aide.

— J'espère que tu t'es bien rincée l'œil, lui dis-je d'un air mauvais.

— Lee, stop.

— Peut mieux faire, siffle-t-elle en me regardant.

— Et ma main dans ta face, tu penses qu'elle peut mieux faire ?

— Lee, putain ! Arrête !!!

Je lui lance le regard qui pourrait tuer une armée tchéchène nourrie aux stéroïdes. C'est moi qui dois fermer ma gueule ?

— Je repasserai une autre fois, balance la grognasse.

— Non, comme tu vois, on a fini, grâce à toi. Je te laisse la place. Je me tire.

4B me retient par le bras, mais je suis trop fatiguée. Ce sont peut-être des signes, après tout. Merci la galaxie.

Je rassemble mes affaires et je passe la porte. Il me suit.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Lee.

— M. Campana qui se justifie ? Décidément, après des excuses, quelle chance j'ai ! Je ne sais pas si je vais m'en remettre.

Je ne te ferai pas l'affront de te demander qui elle est. Je pars quelques jours de toute façon. Besoin de faire le point sur tout

ça.

— Sur nous ?

— Depuis quand il y a un nous ?

Voilà comment je gère ce genre de situation. Parfois je me demande si je vais grandir un jour. Putain d'orgueil. Je croyais que

quand l'amour entrait en jeu, on le foutait de côté, celui-là. Encore un leurre ? Désillusion. J'ai mal réagi, je le sais, mais c'est

incontrôlable. Ça daube d'éprouver des sentiments. Je préférerais être une Syphilis, je ne veux plus que les choses

m'atteignent. Je ne veux plus éprouver tous ces doutes. Je veux vivre simplement les choses sans me prendre la tête.

J'arrive à Bora-Bora et Jane est assise sur le canapé avec un livre dans les mains.

— Ça va, ma Jaja ?

— Ça pourrait aller mieux. T'es toute seule ?

— Je suis avec Christian. Je lis enfin le troisième tome.

Christian, le fameux héros, tu sais : le fétichiste de la cravache de *Fifty Shades* ? Autant j'ai adoré le premier tome et la

moitié du deuxième, autant la suite m'a filé la gerbe. Non mais, elle est sérieuse l'auteure ? Comment tu peux transformer un

super dominant puissance 1539 en une chose soumise ? Et le gars, il finit à genoux, quand même.

Je dis NON NON et NON ! Je m'insurge. Oui parfois je fais des révolutions avec moi-même et je le vis plutôt bien.

Elle n'avait pas le droit. Je me souviens quand j'ai lu ce dernier tome, j'en ai jeté mon livre d'énervement. Alors c'est quoi

la morale de tout ça ? À part que l'héroïne n'aime pas forcément se foutre des plugs anaux à longueur de journée. Jusqu'où est-

on capable d'aller pour l'autre ? C'est ça ? En gros, tu peux changer entièrement ton toi profond (et là je peux parler d'anus, vu

le livre) par amour ? Est-ce le but ? De transformer l'autre ? Ou alors fait-on l'effort de l'accepter ? Je veux bien comprendre

que les relations amoureuses sont basées sur des compromis, mais jusqu'où déplace-t-on nos limites ? Jusqu'à se changer soi-

même ? En tout cas, j'ai détesté ce dernier tome. Je l'ai trouvé trop mielleux, trop rose bonbon, trop paillettes et fanfreluches.

Mais merde, si on avait envie de lire un héros mou de la queue, on aurait lu *Oui-oui*.

J'expose ma théorie à Jane comme si ma vie en dépendait.

— Moi j'adore, me sourit-elle.

— Pourquoi ça ne m'étonne pas ?

— Tu n'es pas un poil excessive, ma Jaja ? Cette vision du livre a-t-elle un rapport avec 4B ou Barrons ?

— Peut-être un poil de cul, oui ! Les filles ne sont toujours pas rentrées ?

— Pétra arrive et aucune nouvelle de Phillis.

— T'as mangé ?

— Oui, mais si tu veux il reste du gratin au four. Il me tarde qu'elles arrivent parce que j'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Ça y est ? Avec ton patient ?

— Mais non !

— Déception !!!

— C'est professionnel.

— Vas-y, raconte, ma chatte.

— On n'attend pas les autres ?

— On s'en fout. Elles n'avaient qu'à être là.

— On se fout de qui ? grogne Pétra derrière moi.

Décidément, on ne peut pas dire que j'ai une ouïe très performante ces temps-ci. L'ai-je déjà eue, en y repensant ?

— J'ai pris une grande décision ! s'écrie Jane, tout excitée.

— Vie de merde, mes grosses ! hurle la Syphilis en rentrant.

— La soirée s'annonce prometteuse, dis-je en me levant. Arrêtez tout ! Pétra : sors les verres, je m'occupe du vin. Vous avez

mangé, vous ?

— Non, répondent-elles en chœur.

— Phillis, tu t'occupes du vin et moi des assiettes.

Une fois qu'on s'installe toutes les quatre autour du bar, on se tourne vers Jane pour connaître sa grande décision.

— Bon, vous savez que ces temps-ci, le taf, ce n'est pas trop ça. J'ai envie de changer de voie.

— Tu veux arrêter de sauver des vies ? demande Pétra.

— Ou de garder des morts ? se moque Phillis.

— Je vais reprendre mes études.

Silence total à Bora-Bora... Je tiens à le signaler parce que c'est une chose qui n'arrive presque jamais. Jane, devant toute

cette attention, reprend :

— Je veux devenir diététicienne.

Après un court silence, on ne peut s'empêcher de rire.

— Mais Jane, c'est pas comme si tu n'avais pas un problème avec la bouffe, hein ? demandé-je, surprise.

— Eh bien justement. Je veux me lancer là-dedans et aider les personnes dans ma situation.

— Jane, toi tu es un cas désespéré et tu vas en dégoûter les autres, déclare Phillis.

— C'est quand même surprenant, avoue Pétra.

— Oui, mais c'est mon choix et je vais avoir besoin de vous. Ça me fait un peu peur les études, tout ça. Je flippe de ne rien

piper.

— Ben déjà que tu ne pipais pas grand-chose, enchaîne la Syphilis.

Jane se met à rire :

— Vous m'aidez ?

— Mais oui, on t'aidera, dis-je en levant mon verre. Moi je suis fière de toi, ma chatte, même si tu ne pipes rien à la

diététique et au gland. On sera là.

— Merci. Et sinon toi, pourquoi « vie de merde » ? demande Jane à Phillis.

— Aujourd'hui je suis sortie avec un client. J'ai eu droit à trois heures de balade dans Paris, deux heures de dîner, une heure

trente de cinéma, quarante-cinq minutes pour un dernier verre chez lui, trente minutes de galoches, vingt minutes de

préliminaires et... vingt secondes de pénétration [26](#).

On se met à rire. J'aime ce genre de moment : raconter nos projets, nos expériences, nos mésaventures, nos angoisses et nos

peurs. Ce partage nous permet de nous coucher plus légères, comme si on avait réussi à transmettre une partie de nos émotions

et qu'on s'était libérées d'un poids trop lourd à porter.

[25](#) • You're the One That I Want : chanson du film Grease, sortie en 1978, interprétée par le duo John Travolta et Olivia Newton-John. Elle a été écrite et composée par John Farrar, guitariste des Shadows.

[26](#) • Anecdote lue sur le site viedemerde.com. Si tu penses que ta vie est pourrie, cours sur ce site and *kiff your life* !

10

Il ressemble plus à l'Homme de fer

qu'à l'Homme qui tombe à pic

Vendredi 9 mai 2014. Point de vue de Jane

Je viens de déposer ma Jaja à la gare, elle semblait soulagée de partir. Je devrais plutôt dire : soulagée de s'enfuir. Je ne me

suis d'ailleurs pas gênée pour le lui balancer. Je la sens si fragile ces temps-ci, comme une drôle d'impression qu'elle peut

craquer à tout moment. Ça fait longtemps que je n'avais pas senti cette faille qu'elle s'efforce de combattre... depuis qu'elle a

tiré un trait sur Barrons, en fait. Je me souviens de ces fameuses *années Barrons*, les premières fois où je l'ai vue aussi

vulnérable. Quelle drôle de relation, ces deux-là ! Ils ont d'abord entretenu une sorte de querelle chien-chat, comme si son

instinct lui disait de se protéger. Puis elle a craqué, dans tous les sens du terme. Ils ont commencé à se fréquenter à la fin de la

première, ce qui a failli engendrer son redoublement. Elle n'allait presque plus en cours. Ses parents se sont inquiétés. Ils ont

d'abord essayé de la comprendre, puis comme ça ne fonctionnait pas, ils sont passés par la restriction. Le clash entre eux a été

évitée de justesse l'année suivante. Ils ont compris qu'elle ne pouvait pas se passer de lui et qu'ils étaient en train de la perdre.

Moi aussi j'ai eu la trouille ! Je la sentais s'éloigner de moi, petit à petit... Puis, heureusement, elle est revenue naturellement.

Même si je ne l'appréciais pas, ce type lui a fait découvrir une part d'elle-même qu'elle ne connaissait pas. Elle a aimé

prendre des risques, se sentir en danger. C'est un fou de vitesse, il faisait des rallyes et elle adorait monter en voiture avec lui.

Je crois qu'elle se sentait vivre. Non, je ne crois pas : j'en suis sûre !

Je pense qu'il tenait à elle, à sa façon. Ce n'était pas le genre de mec à s'épancher sur des gestes affectueux, ils en avaient

rarement l'un pour l'autre en public, mais il avait une façon bien à lui de la regarder qui ne trompait pas.

J'arrive devant la porte du service formation. Je suis angoissée. Je vais mettre un coup de pied dans trois ans d'études.

Comment ai-je pu me tromper à ce point sur mon avenir ? Je m'en veux. Comprendre que ce métier n'était pas fait pour moi.

C'est un vrai gâchis ! Je suis trop sensible, je ne sais pas me blinder face à mes patients. Quand je vois certains collègues,

froids face à tous les cas qu'ils rencontrent, je me demande comment ils font. Moi, j'en suis incapable. Je ramène souvent mes

dossiers à Bora-Bora. J'ai besoin d'en parler avec les filles. Avant, ça suffisait, mais plus le temps passe et plus je me rends

compte que ça m'opprime, ça m'étouffe. Je ne suis pas faite pour ça. Je ne suis pas faite pour ça et je culpabilise.

— Mlle Moreau, c'est à vous.

On dirait une sorte de Mme Gandus avec quelques années de moins et sans son caniche. Son caniche qui a, depuis son

enlèvement, quelques reflets roses sur le dessus. Ça lui donne un côté Barbie qui me plaît beaucoup.

Je serre la main du clone de Mme Gandus et je m'assieds de l'autre côté de son bureau. Je transpire et je suis mal à l'aise.

Elle prend un ton condescendant que je n'apprécie pas du tout.

— Que puis-je faire pour vous, Mlle Moreau ?

— Je voudrais suivre une formation de diététicienne.

— Diététicienne ? Mais si je regarde votre dossier, je vois que vous êtes infirmière. Ce n'est pas le cheminement habituel.

Voilà ce que je redoutais. *Allez, Jane, sois plus forte que ces a priori.*

— Oui, mais c'est ce que je veux faire. Vous êtes en mesure de répondre à ma requête ?

— Je ne sais pas, mon petit. On ne change pas aussi facilement de plan de carrière.

— Au temps pour moi, je pensais que vous étiez le service de formation.

Ses lunettes commencent à se décomposer en même temps qu'elle. Elle fouille dans ses papiers en soufflant.

— Oui, je suis le service formation, mais je ne m'attendais pas à cette demande. Vous êtes sûre de vous ?

— On ne peut plus sûre.

Je ne pensais pas que j'étais en mesure de mentir avec autant de facilité.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Je ne me sens plus apte à m'occuper correctement de mes patients. Je prends trop leurs problèmes à cœur et je sens que je

vais bientôt craquer, avoué-je avec une voix vacillante.

Elle me lance un regard compatissant. Je crois qu'elle me comprend. Peut-être que cette Mme Gandus de la formation a été

dans la même situation que moi, il y a quelques centaines d'années. On a du mal à se l'imaginer jeune, avoir des amis, avoir des

problèmes de cœur, faire l'amour, rire. Je la vois juste derrière son bureau, avec son air austère et ses lunettes sévères. Est-

elle comme la vraie Mme Gandus, avec un animal pour seule compagnie ? Ou alors, vit-elle avec son mari et ses trois enfants ?

Peut-être préfère-t-elle les femmes ?

Je sors de là avec toutes les informations dont j'ai besoin. Je passe en commission dans deux semaines pour savoir si ma

formation sera acceptée. Pendant le rendez-vous, Phillis a tenté de me joindre. Je la rappelle :

— Tu rangeais encore tes morts ? me répond-elle avant même que je ne dise quelque chose.

— J'avais rendez-vous pour ma formation.

— Et alors ?

— Je passe en c...

— Bon, j'ai un client qui vient d'annuler son rendez-vous. On peut manger ensemble, tu me raconteras. Je suis là dans quinze minutes.

— Oui, j'ai pris ma journée. Je t'attends à l'Indien juste en face de l'hôpital.

— Évite de te goinfrer de naan avant que j'arrive, balance-t-elle avant de raccrocher.

Je passe voir mes collègues avant de rejoindre le resto. Même si j'ai encore quelques doutes, je sais que c'est le bon choix.

Je n'en sortirai pas indemne, sinon. J'aime aider les gens, j'ai toujours eu ce besoin de me rendre utile et c'est pour ça que ce

secteur s'est naturellement imposé à moi. Mais je ne veux pas que ce soit au détriment de mon propre épanouissement

personnel.

Je ne suis pas en place depuis cinq minutes que Phillis entre telle un ouragan.

— Changement de programme, Pétra nous rejoint, faut prendre une plus grande table ! s'écrie-t-elle en faisant signe au

serveur.

— Pétra ?

— Oui, tu sais, la petite blonde qui vit avec nous, celle qui boit sa bière aussi vite que Mme Gandus enfile sa gaine.

— Tu crois qu'elle a une gaine ?

— C'est une vraie question ? me demande-t-elle en s'installant à une nouvelle table. C'est quoi ce que tu lis ? *La bite pour*

les nuls ?

— Mon programme de formation. Et arrête de penser que je suis ignorante sur le sujet. Ce n'est pas

parce que je n'en parle

pas 24h/24 comme toi que ça m'empêche de la pratiquer.

Pétra débarque à ce moment-là.

— Yo, mes grosses dindes. Ça va bien ?

— Jane allait nous parler sexe, minaude la Syphilis en appelant le serveur.

— Phillis, tu mets Monsieur mal à l'aise, souffle Pétra en lui faisant son regard de braise.

— Sache que je mets souvent mal à l'aise et que ça m'excite.

Une fois la commande prise, le serveur s'éloigne en trébuchant.

— Alors, cette formation, grosse ? Raconte !

— Ah oui, c'est vrai que c'était aujourd'hui ton rendez-vous, se souvient Pétra. C'est bientôt toi qui feras nos menus à Bora-

Bora ?

— Je passe en commission dans quinze jours. On croise les doigts.

— Ou pas... siffle Phillis.

— Et la grande nouvelle, c'est que je vais devoir suivre une année de médecine, dis-je avec un grand sourire.

— Putain ! crache Pétra.

— Oui, je ne sais pas dans quoi je m'engage.

— Grosse, tu ne sais jamais dans quoi tu t'engages. Médecine ? Sérieux ?

— Je ne suis pas obligée de la valider, juste de m'y inscrire et de suivre les cours. Ensuite, j'ai deux ans de BTS.

— Je suis en train de t'imaginer avec ton sac à dos et je me dis que le taux de suicide chez les profs va forcément augmenter

l'année prochaine.

— Moi, je trinque à ta prise de risques. Je trouve ça très courageux, avoue Pétra en levant son verre.

— Tu ne penses pas que je suis en train de faire une connerie ?

— Si, mais c'est quand même très courageux, se marre Pétra.

— Et puis tu ne seras pas à ça près, me glisse Phillis.

— Je savais que je pouvais compter sur votre soutien, ironisé-je en levant mon verre à mon tour.

— Le point positif, c'est que tu vas retourner en plein milieu étudiant. Et c'est là que ça devient intéressant.

— Je vais sûrement être la plus vieille.

— Tu vas les faire rêver, ma Jane.

— Ou les faire crever... au choix, lâche Phillis, l'air de rien.

— Au fait, Pétra, je vais venir voir Valentine. Elle m'a appelée, elle veut vendre sa Mini et s'en racheter une neuve.

— Valentine ? Tu l'appelles par son prénom ? Genre, vous êtes intimes, quoi ?

Ouh là, je sens venir le sujet délicat.

— À moins d'avoir une demande particulière, j'évite d'appeler les gens par des noms différents. Tu préfères que je l'appelle

Janine ? Ça te détendrait la vulve ?

— Ce qui me détendrait, c'est que tu ne t'approches pas d'elle, s'énerve Pétra.

— Il ne s'est rien passé.

— Et il ne se passera jamais rien, enchaîne Pétra.

— Tu n'as pas confiance en moi ?

— Non, pas là non !

— Je suis outrée. Jane, dis quelque chose.

— Démerde.

— Vive la France, Pétra n'a aucune confiance en moi et Jane devient vulgaire. Il ne manque plus que Jaja décide de se laisser

pousser la moustache et je vais finir par rentrer dans les ordres.

— Les ordres, c'est un nouveau sex toy ? demandé-je avec un immense sourire.

— Ça rendrait peut-être service à certains culs de bénitier que je connais, ajoute Pétra.

— Méfie-toi de ces filles-là, ce sont souvent les pires. Elles sont capables de faire les mijaurées et de s'enfoncer des cierges

en hurlant « C'est mal, j'ai péché ! »

— Un cierge ? Éteint, j'espère, commencé-je à rire.

— Ça dépend, tu peux en faire une double utilisation, gode plus épilateur, continue Pétra. Ça peut s'avérer très pratique.

— Le « Gode-chandelier », déclare solennellement Phillis.

Après avoir révolutionné la vision du clergé, il est l'heure de se quitter. Les filles partent bosser et moi, j'ai rendez-vous

avec *mon homme*. J'aime dire ça. Enfin, j'aime me le dire à moi-même. D'ailleurs, ne jamais le balancer aux trois autres sous

peine de sanctions virulentes.

J'ai reçu une vidéo de ma Jaja pour me dire qu'elle était bien arrivée. Je devrais plutôt préciser qu'elle m'a chanté qu'elle

était bien arrivée. Je suis dans l'incapacité de reconnaître la chanson, mais je suis heureuse de la voir en pleine forme.

J'arrive chez MON HOMME.

Je sonne et il m'ouvre la porte. Il m'accueille avec son grand sourire et ses yeux charmeurs.

— Ça vous ferait plaisir une balade en fauteuil ?

— Je ne suis pas sûre, tu sais, j'ai les os lourds.

— Heu, je suis paralysé, tu pourrais peser deux-cents kilos que je ne sentirais rien.

Je fais semblant de m'insurger :

— Mais je ne pèse pas deux-cents kilos, Monsieur, à peine cinquante-trois.

— Quoi ?

Vu qu'il ne sent rien autant se faire plaisir.

— Je n'ai peut-être plus de jambes, mais j'ai encore des yeux.

— Salaud !

Je tombe sur lui et je l'embrasse. J'ai l'impression d'être sur un petit nuage. Que j'aime cette sensation ! Tu sais, celle où tu

flottes au-dessus du commun des mortels. Tomber amoureuse. C'est peut-être la plus belle chose au monde. Te laisser aller sur

tes sentiments et penser que rien ne pourrait t'empêcher d'être heureuse. Il me fait faire le tour de son appartement. Je

m'accroche à lui en riant. Il est la lumière quand j'ai peur du noir et il est mon obscurité quand je suis aveuglée. Il est ce que

j'ai besoin qu'il soit !

— J'ai pris rendez-vous avec mon médecin pour qu'il me prescrive du Viagra.

— Tu es sûr ?

— Oui. J'ai envie qu'on soit en communion sexuellement comme on l'est maintenant. J'ai envie de tout t'offrir.

Je le serre encore plus fort. Je sais que c'est une étape importante. Je vois le sexe plus comme un abandon et un gage d'amour

que comme une fin en soi. J'ai besoin d'aimer pour passer cette étape. Du moins, j'ai besoin d'être en confiance. Je n'ai

jamais fait l'amour avec un inconnu et ça ne m'attire absolument pas.

On passe l'après-midi et la soirée ensemble, puis je rejoins les filles au *Club 32*. Je suis dans la voiture, la clim allumée et la

BO de *Dirty Dancing* à fond les ballons. Je chante *The Time of my Life* quand je m'oublie. Et là, c'est le drame ! Le chou que

m'a cuisiné mon homme a failli avoir raison de moi. Je largue un truc violent, qui fait passer mon teint de pêche à un teint

moisi. Je me meurs ! Vite, j'ouvre la fenêtre. Je pars en fou rire. Quand je me gare, j'appelle Jaja.

— Pourquoi tu te marres comme une baleine, ma chatte ?

— Je viens de lâcher une caisse dans ma voiture. J'ai failli mourir.

— Tu m'appelles pour me dire ça ?

— Oui.

Jaja se met à rire de l'autre côté du téléphone.

— C'est pour ça que je t'aime, toi, m'avoue-t-elle en essayant de retrouver son sérieux. Je pensais que tu chiais des arcs-en-

ciel, toi.

— Ben disons que là, l'arc-en-ciel a pris un peu cher.

— Imagine : tu serais morte asphyxiée ? Toi, notre Barbie avec comme épitaphe : « décédée à cause d'une louise

radioactive ». Ah non, ce n'est pas possible. Ça va mieux, là ?

— Je ne sais pas si l'odeur est partie ou si je m'y suis juste habituée.

Je me souviens d'une conversation qu'on avait eue sur les choses qu'on s'imaginait comme les pires *tue-l'amour*. Moi,

j'avais de suite répondu : péter et se faire griller. Une louise ça passe, un gros pet qui fait du bruit, ça casse. Eh bien oui,

l'homme croit, enfin la fille essaie de lui faire croire et ce depuis la nuit des temps, que la femme ne fait point caca. Autant

dire, qu'en plus de faire caca, la femme a des gaz. Des gaz qui parfois peuvent provoquer un cataclysme nucléaire et tuer toute

forme de vie alentour. Donc, mieux vaut avoir de quoi tout nier en bloc « ça pue... t'as péte ? » « Euh, non, par contre tu as une

fois de plus oublié de descendre la poubelle. » Bon et puis comme tu le vois, la femme est souvent de mauvaise foi, mais pour

rester glamour coûte que coûte, nous sommes un peu obligées. Dès fois, même, elle est un peu fourbe et hypocrite. Des fois

seulement, et ça dépend avec qui.

Jaja me raconte qu'elle passe la soirée avec ses parents et que demain elle file voir la Taille. Elle me dit qu'elle ne finira pas

dans son lit cette fois-ci, mais j'ai du mal à le croire.

Les filles sont au bar devant un mojito. Je les rejoins. J'espère que je ne sens pas le vieux pet.

— Comment va ta chaise roulante ? m’interroge Phillis dès que j’arrive.

— Tu oses ? dis-je, indignée.

— Quoi ? Il ressemble plus à *l’Homme de Fer* [27](#) qu’à *l’Homme qui tombe à pic* [28](#), non ?

Mais qu’elle est con ! Je me mets à rire.

— Tu veux un mojito ? me demande Pétra

— Juste un. Je suis en voiture.

— Bon, je sens que je vais aller tenter ma chandelle de feu 2.0.

— Ah non, t’as pas le droit ! Si Jaja sait ça... m’inquiété-je.

— Grosse, c’est justement parce que Jaja n’est pas là que je vais la tenter. Je n’ai pas envie de me prendre ses remarques

jusqu’à la fin de ma vie.

Phillis finit son verre d’un trait et rejoint la piste. Je sors mon portable pour filmer, je me dis que Jaja sera un peu avec nous

comme ça.

[27](#) • *l’Homme de Fer* : série télévisée américaine diffusée en France dans les années 1970, mettant en scène Robert Dacier, redoutable policier qui, après avoir reçu une balle dans la colonne vertébrale, se retrouve dans un fauteuil roulant. Tu comprends le concept ?

[28](#) • *l’Homme qui tombe à pic* : série télévisée américaine diffusée en France dans les années 1980. On retrouve Colt Seavers, un cascadeur d’Hollywood qui joue le chasseur de primes lorsque le cinéma ne lui fournit pas suffisamment de travail. Et là le concept te pète enfin à la face ?

11

Ça m’évitera de finir vieille fille

avec 39 chats et en sentant le pipi

Samedi 10 mai 2014

Je suis chez la Taille et nous sommes vautrés lamentablement au pied du canapé, à mater *Et dieu créa la femme* en nous

goinfrant de popcorn et en nous saoulant de cocktails à la nature indéterminée.

Que demander de plus ?

— Mais quelle garce la BB, dis-je la bouche pleine.

— Elle est juste magnifique. C'est une icône de sensualité, de féminité et de...

— Certes, mais bon, ton icône, elle a pris un peu cher dans sa face ces derniers temps.

— Jalouse.

— D'ailleurs, elle aurait dû mourir jeune. C'est ça le véritable mythe. La jeunesse éternelle. Regarde James Dean, tu penses

qu'il serait devenu cette légende si sa mort n'avait pas été elle-même spectaculaire ? Mourir avant de devenir un vieux con.

— Arrête, je n'aime pas quand tu fais ton aigrie, Marylou.

— Observe : Marilyn, James Dean, Jim Morrison...

— C'est ce qu'ils ont fait de leur vivant qui les a élevés au rang de légende.

— Non. Des vivants, tu en fais des icônes. Des morts, tu crées les légendes, conclus-je en me levant.

— Ah non, ne te jette pas, Marylou ! Je te préfère vivante, légende ou pas légende.

— Ils sont où les Schokobons que j'ai ramenés ? Ah c'est bon, je les vois.

— Prends les Délichoc aussi.

J'ai tout en main. Putain, sur le paquet de gâteaux, je vois un énorme : *ouverture facile*. Je déteste les ouvertures faciles.

Alors là, je ne parle pas de la chatte de Phillis, hein, mais bien du packaging de certains produits.

Non mais, c'est vrai, comment est-ce arrivé ? Un jour, un connard s'est levé avec la tête dans le cul et s'est écrié : « tiens, si

j'inventais ce matin un truc qui va emmerder la Terre entière ? » Eh bien, t'as réussi ton coup, mon salaud ! En tout cas, tu es

arrivé à faire que moi, Jacinthe Nitouche, je sorte de mes gonds. Note à moi-même : ressortir cette expression qui peut faire

son effet en soirée. Déjà, avec cette merde, tu passes une plombée à chercher où elle est, cette *ouverture facile*. Parce que oui,

il y en a partout. On est envahis, EN-VA-HIS !!! Alors tu commences à t'énerver dans ta moustache

parce que tu viens de

perdre dix minutes à la chercher, et là, eurêka, tu la vois. Alléluia dans ta face ! Tu essaies de te détendre en te disant « allez,

grosse, c'est facile : finger in the nose ». Tu relâches la pression. Et c'est là qu'elle te transperce avec son couteau dans le dos,

la maraude... Parce que je peux te dire que c'est tout sauf facile. Tu t'acharnes dessus, tu tires dans tous les sens, tu te dis que

c'est quand même pas un vulgaire paquet qui va te résister. T'as déjà envie de sortir la vieille carabine de papi pour l'achever

et en faire de la bouillie. Ce que tu fais sans même avoir eu besoin du fusil. Et tu te retrouves avec tout par terre, gisant au

milieu de Beyrouth. T'as juste envie de chialer et d'appeler ta mère. Et c'est souvent là qu'arrive le connard numéro 2 pour te

dire : « mais attends, t'as pas vu qu'il y avait l'ouverture facile ? »

« Et ma main dans ta gueule, tu crois qu'elle en a une, d'ouverture facile ? »

— Marylou, ça va ? Je te sens tendue.

— T'es sûr que tu veux tes gâteaux ? C'est mieux les Schokobons, non ?

— T'arrives pas à ouvrir le paquet ? me demande-t-il en se marrant.

— Oh ça va. Ne deviens pas désagréable, s'il te plaît.

Je m'installe de nouveau par terre, à côté de lui, avec mon énorme paquet de chocolats. Je pourrais d'ailleurs mourir pour

des Schokobons. *Putain, Jaja, à mon avis, tu vas avoir tes règles dans pas longtemps parce que je te sens un chouïa*

excessive.

— Alors, tu comptes me parler quand de tes retours phalliques ?

— Ce n'est pas prévu au programme de ce soir, en tout cas.

— Allez, Marylou... raconte. J'en ai besoin. Je me retrouve si seul et désœuvré.

Je commence à souffler et à lui raconter les derniers événements de ma vie.

— Ça craint d'avoir des sentiments, Marylou.

— À qui le dis-tu, mon biquet ? Je déteste ça.

— Je ne pensais pas que ça m'atteindrait autant, m'avoue-t-il en fixant toujours l'écran.

— C'est comme un saut dans le vide. Le souci, c'est que tu ne sais jamais où se situe le fond, quelle est la durée de la chute

et quels seront les dégâts. Tout ce que tu sais, c'est qu'il y aura forcément des séquelles. Certains ne s'en sortent pas indemnes.

D'autres ne s'en relèvent d'ailleurs jamais.

— À moins de sauter du rez-de-chaussée.

— Je crois que dans mon immeuble, le rez-de-chaussée n'existe pas.

Il se tourne vers moi et me lance un regard d'une intensité provocante.

— Promets-moi que si à quarante ans on est seuls tous les deux, on se marie.

J'en recrache mon Schokobon de surprise.

— Se marier ? Sérieux ? Jamais !!! Mais je suis d'accord pour qu'on vive ensemble. Ça m'évitera de finir vieille fille avec

trente-neuf chats et en sentant le pipi.

— T'es contre le mariage, Marylou ?

— Oui ! Dis-moi à quoi ça sert ?

— C'est un engagement que tu as envers l'autre.

— Un engagement ? C'est surtout une pompe à fric.

— Tu n'as jamais eu le fantasme de la robe blanche ?

— La robe blanche, tiens, en voilà un mensonge d'hypocrite. Qui est encore vierge à notre époque ?

— J'aurais espéré que tu me dises : toi.

— Je te signale que mon hymen n'est plus depuis belle lurette et que ta queue en sait quelque chose.

— D'ailleurs en parlant de ça, me balance-t-il en baissant sa braguette.

— Remballe ta marchandise, l'ami. Au fait, demain je mange chez mes grands-parents et tu es

cordialement invité.

— Demain j'ai le rendez-vous dont je t'ai parlé, pour le taf.

— À quelle heure ?

— 13h.

— Passe après, si tu veux.

— Ça marche. Ça fait un moment que je n'ai pas vu ta petite famille.

Dimanche 11 mai 2014

Je suis chez mes grands-parents en plein repas dominical et la conversation s'oriente, à mon désarroi, sur mes non-relations.

— Tu n'as toujours pas de petit ami ? Comment ça se fait ? me demande ma grand-mère en me servant de sa paëlla.

— Mais laisse donc cette petite tranquille, me défend mon grand-père.

Je lui fais un clin d'œil avant que ça ne reparte de plus belle.

— À son âge, il serait quand même temps qu'elle s'installe, insiste-t-elle.

— Mamie, ça va, je n'ai pas encore cent-vingt ans.

— Moi à ton âge, j'avais déjà ta mère et j'attendais ta marraine.

— T'as raison, pin-up, de papillonner. C'est ça la vie, me glisse mon grand-père en souriant.

— Henri, ça suffit ! Ne lui mets pas ce genre d'idées en tête.

— Maman, laisse-la tranquille, ajoute ma mère en soufflant.

— Tu sais, ma chérie, le fils de Mme Matta est célibataire, c'est un bon petit, je suis sûre que vous vous entendrez bien,

continue ma grand-mère comme si de rien n'était.

— Depuis quand vous êtes une agence matrimoniale, belle-mère ? questionne mon père en faisant des gros yeux.

— Il n'y a que moi qui m'inquiète pour le futur de cette enfant ? De toute façon, j'ai invité Mme Matta et son fils pour le

dessert.

— Quoi ? Mamie, t'as pas fait ça ? crié-je, désespérée.

— Ah non, pas ce mou de la chique pour ma petite-fille. Il serait capable de s'endormir avant de s'envoyer en l'air, s'insurge

mon grand-père.

Je vais vomir !

Non mais, Mme Matta quoi. La commère du troisième étage qui a une moustache plus longue que mes cheveux. Et son fils ?

J'suis sûre qu'il est puceau à quarante ans.

— Mamie, t'as pas le droit. Laisse-moi gérer mes relations avec les hommes.

— Quelles relations ? Tu ne nous ramènes personne. Déjà qu'on ne te voit presque jamais. J'ai envie que tu sois avec un

garçon bien comme il faut et que tu nous fasses des arrières-petits-enfants. Je pourrai mourir en paix.

— Arrête un peu ton cinéma, maman. Et puis je ne suis pas prête pour être grand-mère, moi, râle ma mère.

— Il doit bander mou, balance mon grand-père.

— Henri, ça suffit ! le menace ma grand-mère avec la cuillère à paëlla.

Il faut savoir que si j'ai ce parler cru, c'est en partie grâce à cause de lui. C'est un Catalan au sang chaud qui n'a pas sa

langue dans sa poche. Je parle ouvertement avec lui de mes aventures et il me raconte son expérience avec le Viagra. Une fois,

alors que je l'appelais, j'ai eu droit à « Pin-up, j'aurais bien aimé bavarder avec toi, mais je viens de prendre ma pilule et je

ne voudrais pas laisser passer le coche. » Voilà, après c'est à moi de bien vivre le fait d'imaginer mon grand-père en train de

poursuivre ma grand-mère dans l'appartement.

— Pin-up, tu sais que même avec la moitié d'une de ces pilules, j'ai fatigué ta grand-mère toute la nuit. Je n'ose imaginer si

j'en avais pris une entière. J'aurais été obligé de me faire tout l'escalier.

Putain, il a osé. J'adore. Ma grand-mère est à deux doigts de lui balancer la poêle sur la tête.

— HENRI !!!

Pendant l'heure qui suit, on arrive à changer très difficilement de sujet. Malgré tous les efforts, on en revient au même

constat : cette petite est toujours seule !

Ça sonne.

Je vais vivre un cauchemar. Heureusement, personne autour de cette table ne cautionne cette mascarade. Je sais que j'ai des

alliés.

— Je vous préviens que si l'un d'entre vous a des mauvaises manières envers Mme Matta ou son fils, il finit dans la poêle.

Faites que ce soit la Taille.

Faites que ce soit la Taille.

Faites que ce soit la Taille.

— Bonjour Mme Matta. Entrez, faites comme chez vous.

Adieu !

La moustache de Mme Matta débarque dans la salle à manger avant elle, suivie de près par une silhouette difforme qui me

regarde comme si j'étais son en-cas. J'ai envie de me cacher sous la table, et pas pour les raisons habituelles.

— C'est toi, Jacinthe ? Je ne t'aurais jamais reconnue, m'embrasse Mme Matta. Tu connais Mitou ? Mitou, dis bonjour à

Jacinthe.

Mais merde, pourquoi son duvet pique autant ? Et pourquoi Mitou sent ce mélange de sueur et d'eau de Cologne périmée ?

Quand sa bouche se pose sur ma joue, j'ai un haut-le-cœur.

— Et n'en profite pas, toi. Éloigne-toi de ma petite-fille, s'énerve mon grand-père.

Il recule de suite. Je vois au loin ma grand-mère faire les gros yeux. Je pense qu'à force, ils vont finir pas sortir de ses

orbites. Quand je regarde mes parents, j'ai plutôt l'impression qu'ils sont au spectacle. Ils semblent s'amuser de cette

situation. Note à moi-même : leur faire payer ce manque total de solidarité.

— Quel beau couple, soupire Mme Matta.

— Oui, c'est vrai qu'ils vont bien ensemble ces deux-là, plussoie ma grand-mère.

Ça sonne de nouveau.

Faites que ce soit la Taille.

Faites que ce soit la Taille.

Faites que ce soit la Taille.

Cette fois-ci, c'est ma mère qui va ouvrir.

— Comme ça fait longtemps !

Ouf, c'est lui.

Je vais peut-être être obligée de lui faire une P.R. (pipe récompense) en fin de compte. Je me jette à son cou et l'embrasse

fougueusement.

— Je ne pensais pas que tu serais autant ravie de me voir, me murmure-t-il, surpris.

— Ferme-la !

C'est comme ça qu'on passe la fin de l'après-midi à se faire passer pour deux tourtereaux fous l'un de l'autre. Mes parents

n'ont pas été dupes et ma grand-mère n'a pas su si elle devait s'en ravir ou pas. Tout ce que je sais, c'est que la moustache de

Mme Matta est repartie folle de rage avec son puceau sous le bras.

J'arrive à Bora-Bora en deuxième partie de soirée. C'est Pétra qui est venue me chercher et les deux autres morues sont sur

le canapé.

— Grosse, t'es en retard pour ton « Paye ton DVD's Sunday », râle la Syphilis.

— Oui, mais attends de voir ce que je ramène, dis-je fière de moi.

Je m'empresse de sortir un lot de cassettes vidéo.

— Ce sont des VHS, chaton ?

Je sors aussi un vieux magnétoscope que j'ai piqué à mes parents. J'en ai chié dans le train mais ça vaut le coup.

— Regardez ce que j'ai trouvé dans les cartons de mon ancienne chambre ?

— Ta première sextape ?

— Ma collection *Hartley cœur à vif*.

— Hiiiiii, crient en chœur mes morues.

Oui, sache que la fille, dans un moment d'émotions de forte intensité, pousse un cri à te créer des acouphènes pendant une

période indéterminée.

— Quand je suis tombée sur mes vieilles cassettes et que j'ai remarqué ce petit cœur avec Drazic, j'ai su, dis-je en sautillant

sur moi-même.

Hartley cœur à vif !

La série qu'on regardait au lycée. C'était une série made in Australie avec plein de rebelles, de profs trop cool et surtout

DRAZIC. Non mais, Drazic quoi ! Rien que son nom fait frétiler mon utérus rétroversé. Il avait tout pour nous plaire avec son

piercing au sourcil et sa façon de réparer les voitures. Oui, il avait sa façon. Moulé dans un petit débardeur, plein de cambouis

et de sueur. Là, bizarrement, la sueur ne me fait pas le même effet que sur le petit Mitou.

Une heure plus tard, nous sommes en place.

— Regarde-moi cette pute d'Anita. Elles ne finissent jamais, ses jambes ? se plaint Pétra. Je dois lui arriver au nombril.

— Ah, il est là ! s’excite Jane.

— Viens changer ma carrosserie, enchaîne la Syphilis.

— Viens vidanger mon filtre à huile, dis-je en couinant à moitié.

— Je ne me souvenais plus que le Charlie avait cette tête, grimace Jane.

— L’angoisse, on dirait Mitou ! crié-je, dégoutée.

12

Elle doit être capable de briser ton pénis

à la force de son anus

Lundi 12 mai 2014

Je traîne dans mon lit en fixant mon téléphone. Pendant le week-end, 4B a essayé de m’appeler, puis de s’expliquer par texto

concernant notre dernier tête à tête. « Lee, joue pas ta susceptible, je t’assure que ce n’est pas ce que tu crois. » Qu’est-ce qu’il

en sait de ce que je crois ou pas ? Et puis qu’est que ça peut lui foutre ? Il peut passer le week-end à la défourailler, la Sara,

que je m’en tape.

Jaja, zéro crédibilité.

J’ai préféré ne pas répondre. Pour être plus précise, je ne savais pas quoi répondre.

— Chaton, tu ne bosses pas aujourd’hui ?

La tête de Pétra s’est engouffrée dans l’embrasure de la porte.

— Si, mais je commence plus tard.

Pétra se faufile dans ma chambre et s’assied sur le bord du lit. Ses cheveux sont lâchés et ses belles boucles blondes sont

parfaitement positionnées.

— On mange quand même à la brasserie, chaton ?

— Si j’ai du retard, je te tiens au courant de toute façon.

J'observe sa tenue, un jean droit brut et...

— C'est mon tee-shirt que tu portes ?

Mon tee-shirt Wonder Woman que j'adore.

— Oui !

— Tu m'as demandé avant de me le piquer ?

— Non !

— Et ça ne te dérange pas ?

— Non !

— Morue !

— Moi aussi je t'aime, chaton. Mais sérieux, tu ne trouves pas qu'il me va mieux à moi ? Toi, avec tes loches, on a

l'impression que Wonder Woman est en 3D.

— Ben c'est le but.

— Je trouve ça trop agressif.

— Et mon portable dans ton pif, tu trouves ça agressif ?

Elle se met à rire en se levant puis disparaît en lançant :

— Essaie d'être à l'heure ce midi.

Il faudrait déjà que j'arrive à sortir de mon lit. Je relis le texto de 4B. Qui est cette Sara ? Je ne peux pas m'empêcher de me

le demander. *Jaja, tu es faible, où est ton sens de la répartie ? Tu vas bien trouver une phrase bien cinglante à lui balancer.*

Un truc comme : « Je ne crois rien ». Mouais. C'est pas terrible, mais c'est peut-être mieux que rien. Au moment où je

commence à taper, Jane s'engouffre dans ma chambre.

— Pétra vient de me dire que tu étais réveillée. Il faut que je te voie.

— Bonjour ma Jane. Ça va ?

— Pas trop. Il s'est fait prescrire du Viagra par son médecin et on doit...

— Attends, Jane ! Je n'ai pas encore pris mon café, je suis toujours dans mon lit et tu viens me parler de Viagra ? Tu as des

envies de suicide ce matin ?

— Oui, mais je dois le voir ce soir et je ne vais pas tarder à partir bosser. S'il te plaît, j'ai besoin de toi.

Je me relève et me positionne de façon à ce que si je vomis, je puisse épargner ma couette.

— Je t'écoute.

— Et si ça se passe mal ?

— Tu as peur qu'il ait la trique pendant des mois ?

— Je crois que j'ai peur de tout.

— Jane, s'il le fait c'est qu'il en a envie.

— Je crois que je ne suis pas prête.

— Heu, Jane, ce n'est pas ta première fois. Tu n'es plus vierge. Tu le sais, ça ?

— Oui, mais si ça gâche tout ?

— Parle-lui en ce soir. Il peut comprendre.

— Je ne veux pas qu'il pense que c'est à cause de son handicap.

— Arrête de te poser cent-mille questions et fonce !

— Tu penses ?

— Oui !

Je la sens encore hésitante, alors je continue.

— Ma Jane, le sexe est un plus dans une relation de couple et non un frein. Ne le vis pas comme une chose compliquée, mais

vis-le, tout simplement. Je suis sûre que tout va bien se passer.

Elle me regarde et son sourire refait son apparition.

— Tu me tiens au courant de toute façon ?

— Oui. Merci, ma Jaja. Bon j’y vais, je vais être à la bourre.

Je me retrouve de nouveau seule face à ce téléphone. *Allez, Jaja, c’est entre toi et toi maintenant que ça se passe.* J’ai la

musique d’un vieux western qui résonne en moi. Heu, qu’est-ce que je voulais lui écrire déjà ? Mes neurones ne sont pas du

tout connectés. Ah oui : « je ne crois rien ». Ça pue du gland ça, non ? Pendant que je pense ça, mes doigts tapent quand même

le message. Je regarde attentivement mon téléphone, prends une grande inspiration et vais pour l’envoyer.

— Grosse, allez viens prendre le petit-dej avec moi. J’ai pas envie de manger toute seule.

J’ai la Syphilis à côté de mon lit, en shorty, avec un petit haut de satin noir.

— Qu’est-ce que tu veux que ça me fasse ?

— Allez, arrête de faire ta connasse et viens. Et pose-moi ce téléphone, je sens que tu vas faire une connerie. Ne jamais

écrire un texto au réveil. C’est la même règle que : ne jamais écrire un texto avec six grammes dans chaque œil. Ça évite les

ennuis.

Je ne lui réponds pas et regarde toujours mon téléphone.

— Je te prépare ton café au lait, magne-toi le cul, me lance-t-elle en sortant. Et pose-moi ce putain de téléphone !

Elle m’énervé. Mais quelle plaie ! Les dix plaies d’Égypte ne sont rien à côté de Mlle Phillis Pine.

— Tu m’emmerdes ! crié-je en jetant mon téléphone sur mon lit avant de me lever.

Je la retrouve dans la cuisine en train de préparer mon café au lait et de faire griller des brioches. Je ne dis rien et m’installe

sur le tabouret.

— Allez mange, grosse ! Tu auras les idées plus claires.

— Merci.

— Bon, alors. Qui a l’immense privilège de recevoir un texto de Mlle Jacinthe Nitouche avant même

qu'elle n'ait bu son

café ?

— Personne.

— Grosse ?

Je sais que si je ne lui réponds pas, elle est capable de me gâcher mon petit-dej qu'elle m'a gentiment préparé.

— 4B.

— 4B ?

Je hausse les sourcils en guise de réponse.

— Tu vois que j'ai bien fait de t'arrêter. Tu voulais lui raconter quoi au saut du lit ?

— Juste répondre à son texto.

— Il t'envoie des textos matinaux ?

— En fait, il me l'a envoyé vendredi.

— Et genre, tu fais comme s'il y avait un décalage horaire de soixante-douze heures entre lui et Bora-Bora ?

— Je fais ce que je peux.

— Raconte.

— J'ai pas envie.

— Raconte.

— Un jour, je vais te tuer, tu souffriras et j'y prendrai du plaisir.

— Oui, mais d'abord, raconte.

— C'est par rapport à la bombe de jeudi soir.

— Il t'a avoué qui était cette garce ?

— Non, juste que ce n'est pas ce que je crois.

— Et toi, tu crois quoi ?

— Qu'il a dû la faire voltiger plus d'une fois.

— Donc d'après lui, il ne lui a pas fait son numéro de trapèze phallique ?

— Comment tu veux que je le sache puisque tu m'as empêchée de le lui demander.

— Tu allais lui répondre quoi ?

— Que je ne crois rien.

— Mais quelle menteuse !

— Ferme-la.

— Oui, mais arrête de te voiler la face et ne le prends pas pour plus con qu'il ne l'est déjà.
Demande-lui, grosse, tout

simplement. Putain, mais ça vous rend tous complètement abrutis ces sentiments amoureux de mon cul. Réveille-toi, là. Je ne te

reconnais plus. Vis, bordel ! Et arrête de tout compliquer !

C'est le conseil que je venais de donner à Jane, il y a de ça quelques minutes.

— Bon, je vais me doucher parce que là, Mlle Nitouche, je vous trouve pathétique.

Je la regarde se diriger vers la salle de bain et je reste là avec mon bol dans les mains et mes questionnements à la con. Je

file dans ma chambre récupérer mon téléphone et cette fois-ci je ne réfléchis pas : « Qui est cette fille ? » et j'envoie

directement sans que ça n'ait le temps de passer par la case « pignolage cérébral ». Voilà, une bonne chose de faite, je peux

retourner finir mes brioches.

J'arrive à l'agence, il n'y a que l'ancien qui est en pleine conversation téléphonique. Je m'installe à mon bureau quand mon

téléphone se met à vibrer. C'est 4B ! Je n'ai pas envie de répondre. Puis je repense aux paroles de ma Syphilis, ce qui me

permet de relativiser toute cette situation.

— Oui ?

— Tu as fini de bouder, mon petit Cupcake ?

— Je ne boude pas.

— Tu mens très mal.

— Qui est cette fille ?

— Écoute, on peut se voir ce soir ? Je dois juste emmener mon oncle passer encore quelques examens.

— Tu préfères qu'on se retrouve où ?

— Le café est fermé le lundi, mais j'ai besoin de préparer quelques trucs pour demain. On peut se voir là-bas ?

— Vers 20h ?

— Ça me va.

— À ce soir.

— Prépare-toi à finir ce qu'on a commencé la dernière fois.

— Prépare-toi à rentrer la queue entre les jambes, balancé-je en raccrochant.

— Qui va finir la queue entre les jambes ?

Lulu et l'Ancien se trouvent devant moi avec un grand sourire.

— Vous écoutez ma conservation depuis combien de temps, bande de commères en rut ?

— Il n'y a aucune cloison. Alors on partage tout, même tes affaires de cul, se marre l'Ancien.

Lulu retire son sac photo de sur son dos et nous prévient :

— J'arrive du reportage de Mlle Serrat.

— La squasheuse ? demandé-je.

— La magnifique squasheuse, ajoute-t-il en me sortant un sourire de psychopathe.

— Elle est jeune, espèce de pervers ! m'écrié-je en lui faisant les gros yeux.

— Pas tant que ça, enchaîne l'Ancien.

— Quand tu t'enfermes dans une cage avec elle, tu dois juste espérer qu'elle fasse rebondir tes

baloches, soupire Lulu.

— LULU ! crié-je ! Je suis choquée, là ! Vous avez un souci.

— Ne me fous pas dans le lot, moi je n'ai rien dit, se défend l'Ancien.

— Ouais, c'est ça ouais, soupiré-je.

— Sinon, Poil de cul, j'étais au téléphone avec l'agent de Cindy. Elle est en pleine tournée européenne. Elle vient de gagner

le tournoi de Madrid, puis elle enchaîne avec celui de Rome. Elle se pose quelque temps en France et c'est là que tu passes à

l'action. On refera des portraits.

— C'est toi le boss. Là, bizarrement, personne ne parle du petit cul mignon de Cindy, hein, m'énervé-je.

— Pour la simple et bonne raison qu'elle n'a pas un petit cul mignon. Il est tellement musclé qu'elle doit être capable de

briser ton pénis à la force de son anus, lance Lulu en montrant les photos de la squasheuse à l'Ancien.

— Je suis déçue, les gars. Franchement, je pensais que vous étiez au-dessus de tout ça.

— Moi, j'aimerais surtout être au-dessus de ça, sourit Lulu en montrant une nouvelle photo.

— Il n'y a rien à faire pour vous, j'abandonne.

— Je te sens bien défaitiste, aujourd'hui. Sinon, j'ai besoin de photos de l'équipe de France de gymnastique. Elle s'entraîne

dans une heure. Tiens, j'ai noté l'adresse, lance l'Ancien en cherchant dans des centaines de Post-it.

— Dans une heure ? Je vais me faire tuer par Pétra.

— La voici.

— Bon ben, j'y vais mes couilles de loup.

Je les observe mater ce petit cul comme si c'était le Saint Graal.

— Pathétique !

Je passe une bonne partie de ma journée dans ce gymnase. Je ne suis pas satisfaite de moi. Je ne suis pas dedans. Pourtant les

conditions sont bonnes : l'équipe est sympa, la lumière est belle et j'ai un accès complet aux différents espaces. Je ne sais pas

ce qui merde. Enfin si, je sais, c'est moi. Le souci quand tu fais ce genre de boulot, c'est que c'est compliqué parfois de sortir

la photo, celle qui va te faire dire que tu n'es pas venue pour rien, celle qui représente l'instant, celle qui va rendre avec

exactitude ce que tu as ressenti à tel moment. À la différence d'une vidéo, la photo laisse beaucoup plus de place à

l'imagination. Vous pouvez prendre une photo et placer dix personnes autour. Chacun décrira une histoire différente. C'est ça

qui me plaît. Sauf qu'aujourd'hui, à ce moment donné, rien ne me plaît.

Je rentre à Bora-Bora, déçue de moi et de ce que j'ai fait. Je sais que le reportage n'est pas urgent, je n'ai pas envie de le

regarder de suite. Peut-être que demain je serai moins catégorique. Je pense à Jane, je me demande où elle en est. Je lui envoie

un petit texto : « Je pense à toi. Vis l'instant ! »

— Putain, mais grosse, t'es toujours avec ce maudit texto ? me surprend la Syphilis.

— T'es obligée de te cacher et de sortir en me faisant peur ?

— J'étais juste sur la terrasse, tu ne devais pas être très douée à cache-cache, si ?

— Non t'as raison, j'ai toujours détesté ce jeu.

Je l'observe avec ses deux chignons et son maillot argenté.

— Pourquoi t'es en princesse Leia ?

— T'aimes ?

— Je devrais ?

— C'est un peu un fantasme, non ?

— Non, pas là non !

— Vu ta pilosité, tu pourrais jouer mon Chewbacca.

— Mes poils et moi t'emmerdons bien profond.

— Ne te plains pas, j’aurais pu te comparer à Jabba the Hutt.

— T’écoutes du Bob [29](#) ?

— Oui, viens danser, grosse. Écoute les paroles.

« *Could you be loved and be loved*

Pourvu que tu sois aimé et être aimé (x2)

Don’t let them fool you

Ne les laisse pas te berner

Or even try to school you, oh! no

Ou même essayer de t’éduquer, oh non !

We’ve got a mind of our own

Nous avons notre propre esprit

So go to hell if what you’re thinking

Alors va te faire voir si ce que tu penses

Is not right

N’est pas bien

Love would never leave us alone

L’amour ne nous laisserait jamais seuls

In the darkness there must come out to light

Dans les ténèbres doit apparaître la lumière » [30](#)

— Tu es les ténèbres, dis-je à Phillis.

— Grosse, ne rêve pas, tu n’es pas ma lumière, me balance-t-elle tout en continuant de se déhancher.

— Au moins une loupiotte ?

— À peine une capote phosphorescente.

— Garce !

— Dites-moi que je suis tellement fatiguée que j'ai une hallucination ! s'écrie Pétra en se tenant juste derrière nous.

— Ferme-la et viens, lui ordonne Phillis.

— Je suis vraiment en train de danser avec la princesse Leia ? se demande Pétra.

— Et tu oublies Chewbacca, ajoute Phillis.

— Et Pétra c'est quoi ? Un Ewok ?

— L'Ewok il va foutre une branlée à cette bite de Chewbacca, ça ne va pas traîner, enchaîne Pétra.

— Que pourrait-on rêver de mieux ? murmure la Syphilis en continuant à danser.

[29](#) • Bob : je parle bien sûr de Bob Marley, pas de Bob l'éponge.

[30](#) • Could You Be Loved : single musical de Bob Marley & The Wailers, paru initialement sur l'album Uprising le 10 juin 1980, sous le label Island Records.

13

Je dois commencer à manquer d'oxygène

et à avoir les globules de la taille

de ceux d'un poisson rouge

Je vais pour rentrer dans *La Cantina* quand je me retrouve face à une porte fermée. Il est 20h15.

Sérieux ? Il ne m'a pas mis un plan, j'espère.

Je l'appelle de suite.

— Cupcake ?

— T'es où ?

— C'est quoi ce ton désagréable ? Je t'attends.

— Je suis devant, c'est fermé.

— Oui, c'est normal. La brasserie est fermée, Lee. Il va falloir que tu apprennes à te détendre, me souffle-t-il au moment où

la porte s'ouvre. Si tu veux, j'ai un bon moyen pour y arriver.

Il est dans l'embrasure avec son sourire au coin des lèvres. Ce type va me faire devenir tarée. Que

celui qui pense que je le

suis déjà soit aspiré à l'instant par la grotte de Tess [31](#).

— Lee, tu ne m'embrasses pas ? me lance-t-il en souriant toujours.

— Non, pas là non, dis-je en passant sous son bras.

— Tu sais comment ça va finir. Alors, pourquoi ne pas commencer directement ?

— Pour la même raison que tu ne commences pas un livre par la fin.

— Moi si.

— Quoi ?

— Je n'ai aucune patience, me glisse-t-il en s'approchant petit à petit.

Quand je me retourne, je remarque qu'une table est installée, du vin est débouché et une bougie allumée.

— Deviendriez-vous romantique, M. Campana ?

— Non, mais je pensais qu'après tout le sport qu'on allait faire, la faim nous consumerait.

Je m'avance vers les fléchettes.

— Du sport ? Tu parles de ça ?

— Tu veux jouer ?

— Toujours.

— On change les règles, alors.

— Je t'écoute.

— Plus de questions.

Je vais pour répondre qu'il enchaîne :

— Un strip-fléchettes.

— T'es pas sérieux ?

— Oh si. On ne peut plus sérieux. J'ai très envie de voir ce qu'il y a sous cette robe.

— Mon cul.

— Toujours aussi classe, hein ?

— Toujours.

Il va vers le juke-box et Jimi Hendrix se met à chanter.

« *All along the watchtower*

Tout le long de la tour de garde

The princess kept the view

La princesse regardait le paysage

While all the women came

Alors que toutes les femmes venaient

And went bare feet servants too

Ainsi que les domestiques pieds nus

Outside in the cold distance

Au loin dans le froid

A wild cat did growl

Un chat sauvage miaula

Two riders were approaching

Deux cavaliers approchaient

And the wind began to howl

Et le vent commença à hurler » [32](#)

— Va pour le strip-fléchettes. Mais avant, je veux des réponses. Enfin, une en particulier.

Je vois que ça le contrarie. Il se dirige derrière le bar.

— Bière, pour commencer ?

— Avec plaisir.

Je le rejoins de l'autre côté du comptoir.

— Comment va ton oncle ?

— Pas trop bien. Les résultats ne sont pas bons, j'ai dû le laisser là-bas.

— Merde, je suis désolée.

Il me tend ma pression.

— Allez, santé.

— Santé, répété-je.

Il prend une grande inspiration avant de balancer :

— C'est une vieille amie.

— Elle ne me semblait pas si vieille que ça.

— Lee ! Si tu veux que je te raconte, il va falloir que tu apprennes à la fermer.

Je me tais et le regarde fixement pour l'inciter à continuer.

— Je rêve ou j'ai réussi à te la faire boucler ?

— Allez, joue pas ta connasse et raconte.

— Ma connasse ? demande-t-il en riant.

— Oui, c'est exactement ce que tu es.

— C'est la fille d'un associé de mon père. On se connaît depuis qu'on est tout petits.

J'ai envie de lui poser cent milliards de questions, mais je me retiens. Je veux que ça vienne de lui.

— Elle a été ma soupape pendant pas mal d'années. J'ai grandi dans un drôle de milieu, et disons qu'elle me comprenait.

— Soupape ?

— Rien de sexuel là-dedans.

— Ben ce n'est pas évident, dit comme ça. Si je te demande quel était ce milieu ?

— Un jour je t'expliquerai, mais pas ce soir.

— Et vous n'avez jamais...

Un blanc gênant me confirme mes doutes.

— Si. Une ou deux fois.

Je finis ma pression d'un trait.

— T'avais soif, on dirait.

— Oui, on dirait.

— Sara est casée, Lee. Elle vit dans le Sud. Elle est venue pour Vito. Elle le connaît bien et elle m'aide à m'occuper de lui.

Je ne sais plus quoi dire. Cette garce a juste ce rôle-là ? Elle ne ressemble en rien aux pouliches de d'habitude.

— Je te ressers ?

— Non, je suis venue en Vespa.

— Il y a de la place pour dormir, même si je peux t'occuper une bonne partie de la nuit. Mon oncle a des appartements au

premier étage de la brasserie.

— Putain, mais vous avez des apparts dans tout Paris, ou quoi ?

— Pas vous, *eux*.

4B fait le tour du bar et se place à côté de moi.

— Satisfaite, Mlle Nitouche ?

— Pour le moment.

— On peut commencer la partie ? me murmure-t-il à l'oreille.

— Je l'ai mal joué avec ma robe. J'aurais mieux fait d'avoir plusieurs couches, ralé-je en me levant de mon tabouret.

— Moi je trouve que ta tenue est parfaite.

Je me place devant les fléchettes et en lance quelques-unes, histoire de me faire la main. Au moment de tirer, je sens ses

doigts s'aventurer dans le creux de mon genou.

— M. Campana, interdit de tricher. Sinon je garde le moindre petit bout de tissu.

— Tu es optimiste.

— Recule, s'il te plaît.

— Je te fais autant d'effet ?

— Si tu continues, j'utilise ce qui est censé servir à ta virilité comme fléchette.

Je lance ma flèche qui va trouver le centre de la cible.

— Pas mal, Lee.

— Tu n'es pas mal dans ton genre, mon petit 4B.

— Tu comptes m'appeler comme ça jusqu'à quand ?

— Je ne sais pas encore. Allez, joue !

Il se positionne à son tour. Je me tiens derrière lui et admire son magnifique petit cul moulé dans son jean.

— La vue te plaît, Cupcake ?

— Elle me plaira encore plus quand tu auras enlevé ce pantalon.

— Tu es trop sûre de toi, lâche-t-il en visant parfaitement.

— On commence ?

— Après toi.

Au moment où je passe devant lui, sa main se place sur le bas de mon dos, pour ne pas dire le haut de mon séant. Je

t'impressionne, hein ? En fait, ça fait deux fois en quelques lignes que j'utilise le mot cul, alors je me suis dit que j'allais te

prendre en fourbe.

Allez, ma Jaja, montre-lui toute ta puissance. Tu es Wonder Woman. Pense à ton tee-shirt que cette pute de Pétra t'a

piqué. Dans le mille.

Je fais un petit saut de cabri pour lui montrer ma supériorité.

— C'était quoi ça, Lee ? Une danse ?

— Un saut de cabri. Faut tout t'expliquer, c'est pas possible.

C'est à son tour. Je me mets sur la table à côté de lui et écarte un peu les jambes. *Sharon stone, tu peux allez te rhabiller,*

Jaja est dans la place.

— Lee, resserre de suite ces jambes.

Je ne dis rien. Un sourire suffit.

— Lee, si tu ne resserres pas ces putains de jambes, je peux te dire que tu n'auras plus le moindre bout de tissu dans dix

secondes.

Putain !

Putain !!

Putain !!!

— Je resserre mes putains de jambes, juste pour te prouver que tu n'as aucune chance contre moi à ce jeu.

Il ferme les yeux et essaie de se reconcentrer. Son tir part bien, mais loupe le mille.

— Merde.

— Quel dommage, on dirait que tu l'as misérablement loupé !

Je vais pour me lever de la table, mais il fonce sur moi et prend mon visage entre ses mains.

— Garce !

— Une garce qui te demande de te dévêtir de quelque chose.

Alors que je pensais qu'il allait juste enlever ses baskets, il se met à faire glisser son débardeur par-dessus sa tête et me le

tend avec un grand sourire.

— Tiens, cadeau.

C'est quoi déjà l'expression avec la bave, le crapaud et la colombe ? Parce que là tout de suite j'ai l'impression que ma

propre bave est en train de transformer la colombe que je suis en crapaud visqueux et gluant.

Allez, Jaja, c'est juste un torse. Tu le connais, en plus.

— Tu baves, Lee.

— Ferme-la, dis-je en m'éloignant de cette abjecte tentation.

J'ai beau me concentrer, je rate complètement mon tir.

— Quel dommage !

Putain, en moins de trente secondes sa fléchette est en plein dans le mille. Bâtard !

— Je crois que tu dois enlever un bout de tissu, mon petit Cupcake.

Allez, Jaja, une décision. Soit la facilité et tu enlèves tes boots, soit tu tentes la petite robe. Qui a dit que j'étais une fille

facile ? J'opte pour la robe. Le souci, c'est que là où 4B le fait avec une sexyness à toute épreuve, moi j'oublie de baisser la

fermeture. Et voilà comment je me suis retrouvée en soutif culotte devant lui avec ma grosse tête coincée par le col de ma

putain de robe. *Sache, Jaja, que si je n'étais pas toi, je te foutrais un gros marron histoire de te faire payer ce genre de*

grand moment de solitude.

Je l'entends rire.

Évite d'y penser et concentre-toi à retrouver la fermeture. Putain, je viens de me cogner dans une table.

— Tu ne peux pas m'aider, là ?

— Non, c'est trop drôle.

— Merde. Aide-moi.

Heureusement que je me suis fait les aisselles. Il aurait moins rigolé l'autre abruti si une énorme touffe avait jailli de là-

dessous. Tiens, prends ça : l'attaque du dessous de bras ! Tu la connais pas celle-là, hein, maraud ? Putain, je crois que je

deviens folle. Je dois commencer à manquer d'oxygène et à avoir les globules de la taille de ceux d'un poisson rouge. Et si je

meurs dans cette position ? Au moment où je m'imagine dans mon cercueil, en sous-vêtements avec

ma robe cachant ma tête, je

sens des doigts qui se promènent sur mon ventre. Il ne manquait plus que ça. Je recule, mais un énorme poteau me bloque. Il a

placé ce poteau pendant que je me déshabillais ?

— Au final, c'est assez excitant de te voir comme ça, me murmure-t-il dans un souffle.

— S'il te plaît, descends la petite fermeture qui doit se situer derrière mon épaule gauche.

Ses doigts remontent sur mon soutien-gorge et jouent avec.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Arrête de faire ton mioche capricieux, et descends cette fermeture.

Ses doigts passent maintenant par-dessous. Je déglutis. Je le devine à peine à travers le tissu de la robe. Ses lèvres rejoignent

ses doigts et j'en perds la parole. Je respire à peine. Je le laisse faire. D'un autre côté, je ne suis pas en position de prendre

les choses en mains, surtout qu'à ce moment-là, elles sont coincées au-dessus de ma tête, sous ma robe. Chienne de vie ! Sa

langue s'amuse et s'aventure sur mon corps entier. Chienne de vie, parfois je t'aime. Ses mains sont de plus en plus fermes et

moi, je respire de moins en moins. Putain, je ne vois plus sa silhouette et je sens qu'il s'occupe maintenant de ma deuxième

moitié corporelle. Je dis que de la merde. Ça doit être l'excitation. Il écarte mon joli tanga et sait parfaitement ce qu'il fait...

comme toujours.

Une fois qu'il a fait son rodéo oral avec mon clito, je le vois se relever et s'appuyer contre mon corps. Je sens ma robe se

détendre, il vient de me libérer. Il m'aide à l'enlever complètement et, quand je retrouve le chemin de la lumière, je suis nez à

nez avec ses yeux émeraude.

Nez à nez avec ses yeux ?

Heu, c'est chelou ça, Jaja. C'est juste morphologiquement impossible, ou alors ça peut arriver si t'as la tronche qui

ressemble à un tableau de Picasso, comme le fameux collègue de Pétra.

— Pas trop tôt, j'ai cru que j'allais mourir...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il m'embrasse. Un baiser qui veut dire en même temps : « ferme-la » et « j'ai envie

de toi ». Oui, j'ai toujours été douée pour interpréter ce genre de choses. Pendant que nos lèvres sont toujours les unes contre

les autres, mon portable se met à sonner... plusieurs fois de suite.

Qui ose ?

Putain, mais si je ne réponds pas la première fois, c'est soit que je suis très occupée, soit que je n'ai pas envie de te parler.

Au bout du quatrième appel, je commence à avoir un drôle de pressentiment. Et si la Syphilis s'était encore coincé un objet

non identifié dans un de ses orifices ?

— Lee, je ne te sens plus avec moi.

— Désolée, dis-je en allant chercher mon portable.

Au moment où je vérifie qui me harcèle, je vois Jane qui s'affiche. Merde, son rendez-vous. Je décroche.

— Jane ?

— Ma Jaja, sanglote-t-elle. Viens me chercher s'il te plaît. Ça ne va pas du tout.

[31](#) • Tess : ne me dis pas que tu lis cette note ? Merde, Tess ! Si je te dis gode doudou toussa ? Voilà... C'est la mère de la chose. Va relire le tome 1, manant !

[32](#) • All Along the Watchtower : chanson de Bob Dylan figurant sur son album John Wesley Harding, paru en 1967. Elle a été reprise par de nombreux autres artistes mais la reprise de Jimi Hendrix est probablement la plus célèbre.

et rouler jusqu'à ce que mort s'ensuive

Je viens de raccrocher en lui demandant où elle était. Je n'ose me retourner vers 4B. Je commence à ressentir des frissons.

Ben ouais, Jaja, t'es toujours à moitié à poil, donc c'est un peu normal, ça.

— Tu me laisses ?

Sa voix est plus proche que je le pensais. Il est juste derrière moi.

— Je suis désolée. C'est Jane.

Je me retourne et ses yeux sont braqués sur moi. Je pense qu'une fois que je lui aurais remonté le moral, à la *Pink Lady*, je la

découperai en lamelles bien fines.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— J'ai ma Vespa, ça va aller, dis-je en le contournant pour aller récupérer ma robe.

— Tu auras besoin de ça aussi, non ?

4B s'amuse avec mon soutif. J'aurais préféré qu'il s'amuse avec mon corps. Jane, tu vas me le payer.

— Oui, il vaut mieux que je remette mon matos en place sinon je risque de créer un accident.

— Tu reviens ?

Je l'observe, il ne plaisante plus. J'aimerais tellement.

— Je ne pense pas. Vu dans quel état est Jane, je ne me vois pas la laisser.

— Mais ça ne te dérange pas, là, de me laisser, la trique à la main ?

— Crois-moi, j'aurais préféré ta trique aux larmes de la Jane. Mais oui, elle passe avant tout. Les filles passeront toujours

avant tout.

— Et je fais quoi avec ma trique, Mlle Nitouche ?

— Une bonne douche froide ?

Il s'approche et m'accroche le bras.

— Sérieusement, Lee. Inverse la situation.

— Écoute, la dernière fois c'est *Miss Sans gêne* qui nous a interrompus. J'ai envie de dire : un partout, la balle au centre.

— Je vais finir par exploser.

— Tu aurais un casque à me prêter ?

— Lee, tu entends ce que je viens de dire ?

— Oui, que tu vas exploser. C'est pour ça que je préfère filer avant de subir la détonation.

— Tu m'emmerdes, Lee, grogne-t-il en allant vers la réserve.

Je le regarde râler et ça m'amuse.

— Tiens, il sera peut-être un peu grand, mais ça fera l'affaire, m'explique-t-il en me tendant un casque.

— Merci, M. Campana.

— Ouais, siffle-t-il.

Je me mets à rire.

— Tu te moques de moi, en plus ?

— Je n'oserais jamais, lui susurré-je en l'embrassant tendrement.

Il me retient par la taille.

— Même pas une petite pipe avant de partir ? Tu me dois au moins ça.

— Non, pas là non, dis-je en m'éloignant. J'y vais. Je t'appelle.

— Moi je vais devoir appeler une grande blonde pour me finir.

— Tu fais ça et je te coupe les bourses.

Il se met à rire.

Le souci c'est que la dernière fois qu'on a joué à ça, il a vraiment fini avec une pouliche, alors quand je tourne la clé et que

je passe la porte, j'ai comme un très mauvais pressentiment.

Je retrouve Jane au fin fond d'un café, avec les yeux bouffis. Je fonce vers elle. Dès qu'elle me voit,

elle se lève et me tombe

dans les bras. Elle sanglote. Je lui caresse le dos en murmurant :

— Je suis là, ma Jane.

Quelques minutes plus tard, elle arrive enfin à se calmer, je lui commande un shot vodka/fraise-Tagada et un café pour moi.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Je n'ai pas pu.

— Tu n'as pas pu quoi ?

— Tout. J'ai eu peur. Je n'ai pas voulu qu'il le prenne. Il s'est vexé et m'a virée en criant que je ne devais pas rester avec la

moitié d'un homme.

— Ma Jane...

— Tu me connais, j'ai insisté. Je suis restée en lui disant qu'on était plus forts que ça. Puis il m'a dit des choses affreuses...

Je lui prends la main pour essayer de lui donner de la force.

— J'ai été faible, je suis partie.

— Jane, ce n'est pas être faible que de se protéger.

— Je l'ai abandonné.

— Il s'est abandonné lui-même. Il ne peut pas te forcer. Son handicap ne l'autorise pas à tout.

Elle se remet à pleurer.

— Je vais faire quoi, maintenant ?

— Tiens, bois ça. Ensuite on rentre à la maison.

— On peut rester encore quelque temps ici ? Je n'ai pas la force de bouger.

— Bien-sûr. Prends tout le temps dont tu as besoin, je suis là. Par contre, sache que lorsque tu iras mieux, je te dissèqu岸rai

avec un instrument chirurgical d'une grande précision.

— Je t'ai interrompue avec 4B ?

— Ne sois pas trop impatiente de mourir, ma Jane.

Elle se met à sourire. Enfin, j'aime mieux ça.

On arrive à Bora-Bora. Jane est épuisée. Pendant tout le trajet, elle a serré si fort ma taille que j'ai cru que mon intestin grêle

avait décidé de faire une belote avec mon poumon droit. Les filles sont sur le canapé en train de mater *Spartacus*. Ah,

Spartacus ! La série historique que tu regardes évidemment pour te *culturiser* et non pour les partouzes où on se fait brouter le

minou en dégustant du raisin. Tu as aussi du phallus à foison, eh oui, les gladiateurs savaient manier leur bite aussi bien que

leur épée et ça, c'est juste magique. Et puis, il y a le héros. Enfin je devrais dire : putain, il y a le HÉROS. Non mais, Andy !

RIP Andy ! Oui il faut savoir qu'il nous a quittés et que celui qui a pris sa place dans la série ne l'a jamais prise ni dans nos

cœurs ni dans nos petites culottes. Andy, c'est le type qui a le regard le plus intelligent que je connaisse. On ne se lasse jamais

de l'admirer.

— Ça va, grosse ? demande Phillis, inquiète.

Je lui fais un signe de tête qui veut dire qu'elle n'est plus en état d'expliquer tout ça. Les filles comprennent très bien et

changent vite de sujet.

— C'est la scène où elles vont enduire le corps de Spartacus d'or ! s'écrie Pétra.

— J'adore, dis-je en accompagnant Jane sur le canapé.

— Ce type est un don du ciel, soupire Pétra.

— Le Crixus n'est pas mal non plus en mode bourrin. Je réfléchis après avoir agi ; voire, je ne réfléchis jamais, ajoute la

Syphilis.

— Crixus ? Avec son regard de poulpe mort ?

Je dis ça tout en m'installant sur le canapé. Jane s'assied à côté de moi puis allonge sa tête sur mes genoux.

— Dis-moi l'intérêt d'un regard quand il te prend en levrette, le gars, explique Phillis.

— Vu sous cet angle, effectivement, commente Pétra en allant chercher de quoi grignoter.

— Moi je ne vois qu'Andy, soufflé-je admirativement.

— Ne me fais pas croire...

— Ferme-la, la scène commence, coupé-je Phillis dans son élan. Pétra, magne-toi, il est nu.

— Il est magnifique, balance-t-elle en courant avec son paquet de chips.

— Non mais, le gars est nu, la bite à la main et vous me faites croire que c'est son regard qui vous hypnotise ? râle Phillis

— C'est un tout. Il est parfait, bavé-je sur les cheveux de Jane.

— Moi je lui taillerais bien son épée, conclut Phillis.

— Toi, occupe-toi de l'homme sans neurone et laisse-nous Spartacus. Pute ! siffle Pétra. Elle va nous faire comme avec

Damon. Genre elle nous saoule des années qu'il ne lui plaît pas, qu'elle préfère son frère, puis c'est elle qui finit dans sa suite.

— Avec lui, pas de souci de ce côté-là. À moins que je trouve rapidement le chemin de l'enfer, raille Phillis.

— Lui et son âme innocente, tu les laisses. T'as pas le droit.

— Jaja, vu la façon dont il culbute la meuf, tu trouves qu'il a une âme innocente ? me demande la Syphilis.

— Oui, il est parfait... et ta gueule.

Je regarde Jane. Elle s'est endormie avec un léger sourire. On a peut-être pas tout perdu.

Au moment de me coucher, je reçois un texto de 4B : « Comment va Jane ? »

Je lui réponds de suite : « Ça pourrait aller mieux. Comment va ta trique ? »

« Ça pourrait aller mieux. »

Je souris en pensant à cette soirée.

« Ça me rassure. Personne n'est passé dessus ? »

Ce salaud met au moins quinze minutes avant de répondre. J'ai le temps de faire trois fois le tour de mon lit, sauter sur moi-

même, regarder cent fois mon téléphone pour vérifier, refaire cent pas dans ma chambre, chanter Larusso en me déhanchant et

en regardant au loin mon portable en faisant semblant de ne pas m'y intéresser. Quand j'entends la sonnerie, je me jette sur

mon lit et me rends compte de l'absurdité de mon comportement. J'essaie de relativiser. *Jaja, arrête, calme-toi. Ça ne va pas*

bien, là. Tu deviens ridicule ! Rien à foutre, oui je suis ridicule et fière de l'être me dis-je en ouvrant le texto la peur dans le

corps.

« À part moi, non. »

Je respire à nouveau.

Qu'est-ce que je vais devenir ? Je suis foutue. Complètement foutue. Je me promets que jamais, mais au grand jamais je ne lui

montrerai la façon dont je suis folle de lui. Ce genre de perdition doit rester entre moi et moi.

Voilà c'est bien.

Mardi 13 mai 2014

J'arrive au taf la première pour trier mes photos de la veille. C'est bien calme à l'agence. Jane était déjà partie quand je me

suis levée, mais je l'ai appelée pour savoir comment elle allait. Elle n'a pas pleuré de toute la conversation, c'est qu'il doit y

avoir un mieux. Je découvre mon reportage qui est loin de m'envoyer du rêve. Je me suis craqué la durite. *Putain, Jaja,*

t'abuses de la touffe. Je m'énerve dans ces moments-là. Au moment où je râle à voix haute, j'entends l'arrivée de l'Ancien.

— Poil de cul, un souci ?

— Ouais, j'ai chié mon reportage, hier. Je ne suis pas contente de moi, du coup je m'engueule.

— C'est moi qui devrais t'engueuler, non ?

— Oui, aussi.

— Fais voir ça.

Comme je suis d'une maturité à toute épreuve, je plonge pour faire obstacle de mon corps devant l'écran.

— Non, j'ai honte.

— Arrête. Montre. Ça ne doit pas être si terrible que ça.

— C'est pire.

— Tu sais, on est rarement objectif concernant ses propres photos, me balance-t-il en m'écartant de l'écran.

— Tu crois ?

— Ah ouais quand même, grimace-t-il.

— Tu vois, je le savais.

Si en plus de chier ma pseudo vie sentimentale, je chie aussi mon taf, je n'ai plus qu'à me saucissonner et rouler jusqu'à ce

que mort s'ensuive. Ça ne doit pas être facile de s'auto-saucissonner, en y réfléchissant bien. Je ressemblerais à une sorte de

paupiette de dinde, comme les nénétes qui s'obstinent à porter du 34 alors qu'elles font un 40.

— Poil de cul, t'es avec moi ?

— Tu crois que je vais devenir une paupiette ? C'est comme ça que je vais finir ?

— Une paupiette ? Parfois tu me fais flipper. Mais ça va, tes photos. T'as fait mieux, mais pas besoin de te transformer en

paupiette de veau pour ça.

— Ah, toi tu me vois plus en bovin alors que je m’imaginai en volaille.

Il se dirige vers la cafetière en me demandant :

— Ça te dirait de partir ce week-end faire des photos d’un rallye automobile ?

— Un rallye ? Je n’ai jamais fait ça.

— Je sais bien, mais je connais une photographe spécialisée qui pourrait te former sur place.

— Ah ouais, avec plaisir. Elle est cool ?

— Une vraie peau de vache, mais elle est très compétente.

— Au moins, entre animaux de la même famille on se comprendra. C’est où ?

— Le rallye de la Vallée du Cher.

— Jamais entendu parler.

— Tu découvriras, comme ça.

C’est lorsqu’on s’y attend pas que la vie nous propose une alternative. Cette opportunité a le don de m’exciter le caribou. Je

pensais finir boudinée dans un filet et voilà qu’on me lance un nouveau défi.

— Regarde ce que ma femme m’a acheté, me montre l’Ancien.

— C’est quoi ?

— Sa nouvelle lubie, une cigarette électronique.

— T’aimes pas ?

— Non, j’aime les goûts à l’ancienne. Sentir le vieux tabac plutôt que la menthe un peu trop forte.

— Ben ça doit exister le goût tabac.

— J’utiliserai ce truc quand le goût de la femme négligée existera.

— Heu, genre la vieille chatte qui pue ?

— Pourquoi « qui pue » ?

— Ben si elle se néglige, ça ne doit pas fleurir bon d’aller voir ce qui se passe sous la gaine.

— Moi j’aime ces odeurs.

— Oui, mais toi tu aimes les poils, alors...

— J'aime ce qui est authentique.

— En gros, pour te faire rêver, ta femme qui ne s'est pas lavée depuis trois semaines te fait un show avec sa chevelure

pubienne ?

— Oui, c'est un bon résumé.

— Je vais vomir.

— Moi, je vais aller me fumer une vraie clope.

Pendant que l'Ancien sort, je pense à ce week-end. Est-ce que Jane ira mieux ? Est-ce que j'aurai revu 4B ? J'ai besoin de le

voir, de le sentir, de le toucher.

« T'es dispo aujourd'hui ? »

Sa réponse est immédiate : « Je te manque déjà ? »

« Non, mais je pense à ta trique et je me dis qu'on ne peut pas la laisser comme ça. »

« C'est gentil de t'en inquiéter, mais si elle était là depuis hier soir, j'aurais, je pense, quelques soucis »

Putain et je réponds quoi maintenant ? Je suis en train de cogiter quand arrive un autre texto.

« Je ferme le bar vers 23h. Ça t'irait ? »

Ça me laisserait le temps de passer la soirée avec Jane puis de filer le rejoindre. C'est un bon plan ça.

« Ça m'irait. »

« On se retrouve là-bas alors. »

« Nickel. Biroute. »

Quoi ?

Biroute ?

Ce dico de merde est sérieux ? Il me transforme bisou en biroute ! Mais c'est quoi ce dico obsédé de mon cul ? Je vais le

tuer.

« Biroute ? Lee ? Tu veux me dire quelque chose ? T'inquiète, elle est toujours avec moi »

Qu'est-ce que je peux répondre à ça moi, maintenant ? Si même les nouvelles technologies se liguent contre moi, je n'ai plus

qu'à aller le chercher, ce filet de pêche.

Non mais, biroute ! Je ne vais pas m'en remettre.

15

Notre relation est aussi profonde

qu'un anus de raton de laveur

Je rentre à Bora-Bora survoltée. Oui, je ne sais pas pourquoi, mais parfois, j'ai cette faculté à m'auto-saouler. Je parle

beaucoup et fort, je chante, j'ai genre 163 966 idées qui m'arrivent en même temps et que je ne parviens absolument pas à

maîtriser. C'est comme si la circonférence du trou par lequel elles arrivent avait la taille d'un melon et qu'elles essayaient de

sortir par celui d'une cacahuète. Même si je suis nulle en maths, je me rends compte que c'est physiquement impossible. Donc

du coup, ça s'échauffe et je me saoule. Bon, comme je suis de nature généreuse, j'en profite pour gonfler le monde qui

m'entoure sinon, ça ne serait pas vraiment wanagain à la bistoufly. Voilà, quand je suis dans cet état, je dis aussi ce genre de

choses.

Jane est sur la terrasse avec Pétra.

— Comment ça va, toi ? lui demandé-je en la prenant dans mes bras.

— Je l'ai vu, me révèle-t-elle avec un sourire.

— Je ne sais pas pourquoi Phillis s'obstine à mater les *Feux de l'amour* alors qu'on a Jane à la maison, soupire Pétra.

— Raconte au lieu de jouer ce suspense à la Derrick, râlé-je en m'asseyant sur un de nos mini

transats.

— Il est passé me voir à l'hôpital.

— Quoi ? Attends, je n'ai même pas un verre.

— Je vais t'en chercher un, chaton, j'ai déjà entendu l'histoire, déclare Pétra en se levant.

— Je ne m'y attendais pas. Je venais de m'isoler pour pleurer un coup quand Fanny, ma collègue, est venue me chercher pour

me dire que quelqu'un voulait me voir. Et il était là, sous mes yeux, avec un bouquet de fleurs.

— Ça existe encore les mecs comme ça ?

— Oui ma Jaja, la preuve, me sourit-elle en me montrant l'énorme bouquet posé sur la table.

— Ça pue les bons sentiments tout ça.

— Arrête de faire ta Phillis, je sais que sous cette apparence de garce, il y a du chamallow à l'intérieur.

— Jane, je pense que tu as dû renifler un peu trop de tes pissenlits pour dire des conneries pareilles.

— Ce sont des lys, et c'est vrai que je me suis fait des shots dedans toute la journée.

— Au final, il t'a dit quoi ?

— Qu'il s'était comporté comme un con et qu'il avait peur de ne pas me satisfaire.

— C'est fini ? demande Pétra en revenant avec un énorme verre de mojito.

— Je ne pense pas que je le finirai, je dois prendre ma Vespa tout à l'heure.

— 4B ? s'écrie Pétra avec les yeux brillants.

— Oui mais, attends, et du coup ? Vous vous êtes remis ensemble ?

— Non, chaton, elle a pris les fleurs puis elle lui a craché dessus avant de se barrer, se moque Pétra.

— Donc vous vous êtes remis ensemble ?

— Oui, ma Jaja. Je le rejoins tout à l'heure. Si tu veux, je te dépose avant d'y aller me propose Jane.

— Tu ne sais même pas où je vais.

— Et moi, tout le monde se fout que j'aie une vie sexuelle proche du néant ! râle Pétra en finissant son verre.

— Ta sexualité via Skype compte quand même un peu, non ? demande Jane en se levant.

— Dis ça à ma chatte, je pense qu'elle risque de te mettre un uppercut bien comme il faut dans ta face, nous menace Pétra.

Non, sérieux, j'en peux plus, moi !

— Tu ne veux que ta Guêpe ? demandé-je en reposant mon verre.

Le silence qui suit en dit long.

— Pétra ? insisté-je.

— Je crois que oui. Je n'ai envie que de lui pour le moment.

— Je veux être là quand tu annonceras cette magnifique nouvelle à Phillis, savoure Jane.

— T'es chiante, Jane, grimace Pétra.

— Trois sur quatre à Bora-Bora c'est une grande première. Je savais que tout n'était pas perdu et que vous étiez aussi des

grandes romantiques, papillonne Jane.

— Ferme-la, Jane ! crié-je. Ça ne va pas de dire des choses comme ça ?

— Même si vous ne voulez pas l'admettre, je sais que j'ai raison, déclare Jane.

— Achevez-moi, je ne veux pas vivre dans un monde où Jane aurait raison, enchaîne la Syphilis qu'on n'avait pas entendu

rentrer.

— Je t'annonce que tu es en minorité dans cette maison, se fait un plaisir de balancer Jane.

— En minorité de quoi ? De bonnasse attitude ? Oui, ça je confirme, surtout quand je regarde ta tenue. On dirait un saumon

géant. C'était soirée déguisée ?

— Pétra et Jaja ont été touchées par Cupidon, s'extasie Jane.

— Jane, tu viens vraiment de dire ça ? dis-je, choquée. Tu sais ce que tu peux t'en faire de la flèche de cet ange de mon cul ?

— Moi aussi je t'aime, ma Jaja.

— Putain, mais il se passe quoi dans cette baraque ? Je rentre d'une journée de taf, je vous trouve là,

aussi excitées que des

palourdes à moitié crevées, en train de causer de Cupidon. Je me suis trompée d'étage ou bien ? Mme Gandus ?

— Je vous laisse lui expliquer, je vais me préparer. Jaja, je te dépose ensuite ?

— Oui, au final je vais me prendre quelques verres. J'ai besoin de me remettre de tes conneries.

— On m'explique ? s'impatiente la Syphilis.

— Rien de grave, je disais juste aux filles que ces temps-ci je n'avais envie que de la Guêpe, avoue Pétra l'air de rien.

— Rien de grave ? Mais merde ! Toi avec la Guêpe, la Jaja avec son 4B et l'autre greluce avec son fauteuil roulant ? Vous

êtes sérieuses ?

— Officiellement, ce n'est pas mon 4B, mais...

— Ta gueule, morue ! Je préfère fuir plutôt que d'en entendre davantage, me coupe Phillis de façon théâtrale.

— Tu vas où ? demande Pétra intéressée.

— M'amuser.

— Je viens avec toi, alors.

— Je préfère ça, ma Pétra. Allez go. Jaja ? Tu viens ? Ne tombe pas dans ce piège et viens avec moi.

— Une prochaine fois, ma Syphilis.

— Garce ! hurle-t-elle avant de rentrer.

Il n'est pas encore 23h quand Jane me dépose devant *La Cantina*. Les derniers clients finissent tranquillement leurs verres

quand je le vois. Il est concentré à ranger je ne sais quoi et je m'en fous. J'ai juste envie que tout le monde se barre et qu'on se

retrouve lui et moi.

— Comment allez-vous, M. Campana ?

Il se retourne, surpris.

Merde. Je ne me suis gourée dans l'heure, le jour, le mois, l'année ?

— Putain, Lee.

— Quel accueil !

— Je suis désolé. L'hôpital vient de m'appeler, Vito a fait une rechute et je dois y aller. J'ai oublié de te prévenir.

Ce regard !

Le genre de regard qui te fait dire, finalement ce type est humain. Malgré les airs qu'il se donne, il n'est pas un super-héros et

il est en train de subir complètement cette situation qui le dépasse.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Je sais très bien qu'il va me dire non, mais...

— Oui, avec plaisir.

Je me contente de lui sourire et je l'observe. Ce mec est un perturbateur sur tous mes plans : sexuel, sensuel, chiantesque,

vulvesque, poilesque et touchesque. Oui, il me touche. Et le « toucher », tu peux le prendre dans tous les sens que tu veux.

Je n'aurais jamais pensé que mon connard sexy du 4B serait aussi touchant.

— Le bar ferme, on se presse ! s'écrie-t-il en virant les derniers piliers de comptoir.

Une fois seuls, je remarque ces mouvements qu'il exécute machinalement.

— Besoin d'aide ?

Il s'arrête puis me dévisage avant de me rejoindre.

— Ça te dérange si on y va maintenant ?

— Non, pas du tout.

— T'es en Vespa ?

— Non.

— Tu comptais dormir ici ?

Son regard vient encore de changer. Je le retrouve.

— Peut-être.

— C'est intéressant. T'as ramené le casque ?

— Oui.

Il file dans la réserve puis revient avec sa veste en cuir et son casque. *Jaja, ne te perds pas dans tes pensées qui sentent le cul plein les baloches.*

— Lee, tes yeux.

— Oui, ben, je fais ce que je peux, figure-toi !

Il se met à rire en sortant du bar.

On arrive à l'hôpital. Je déteste ces endroits. Ça me rappelle l'accident de mon père et les angoisses que j'ai pu avoir. Je le

suis. On ne se parle pas. Sa mâchoire est crispée, je le sens tendu alors, machinalement, je lui tiens la main. Il se contracte, me

regarde puis se détend. Ces gestes sont tout nouveaux. C'est un peu comme si mon hymen sentimental était en train de voler en

éclats. Sauf que bon, là, t'as pas la grosse tache de sang qui te grille direct. Non mais, ça aussi, c'est pas un truc dégueulasse

que de se faire dépuceler ? Déjà, t'es tendue du slip parce qu'il y a un objet vivant non identifié qui va s'engouffrer dans ton

entrecuisse. Jusqu'à maintenant, la seule chose qui s'était aventurée dans ce trou, c'est le speculum de ton gynéco ou ton vieil

ours Émile. Non ? Pas toi ? Jamais ? Tu ne t'es jamais enfoncé ta peluche fétiche pour passer le temps ? Ah, au temps pour

moi, alors. Je me disais que j'avais eu du mal à le retirer, c'était peut-être pas normal. En plus, tu n'arrêtes pas d'entendre « tu

verras, la première fois c'est toujours naze ». Heu, merci morue de me prévenir, je me sens beaucoup mieux, là. Donc en gros :

tu paniques des dommages collatéraux que va provoquer cette queue, ensuite tu sais que tu vas ruiner

les beaux draps que

mémé Paulette a eus de son mariage et qu'en plus tu ne vas même pas prendre ton pied ? WTF [33](#) ?

— Il est chambre 89.

Une infirmière me coupe dans mes pensées. Mon 4B me serre la main de plus en plus fort.

— C'est ici, murmure-t-il dans un souffle.

— Je vais attendre devant.

— Non ! Viens. Il fait une pause en inspirant avant de reprendre. S'il te plaît.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il frappe et entre sans me lâcher la main.

Vito est dans un lit, les yeux fermés. Il y a toujours ce bruit infernal de machines, celui qui te rappelle que tu n'es plus grand-

chose sans elles. Mon cœur se soulève. Je le reconnais à peine. Cette force de la nature semble si fragile, si faible.

— T'es enfin là.

Je me tourne et la vois. Elle n'est plus aussi sûre d'elle que la dernière fois. Elle a pleuré, ses yeux la trahissent.

4B lâche ma main et la prend dans ses bras.

— Comment il va ?

— Pas très bien.

— T'as vu les médecins ?

— Non.

Qu'est-ce que je fais là ?

Je me sens en trop. Je n'ai pas ma place ici. Je suffoque. *Bien, Jaja, c'est le moment, tiens, de te faire une crise d'angoisse.*

J'ai la nausée. Je crois que tout ça me dépasse.

— La reine des fléchettes.

Cette voix.

Vito.

Il s'est réveillé et me fixe.

— Tu avais plus de répondant la dernière fois, petite.

— Et vous, vous étiez beaucoup plus fringant.

— Lee.

4B me fait les gros yeux et j'ai l'impression que la Sara essaie de me désintégrer à la force de ses globes oculaires.

— C'est toi qui as raison, laisse-les parler. Il pense que je vais bientôt caner, alors il me parle comme à un grabataire.

— Vito, râle Sara. Ne parle pas comme ça.

— Je parle comme je veux, je ne suis pas encore dans la tombe.

— En tout cas, vous n'avez pas perdu votre sale caractère, dis-je l'air de rien. C'est plutôt bon signe. Mon père me dit

toujours : « tant que tu râles, c'est que tu vas bien ».

Vito se met à rire alors que mon 4B ne bouge pas. Je le sens comme figé à l'intérieur de cette chambre d'hôpital. Il est si

distant. Au moment où je m'approche de lui, le médecin entre.

— Vous êtes de la famille ?

— Je vais vous laisser, bredouillé-je en trébuchant sur la chaise.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir, petite, glisse Vito en me faisant un clin d'œil.

— Moi aussi. Bon rétablissement.

Au moment où je vais pour sortir, j'entends à peine :

— Prends soin de lui.

4B ne me jette même pas un regard. J'ai l'impression qu'il est en train de se détacher de tout. C'est peut-être sa façon de se

protéger ?

Je reste un moment dans ce couloir qui m'opresse de plus en plus. Mon affaissement corporel est

proportionnel aux minutes

qui s'écoulent. Je me retrouve bientôt avachie par terre en train de me demander comment j'en suis arrivée là. Comment ce

mec parvient-il en une heure à me faire passer de : « il va me faire ma fête et je vais aimer ça » à « il a besoin de moi » pour

finir par « cherchez l'intrus, c'est Jaja toujours là où il ne faut pas ».

Je commence à m'assoupir quand la porte de la chambre s'ouvre. Le médecin en sort et s'éloigne de ce couloir qui se rétrécit

de plus en plus. Mon portable sonne, un énorme YMCA résonne un peu trop bruyamment.

— Oui ?

— Chaton ? Pourquoi tu chuchotes ? crie Pétra.

— Je suis à l'hôpital pour l'oncle de 4B.

— Ça va ?

— Ça pourrait aller mieux.

— Rejoins-nous. Tu me manques. Allez, viens faire rêver la foule.

Au moment où je vais répondre, 4B sort à son tour.

— Je te rappelle, chaton.

Je me lève et vais vers lui.

— Comment tu te sens ?

— Vidé.

— Tu veux en parler ?

— Non !

Ça, c'est fait... Prends ça dans ta face, Jaja.

— Tu attends quoi de moi ?

Il me regarde comme si je venais de lui demander de régler le conflit Israélo-Palestinien.

— J'en sais rien.

— Tu veux que je reste ?

Whow Jaja ! Quelle prise de risques !

— Je vais te raccompagner puis je vais revenir ici.

— Ok.

Ok ?

Jaja, tu viens vraiment de dire « OK » ? Non mais, t'es pas dans une scène de Nos étoiles contraires, où cette réplique

était genre la plus romantique qui soit. Là, c'est juste une réplique qui daube des aisselles... et pour rester polie, en prime.

Tout me chie à la gueule. Ah, au temps pour la politesse finalement. Je me rends compte que je ne veux pas rentrer à Bora-

Bora et me retrouver seule. Pas après ce moment riche en émotions. J'ai juste besoin des filles. J'ai besoin d'elles, là,

maintenant, tout de suite. J'ai besoin de les entendre me parler, rire, me dire que je les emmerde. Tant pis si elles sont au *Club*

32 et que je n'ai absolument pas envie de voir d'autres personnes qu'elles.

— Tu peux me déposer au *Club 32* ?

— *Club 32* ? Pourquoi ?

— Les filles y sont, je vais les retrouver là-bas.

— Ok.

J'ai l'impression que notre relation est aussi profonde qu'un anus de raton de laveur.

Pourquoi tu dis ça, Jaja ? Tu t'y connais, toi, en anus de raton laveur ? Eh ben, j'imagine que tu dois à peine pouvoir y

glisser l'ongle d'un petit doigt. Et c'est là que Phillis me répondrait : attends, moi un jour j'ai enfilé un pétard dans le cul d'un

hérisson et c'est entré fastoche ! Alors le raton laveur, c'est beaucoup plus grand. Ou alors ton raton laveur devait être rempli

de polypes au fion, c'est pas possible.

[33](#) • WTF : je t'imagine en train de chercher la signification de ces trois lettres et je n'ose deviner ce à quoi tu as pensé. Arrête de te faire du mal et reviens parmi nous.

Ça veut dire What The Fuck. Pour la traduction, tu as google translator.

16

**Les queues dans les romans,
ce sont des sortes de balais télescopiques,
elles n'ont pas de fin**

Il m'a déposée au *Club 32* comme s'il venait de jeter un vieux débris gênant. Cette soirée est surréaliste à tous les niveaux. Je

pense que je vais finir par me pendre avec le vieux clito de Mme Gandus si ça continue comme ça.

— Chaton, t'es venue ! hurle Pétra en se jetant dans mes bras.

— Tu as bu combien de mètres de téquila ?

— Un ou deux.

— Et tu tiens encore debout ?

— Raconte-moi tout.

— Je te raconte ce que tu veux, mais avant j'ai besoin d'un verre.

On retrouve la Syphilis, en pleine conversation avec une grande rousse.

— Grosse, tu t'es enfin rendu compte que ce type n'était rien et tu viens profiter de ce que nous offre Mère Nature ? me

demande-t-elle en me montrant la rouquine.

Je lève les yeux au ciel et commande trois tequilas. Putain, Christian a aussi changé ma vision du levage d'œil. Genre, tu

t'attends à ce qu'on te dise : « viens prendre ta fessée, vilaine fille ». Alors qu'en fait, dans la vraie vie, tu pourrais te décoller

la rétine que tout le monde s'en foutrait. C'est comme le mordillement de lèvres. Maintenant, dans chaque bouquin que tu lis,

l'héroïne se mordille à peine la lèvre que le gars a déjà l'explosion dans le calbute. C'est vrai que

d'entrée tu ne sens pas le

côté excessif de la chose. Du coup, je me suis dit : Jaja, fonce, apparemment c'est la « culbutation » assurée. J'ai donc essayé

de le faire à 4B la dernière fois, genre il va trouver ça hyper érotique, quoi. Le gars, rien, nada, pas même un frémissement de

sourcil. Alors je recommence... encore et encore jusqu'à arriver à me faire saigner cette putain de lèvre. Et c'est que ça

douille sévère en plus. Et là le 4B, tranquille, « Lee, t'es tendue, tu t'es fait saigner la lèvre ». Décidément, la vie ne sera

jamais comme dans les livres. PUTE.

— Grosse, une rousse ? C'est un signe. Fonce ! me balance la Syphilis en me sortant de mes pensées.

— Ne t'excite pas, je n'ai absolument pas envie de faire un remake de *Rox et Rouky* [34](#) dans sa culotte.

— Les meufs, je vous aime ! nous crie Pétra en nous faisant un câlin.

— T'es sûre que ça va, chaton ?

— J'ai besoin de tendresse.

— T'as surtout besoin d'une bite... et vite, lui répond du tac au tac Phillis.

— Oui aussi, admet Pétra, dépitée, mais vous êtes beaucoup moins à même d'y répondre.

— C'est pas faux, conclus-je en levant mon verre. Allez, à nous, mes chattes !

— À nous !!!

— Alors, chaton ? Cette soirée ?

— Bizarre.

— Mais encore ? insiste Pétra.

— C'est difficile à expliquer. Un instant j'ai l'impression qu'il a besoin de moi et celui d'après que je suis un vieux tas dont

il veut se débarrasser.

— Grosse, reviens parmi nous, s'il te plaît. J'en peux plus de te voir dans cet état. Il est en train de te faire douter. Merde,

quoi ! Regarde-toi. Si ce connard n'a pas conscience de ce que tu es, il n'en vaut pas le coup !
Largue-le vite !

— Pour le larguer, faudrait déjà qu'on soit ensemble, soupiré-je en recommandant trois verres.

Phillis s'approche et prend mon visage dans ses mains. Sans que je puisse réagir, elle me galoche et sa langue tente une

échappée par la droite.

— Non mais, garde ta langue pour toi, morue. Je ne sais même pas où elle est allée traîner
aujourd'hui, grimacé-je en la

repoussant.

— Je n'ai encore rien sucé, si ça peut te rassurer, se marre-t-elle.

— Je vous dérange ? s'impatiente la grande rousse.

— Oh, sorry, je t'avais complètement oubliée. Ben en fait, oui, comme tu vois, je suis occupée avec
les femmes de ma vie.

C'est après cette missive que Rox ou Rouky, je ne sais jamais lequel est le renard, s'en est allé le
pelage entre les jambes.

— C'est pour ça que je t'aime, toi ! crie Pétra en embrassant Phillis.

— Dites-moi que je rêve, et que cette soirée n'est pas vraiment en train de se réaliser.

— Chaton, arrête de râler et viens me galocher, sourit Pétra.

— C'est officiel, je suis dans un monde parallèle.

— Grosse, est-ce que dans ton monde parallèle, ça finit en partouze ? C'est juste pour que je sache à
quoi m'attendre.

— En parlant de partouze, j'ai fait un drôle de rêve. J'étais aux toilettes en train de couler mon
bronze, et au moment où je

finis, j'entends des voix dans le placard de la salle de bain. Je me dépêche de finir de me rhabiller.
Je tire la chasse, mais

l'odeur est persistante. Alors je panique un peu, je cherche un truc pour camoufler ce gaz toxique et
là, une dizaine de

personnes sortent de ce placard et me fixent en grimaçant. Du coup, je me déshabille en leur disant «

je vais me doucher, qui

m'aime me suive ».

— Chaton ?

— Grosse ?

— Vous pensez que j'ai vraiment un souci psy ?

— Sans aucun doute, souffle Pétra.

— Et c'est tout ? Genre tu nous parles que tu déposes un colombin et tu ne nous décris pas ce qui se passe dans la douche ?

rôle la Syphilis.

— Ben je me suis réveillée.

— Tu ne sers vraiment à rien.

— Allez, venez : on va danser ! couine Pétra en se dirigeant vers la piste et en me tirant par le bras.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée. J'ai un mauvais flux ces jours-ci.

— Ça ne te change pas trop de d'hab', en y réfléchissant bien, déclare Phillis en suivant Pétra.

Je les suis, je les regarde, mais cette fois-ci leur joie de vivre ne m'empêche pas de penser à mon connard sexy. Tout en

dansant, je le vois et je me demande ce qu'il fait, ce qu'il dit. Est-ce qu'il est toujours avec Vito ? J'ai envie qu'il me laisse

entrer dans la bulle qu'il s'est créée. Je veux l'aider à surmonter tout ça, mais je ne pourrai pas le faire sans lui.

Vendredi 16 mai 2014

Je suis dans le train, prête pour un week-end inédit. J'ai encore dû annuler Virginie et mes cheveux commencent à hurler leur

frustration. Ma touffe capillaire est en pleine consternation avec sa mèche qui crie famine et sa kératine qui menace de se jeter.

Je négocie un rendez-vous la semaine prochaine.

L'Ancien s'est occupé de tout et le cerbère qu'il connaît doit me récupérer et me déposer à mon hôtel. Tout va bien dans le

meilleur des mondes. Je ne pense plus du tout à 4B et je me sens en accord parfait avec moi-même.

Non, j'déconne.

Je n'arrête pas de penser à lui, et je ne sais pas comment faire pour gérer ça. J'ai un trop-plein d'émotions qui déborde. Si la

Olga du sentiment pouvait exister, ça m'arrangerait.

Je l'ai appelé, mais je le sens distant. Il passe ses journées entre le bar et l'hôpital. Il n'a pas besoin de moi et ça me bouffe.

Phillis me dit que je devrais plutôt bouffer d'autres glands, histoire de me le sortir de la tête, mais j'en suis incapable. Je prie

tous les jours pour me réveiller le matin et ne plus ressentir toute cette merde. Comment fait Jane pour être constamment

amoureuse ? Moi, ça me consume petit à petit. Je n'en sortirai jamais indemne.

Je profite du trajet pour bouquiner un peu. Pétra m'a conseillé *La Meute du Phénix*. Dès le début, j'ai un coup de cœur pour

l'héroïne. Elle a un franc-parler, elle sait ce qu'elle veut, et son sarcasme me ferait presque jouir. Puis à un moment, c'est le

drame : alors que les deux héros sont en train de partir en quête de leurs parties génitales, nous avons droit à : « Ma grosse

chienne, tu aimes ma queue, hein ? »

Heu, sérieux, gros ?

Alors pourtant, je pensais être un *must have* en matière de vulgarité, mais putain pas en pleine baise, merde ! Moi, c'est le

genre de phrase, ça me coupe tout. Déjà le mec, il m'appelle comme ça je lui fais un nœud avec ses baloches jusqu'à

l'asphyxie. Et ensuite le « tu aimes ma queue ? » Ben gros, vu qu'elle est dans la bouche de ta partenaire, il y a plutôt intérêt

qu'elle la kiffe, pas besoin de te faire une ola post-fellation. C'est comme cette manie de coller une énorme bite au héros.

Pourquoi les auteurs accentuent toujours le fait qu'il en a une gigantesque ? Genre, on a même l'impression qu'elle fait le

double de sa taille tellement c'est impressionnant. C'est censé exciter ? Parce que moi, je peux te dire que si son paquet est

disproportionné, je m'enfuis en courant. Surtout que son engin ne s'arrête jamais de grossir. Tu pensais qu'il était allé au bout

et non, hé hé hé : il repousse de plus belle. Les queues dans les romans, ce sont des sortes de balais télescopiques, elles n'ont

pas de fin.

Le train arrive à destination et je descends aussi chargée que Lindsay Lohan avant une désintox.

— Jacinthe ?

Je remarque que cette voix grinçante appartient à un petit bout de femme d'une quarantaine d'années.

— Oui.

— Je suis Sylvie.

Putain, elle a un de ces airs revêches !

Merci l'Ancien, ça promet un week-end « pump pump & co » avec des fous rires de folaïe.

— Enchantée.

Allez, souris, et ne lui montre pas que tu as juste envie de repartir.

— Je ne te voyais pas si... jeune, me balance-t-elle en grimaçant.

— Je ne te voyais pas si... proche de la retraite.

Si elle m'agresse, aussi, je suis obligée de me défendre. À ma grande surprise, à la place du coup de boule, j'ai droit à un

sourire.

— Je l'ai bien cherché.

— Je trouve aussi.

Pendant le trajet, on se contente du strict minimum. Elle m'explique comment on va s'organiser avec le rallye. C'est tout

nouveau et elle a promis à l'Ancien de me mettre à l'aise avec cet univers. Elle me dépose à l'hôtel et me donne rendez-vous

demain matin à 6h.

Adieu !

Une fois installée dans ma chambre, j'appelle Jane. Sa relation n'est pas des plus stables et je veux m'assurer qu'elle va

bien.

Ça sonne à peine deux fois que j'entends :

— Ma Jaja !

— Ça va, ma chatte ?

— Avoue que je te manque.

— Je ne suis partie que depuis ce matin.

— Oui, mais je sais que je te manque quand même.

— Arrête ou je vais finir par raccrocher.

— Alors, tout se passe bien ?

— Ben, il est 19h et je suis seule dans ma chambre d'hôtel. Demain je dois être prête à 6h et mon guide est un vague

croisement entre Margaret Thatcher et Mme Gandus.

— Ma pauvre.

— Ma vie fait rêver. Dis-moi que vous vous faites autant chier que moi.

— On se fait autant chier que toi

— À qui tu parles, grosse ?

— C'est Phillis que j'entends ?

— Heu oui, on est *chez Pierrot*.

— Putain, je vous hais.

— Mais non, ma Jaja, tu vas voir, tu vas vivre une expérience inédite. Je suis sûre que tu reviendras

avec plein d'anecdotes.

— Bon, je vais aller au bar, j'ai besoin de boire pour oublier.

— Je ne veux pas faire ma rabat-joie, mais ce n'est jamais bon de boire seule.

— Je ne suis plus là. À demain.

— Ja...

Je raccroche en m'allongeant sur le lit.

Je les imagine *chez Pierrot*. Phillis et Pétra derrière le bar et Jane en train de les raisonner. J'enfile un bas de survêt' et je

descends.

Je repère vite ce qu'il me faut et commande un verre de vin et un moelleux au chocolat.

Au moment où j'engouffre une cuillerée de cette petite merveille culinaire, au moment donc où je devrais ressentir un certain

réconfort, une voix me rappelle que lorsque tout va mal... et bien tout peut encore aller plus mal.

— Jacinthe ?

— Barrons ? essayé-je de dire en crachant à moitié.

— Quelle surprise. Tu me suis ?

— Quoi ?

— Tu as du chocolat qui coule sur ton menton, me montre-t-il du bout des doigts.

Pendant que je m'essuie comme une truie, j'ai une vue alarmante sur le miroir en face et là, c'est le drame. J'ai cherché la

femme qui est censée être en moi, j'ai cherché, cherché et cherché encore... Et désespoir au plus profond de mon être, je

comprends qu'elle s'est fait la belle, elle a pris ses jambes à son cou et s'est barrée vite fait bien fait et j'ai envie de te dire,

elle a eu raison ! Je me fixe avec mon bas de survêt' XXL, mon débardeur « Waikiki » et mes vieilles tongs usées. J'ai une

sorte de chignon précurseur du no man's land, mes grosses lunettes et en plus, du coulis sur la face. Et je ne te parle pas encore

de la culotte ragnagna qui monte tellement haut qu'elle me fait office de gaine et de soutien-gorge...
La super culotte trois-en-

un.

Après ce terrible constat, j'ose à peine regarder ce type qui m'a autant perturbée il y a de ça quelques années. Il est là avec

son tee-shirt assorti à ses yeux clairs, son jean et son sex-appeal.

Comment être crédible maintenant et oser lui parler comme si de rien n'était alors que mon reflet me renvoie plus l'image de

la concierge dans *Marc et Sophie* [35](#) que d'Angelina Jolie dans *Tomb Raider* ?

Il s'installe sur le tabouret le plus proche du mien.

— Tu fais quoi par ici, au milieu de nulle part ? me demande-t-il avec ses dents blanches carnassières.

— C'est pour le boulot. Et toi ?

— Je participe à un rallye, demain, lâche-t-il en approchant sa main et en essuyant une partie de mon menton.

Comment ai-je pu ne pas faire le rapprochement ? Mon bon sens s'est tiré avec le reste de ma féminité, ou bien ?

— Je te verrai alors, j'y fais des photos.

— Ça te dit qu'on finisse cette conversation dans ma chambre ?

Quoi ?

Quoi ??

Quoi ???

Il est aveugle le gars ou il est aveugle ?

— Pardon ?

— Ne fais pas comme si tu n'avais pas compris.

— J'ai très bien compris, mais je te donnais une chance de te rattraper. Ma bonté me perdra.

Il m'observe et je sais exactement ce qu'il veut. Je ne lui donnerai pas satisfaction.

Putain, il ne manquait plus que cette chanson. *Bad Things* de Jace Everett fait son apparition dans les enceintes. Heu, merci la

galaxie, tu es trop bonne.

« *When you came in the air went out.*

Quand tu es arrivé l'air s'est évaporé.

And every shadow filled up with doubt.

Et chaque ombre s'est empli de doute.

I don't know who you think you are,

Je ne sais pas qui tu penses être,

But before the night is through,

Mais avant la fin de la nuit,

I wanna do bad things with you.

Je veux faire de vilaines choses avec toi » [36](#)

Au moment où je vais pour demander au serveur de me faire un *doggy bag* pour échapper à ce guet-apens, mon portable

sonne. Je suis sûre que ce sont les morues. Je regarde mon téléphone et ce n'est aucune des filles... c'est 4B.

J'ai le réflexe de descendre du tabouret. Pourquoi m'appelle-t-il ? C'est Vito ? J'ai le cœur qui va lâcher.

— Oui ?

— Lee ?

Il a une petite voix et mes jambes vacillent.

— C'est moi.

C'est moi ?

Sérieuse, Jaja ?

Genre tu veux que ce soit qui ? Laura Ingalls ?

— J'avais juste envie d'entendre ta voix.

Putain, que ça fait du bien ! Comment une phrase peut réussir à enterrer ces quelques jours de doutes et d'angoisses.

— Ma voix douce et délicate ? Je sais qu'elle fait toujours de l'effet.

— Lee, je parle de ta voix alors ne t'emballe pas.

— J'ai le droit de rêver, non ?

— Si j'étais là, tu ne penserais pas à rêver.

— Des promesses. (Je ferme les yeux parce que même si ça fait mal, je dois lui demander). Comment va Vito ?

— Pas très bien.

— Je suis désolée.

— C'est chambre 67, me glisse Barrons à l'oreille proche du téléphone avant de s'éloigner.

Bâtard ! Je pourrais lui briser les testicules à mains nues à cette face de couille de têtard obsolète.

Je n'entends plus rien du côté de 4B. C'est mauvais signe.

— T'es toujours là ?

— Qu'est-ce que ce connard fait avec toi ?

Ah oui, c'est mauvais signe.

— C'est pas ce que tu crois. Il participe au rallye dont je t'ai parlé. J'étais en train de déprimer avec un verre de vin rouge et

un moelleux quand il est apparu.

— Putain, Lee ! Tu veux me faire péter un plomb ?

— Non !

Je suis incapable de trouver les mots justes. Tout se mélange.

— Et ben c'est dommage parce que c'est exactement ce qui va se passer ! hurle-t-il.

— Écoute je suis dé...

— Laisse tomber.

Il raccroche et me laisse là, le chignon hagard et le survêt' mortifié.

Putain de Barrons de merde ! Tout ça, c'est de sa faute. Si je m'écoutais, je filerais dans sa chambre lui massacrer tout ce qui

a attiré à sa virilité. Mais je sais trop bien que c'est ce qu'il attend. Il a toujours réussi à me manipuler, à m'emmener là où il

voulait que j'aille. Mais c'est fini cette époque. Je sais ce que je veux et ce n'est certainement pas retomber dans son piège.

Ma vie est assez en bordel sans que je le rajoute sur ma liste.

Une fois dans ma chambre, je me regarde de nouveau dans un grand miroir. Je n'aime pas ce que je vois. Je ne me reconnais

plus. Pas physiquement, mais j'ai l'impression que cette non-relation avec 4B me conduit sur des chemins dangereux pour ma

survie. Ce miroir me fixe et me met face à cette réalité. Je ferme les yeux pour ne plus voir ce reflet de moi et ce qu'il

représente.

Je soupire.

J'ai peur.

J'entends à peine le message sur mon téléphone. Et si c'était 4B ?

Je suis toujours debout dans cette chambre, les yeux fermés, et j'essaie de réguler mon souffle, de trouver cette force qui me

manque.

5...

4...

3...

2...

1...

Mes yeux s'ouvrent et je prends mon portable. C'est Pétra. Une vidéo. Je l'ouvre et découvre la Syphilis en train d'exécuter

sa chandelle 2.0 sur le bar. Elle vient de renverser deux verres et de faire monter le slip de deux habitués. J'entends des rires,

leurs rires. « Jaja, tu nous manques, reviens ! »

Je souris. Je relève la tête et mon reflet me fixe toujours, mais cette fois-ci je ne ferme pas les yeux, je ne vacillerai pas.

[34](#) • Rox et Rouky : dessin animé Disney sorti en 1981 qui met en scène un renard, Rox, et un chien, Rouky, dont l'amitié est menacée lorsque le maître de Rouky décide d'en faire un chien de chasse. Ça fait rêver hein ?

[35](#) • Marc et Sophie : série télévisée française diffusée sur TF1. Oui je sais, je te fais remonter loin dans les souvenirs... D'ailleurs si tu es né après 1990 je pense que ce nom de série ne te dira rien et c'est tant mieux !

[36](#) • Bad Things : chanson écrite et enregistrée par le chanteur de musique country américain Jace Everett. Elle est sur l'album d'Epic Records Nashville intitulé *Jace Everett*.

17

Moi, je préfère l'enfer !

Vendredi 16 mai 2014. Point de vue de la Syphilis.

J'ai enfin réalisé un sans-faute sur ma chandelle de feu 2.0. Il était temps. Je viens de l'exécuter à la perfection. De toute

façon, la perfection, ça me connaît, c'est un peu mon quotidien. Pétra essaie de filmer en gérant son fou rire et Jane me regarde

avec ses grands yeux naïfs, elle doit prier pour que je ne tombe pas du comptoir. En me couchant, j'ai fait voltiger quelques

verres, mais ce n'est rien comparé aux regards que me lancent mes spectateurs improvisés. Certaines filles grimacent, mais ne

peuvent s'empêcher de m'observer. Je suis le centre d'attraction et j'adore ça.

— Jaja, tu nous manques, reviens ! hurle Pétra en essayant de se cadrer.

Jane jette des bisous au téléphone.

— Grosse, tu viens de louper ma chandelle. T'es jamais là quand il faut.

— Je vais lui balancer de suite ton œuvre, se réjouit Pétra.

— Ça va lui faire du bien, je la sens pas ces temps-ci, s'inquiète Jane.

Je descends du bar avec grâce et les rejoins.

— Quand je vous dis que les sentiments, ça vous tue. Je ne raconte pas que des conneries, m'indigné-je.

— Comment tu peux parler de quelque chose que tu ne connais pas ? me demande Jane.

— J'observe, ça me suffit. Regarde dans quel état ça nous met Jaja. Toi encore, on avait l'habitude, mais Jaja ! Ça la

consume. Elle est en train de perdre le peu de confiance en elle qu'elle avait. L'amour, c'est juste une putain de maladie. Il

faudrait l'éradiquer.

— Elle court, elle court, la maladie d'amour, dans le cœur des enfants de 7 à 77 ans, commence à chanter Jane en souriant.

— Jane, si tu ne t'arrêtes pas de suite, je t'étrangle avec ce qui te sert de foulard, grimace Pétra. D'ailleurs c'est un foulard

ou c'est une vieille gaine que t'as empruntée à

Mme Gandus ?

Jane retire son pseudo foulard et le déplie.

— Rien à voir avec une gaine. En plus il y a de jolis imprimés fleuris.

— Je ne sais pas ce qui est le pire : ton foulard ou le fait que tu te justifies, soupiré-je en prenant une gorgée de mon petit

punch.

— Je ne vous ai pas dit, mais l'hôpital organise une journée pour les enfants hospitalisés. On a besoin de bénévoles, nous

lance Jane avec son grand sourire habituel.

— Et ?

— Tu veux qu'on vienne t'aider ? crie Pétra.

— Oui, j'aimerais bien.

— Grosse, ces enfants sont déjà mal en point, en plus ils vont devoir te supporter toi, et tu veux les

achever avec nous ?

— Jane, t'es pas sérieuse ? On déteste les enfants. Enfin, surtout Phillis, remarque Pétra en me montrant du doigt.

— Pétra a parfaitement résumé la situation. Puis, des enfants handicapés, c'est même pas la peine d'y penser.

— Je pensais me déguiser en licorne pour l'occasion, lâche Jane l'air de rien.

Quoi ?

Mais comment fait-elle pour nous sortir toujours la phrase qui tue au moment où on s'y attend le moins ?

— Une licorne ? répète Pétra

— Oui, j'ai toujours voulu être une licorne, depuis que je suis toute petite.

— Qu'on l'achève, soupiré-je.

— C'est magique, une licorne.

— C'est juste un cheval avec une bite sur le front, ça n'a rien de magique Jane, dis-je au bout du rouleau.

— D'ailleurs si tu veux, tu pourras emprunter un des nombreux godes de la Syphilis pour ton déguisement, se marre Pétra.

— Jamais ! Je ne veux pas qu'elle touche à l'un de mes bébés ! hurlé-je.

— Sérieusement, où je pourrais trouver ça ? demande Jane.

— Non mais, sérieusement Jane, tu oublies cette idée et vite, enchaîne Pétra.

— Pour la crinière anale, Jaja aurait pu te prêter son cul. Il suffit qu'elle zappe Olga une fois et ça devrait le faire.

Disant ça, je pars en fou rire en imaginant Jane et mon gode sur le front avec derrière Jaja et ses poils de fion à rallonge.

— J'ai un magasin spécialisé à côté de l'hôpital, j'irai voir lundi, déclare Jane.

Au moment où je vais balancer une réplique bien cinglante, je la vois. Toujours aussi sexy. Elle entre avec un groupe d'amis

et se déplace avec grâce. Valentine ! Je ne peux détacher mon regard d'elle. Cette femme reste pour

moi une énorme

frustration. Et je n'ai pas l'habitude d'être frustrée. Tout ça à cause de Pétra qui ne veut pas que je m'oublie avec sa boss. Je

l'observe et je me dis que la tentation m'appelle. D'ailleurs, je suis la tentation.

— Même pas en rêve, Phillis, grogne Pétra qui vient de se rendre compte de l'arrivée de Valentine.

— Quoi ? Je peux regarder quand même !

— Tu ne sais pas faire que regarder, insiste Pétra.

— Et pour ma licorne, alors ?

— C'est pas faux... C'est si terrible que ça si je la fais rêver un peu, ta boss ? Elle sera sûrement plus détendue après.

— Je n'ai pas besoin qu'elle soit détendue. Mlle Phillis Pine, attention à vous !

— Le souci, ça sera la queue. Parce que même si je trouve une corne à me mettre sur le front, je ne sais pas si je serai à l'aise

avec une touffe sur les fesses.

— Allez, Pétra, juste un doigt ?

— Phillis, arrête ça tout de suite.

— Parfois ça vole les licornes, non ?

— Deux doigts et on en parle plus.

— Parce que sinon je crois que j'ai des ailes qu'il me reste d'un déguisement de fée, ça pourrait le faire ?

— Putain, mais c'est ma boss et je l'aime bien.

— Moi aussi, c'est pour ça que je veux lui faire du bien.

— Quoique une corne, une queue et des ailes, ça fera peut-être trop chargé, non ?

— Je ne plaisante pas, Phillis, si tu fais ça je vais t'en vouloir. Et rien à voir avec la fois où tu t'es tapé Ian, menace Pétra.

— Tu m'emmerdes... vraiment !

— Je vais m'acheter du lait pailleté et m'enduire le corps avec.

On se regarde avec Pétra puis on tourne nos têtes vers Jane qui continue de boire son petit punch comme si c'était de la

grenadine.

— Jane, ça va ? demande Pétra

— Oui, il faut juste que je trouve une corne et une touffe et je serai parfaite.

— Au final, je veux bien voir ça. C'est quand ?

— La semaine prochaine.

— Pétra, ne cautionne pas ces conneries, s'il te plaît.

— Allez viens, Jane en licorne, putain !

— Je préfère ne rien dire, soufflé-je en me levant pour aller aux toilettes.

Je fais exprès de passer devant elle en remuant mon corps sculptural.

— Phillis ?

Bien joué, Phill.

Je me tourne et remarque de suite son désir.

— Valentine, c'est ça ?

— C'est exact.

— Valentine, quelle surprise !

Pétra vient de se jeter entre nous.

— Tu m'as dit que cet endroit était un petit paradis, alors j'ai voulu tester.

— Moi je préfère l'enfer, dis-je sans la lâcher des yeux.

— Ah oui ? demande Valentine, intéressée.

— Tu ne devais pas aller aux toilettes, Phillis ? Oui, ces jours-ci, Phillis a le transit difficile, elle doit se vider plusieurs fois

par jour.

La pute.

Je vais la tuer.

Mais vraiment la tuer.

Si elle joue à ça, il n'y aura plus de promesse qui tienne.

Valentine me regarde en grimaçant.

— Ça arrive.

— Tu vas me le payer, murmuré-je à Pétra avant d'aller aux toilettes.

J'en reviens pas du coup qu'elle vient de me faire. C'est moi normalement qui fais ce genre de chose.

— Ça va, Phillis ?

Jane passe la tête à travers la porte.

— J'ai entendu que t'avais le bide en vrac. Si tu veux, j'ai du Smecta dans mon sac.

— Non, je vais bien, je vais juste aller défoncer les parfaits chicots de Mlle Van de Pute.

— Pourquoi ?

— Jane, il n'y a pas que la licorne, les Bisounours et la bifle dans la vie. Tu n'as rien écouté de ce qui se passait.

— Tu veux te taper la boss de Pétra et elle ne le supporte pas.

— Voilà, c'est ça.

— Non mais, pourquoi tu tiens absolument à coucher avec cette femme ? Tu peux avoir qui tu veux.

— Justement, c'est ça le problème. Elle, non.

— Tu te sens frustrée ?

Je me mets à hurler.

— Oui, énormément ! Quand je veux quelque chose, Jane, je l'ai ! C'est comme ça ! C'est comme ça que ma vie fonctionne !

— Les gens ne sont pas des objets, Phillis, on ne les consomme pas. Je sais qu'on vit dans une société de consommation où

l'on prend les choses et dès qu'elles sont un peu usées, on les jette, mais un jour tu vas t'accrocher à quelqu'un et tu te rendras

compte que ce n'est pas une vie.

Jane me balance sa tirade puis referme la porte. Je reste là, dans ces toilettes de poche et je me dis que les seules personnes

importantes dans ma vie sont ma famille et ces trois morues. Ce sont elles ma faiblesse. C'est d'ailleurs pour cette raison que

je n'ai encore rien tenté avec Valentine. Prendre le risque de tout gâcher avec Pétra pour une histoire de cul ? Une part de moi

hurle que oui, ça vaut le coup. Mais elle est vite remplacée par une autre, plus posée, plus réfléchie. Je déteste ça.

Samedi 17 mai 2014

Il n'est pas encore 8h et je suis installée à la terrasse d'un café. J'ai passé la nuit avec un type qui m'a permis de me défouler

le temps de quelques heures. Le souci c'est que je ressens toujours cette frustration et je ne sais comment la gérer. Je vous

rassure, je n'ai pas craqué. Je n'ai pas touché un poil de Valentine. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'a manqué ! Je n'ai pas

arrêté de l'observer, sa bouche, le creux de ses reins, je me la suis imaginée dans toutes les positions possibles. Putain de

frustration qui aura ma peau ! Et cette garce de Pétra ! Je ne comprends décidément pas sa réaction. Je ne vais pas la briser, sa

boss, juste lui faire découvrir des plaisirs insoupçonnés. Quel mal à ça ? J'ai horreur de ne pas pouvoir faire ce que je veux.

— Tout va bien ? me demande le serveur avec un grand sourire.

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— Pardon ?

— Je te demande si mon état t'intéresse vraiment ou si c'est juste pour entamer une conversation.

— Je tiens vraiment à le savoir.

Je le regarde, sors mon porte-monnaie et paie l'addition. Je me lève et je m'éloigne de ce mec et de

ce café. Putain, je suis en

train de perdre mon flux. Normalement, j'aurais dû lui faire un sourire à lui faire péter la braguette et peut-être lui bouffer le

gland si l'occasion se présentait. Et là, même pas l'ombre d'une excitation. Rien, nada ! Je suis comme Ross qui a perdu son

son [37](#). Sauf que moi, je sais quelle est la source du problème : elle est petite, blonde avec un surplus capillaire. Il faut que

j'aille direct régler ça.

Je rentre à Bora-Bora, bien décidée à sauver ma nature profonde, c'est à dire me sauver MOI. Je mets ma chanson et file

préparer du café. Je connais la mère Pétra : si elle n'a pas son café, je peux dire adieu à toute conversation digne de ce nom.

Pendant que le café coule, je vais me préparer un bain.

— Phillis ?

Quoi ?

J'ouvre un œil et une horreur rose me regarde fixement. Je vais vomir.

— Phillis, ça va ?

— Jusqu'à maintenant, oui. Putain, Jane ! T'es obligée de faire flipper les gens comme ça ?

— T'avais le sommeil agité, j'avais peur que tu te noies.

— Je n'ai jamais le sommeil agité.

— T'as crié : « qu'on me redonne mon son ! » Ton son de quoi ? T'as eu un souci avec un DJ ?

— J'ai crié ça ?

Putain, mais j'suis grave. Pétra rentre au moment où je sors de la baignoire.

— T'es obligée de te balader à poil ? me demande Pétra le regard bourru.

— Oui, pour vous faire réaliser ce que vous n'êtes pas. Vous devriez reprendre le sport, mes grosses, ça vous ferait pas de

mal. J'ai cru apercevoir des capitons disgracieux qui squattaient un peu vos hanches.

— Phillis, tu as décidé de mourir de bon matin ? grogne Pétra.

— Moi je me mets au régime lundi, soupire Jane. Et cette fois-ci, je m’y tiens. Je vais tester le régime sans gluten.

— Sans gluten ? répète Pétra.

— Oui, c’est nouveau, j’ai vu que Marianne James en disait du bien.

— Grosse, arrête de suivre les conseils de celles qui font le double de ton poids.

— Phillis, ta méchanceté ne m’atteindra pas. Je suis étanche à ta vilénie.

— Tu ferais mieux d’être étanche à la cellulite, dis-je en me mettant de la crème.

— Et sinon, tu comptes rester nue toute la journée ? demande Pétra.

— Pourquoi pas.

Une fois prête, je les rejoins sur la terrasse. J’ai ramené quelques croissants et je vois qu’elles se font plaisir. Je décide

d’attaquer direct :

— Pétra, change de taf.

— Quoi ? crie Pétra.

— Non, sérieux : il en va de ma survie.

— Ne remets pas Valentine sur le tapis.

— Phillis, laisse-nous déjeuner tranquillement, j’ai appris que lorsqu’on mangeait dans de mauvaises conditions, c’est

comme si les calories étaient doublées, balance Jane en s’étouffant à moitié.

— Jane, tu as dû t’engloutir trois croissants, alors tu n’es plus à ça près.

— Phillis, s’il te plaît, arrête avec Valentine. Je te le demande comme un service, supplie presque Pétra.

— Tu me frustres, putain ! Je ne suis pas faite pour être frustrée. Je n’y arrive pas.

— Fais un effort.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire « faire un effort ».

— Phillis, souffle Pétra.

— Elle m'obsède, tu le sais que quand je ne peux pas avoir un truc, ça tourne à l'obsession.

— Je comprends, ça me fait ça quand je suis au régime, enchaîne Jane.

— Jane, tu es au régime un jour par semaine, alors ça va. Moi, là, on me demande de ne pas la toucher tant que Pétra bosse

avec elle. Du coup je te le redemande : change de taf.

— NON !

— Pétra.

— Phillis.

— Je suis ton amie ou merde ?

— Tu te fous de moi ? C'est ma boss, bordel ! Pour toi c'est juste une chatte que tu ne peux pas avoir. T'as un problème,

vraiment.

— Allez, juste une fois.

— C'est ça le souci. C'est que tu vas te la faire une fois et tu ne la rappelleras plus jamais. Et moi, je devrai aller bosser

avec elle tous les jours.

— Donc tu veux me voir dépérir ?

— Ferme-la, Phillis.

— J'aime ces moments d'harmonie et de paix qui règnent dans cette maison, sourit Jane.

— Je vais à la douche, râle Pétra.

— Et moi je me tire, dis-je en sortant d'un pas rapide.

— Et vous me laissez seule avec les croissants ? J'ai peur. Revenez ! crie Jane, désespérée.

[37](#) • Le son de Ross : dans un épisode de Friends, Ross pense posséder un « son » en musique et Phoebe en est même jalouse. Ouais, je me doute que si tu ne l'as pas vu, c'est pas très clair, mais d'un autre côté est-ce normal de ne pas avoir déjà regardé chaque épisode 46 546 fois ? Non, je ne pense pas !

**Parce que techniquement,
quand ça glisse, c'est mieux**

Samedi 17 mai 2014, 21h

Je suis complètement fourbue. Je viens de prendre une douche après cette journée de fou. Je n'ai même pas la force d'aller

manger. Je pense que je vais aller directement rejoindre les profondeurs de mon pieu. Je suis KO, mais c'est le genre de

fatigue positive qui te dit : *t'es défoncée, Jaja, mais tu t'es éclatée*. Oui, parce que c'est exactement ce qui s'est passé. Sylvie,

sous ses airs mal aimables au possible, m'a mise dans les meilleures conditions pour aborder cette nouvelle expérience. Et

puis cette vitesse ! J'adore ce genre de sensations. Je pense que l'Ancien sera content du reportage, ça changera du dernier que

j'ai réalisé où j'ai pas mal chié dans la soupe.

Elle existe cette expression ?

Chier dans la soupe ?

Alors que je m'interroge sur les termes exacts, j'entends frapper.

Heu ?

Je n'ai rien commandé.

Quoique maintenant que j'y pense, je ne serais pas contre un plateau de fromages avec un bon verre de rouquin, en fin de

compte. J'enfile vite de quoi être présentable, c'est-à-dire un short, un soutif et un débardeur, et fonce vers la porte avec la

serviette qui tombe de ma tête. Putain, mes cheveux mouillés inondent mon dos. *Bordel, Jaja ! T'es trempée maintenant, paye*

ton boulet.

— Quel spectacle. C'est un concours de tee-shirt mouillé ? me lance Barrons de l'autre côté de la

porte.

Il tient une bouteille de champagne et deux coupes, il est... si sûr de lui ! Lui aussi a les cheveux humides, mais bizarrement

ça le rend encore plus magnétique. Est-ce possible ? *Allez, Jaja, tu es Larusca, ne te laisse pas avoir !* Ça serait bien

d'ailleurs que Larusca ferme la bouche, arrête de baver et le renvoie vite fait dans un périmètre qui soit hors de portée de ses

problèmes libidinaux.

— Exactement, mon cher Barrons, et comme je suis seule, je suis sûre de gagner.

Mais qu'est-ce que ce trou de balle fait ici ? Ce trou de balle, c'est juste l'homme, tu sais, celui qui pue le cul à cent

kilomètres à la ronde. Et quand je dis « puer le cul », c'est pas juste un peu, parsemant quelques lichettes par-ci, par-là. Non,

non, pas là non ! T'es pas juste asphyxiée, t'as carrément l'odorat au fin fond de ta culotte. Et je peux te dire que t'as pas que

l'odorat qui s'y trouve... Je sais très bien ce qu'il vient faire. Il utilise les grands moyens, ce pourceau. Putain, il pue le cul,

c'est insupportable ! *Arrête, Jaja, ne te laisse pas manipuler. Tu vaux mieux que ça. Tu vaux mieux que ce type ! Sois forte.*

Sois Larusca, merde !

— Je viens fêter ma victoire.

— Ici ?

— Tu préfères ma chambre ? C'est vrai qu'elle est plus grande.

Forte ?

Comment on fait déjà ?

— Je ne suis pas intéressée, Barrons.

— Tu n'as jamais su mentir.

— Tu n'as jamais su avoir du tact.

— Je sais, mais bon, ce n'est pas ce que tu recherchais dans notre relation.

— Relation ?

— Allez, laisse-moi entrer, murmure-t-il en avançant d'un pas.

— Non.

— T'étais moins difficile, avant.

— Oui, avant j'écartais les cuisses dès que je te voyais, mais ça, c'était avant.

— T'es avec Campana ?

— Quoi ? Quel est le rapport ?

— Je le vois, moi, le rapport. Alors t'es avec lui ?

— Oui... non. Là n'est pas la question, putain !

— Tu ne sais pas si tu es avec lui ?

Ben non.

Ma vie est moisie. Genre, la bonne dose d'humidité dont tu ne te remets jamais.

— C'est pas un type fréquentable.

— C'est marrant, c'est exactement ce qu'il m'a dit de toi.

Il se met à rire. Le rire du mec qui est persuadé d'avoir ce qu'il veut. Sauf que la seule chose qu'il aura de moi ce soir, c'est

ma porte dans son blase.

— Écoute-moi, Barrons. Tu vas prendre ton champagne, ta bite et tout ce qui va avec, puis tu vas aller faire ton numéro de

charme à quelqu'un d'autre. Ça ne prend plus avec moi.

— Tu essaies de te convaincre, là ?

— Bonne soirée, Barrons, soufflé-je en fermant la porte.

PUTAIN !

Mes jambes me lâchent et je suis obligée de m'accroupir dos à la porte. Je reviens dix ans en arrière... et ce n'est pas beau à

voir. Je ne suis plus cette adolescente complexée qui pensait que ce mec était la solution à tout.

Allez, Jaja, bouge ton boule, sois fière de toi. Maintenant tu te lèves, tu mets du son et tu retrouves cette putain de positive

attitude. Je vais enclencher mon iPod. Treasure de Bruno Mars envahit ma chambre d'hôtel et j'essaie d'oublier tant bien que

mal qu'un type sexy est peut-être encore derrière ma porte. Il n'a qu'à se pignoler en pensant à moi. Ça sera un juste retour des

choses. J'ai toujours les cheveux trempés mais, bizarrement, ça me semble bien insignifiant maintenant.

« I got to tell you a little something about yourself

J'ai à te dire un petit quelque chose sur toi

You're wonderful, flawless, ooh you're a sexy lady

Tu es merveilleuse, parfaite, ooh tu es une femme sexy

But you walk around here like you wanna be someone else

Mais tu te promènes ici, comme si tu voulais

être quelqu'un d'autre

I know that you don't know it, but you're fine,

so fine (fine so fine)

Je sais que tu ne le sais pas, mais tu es belle,

si belle (belle si belle)

Oh girl I'm gonna show you when you're mine,

oh mine (mine oh mine)

Oh ma belle je vais te le montrer quand tu seras à moi,

oh à moi (à moi oh à moi)

Treasure, that is what you are

Trésor, voilà ce que tu es

Honey you're my golden star

Ma douce tu es mon étoile dorée

You know you can make my wish come true

Tu sais que tu peux réaliser mon souhait

If you let me treasure you

Si tu me laisses te chérir

If you let me treasure you ooooh oh ooooh

Si tu me laisses te chérir ooooh oh ooooh

Pretty girl, pretty girl, pretty girl you should be smiling

Jolie fille, jolie fille, jolie fille tu devrais sourire

A girl like you should never live so blue

Une fille comme toi ne devrait jamais vivre si triste

You're everything I see in my dreams

Tu es tout ce que je vois en rêves

I wouldn't say that to you if it wasn't true

Je ne te le dirais pas si ça n'était pas vrai » [38](#)

Je suis à fond dans la chanson, comme si le Bruno l'avait écrite pour moi, quand mon téléphone vibre dans la poche de mon

short. Dans mon short, j'ai dit... ne nous emballons pas. Je n'en suis pas encore là, même si ça ne devrait pas trop tarder.

4B

...

...

...

Putain, 4B !

Je répète : PUTAIN DE BORDEL DE MERDE ! 4B !

Je sautille comme un chamois sous acide. Heureusement que je suis seule dans ces moments d'absence. *Allez, Jaja, prends un*

air détaché.

— Oui ?

Pas mal, continue sur ta lancée, surtout ne couine pas, jamais, ça serait révéler ta faiblesse. Et tu n'es pas faible.

— Lee ?

— Elle-même.

C'est normal d'avoir le cœur qui est prêt à se faire la malle pour éviter de subir ce carnage téléphonique ?

— Ta journée s'est bien passée ?

— On peut dire ça, oui.

— Tu es seule ?

— C'est tout ce qui t'intéresse ?

— À ce moment précis, oui.

— Eh bien non, j'ai toute l'équipe technique qui est venue faire une révision de ma carrosserie. D'ailleurs, je ne vais pas

tarder à te laisser parce que j'en ai un qui me soulève le capot et je sens venir la fuite.

— Très fin.

— Comme toujours.

— C'est Bruno Mars que j'entends ?

— Oui, ce cher Bruno me fait une déclaration et j'adore ça.

— Donc tu es seule.

— Oui, putain ! Je suis misérablement seule, c'est ça que tu veux entendre ?

— Oui.

— Tu m'emmerdes.

— Je sais.

— Non mais, sérieux, comment tu fais pour me faire passer de l'excitation ultime à l'envie de te foutre une châtaigne dans la face ?

— L'excitation ultime ? Tu es excitée, là ?

Il n'a pas le droit de me demander ça. Bien sûr que je suis excitée, quelle question !

— Je t'arrête tout de suite, il est hors de question que je me touche par téléphone.

— Dis-moi qu'il ne s'est rien passé avec l'autre têtard.

— L'autre têtard ?

— Lee.

— À quoi tu joues ?

— Pourquoi tu ne réponds pas ?

— Parce que tu ne le mérites pas.

On frappe à la porte.

Oh putain !

Oh putain !!

Oh putain !!!

Il ne manquait plus que ça ! C'est l'autre abruti qui vient retenter sa chance. Mais ce n'est pas possible d'avoir autant la

poisse. J'ai vraiment dû être une énorme pute dans une vie antérieure pour mériter ça. Je cours dans la salle de bain. Avec un

peu de chance, il n'aura pas enten...

— C'est quoi ?

— Rien.

— J'entends frapper, Lee, ne me prends pas pour un con.

Ça frappe de plus en plus fort. Je suis en train de me trémousser comme si j'avais la vessie pleine. Je panique. Vraiment.

Et l'autre qui va défoncer la porte.

— Lee, va ouvrir. Si c'est lui, tu me le passes.

— Quoi ?

— Va ouvrir cette putain de porte.

— Déjà, tu vas te calmer direct. Tu sais où tu peux te foutre ta phrase ?

— Lee.

— J'y vais, mais pas parce que tu me l'as demandé !

— Si tu veux.

Je me rapproche de cette porte et je suis prête à jeter le regard le plus noir à ce nuisible, à ce fumier de putois d'enculeur de

mouches.

— Je te rappelle.

— Non, reste en ligne.

Il est cinglé. Ce type est cinglé.

J'ouvre la porte et mon cœur qui était parti quelques minutes plus tôt est revenu me faire un moon-walk. Ce qui pour un cœur

qui n'a pas de pieds n'est pas chose aisée.

Je découvre un 4B au regard noir avec un téléphone à la main, et son casque dans l'autre. Je dois être en train de rêver.

Bientôt, un nain ou un unijambiste viendront se joindre à nous. Il s'avance et je n'ai pas bougé d'un pouce. Il avance toujours et

m'oblige à reculer. Il ferme la porte avec son pied, jette son casque et son portable et me prend le visage.

— J'ai cru que tu n'ouvrirais jamais cette putain de porte.

— Je t'ai dit qu'on s'occupait de ma ca...

— Ferme-la, me glisse-t-il en glissant justement sa langue dans ma bouche.

Il continue de marcher tout en m’embrassant et j’arrive au bord du lit.

— J’ai cru devenir fou.

— Je te rassure, tu l’étais déjà.

— Si ce type avait été là, je pense que je l’aurais massacré.

— Je vais lui dire de rester dans le placard, alors.

— Ne joue pas avec ça, je n’ai pas d’humour sur le sujet.

— Tu n’as pas d’humour tout court.

Il me pousse et je me retrouve sur le lit. Il pose un genou sur le matelas et m’oblige à reculer. Il enlève son tee-shirt en

l’attrapant par l’arrière et en le faisant passer par-dessus la tête. C’est hyper sexy. Je n’ai pas le temps de suivre le fil de mes

pensées que je n’ai plus de débardeur et plus de short.

— Tu n’as pas de culotte ?

— Si, elle est cachée dans mon vagin.

Après « Trouver Charly », « Trouver la culotte de Jaja ».

— Insupportable.

— Je sais.

Tout en me disant ça, il m’embrasse de partout. Mon corps se réveille. Je suis complètement folle de lui, de sa bouche, ses

mains, son joli p’tit cul.

— Désolé, Lee, mais je suis trop excité là.

— Ah bon ? Parce que moi pas du tout, haleté-je.

— Tu n’es pas crédible.

— Je sais.

C’est sûr que là, je n’ai aucun souci de sécheresse vaginale. Je me souviens qu’une fois, on avait

évoqué le sujet avec Jane

qui avait une patiente qui en souffrait. Eh ben l'angoisse ! C'est le genre de petit inconvénient, certes pas dramatique, mais qui

peut vous gâcher la vie.

Pourquoi ?

Parce que techniquement, quand ça glisse, c'est mieux. D'autant que plus c'est sec, plus la queue frotte, et plus la queue

frotte, plus c'est irrité, et plus c'est irrité... plus c'est sec. Une sorte de cercle vicieux sans fin qui peut venir à bout d'une

chatte, aussi téméraire soit-elle. Jane m'avait d'ailleurs expliqué avec ses termes vulgaires et très grossiers qu'on

recommandait aux patientes de faire l'amour régulièrement, parce que « l'exposition de nos tissus intimes au sperme prévient

la sécheresse vaginale. Le liquide séminal masculin est en effet riche en prostaglandines, protéines et vitamines. Résultat : il

nourrit et apaise les muqueuses féminines. »

Eh oui, le foutre est reconnu d'utilité publique. À quand le foutre à se tartiner sur le visage pour faire partir nos rides du

lion ?

J'oublie la sécheresse, les prostaglandines de mon cul, les muqueuses et je me concentre sur ce qu'il est en train de me faire.

La dernière fois qu'on a vraiment baisé, c'était dans ma chambre quand je l'ai revu après ces longs mois d'absence. Ça fait du

bien. Mon corps le remercie. Il continue son exploration Jajabesque et je me laisse aller. Ce n'est pas le foutre qui est d'utilité

publique, c'est ce connard sexy de 4B. Il sait exactement me toucher là où il faut. Il me prend par les hanches et me fait

pivoter. Je suis maintenant au-dessus de lui. Je l'observe. Je me mets à califourchon sur lui alors qu'il est couché. Oh putain,

merci, j'ai toujours mon soutif. Imagine le drame si je l'enlève. « Un homme retrouvé mort étouffé

dans une chambre d'hôtel. »

J'ai l'image de mes seins tombant sur le visage de 4B.

Je pourrais le nifler [39](#).

Tiens, prends ça, maraud !

Ça, c'est pour me faire devenir folle ! Ça, c'est pour la pouliche ! Ça, c'est pour... Putain, ses doigts se promènent sur mon

ventre et se faufilent sous mon soutif.

Adieu 4B, je t'aimais bien.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de l'enlever.

— Pourquoi ?

Il est surpris.

— Si je te le dis, je pourrais perdre en crédibilité sur ma bonnasse attitude.

— Lee, je t'ai déjà vu nue... et pas qu'une fois, me murmure-t-il en se relevant pour qu'on se retrouve assis tous les deux.

Du coup, dans ces conditions, la nifle me semble plus compliquée.

— Disons que l'élasticité mammaire n'est pas mon point fort.

Il se met à rire. Quel connard.

— Je ne te permets pas de te moquer.

— Lee, je connais tes seins.

— Je pourrais te fouetter avec si je voulais.

— Eh bien, fais ce que tu veux, mais là tout de suite, j'ai juste envie de les voir.

Il dégrafe lentement mon soutien-gorge et j'ai l'impression qu'ils vont tomber et toucher ses cuisses.

— Regarde-moi, Lee. Tes seins vont bien, détends-toi.

— Tu ne vas pas te faire une écharpe avec ?

— Il ne fait pas assez froid.

— Bâtard.

Son regard change et il n'a plus envie de jouer, il m'embrasse tout en me pénétrant. Il a toujours cette faculté de croisement

avec le fameux poulpe parce que je sens ses mains partout.

Merci d'avoir attendu ce moment avant de faire intervenir Passe-Partout dans mon rêve. Parce que là c'est juste le pied

absolu.

[38](#) • Treasure : chanson de Bruno Mars, extraite de son deuxième album studio *Unorthodox Jukebox*, sorti en 2013 sous le label Atlantic.

[39](#) • Nifler : après la bifle dans le premier tome, la nifle dans le second. Alors si tu te sers des deux neurones qu'il te reste, tu combines gifle et nichons et tu as la réponse à ton questionnement. Par contre, attention, la nifle est un peu compliquée à réaliser si tu fais un 75 A. Tu risques de te blesser.

19

Je suis une Dori

« P. Sherman, 42 Wallaby Way, Sydney ! »

L'iPod continue son petit bout de chemin et nous embarque dans l'univers de Björk :

« *Sshhhhhh*

It's oh... so quiet

C'est oh... tellement silencieux

Sshhh shhhh

It's oh... so still

C'est oh. . . Tellement calme

Shhhhh shhhh

You're all alone

Tu es toute seule

Shhhhh shhh

And so peaceful until...

Et si paisible jusqu'à ce que...

You fall in love

Tu tombes amoureuse

Zing boom

The sky up above

Le ciel au-dessus de toi

Zing boom

Is caving in

S'écroule

Wow bam

You've never been so nuts about a guy

Tu n'as jamais été aussi folle d'un gars

You wanna laugh, you wanna cry

Tu veux rire, tu veux pleurer

You cross your heart and hope to die

Croix de bois, croix de fer

'Til it's over and then

Jusqu'à que ça soit fini et alors » [40](#)

Mon 4B se lève pour aller dans la salle de bain. Je me couche sur le ventre et je ne peux m'empêcher de mater ce que m'offre

la vie.

— La vue te plaît, Cupcake ?

— Oui, c'est pas mal.

— Pas mal ?

— Non, en fait c'est plus que pas mal.

Il revient vers moi, et s'assied au bord du lit.

— Je préfère ça.

— Pourquoi t'es venu ?

Il me regarde comme s'il essayait de percer à jour toutes mes pensées.

— D'après toi, Lee ?

— Tu ne peux plus te passer de moi ?

— T'as tout compris, me lâche-t-il en s'allongeant à côté de moi.

J'ai tellement envie de le croire. Je me tourne sur le dos et il en profite pour se positionner au-dessus de moi. Ses mains

encadrent mon visage pour ne pas que je bouge et son poids s'accroît de plus en plus.

— Et Vito ?

— On en parle plus tard, s'il te plaît, me murmure-t-il en me mordillant l'oreille.

— Ça me plaît.

Je ne veux pas le contrarier, de toute façon, vu la position, je ne pourrais pas faire grand-chose. C'est bizarre d'ailleurs cette

zone, l'oreille. Dès que sa langue se promène à côté, ça m'excite un max, genre zone érogène n°568, mais en même temps je

me dis : « Putain, Jaja, tu t'es bien fait les oreilles, ce matin ? Ça serait ballot que sa langue te fasse office de coton-tige. »

— Ça t'arrive d'avoir des angoisses ? Des peurs ? me sort-il d'un coup.

C'est quoi cette question ? C'est mon oreille qui lui inspire ça ?

— Moi ? Jamais.

Il caresse mon menton avec sa langue alors je continue de parler.

— Si... plein.

— Lesquelles ?

— Y'en a tellement. Les gants en cuir, les handballeurs, avoir des gens derrière moi au cinéma... la liste est longue.

Non mais, sérieux si je faisais une liste de toutes mes angoisses, ça prendrait un livre entier, parce que je peux ajouter aussi

les parkings souterrains. Même Usain Bolt [41](#) ne fait pas le poids face à moi quand je me mets à courir à chaque crissement de

pneu ou bruit suspect. Il y aussi les poids lourds qui m'obligent à faire une noisette dans mon slip dès qu'un quinze tonnes se

rabat sur moi.

On peut aussi trouver la coupe de Mireille Mathieu, mais ça, ça doit venir d'un traumatisme capillaire lié à l'enfance. Puis

les sourcils de Domenech, j'aimerais d'ailleurs qu'on m'explique pourquoi il a le sourcil tout noir, en plus d'être touffu ?

Les pigeons aussi ça me fait vite paniquer. Je devrais plutôt dire : se faire attaquer par un troupeau de pigeons me fait

paniquer. Bon ok, ce n'est pas vraiment un troupeau et en général les attaques ne sont pas intentionnelles. Mais malgré tout, je

peux dire que souvent, quand ils volent en bande, ces cons, ça fout sacrément les jetons. Alors je les feinte, je leur fais des

coups de vice pour les éviter, je transpire et je fais une ou deux gouttes dans mon tanga. Puis en plus, c'est pas comme si le

pigeon était l'oiseau le plus craquant de la terre. Hein ? Le pigeon est loin d'être ton ami.

Suis-je seule dans ce cas ?

Je ferme les yeux parce que je m'apprête à dire une chose que je vais sans doute regretter.

— Mais je crois que ma plus grande trouille, c'est la dépendance.

— La dépendance ?

— Oui, dépendre de quelqu'un. Se rendre compte qu'on ne peut plus vivre sans lui. C'est ça ma plus grosse angoisse. Mes

parents, les filles... Si je devais les perdre, je ne sais pas si je m'en remettrais.

— Lee, tu...

— Et puis un truc que je ne pourrais jamais t'avouer, c'est que je suis en train de ressentir la même chose pour toi. Ne

t'attends pas à que je te le dise un jour parce que j'aurais l'impression de me mettre à nu et je le supporterais pas.

Il est surpris. Il ne s'attendait pas à ça et moi non plus. Ses yeux émeraude me fixent. J'ai la sensation qu'il veut me dire

quelque chose, mais il m'embrasse. Doucement au début puis plus passionnément. Je le laisse faire. Il me fait l'amour comme

jamais. Je ne sais plus où je suis ni ce que je viens de dire. Je suis une Dory « P. Sherman, 42 Wallaby Way, Sydney ! » [42](#)

Je me réveille en sursaut. Je viens de faire un cauchemar.

Putain, où suis-je ?

Je sens un bras autour de moi. Tout se reconnecte vite. Je me souviens. Le syndrome Dory s'est envolé. Ouf, c'est déjà ça.

Quoique. *Oh, bordel, Jaja, tu lui as avoué quoi ? Mais t'es cinglée ! Vraiment.*

Je le regarde dormir, il est paisible. *Ce type fait mille bornes pour te voir et toi tu lui declares tout.*

Je veux qu'on me lapide en place publique... Je veux qu'on...

— Il est quelle heure ? me demande une voix endormie.

Putain, j'ai mon train à 8h et je n'ai même pas mis le réveil. Je suis à la ramasse la plus totale. Je suis complètement à la

merci d'un gland. La Syphilis me lapiderait elle-même si elle apprenait ça, et avec des lames de rasoir en prime.

Je regarde mon portable :

— 5h.

Ouf, tout n'est pas perdu.

— Faut que j'y aille.

Quoi ? Déjà ?

Je dois faire des yeux de mэрou parce qu'il se justifie.

— Oui, j'ai pas mal de trucs à faire aujourd'hui. Je prends une douche et je dois te parler d'un truc.

— Une douche ? À 5h ?

Il se lève, nu, toujours aussi désirable...

— Au lieu de mater, viens.

Je ne répons rien, je crois que j'ai buggé. J'ai tellement buggé que je n'ai pas réalisé qu'il m'y emmenait.

— T'es pas du matin, toi ?

— Non. D'ailleurs, si tu comptes mélanger nos langues, j'aimerais bien me brosser les dents avant.

— Quel romantisme, Cupcake !

Romantisme ?

Il me parle de romantisme ? À 5h du mat', en prime.

Mais c'est quoi au juste le romantisme ? Je me suis toujours posé la question. Je ne pense pas être quelqu'un de romantique,

mais au final nous le sommes tous un peu... à notre manière. Nous le vivons juste différemment.

— Lee, brosse tes putains de dents et rejoins-moi, grogne 4B en me sortant de ma réflexion.

— J'aime quand tu me dis des mots doux.

Je me brosse les dents et je le rejoins. J'ai à peine posé un pied dans la douche qu'il me plaque face à la paroi en me tenant

la nuque.

— C'est vrai que dans cette position, le lavage de dents n'était pas nécessaire, dis-je avec un sourire.

— Toujours trouver des solutions est mon leitmotiv, Cupcake.

Après cette pause baise/douche, je le sens tendu. Ben merde, normalement le sexe c'est censé nous détendre les orifices...

enfin surtout les miens, en y repensant.

— Ça va ? osé-je lui demander.

Il prend appui contre le mur et inspire longuement.

— Quand j'ai entendu sa voix hier, j'ai cru devenir cinglé.

— Je...

— Laisse-moi parler. J'ai raccroché, fermé les yeux et je t'ai de suite imaginée avec lui. J'ai cassé deux chaises dans le bar

pour me calmer. Puis comme je n'étais toujours pas calmé, je suis allé voir Stach à la salle pour boxer un peu. Ça m'a fait du

bien. J'imaginai sa tête et j'arrivais à descendre en pression. Ensuite, j'ai filé à l'hôpital pour prendre le relai de Sara.

J'étais toujours au bord de la rupture. Putain, Lee, je ne supporte pas être dans cet état. Ensuite, avec Sara on a parlé de l'état

de Vito. Une fois que j'ai eu réglé toute la paperasse administrative, je suis venu.

— La paperasse ?

Je suis perdue.

— Vito ne va vraiment pas bien. Il a demandé à être transféré à Palerme d'où la famille est originaire.

— En Sicile ?

— Oui. Il veut finir sa vie là-bas.

— Je comprends.

— Je pars avec lui, Lee.

Heu non, là je ne comprends pas. Enfin si... mais je ne veux pas. Mon cœur a arrêté son moon-walk et court se pendre avec

mon intestin grêle.

— Tu sais combien de temps ?

— Jusqu'à la fin.

— Vous partez quand ?

— Lundi.

— Déjà ?

— Le temps joue contre nous. J'ai fini de remplir tous les papiers hier matin. Puis j'ai sauté sur ma moto pour venir ici. On

va fermer le bar. Je ne sais pas encore comment gérer ça. Sara vient avec nous, du moins au début.

Je ne sais pas quoi dire. Il y a quelques heures, je lui avouais mes plus grandes angoisses et voilà qu'elles me sautent au

visage.

— Lee, dis quelque chose, souffle-t-il en se rapprochant de moi.

— Tu veux que je te dise quoi ?

— Ce que tu ressens.

— Je ne sais pas. Je trouve ça bien pour Vito ce retour aux sources et en même temps, je me dis que toi et moi, on est

condamnés à ne jamais être ensemble.

— C'est ce qui nous rend plus forts.

— Je ne suis pas forte.

Il est sur moi. Il soulève mon menton et m'oblige à le regarder.

— Lee, ça va aller

— Tu attends quoi de moi ?

— Comment ça ?

— On est quoi, au juste ? Parce que là, j'ai du mal à nous situer. Nous avons une relation ? Nous avons une relation

exclusive ? Nous avons...

— J'ai envie de dire oui, mais après je ne sais pas comment tout ça va évoluer.

— Tu ne sais pas ?

— Lee.

— Si je te dis que je vais aller me faire tringler par le premier abruti qui passe, tu ne sauras pas non plus ?

— Putain, Lee, tu cherches quoi, là ?

— À comprendre.

— Il n'y a rien à comprendre. On vit le moment, voilà.

— Voilà ?

— Mets-toi à ma place.

— C'est ce que je fais.

— Non, si tu t'y mettais, tu ne me poserais pas ces questions ridicules.

— C'est ridicule de vouloir savoir ce que je représente pour toi ?

— Mais merde, Lee, je viens de me taper mille kilomètres pour être là, ça ne te suffit pas ?

Il fait demi-tour et tourne en rond comme un lion en cage.

— Je ne sais plus, dis-je dans un souffle.

— Tu m'en demandes trop.

Je suis dans le train qui me ramène à Bora-Bora. Je ferme les yeux et je revois 4B avant de fermer la porte, avant de savoir

que je ne le reverrai plus avant un bon bout de temps. Je revois aussi Barrons sortir d'une chambre lambda au moment où je

partais et me faire un grand sourire... Comme si j'en avais quelque chose à battre qu'il soit allé défourailler ailleurs.

J'essaie de me concentrer sur le magazine que j'ai acheté avant de partir, pour ne pas chialer comme cette connasse de Lottie.

Je feuillette les pages sans vraiment me concentrer. D'un coup, je remarque un gros plan sur une meuf avec une bouche

tellement botoxée que celle d'Angelina Jolie pourrait presque paraître naturelle. Je regarde plus attentivement, c'est une pub

pour un soutif. Ça attire mon attention. « Dans un jogging à 9 km/h, un sein oscille de 6 cm de haut en

bas et de 9 cm de droite à

gauche. Maintenant, imaginez un mouvement de 35 km/h ».

Quoi ?

Putain, mais c'est qu'elles sont scientifiquement poussées maintenant les pubs, c'est plus juste une bombe aux gros nibards

qui te dit de la regarder dans les yeux. J'imagine les tests pour connaître toutes ces précisions. Et moi, avec mes seins qui

m'arrivent aux genoux ? En gros, ils sont en train de me dire que je vais m'assommer avec en courant ? J'ai toujours su que la

course était dangereuse pour ma santé.

Mon portable. Jane.

— Ma Jaja, tu arrives à quelle heure ?

— 16h.

— C'est bon, je suis du matin, mais je serai là.

— Merci.

— Ça va ?

— Oui. J'ai la preuve sous les yeux que je ne pourrai plus jamais aller courir.

— Bon, je te laisse, j'arrive à l'hôpital. À tout à l'heure. Tu m'as manqué.

[40](#) • It's Oh So Quiet : chanson chantée en 1951 par Betty Hutton, écrite par Hans Lang et Bert Reisfeld en 1948, reprise en 1995 par Björk. Elle est sortie en 1995 sur l'album *Post*.

[41](#) • Usain Bolt : athlète jamaïcain, spécialiste du sprint, sextuple champion olympique et huit fois champion du monde, détenteur de trois records du monde : 100m (9'58), 200m (19'19) et 4×100m (36'84). Alors, ça te la coupe l'ami ? Je comprends, moi aussi !

[42](#) • Dory : personnage secondaire dans le dessin animé *Le Monde de Nemo*. C'est un poisson chirurgien ayant des « troubles de la mémoire immédiate » et qui répète tout au long du film cette phrase mythique : « P. Sherman, 42 Wallaby Way, Sydney ! »

20

Tu t'es ratatiné les baloches tout seul

en faisant du parachute ascensionnel

nu comme un ver ?

Vendredi 23 mai 2014

Je suis à l'agence, en train de nettoyer machinalement mon appareil photo. J'ai la tête dans les profondeurs de mon anus et

j'ai l'impression qu'elle n'est pas près d'en sortir. Hier soir, avec les filles, on a un peu abusé de la touffe, comme la veille et

l'avant-veille et je crois que mon corps a du mal à suivre le rythme. Ça va faire une semaine que je n'ai plus revu 4B et que je

reçois des nouvelles au compte-goutte et disons que je le vis aussi bien que la première fois que ma mère m'a coupé la frange.

Je me suis payé un escalier pendant tout mon CM2. Je peux dire que ça marque une petite fille. Je revois encore Jeremy

Piochot m'appeler « le colimaçon » en pleine récréation alors que je tentais le double saut à l'élastique avec ma cop's Steph

Boussin.

Non mais, sérieux, pourquoi à un moment donné on se prend un excès de confiance et on se dit « Ça ne doit pas être très

compliqué de couper une frange ? » On prend les ciseaux et on commet l'irréparable. Oui, pourquoi ? Merde, si des coiffeurs

existent, c'est pour justement éviter ce genre de situation ! Le pire c'est quand tu le fais, que tu te rends compte que t'as

complètement chié, que tu essaies de rattraper le coup et que tu te retrouves avec une mini frange de 0,5 cm au-dessus du front.

Et là, pour éviter de perdre ta dignité, tu oses sortir : « vous verrez, c'est la grande mode ».

Heu ? Où ? Quand ? Dans les années 20 ?

Qui ? Mafalda ?

Sinon, j'ai mangé avec Cindy lundi midi, on a profité d'une de ses courtes escales pour se retrouver. On a pas mal discuté de

ses résultats, de son ascension dans les hautes sphères du tennis mondial. Puis d'un coup, entre l'escalope et le tiramisu, elle a

pris un air hyper sérieux pour me dire qu'elle devait me parler d'un truc important. Là, j'ai un peu flippé : genre la Syphilis

avait raison, elle en a après mon p'tit cul, elle veut susurrer des mots doux à mon entrecuisse. Puis le coup de massue quand

elle m'a proposé de la suivre à Barcelone pour la rentrée, son nouveau centre d'entraînement. J'avais déjà refusé sa

proposition l'an dernier, mais là, je ne sais pas si c'est l'Espagne ou la période actuelle, mais je suis en plein doute. J'ai du

mal à réaliser son offre. J'ai tellement du mal à réaliser que je n'en ai pas encore parlé aux filles, je n'ai pas réussi à trouver

le bon moment. Et puis leur dire quoi ? Je n'ai pas encore pris de décision. Cindy m'a laissé jusqu'au mois de juillet pour

faire un choix, j'ai encore un peu de temps.

— Tu ne connais pas la grande nouvelle ? me sort Lulu de ma torpeur.

— Heu, ben des nouvelles j'en apprends à toute heure, à savoir si elles sont grandes et si c'est *la* fameuse qui t'enflamme les

tétons et te met du soleil dans les baloches, je ne m'avancerais pas.

— Une idée ?

— Tu t'es tapé la squasheuse ?

— Non.

— Tu t'es tapé son entraîneur ?

— Non.

— T'as essayé de te taper son entraîneur et il t'a ratatiné les baloches ?

— Non.

— Tu t'es ratatiné les baloches tout seul en faisant du parachute ascensionnel nu comme un ver ?

— Mais laisse mes baloches tranquilles. Ça te concerne aussi.

— Tu veux que je t'épile les baloches ?

— T'as vraiment un souci, râle Lulu.

— Si on ne peut plus rien dire, alors.

— Tu te souviens de Natasha, la stagiaire qu'on avait eue ? Elle a envoyé un CV à l'Ancien pour obtenir un contrat en

alternance.

J'en aurais recraché mon café si j'étais en train d'en boire un. Je fixe Lulu sans pouvoir sortir un mot. Je me souviens d'elle,

de ses jambes, de son corps et de sa putain de démarche.

— J'en connais une qui aurait préféré m'épiler les baloches avec les dents, non ? me balance Lulu, fier de lui.

— Non mais, on n'a pas besoin d'elle.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'on est déjà trop à l'étroit ici.

— On se serrera. Tu pourras lui prêter ton bureau.

— Jamais !

— Vous pourriez même devenir copines, qui sait ?

— Moi je le sais et la réponse est non.

Il est pas malade le Lulu ? Copine avec cet Alien venu d'un autre monde ? Jamais ! Les meufs comme Gisele Bündchen ou

encore Blake Lively, faut les fuir comme la peste.

Je connais très bien l'adage disant qu'une belle femme, pour paraître encore plus belle, s'entoure exclusivement de thons ! Et

c'est vrai que nous, avec les filles, nous prenons un malin plaisir à le faire mentir chaque jour. En effet, nous sommes aussi

bonasses les unes que les autres. Par contre, ce n'est pas pour ça qu'il faut s'enflammer le slip kangourou et se dire que

n'importe qui pourrait être accepté dans notre club si select de « morues de premier choix ». Déjà,

nous ne sommes pas très

sociables à la base et peu de gens osent s'aventurer dans notre périmètre. Puis, soyons honnêtes, nous ne pourrions jamais, au

grand jamais, être amies avec toutes les Gisele, Blake et les autres. Nous n'avons rien à leur envier, mais faut pas non plus

déconner et en demander trop aux bonnes âmes que nous sommes. Elles sont déjà belles et célèbres, elles ne peuvent pas en

plus nous compter parmi leurs amies, ça serait trop injuste pour le commun des mortels.

Le physique c'est bien, mais ça ne fait pas tout. Enfin en tout cas, nous on ne s'en contente pas.

Quoi ?

Je ne suis pas crédible ?

Pourtant, nous avons établi un raisonnement parfaitement logique. En tout cas, il paraissait logique à 4h du matin et après

avoir ingurgité quatre mojitos.

Pour commencer, l'alchimie ne peut pas avoir lieu parce qu'elles font genre 1,80 m et que nous, avec nos 1,36 m, on doit leur

arriver au mieux, en plein milieu de leurs boobs et au pire on a le nez entre leurs cuisses. Alors bon, ça aurait été sympa si

notre fantasme absolu avait été de tourner le remake « *des ch'tites coquines à Berck* », mais pour les grandes conversations

philosophiques, parler à leur chatte peut déstabiliser... sauf Phillis peut-être en y réfléchissant bien. Ensuite, parce que la

mère de Léo [43](#) ne les a jamais aimées. Et ça, quand même, si c'est pas l'argument ultime, que je rentre à l'instant dans un

couvent de carmélites ! Et pour finir, je dirais que bon, nous sommes bien gentilles, mais sortir avec des meufs qui ont des

prénoms à te donner envie de t'arracher la glotte à la force du périnée, c'est juste pas possible. Tu te vois leur dire « hé,

Gisele, tu bois quoi ? » « hé, Blake, c'est ta tournée ! » C'est pas sérieux, bordel, moi ça me couperait direct l'envie de

boire, et ça, c'est juste inimaginable !

Alors je nie avec la plus grande véhémence le fait d'être un poil jalouse de leur physique et de leur garde-robe qui ne

tiendrait même pas dans tout notre appart de 90 m². Mais quand même, si on avait un truc à leur dire, ça serait sûrement :

« crève, pouffiasse ». En toute amitié, bien sûr.

— Ça va, Poil de cul ? me demande l'Ancien en débarquant au bureau.

— Mouais, ronchonné-je dans ma barbe.

— Je lui ai parlé de Natasha, se moque Lulu.

— Et je n'entends pas de cri. Ça va ?

— Tu ne peux pas faire ça. Pour ma sérénité d'esprit, tu ne peux vraiment pas me faire ça, paniqué-je.

— En alternance, tu lui apprendrais le métier, enchaîne l'Ancien.

— Quoi ? Comme si j'étais son mentor ? Genre, je suis un dinosaure ? Une sorte de fossile ? Qu'on m'arrache le cœur avec

une pince à épiler à l'instant. Je ne veux pas en entendre davantage.

— Ben attends, t'es plus toute jeune, tu commences à sentir le moisi, rit Lulu.

— Et toi, Dick Rivers, ferme-la.

— C'est un coup bas, couine Lulu.

— J'aurais pu te traiter de Forban, je me suis retenue.

Lulu part bouder de l'autre côté de la pièce. Pour lui, les vrais rockers ce sont Gene Vincent, Eddie Cochran, Buddy Holly,

Bill Haley et le King. Une fois, il nous a fait écouter un soi-disant trésor, un enregistrement retrouvé au fin fond d'un tiroir. On

entend le Elvis chanter trente-deux fois la même chanson. J'ai failli mourir alors que lui et l'Ancien faisaient des

commentaires à chaque placement de voix. Je pense même qu'il est sorti s'astiquer, histoire de finir en apothéose.

Pourtant, j'adore Elvis, hein, mais là c'était trop pour mon karma.

— Au fait, Poil de cul, tu t'étais renseignée sur le MMA ?

Oups, la boulette.

— J'ai complètement oublié. Je suis désolée. Je chie dans la panade.

— Ça n'existe pas « chier dans la panade », c'est « chier dans la colle », bougonne Lulu sans se retourner.

— Le résultat est le même, j'ai envie de dire.

— Oui, mais ce n'est pas Français.

— Je vais voir ça avec Stach. J'ai toujours son numéro.

— Merci.

Lulu se lève et on entend *Trouble* d'Elvis :

« I'm only made out of flesh, blood and bone

Je ne suis fait que de chair, de sang et d'os

But if you're gonna start a rumble

Mais si tu entames la bagarre

Don't you try it on alone

Ne le fais pas seul

Because I'm evil, my middle name is misery

Parce que je suis mauvais, mon surnom est la Misère

Well I'm evil, so don't you mess around with me

Oui, je suis mauvais, ne te frotte pas à moi.

I'm evil, evil, evil, as can be

Je suis mauvais, mauvais, autant qu'on peut l'être » [44](#)

Il est 20h et je suis à Aubervilliers. J'ai appelé Stach, mais il n'avait pas le temps de parler. Il préfère qu'on se voie dans son

antre. Je pousse la porte et je suis plongée un an en arrière. Il s'en est passé des choses depuis. Je retrouve cette ambiance :

l'odeur, les bruits... les regards. Non mais, les gars, on dirait des mange sans faim. Je vois mes photos partout dans la salle.

C'est impressionnant !

— Mlle Nitouche, quel plaisir de vous revoir par ici.

Je me tourne et je le découvre à moitié tapi dans l'ombre. Il s'avance vers moi. Un halo de lumière fait ressortir ses traits

marqués.

— Je ne vous dérange pas ? demandé-je toujours aussi impressionnée par son air glacial.

— J'allais manger, vous m'accompagnez ?

Quoi ?

Heu non, pas là.

J'aurais trop peur que ce soit moi qu'il bouffe. Ce mec n'est décidément pas humain.

— J'ai juste quelques questions à vous poser, en fait, ça ne sera pas long.

Allez, Jaja, sois convaincante et arrête de trembler.

— Les gars, à demain ! hurle-t-il à l'intention des boxeurs avant de se diriger vers la sortie.

Il a entendu ce que je lui ai dit ?

— Vous venez ?

— On vous dit souvent « non » ?

— Pas que je me souviene, me sort-il avec un air carnassier.

Putain, l'Ancien, faut vraiment que je t'aime et que tu me verses un salaire pour que je suive ce dangereux spécimen.

Il me tient la porte et me toise. Je me transforme en Kinder Pingouin à l'instant. Il n'y a pas un super-héros qui jette de la

glace ? On a la reine des neiges, mais bizarrement ce n'est pas le personnage qui me viendrait automatiquement en voyant

Stach. Quoiqu'il serait mignon avec une natte.

Mister Freeze ?

— Sachez aussi que la patience n'est pas mon fort.

Je le suis.

Il m'emmène dans un petit resto juste à côté de la salle. Apparemment, c'est un habitué.

— Les gens sont toujours aux petits soins pour vous ?

— Oui, me sourit-il comme s'il voulait me gober en entier.

T'emballe pas du slip à poche, Mister Freeze. On se détend. *T'essaies de te convaincre, Jaja ?*

— J'ai appris que le MMA devait...

— Un verre de vin ? me coupe-t-il comme si je n'avais rien dit.

— Heu, rouge, oui.

— Mina, deux verres de Château Latour 2010, s'il te plaît.

Putain, il ne se moque pas de moi Ted Bundy.

— Je disais donc que j'avais appris...

— Détendez-vous, Mlle Nitouche, ça va bien se passer.

— Vous essayez de me mettre mal à l'aise ?

— Au contraire. Vous vous sentez mal à l'aise ?

— Un chouïa, oui.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes aussi avenant qu'Hannibal Lecter.

Il me fixe avant d'éclater de rire. Même son rire me file la trouille. Les filles, venez me chercher !!!

— Je ne vais pas vous vous faire de mal. Enfin, pas comme vous l'imaginez.

— Vous voyez, c'est le genre de phrases qui vous rend un tantinet psychopathe et moi un tantinet flippée.

Les verres arrivent. Ils tombent à pic.

— Je vous écoute. Et arrêtez de vous trémousser sur votre chaise, vous allez me rendre nerveux.

— Il vous arrive d'être nerveux ?

Il ne prend même pas la peine de répondre, son regard suffit.

— J'ai appris que le MMA allait être autorisé en France, c'est vrai ?

— Non. Qui vous a dit ça ? Treize ? Il s'est moqué de vous.

— Non, ce n'est pas Treize.

— Vous le voyez toujours ?

— Je ne pense pas que ça vous concerne.

— Pauvre petit cœur brisé.

Ne lui jette pas ton verre de vin, Jaja, il est trop bon, c'est impensable.

— Donc, aucune évolution du MMA ?

— J'ai touché un point sensible, on dirait, vous avez arrêté de bouger.

— Vous êtes psy en déviance corporelle, ou bien ?

— Je suis très observateur.

— Écoutez-moi bien, *M. Je-fous-les-chocottes*, je ne suis pas venue ici pour me faire analyser et encore moins pour me faire

tringler, alors laissez tomber ce petit jeu.

— Je ne vous fais plus peur ?

— Je viens de lâcher trois gouttes dans mon joli tanga, alors je ne dirais pas ça.

Son rire résonne encore dans tout le restaurant. Il avance son buste par-dessus la table. Mon instinct de survie me fait reculer.

— Dommage pour le tringlage, me murmure-t-il.

J'en oublierais la raison de ma venue ici. Je suis en train de suer à grandes eaux et de mettre à mal mon déo.

— Vous avez faim ? me demande-t-il sans me lâcher du regard.

— Non, vous m'avez coupé l'appétit.

— Vous aimez le steak tartare ?

— Je n'ai pas faim...

— Deux steaks tartares, Mina.

— Vous écoutez quand on vous parle ?

— Seulement quand ça m'intéresse.

— Vous allez répondre à mes questions ou je suis en train de vieillir de dix ans pour rien ?

— Les autorités semblent déterminées à ne pas changer le statut de la discipline, voire même à l'aggraver. Cependant, je

pense que cette position va être de plus en plus difficile à tenir. À un moment, la demande publique va être telle que l'on va

devoir nous autoriser. En attendant, on considère que c'est dangereux. Parce que faute d'une véritable fédération, ce sont

souvent des charlatans qui s'improvisent profs de MMA. Pour le moment, en Europe, seules la France et la Belgique

s'opposent encore à la pratique de ce sport.

Nos deux steaks tartares arrivent, il s'interrompt quelques secondes avant de reprendre :

— C'est pour ça que tous nos athlètes fuient vers l'étranger. L'entraînement de MMA est autorisé sur le territoire hexagonal,

mais impossible d'organiser la moindre compétition. Les combattants s'affrontent donc en pancrace, une forme light de MMA,

surnommée « French MMA ». Avec toutes ces interdictions, il nous est très difficile de faire venir d'importants sponsors et

donc de gagner de l'argent sur les événements. L'essentiel pour nous est donc de faire la promotion des combattants. « French

MMA », c'est pour rappeler qu'ils sont des combattants de MMA, aptes à aller combattre à l'étranger, ce qui est le but ultime.

Notre organisation n'est qu'un tremplin. Mais ça, vous le saviez déjà, n'est-ce pas ?

Je le fixe sans rien dire.

— Ça vous satisfait, Mlle Nitouche ?

— Oui, merci.

— Vous ne mangez pas ?

— Je vous ai dit que je n'avais pas faim. Vous devriez plus écouter les gens, lui dis-je en me levant.

— Il est en train de gâcher sa chance. Il faut qu'il retourne là-bas.

Je me fige.

— Je n'ai pas besoin de vous dire de qui je parle ?

Je préfère m'éloigner.

— Ça ne me concerne plus. Merci pour vos réponses et pour le verre. Je dois y aller.

— Au plaisir de vous revoir, Mlle Nitouche.

Je me dépêche de sortir. J'ai besoin de prendre l'air, de respirer.

J'appelle Pétra, j'ai besoin d'entendre des mots rassurants.

— Mais putain, chaton, t'es passée où ?

— Moi aussi je suis contente de te parler.

— Tout va bien ?

— Oui, j'arrive. Vous avez prévu quelque chose ce soir ?

— Phillis est en train de danser à moitié nue sur la terrasse.

— Sur quoi ?

— C'est ça qui m'inquiète, il n'y aucune musique.

— Effectivement, ça me semble problématique.

— Rentre, chaton, je crois que Jane va l'accompagner.

— J'arrive.

[43](#) • La mère de Léo : non je ne parle pas de Léo Turpin, ton pote de 5e, mais bien de Leo DiCaprio. Oui, le gars s'est tapé les deux bombes et les a éjectées comme les daubes qu'elles sont. Elles n'ont malheureusement pas passé l'épreuve belle-maman. On en est toutes là, d'ailleurs. Non ?

[44](#) • Trouble : chanson de rock'n'roll écrite par Jerry Leiber et Mike Stoller, dont l'interprétation la plus connue est celle d'Elvis Presley dans le film *Bagarres au King Créole*, en 1958. Label : RCA Victor.

21

Viens nous rejoindre

mais garde ton soutif,

on a déjà un paillason !

Samedi 24 mai 2014

J'émerge au ralenti. Je crois que j'entends Jane chanter de la salle de bain. Hier, sous sommes restées sur la terrasse en fin de

compte, mais putain, quelle soirée ! Je me revois rentrer de mon entretien avec Stach dans un état second et découvrir la

Syphilis et Jane en sous-vêtements, en train de danser. Pétra m'avait expliqué qu'elle avait dû mettre de la musique parce que

la scène devenait vraiment trop surréaliste. Dès que cette garce de Phillis m'a vue, elle s'est mise à hurler : « Viens nous

rejoindre mais garde ton soutif, on a déjà un paillason ! », ce à quoi j'ai répondu : « Si on ne regarde que ton bas, on a du mal

à savoir si t'es de face ou de dos ». Ensuite, je me suis déshabillée et les ai rejointes en me disant que ce n'était pas du tout le

moment de leur parler d'un éventuel déménagement.

Je me dirige vers la cafetière, l'herbe de Dédé qu'on s'est fumée hier me renvoie à la face mon état vaporeux. J'entends des

grognements. Je lève la tête et remarque Pétra en train de se battre avec le filtre à café.

— Putain, mais je vais te tuer petit enulé de bâtard de mort !

Dans ces moments-là, il faut faire comme si de rien n'était, ne pas répliquer, s'asseoir et attendre que la tempête Pétra passe.

— J'ai envie d'un café, moi, balance Phillis en débarquant avec... heu... comment pourrait-on appeler ce qu'elle porte. Un

voile ? Un mouchoir ?

Pétra se retourne et lui lance son regard de killeuse.

— Ne me cherche pas, Phillis Pine, sinon je passe mes nerfs sur toi au lieu de les passer sur cette pute de cafetière.

— Tu portes une culotte fendue ? remarqué-je en grimaçant.

— Oui, je devais sortir hier soir et on était dans un tel état que je me suis endormie avec.

— Et ce voile qui ne sert à rien, t'as décidé de l'enfiler quand ?

— En me levant. Je sais que vous n'êtes pas du matin alors je voulais vous vendre du rêve.

— La seule chose que tu nous vends, c'est ta chatte. Putain, mais on voit tout, tu veux nous faire gerber ? observé-je,

dégoutée.

— Tu n'as pas toujours dit ça, coquine, je me souviens...

La syphilis s'arrête net de parler et ouvre ses orbites en grand en fixant le couloir. Je me retourne et là, le choc. Jane. Je

devrais dire Jane déguisée en... je ne saurais dire. Elle a une sorte de corne sur le front et je distingue une queue de cheval qui

sort de ses miches.

Suis-je encore en train de dormir ? Faites que je sois encore en train de dormir et que ça n'arrive pas en vrai !

La fausse Jane s'avance vers nous avec un grand sourire.

— Vous n'avez pas oublié que c'est aujourd'hui ? nous demande-t-elle.

— Jane ?

— Oui, ma Jaja ?

— Putain, je crois que le bédo fait encore effet. J'ai l'impression que t'as une queue.

— T'as vu, c'est réussi, hein ? J'ai acheté une fausse queue de cheval. Je suis trop contente d'être en licorne.

Pétra et la Syphilis sont toujours figées. Pétra a le filtre à café dans une main et la bouche grande ouverte.

— Ça vous plaît ? commence à tourner Jane.

— Après avoir vu ça, je ne veux plus aucun commentaire sur ma culotte fendue, murmure Phillis.

— C'est quoi cette histoire de licorne, ma Jane ? Tu me fais peur.

Elle me raconte son rêve de licorne magique, cette journée déguisement avec les enfants, le fait que nous devons

l'accompagner.

— Je t'arrête tout de suite, je n'ai pas de déguisement. Je n'étais même pas au courant. C'est quoi cette connerie ?

m'égosillé-je à moitié la raie. Pétra ? Phillis ? Putain, mais dites quelque chose !

— Je crois que je vais vomir, se met à courir Phillis vers la salle de bain.

— Pétra, t'as promis, lance Jane.

Pétra n'a toujours pas bougé d'un poil de fion.

— Pétra ? répète-t-elle.

— Jane, tu as réussi à statufier Pétra et à faire gerber la Syphilis ! C'est malin.

— Bon, je me doutais que vous aviez oublié, du coup je vous ai pris des déguisements, nous annonce-t-elle en allant dans sa

chambre.

— Chaton ? appelé-je en m'avançant vers Pétra alors que la Syphilis revient parmi nous.

— Les voilà, chantonne Jane la licorne.

Elle porte trois déguisements que je n'ose regarder. Il n'y a pas moyen que je me déguise et que j'aille passer la journée avec

des enfants handicapés.

— Tiens, Phillis, je t'ai pris Dora, ricane Jane.

— HAHHAHA !

— Mlle Nitouche, je vous interdis de rire, s'énerve Phillis. Grosse, il est hors de question que je me déguise en cette cruche.

Il est d'ailleurs hors de question que je me déguise tout court.

Non mais, Dora quoi... quelle plaie. Je suppose que c'est le lot de tout parent de supporter cris, pleurs, peur, fatigue... Mais

parfois, j'ai quand même l'impression que là-haut, il y en a un qui s'est légèrement foutu de leur gueule. Comme s'il s'était

levé un matin de mauvais poil en disant « tu as voulu enfanter, eh bien, tu vas souffrir, ma petite » et il a eu l'ignominie de

lever une créature tout droit sortie de nos pires cauchemars : cette pétasse de Dora l'exploratrice. Je me souviens quand je

faisais du baby-sitting au lycée et que Juliette, la petite peste dont je devais m'occuper, regardait cette daube. J'ai cru recevoir

pire qu'un crochet du gauche, pire qu'un uppercut dans ma petite face de cul, en me tapant 455 133 épisodes d'elle et tous ses

amis. Ben oui, tu crois quand même pas que cette chose-là est venue toute seule ? Non, non, que nenni, elle a plein d'amis qui

chantent, ou pire : qui essaient de parler en anglais. Et moi, je déteste l'anglais, enfin maintenant je le déteste. C'est de là que

doit venir ma phobie de cette langue. J'ai des flashes qui m'arrivent dans la tronche.

« Allons-y, let's go, c'est parti les amis, nous allons les trouver, je sais qu'on peut y arriver... Où allons-nous ? »

Mais reste chez toi et lâche-nous le slip !

« *J'suis la carte, je suis la carte, j'suis la carte* »

Putain, mais bouffe-la, ta carte, bordel !

« *sac à dos, sac à dos* »

Je le prends, ce sac, je le retourne et je le brise, tu m'entends ?

J'étais sur les nerfs. Un jour j'ai même dit à Juliette la peste : « si j'entends encore une fois un seul *'Chipeur, arrête de*

chiper », je l'explose, cette télé, et tout ce qui est autour. » De toute façon, le super écran plat était complètement niqué parce

que Juliette la peste avait eu la bonne idée de suivre la flèche bleue avec ses doigts pleins de morve. D'ailleurs, quand j'y

pense, ça ne devrait pas être permis une coupe pareille, on n'a plus vu ça depuis Jeanne d'Arc. Sérieux, les créateurs de cette

atrocité, vous vous rendez compte quand même dans quelle situation elle peut nous mettre, cette gueuse ? À cause d'elle, les

mioches vont croire :

— Que sa coupe est dans l'air du temps.

— Que son sac à dos peut contenir sa chambre entière et celles de ses potes.

— Que dans la vie, il faut tout répéter 896 fois pour se faire comprendre.

— Que tous ses amis vont faire la danse de la joie quand il va réussir un truc... Imagine, il réussit un puzzle et il te demande :

« *mais pourquoi tu te trémousses pas le croupion en chantant : we did it ?* »

Le pire c'est que ça ne s'arrête pas là, Juliette la peste me la réclamait à toutes les sauces. Non seulement il fallait se taper le

dessin animé, mais en plus il fallait que je me farcisse sa tronche de cul sur le frigo, l'assiette, le tee-shirt et la brosse à dents.

Moi je rêve qu'un jour, on invente un PQ avec sa face de pet, au moins on se torcherait avec le sourire.

— Et pour vous deux, j'ai pris Mario et Luigi, il ne restait plus que ça, me sort Jane de mes souvenirs traumatisants.

— HAHHAHA, Mario et Luigi ! s'éclate de rire la Syphilis. Je me sens mieux. C'est bien, au moins t'auras pas besoin de te

foutre la moustache, tu l'as déjà.

— Jane, même pas en rêve, bougonné-je.

— Ma Jaja, s'il te plaît, implore la fourbe de licorne.

— Non, non et non... Je préfère encore me taper Porchouille, et trois fois de suite.

— Phillis ? tente Jane.

— Sur ce coup, je suis Chewbacca avec Porchouille. Jamais je ne viendrai, et surtout pas en Dora.

Il est 15h et nous sommes dans l'enceinte de l'hôpital, je vois au loin Jane se faire coiffer sa queue de cheval anale par une

gamine en fauteuil. Mon costume de Mario me gratte. Je me demande encore comment Jane a fait pour nous convaincre de

venir. Sur notre droite, je distingue la Syphilis en *Dora la pute* nouvelle version, qui fait rêver tout le personnel médical,

munie d'un phallus. Oui, avant de partir, Phillis a transformé son costume et lui a enlevé les $\frac{3}{4}$ de tissus. Elle a gardé son sac à

dos et l'a rempli de capotes. Pétra est revenue parmi nous, mais ça n'a pas été chose facile, surtout quand on a dû lui annoncer

son déguisement.

— Chaton, pourquoi ? me demande Pétra du fin fond de sa cuve.

— Le pire c'est qu'il n'y a même pas d'alcool pour nous faire oublier ça. Je vais essayer de trouver un champignon ou une

étoile pour devenir invincible et défoncer Jane.

— Ne me laisse pas, s'il te plaît... Mario et Luigi, ensemble et à jamais.

— Je rêve ou Jane est en train de se faire coiffer une tresse ?

— Non, chaton. Putain, quel cauchemar !

C'est à ce moment-là qu'un petit avec une canne s'approche de nous.

— Vous êtes qui ?

— Ton pire cauchemar, dis-je en lui faisant les gros yeux

— Ils sont pourris vos déguisements, insiste-t-il.

— Écoute, si tu ne veux pas que je te bousille l'autre jambe, bouge.

— Chaton ? Sois civilisée, un minimum au moins.

— Tu crois ?

— Non, t'as raison. Dégage, morveux !

Le petit nous toise et s'en va en soufflant.

— J'ai distribué des capotes à tout le monde, annonce Phillis, fière d'elle.

— C'est normal que la petite fille là-bas en ait une dans chaque main ? demandé-je en lui montrant.

— Quoi ? Ce n'est pas parce qu'il lui manque une jambe, qu'elle ne peut pas se faire du bien, me répond Phillis.

— Je pensais plutôt à son âge, en fait, elle doit avoir genre treize ans.

— Tu penses que c'est trop tôt ? m'interroge-t-elle. Je croyais que la sexualité allait plus vite de nos jours.

— De toute façon, aucune sexualité ne pourra aller plus vite que toi, enchaîne Pétra.

— C'est toi qui distribues des préservatifs aux enfants ? grogne la licorne à la queue tressée en se déplaçant vers nous

comme une furie.

— Oui. Je pense à leur santé. Déjà qu'ils partent avec un désavantage dans la vie, et je ne parle pas forcément de leur

handicap, mais plutôt du fait que tu t'occupes d'eux, poursuit Phillis.

— Je ne bosse plus avec les enfants, Phillis, depuis quelques années déjà.

— Tu te rends compte qu'ils viennent de passer plusieurs heures à te voir en licorne ? Cette petite fille vient même de te la

coiffer ? Comment tu veux qu'ils s'en sortent ? insiste Phillis.

— Les parents sont déjà en train de se plaindre, chuchote Jane.

— Je vois surtout des pères en train de se tripoter devant Dora.

— C'est ça qui est angoissant, lance Pétra, dépitée.

— Où est l'alcool ? murmuré-je.

— Si vous vous tenez bien, je vous offre le resto, après. Et une double dose de rhum.

— Tu nous prends pour qui ? Tu penses que nous sommes si viles, se choque Pétra avant d'ajouter :
oui, nous le sommes,

banco !

— Vous voyez là-bas, le petit garçon sur le brancard ? Il s'appelle Ugo, nous raconte Jane. Il est fan
de Mario et Luigi. Vous

pensez que vous pourriez aller le voir et lui parler ? Il ne lui reste que quelques mois à vivre.

Voilà, c'est ce genre de phrase que je redoutais. C'est la raison pour laquelle je déteste les hôpitaux
et que je ne vais jamais

voir Jane à son taf. La maladie, la mort... Je ne sais pas gérer tout ça. Je regarde cet enfant qui rit,
ses parents qui oublient

pendant quelques heures cette chienne de vie qui va leur voler ce petit être. Cet être qu'ils ont tant
espéré, attendu, tant choyé,

duquel ils se sont tant souciés, pour qui ils avaient imaginé un avenir... Je me dis que la mort d'un
enfant va contre le sens

même de la vie. Une terrible épreuve pour des parents qui vont se retrouver désemparés, amputés
d'une partie d'eux-mêmes.

Comment vivre après une telle perte ?

— Jaja ?

— Je ne peux pas, dis-je en fermant les yeux. Pourquoi tu nous as dit ça, putain ? Quel était le but de
cette phrase ? Nous faire

culpabiliser ? m'énervé-je après Jane.

— Vous faire prendre conscience de ce qui vous entoure, appuie Jane.

— Tu penses que nous sommes aveugles, Jane ? Nous le savons. Je n'ai pas besoin que tu me dises

que ce petit garçon va

mourir pour en prendre conscience.

— Je suis désolée, je ne me rendais pas compte que ça pouvait...

Les larmes montent...

— Je ne vais pas pouvoir, la coupé-je.

— Allez, chaton. Tu es une machine. Tu es Mario.

— Allez, grosse.

— Ma Jaja, tu n'es pas obligée.

Je ravale mes larmes et prends Pétra par le coude.

— Allons-y avant que je ne change d'avis.

Après cette après-midi trop riche en émotions, on peut enfin se détendre le sphincter en dégustant un mojito royal.

— Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez demandé d'enlever mon déguisement, je me trouvais en accord avec ce que je

suis, râle Jane.

— Tu n'es pas une licorne, grosse, ça suffit maintenant, siffle Phillis. En tout cas grâce à moi, ces enfants auront toujours de

quoi se protéger.

— Un immense merci, lance Jane. Ça va, ma Jaja ?

— Tu pensais que j'en chiais pas assez ces temps-ci ? Tu t'es dit, tiens, on va en remettre une couche ?

— On l'a fait rêver, Ugo, sourit Pétra, et j'ai envie de dire que c'est ce qui compte.

— Ouais, on va dire ça, soupiré-je. C'est moi ou le mojito est corsé ?

— J'ai commandé une double dose, se marre Jane. Je crois qu'on en a toutes besoin. Je sens que j'ai l'estomac fragile.

— Vous avez choisi ? demande la serveuse avec un sourire forcé.

— Oui, je voudrais un steak frites avec aligot, sort Jane en refermant la carte.

— Ben heureusement que t'as envie de gerber sinon je me demande ce que t'aurais commandé, intervient Pétra. Moi, un steak

frites, une sauce roquefort et une au poivre.

— Et moi, un steak, des haricots et comme je ne suis pas malade, deux sauces roquefort. Avec une bouteille de rouge, s'il

vous plaît.

— Un assortiment de poissons et une bouteille de blanc, enchaîne Phillis.

— Tu bois du blanc ? questionne Jane. Je voulais du rosé, moi.

— Et ajoutez une bouteille de rosé, conclut Phillis.

— Trois bouteilles pour quatre ? Ça ne va pas faire un peu beaucoup ? s'inquiète Jane.

— T'occupe grosse. Vis, bordel ! Surtout après la journée que tu viens de nous faire passer.

Je file aux toilettes avant qu'on nous amène les plats et en levant mon bras droit, je remarque une odeur. Putain, ça sort de

mon corps, ça ? *Bravo, Jaja, tu fouettes à mort des aisselles.* Oh mon Dieu, mais que cette journée finisse ! Je prends le

risque et je renifle mon aisselle gauche pour voir si c'est la même. Eh oui, je confirme, elle est aussi moisie que l'autre.

Quelle idée j'ai eue de vouloir essayer ce déo bio de mon cul ? Encore une idée de Jane. « Utilise ça, ma Jaja, ton déo est

dangereux pour ta santé, c'est cancérigène. » Ouais ben, celui-là, il va me faire crever plus vite que prévu aussi.

Je retourne à table et coupe les morues en pleine conversation.

— Les filles, faut que je vous parle d'un truc. Je crois que j'ai l'aisselle qui est en train de pourrir.

— Ça, c'est le manque de sport, enchaîne Jane.

— Tu vieillis, ma grosse, continue la Syphilis.

— Je me disais qu'il y avait une drôle d'odeur, je pensais que c'était tes sandales, poursuit Pétra.

— Bon ben, quand j'aurai le moral et que j'aurai envie de me pendre je viendrai vous voir, hein,

merci les meufs. Non mais,

sérieux Jane c'est ton déo, je crois.

— Ah oui, j'ai oublié de te prévenir : il n'est pas cancérigène, mais il n'est pas du tout efficace.

— Tu veux mourir, Jane ? Tu me saoules pendant des heures avec les vertus de ta daube et tu omets le fait le plus important ?

— Chaton, tiens, prends le mien parce que là tu risquerais même de couvrir l'odeur de la sauce roquefort.

— Allez sucer des bites en enfer ! hurlé-je en prenant le déo de Pétra et en retournant aux toilettes.

— Si seulement ! Mon rêve absolu, soupire la Syphilis.

22

En parlant de troublitude,

c'est surtout mon goulot qui refoule le vieux pet

Au moment de payer l'addition :

— Lundi, faudrait que j'aille chez André acheter des chaussures, annonce Jane en finissant son quatrième verre de rosé.

— Tu nous aurais dit que t'allais chez André pour acheter des Tampax, on se serait inquiétées, enchaîne Pétra.

— Vu les prix dans ce magasin, t'aurais eu droit à du golden Tampax, ajouté-je en cherchant mon portefeuille.

— C'est clair qu'à ce prix-là, t'as pas envie qu'il te tienne juste une heure, tu le fais durer, sort la Syphilis.

— On partage en quatre, dis-je à la serveuse.

— Pardon, mais j'écoutais ce que vous disiez et j'ai perdu le fil, avoue la serveuse mal à l'aise.

— Du tampon ? Vous aussi ça vous fait rêver des Tampax André ?

— Je vais gerber mon aligot. Je crois que je préfère mettre des serviettes, en fin de compte, siffle Jane en se tenant le ventre.

— Oui, surtout que Ténia a lancé une nouvelle gamme à imprimé violet. Sérieux, qu'est qu'on en a à foutre qu'il y ait des

dessins sur nos serviettes ? Pour ce qu'il va y avoir dedans.

Au moment où je vais me lancer dans une grande tirade, mon portable se met à vibrer. « Connard de 4B » s'affiche. Je me

fige en fixant l'écran.

— Grosse, tu ne réponds pas ?

— Chaton ?

— Si, si... tremblé-je à moitié en laissant quelques billets sur la table. On se retrouve dehors ?

Au moment où je sors, j'entends au loin : « ce type aura sa peau ».

— Mlle Nitouche à l'appareil.

Fais ta maligne, Jaja. Personne n'est dupe.

— Comment tu vas ? me souffle-t-il calmement.

— Bien. Et toi ?

— Tu as vu Stach ?

Quoi ?

Putain, mais il va me faire le coup à chaque fois ?

— Tu es bien au courant. T'as glissé un mouchard quelque part ?

— J'aurais dû ?

— Tu veux savoir quoi ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi t'es allée le voir ?

J'ai la tête qui me tourne un peu. Merci le vin !

— J'avais des questions à lui poser sur le MMA pour l'Ancien.

— Et tu ne pouvais pas me demander ? s'énerve-t-il.

Je commence à monter en pression.

— Et quand ? Soit on s'engueule, soit on essaie de baiser, soit on baise, soit on s'engueule de nouveau. On a un planning qui

ne nous laisse pas trop le temps de parler !

— Putain, Lee. Tu m'emmerdes !

— C'est toi qui m'emmerdes ! Tu me prends pour quoi ? Ton punching-ball émotionnel ? Tu ne peux pas à chaque fois

m'appeler pour te défouler. Je comprends que tu sois en train de vivre des choses difficiles, mais je ne vais pas pouvoir

encaisser systématiquement.

Je l'entends souffler. Le vin me donne de la force, je vais sûrement le regretter.

— Tu veux que je te dise ce que je pense, M. Campana ?

— T'es pas obligée.

— Eh ben, je vais quand même te le dire. Je pense que je te manque. Je pense que je te manque plus que tu n'aurais pu

l'imaginer. Et c'est ça qui t'emmerde. Tu flippes. Tu veux entendre ma voix, mais tu as peur de ce que tu es train de ressentir.

Tu es un lâche.

— T'as fini, Lee ?

— Je ne sais pas encore.

— File-moi ce portable, grosse.

J'ai à peine le temps de réagir que la Syphilis me prend le téléphone.

— Écoute-moi bien, gros. Je ne vais pas le répéter. Soit tu assumes, soit tu la laisses tranquille, sinon je t'assure que je

viendrai te cisailer les burnes au scalpel.

Je la vois qui raccroche et qui me le tend.

— Tu viens de lui raccrocher au nez ?

— Oui. Qu'il aille se bouffer les couilles en pensant à toi.

J'ai un fou rire nerveux. Je repense à ce que je viens de lui dire, et à la tête qu'il a dû faire en entendant Phillis. Pétra et Jane

nous rejoignent et on se tient par les épaules en se marrant.

— On est en train de faire une ronde, là ? demande Pétra inquiète.

— Si tu veux, on peut s'essayer au sirtaki, mais j'ai un doute sur la choré, dis-je en reprenant mon souffle.

— Moi j'ai toujours été nulle en coordination, nous avoue Jane.

— Ça m'aurait étonnée, souffle la Syphilis. Bon, ce soir on sort, on fait rêver la foule.

— On est déjà dehors et vu notre position, je pense qu'on fait déjà rêver les gens, déclaré-je en levant une jambe.

Je les vois rire, tourner et je me dis que je me dois d'être honnête avec elles. Il faut absolument que je leur parle de ce

nouveau projet qui est en train de germer dans ma tête. Décidément, ce vin me donne de la force pour tout.

— Mes chattes, ça vous dérange si on rentre à la maison ? J'ai besoin de vous parler d'un truc.

— Et tu ne peux pas nous le dire au *Club 32* ? négocie la Syphilis.

— Je ne préfère pas.

— C'est grave ? demande Jane inquiète.

— Non, mais c'est important.

— Allez, on rentre, conclut Pétra.

Une heure plus tard, on est toutes installées sur notre terrasse. *The Passenger* de Iggy Pop nous enflame les écoutilles.

« I am the passenger and I ride and I ride

Je suis le passager et je me promène et je me promène

I ride through the city's backsides

Je me promène à travers l'arrière de la ville

I see the stars come out of the sky

Je vois les étoiles s'illuminer dans le ciel

Yeah the bright and hollow sky

Oui le ciel lumineux et vide

You know it looks so good tonight

Tu sais que c'est si beau ce soir

I am the passenger

Je suis le passager

I stay under glass

Je reste derrière ma vitre

I look through my window so bright

Je regarde à travers ma fenêtre si lumineuse

I see the stars come out tonight

Je vois les étoiles s'illuminer ce soir

I see the bright and hollow sky

Je vois le ciel lumineux et vide

Over the city's ripped backsides

Au-dessus des arrières déchirées de la ville

And everything looks good tonight

Et tout semble bien ce soir » [45](#)

— Alors, chaton ? De quoi voulais-tu nous parler ?

Je prends une grande inspiration. Il faut que je trouve les bons mots. J'ai trois paires de rétines qui me fixent et ça me fout un

peu les jetons.

— J'ai mangé avec Cindy et elle m'a fait une nouvelle proposition.

— Celle qui veut te bouffer le cul ? demande Phillis, suspicieuse.

— Elle-même.

— Allez, putain, balance l'info, s'énerve la Syphilis.

Je l'ai rarement vue aussi nerveuse.

— Elle part s'entraîner à Barcelone à la rentrée. Elle veut que je devienne la photographe du club.

— Et alors ? T'as dit « non », de toute façon, répond rapidement Phillis.

Je n'ose rien répondre.

— Chaton ?

— Grosse ? Ne me dis pas que t'as dit « oui ».

Jane positionne sa main sur sa bouche, choquée.

— Non. Je n'ai pas encore donné de réponse.

— Je ne comprends pas, là. Pourquoi tu dirais « oui » ? Tu prendrais le risque de tout quitter ? Quitter Bora-Bora ? Nous ?

commence à crier Phillis.

— Je ne sais pas encore.

Jane n'a pas bougé depuis tout à l'heure et Pétra me regarde comme si j'étais la réincarnation de Marvin Gaye.

— Eh bien moi, je sais. Tu m'appelles de suite ce jambonneau et tu lui dis « non ». Ensuite, on bouge et on reprend mon plan

de base : *le Club 32*, gesticule la Syphilis en se levant.

— Chaton ? Ce n'est pas sérieux, hein ? Barcelone ? Tu ne connais personne, en plus. Tu l'as vue quand ?

— Lundi.

— Lundi ? Et tu nous le dis que maintenant ? revient Phillis.

— Si vous pensez que c'est facile à dire. Et puis tant que je ne sais pas ce que je fais...

— Jane, putain, ne reste pas prostrée comme ça. Dis un truc, dis-lui « merde » ! hurle toujours Phillis.

Jane secoue la tête en bredouillant :

— Je ne pensais pas que t'étais aussi malheureuse.

— Ce n'est pas que je suis malheureuse, ma Jane, mais je ne me sens pas complètement épanouie.

— C'est à cause de l'autre abruti ? s'égosille Phillis.

— C'est à cause de moi, soupiré-je.

— Tu dois donner une réponse quand ? murmure Pétra.

— Juillet.

— Moi, si tu veux je te présente mon masseur Miguel, il est Espagnol, balance Phillis en faisant les cent pas sur la terrasse.

— J'ai besoin d'un verre, dit Pétra en se levant.

Phillis la suit de près.

— Je ne réalise pas, chuchote Jane avec des larmes plein les yeux.

— Je ne suis pas encore partie. Je suis toujours là. Ne pleure pas, s'il te plaît, dis-je en allant la prendre dans mes bras.

— T'es contente, Nitouche ? T'as pourri notre soirée ! Tu veux quoi, qu'on te supplie de rester ? Tu te sentiras plus

importante ? réapparaît Phillis hors d'elle.

— Arrête, lui demande Jane.

— Si ça te rassure de penser ça, vas-y, m'enervé-je.

— Grosse... Bora-Bora, quoi ! We are the sun ! Tu as oublié tout ça ?

— Je sais bien, et c'est ce qui pèse dans le fait que je n'ai pas encore dit « oui ».

Pétra nous sert quatre énormes verres.

— C'est quoi ? demande Jane toujours sous le coup de l'émotion.

— Du rhum.

— Du rhum et... insisté-je.

— Chaton, avec ce que tu viens de nous annoncer, je pense qu'on n'a besoin de rien d'autre.

— Je pense que je veux découvrir autre chose.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça va t'apporter ? s'écrie Phillis en reprenant une gorgée sans même faire une grimace.

— Je ne pourrai le savoir qu'en y allant.

— Jacinthe Nitouche, tu n'es qu'une pute ! conclut Phillis en buvant son verre cul sec.

Dimanche 25 mai 2014

Il y a des soirées qui laissent des traces, et il y a les autres. Celles que tu préférerais oublier. Et je peux te dire que lorsque tu

te réveilles avec l'haleine d'un oignon moisi, que ton premier geste est de te jeter une aspirine dans le gosier et que ton

premier son émis se résume à « aïe » ou un « hummm », c'est que soit :

A- Tu as mangé un sushi avarié tout en abusant du saké.

B- Tu n'as plus de dentifrice et ta propre haleine t'a filé une violente migraine à t'en décoller les globes oculaires.

C- Tu as bu du rhum pur toute la nuit avec les trois morues qui te servent d'amies.

D- Réponse D.

Putain, mais pourquoi ?

Comment en est-on arrivées à se mettre minables comme ça ?

C'est quand déjà l'âge de raison ?

Je me suis réveillée frigorifiée sur le transat avec Jane d'un côté, Pétra de l'autre et Phillis couchée par terre. On a bu des

énormes godets de rhums purs ? Un jour, il nous arrivera des problèmes.

J'ai dû mettre trente minutes avant de réussir à me déplacer sans me gerber dessus.

Je suis pathétique !

On a trop abusé de la bouteille hier soir.

D'ailleurs, quelques indices peuvent vite nous mettre sur la voie de notre déchéance. Si pendant la

soirée, tu ne sais même

plus faire le compte de ce que tu as bu... au demeurant, tu t'en fous comme de tes premières garnitures, ce n'est jamais bon

signe. Si tu es en mode *flower power*, que tu souris bêtement, que tu embrasses tout le monde. Si tu penses que tes amis sont

merveilleux, d'ailleurs tu penses que la Terre entière est ton ami, même Marcel que tu connais depuis 2 minutes 30 et qui

renifle sévère de l'aisselle, sûrement parce qu'il est éco-citoyen et qu'il utilise le déo bio de Jane. Si t'as envie de galocher

tous les gens qui t'entourent... c'est un peu comme si tu avais *La compagnie créole* dans ton cœur et dans ton corps, là aussi tu

commences à t'inquiéter.

Tu piges ?

Dis-toi que ces signes doivent t'alerter et tu es prié de vite te mettre à l'eau.

Ah, Jaja, c'est si simple pourtant.

Je me déplace jusqu'aux toilettes en me tenant le ventre. J'hésite à vomir ou à pisser un litre. Je me fais un *chifoumi* mental

avec moi-même et j'opte pour la seconde option. Putain, j'ai l'urine orange fluo. Ça non plus, ce n'est pas bon signe. Tu sais,

celle qui sent tellement fort que limite son pH est proche de l'acide ? Depuis combien de temps je n'ai pas bu d'eau ? C'est

tellement concentré ! Je devrais peut-être me servir de ce jet ravageur pour creuser un sous-terrain ou défigurer cette connasse

de Natasha.

— Jaja, t'en as pour longtemps ? demande une voix de zombie qui, je pense, appartient à Jane.

— Vu mon état, il faut que je m'essuie, je pense sortir dans une paire d'heures.

— Déconne pas, j'suis pas au top.

Je sors et découvre Jane... Enfin, une copie de Jane. J'ai à peine le temps de réfléchir à quoi elle ressemble qu'elle me

pousse et s'engouffre dans l'antre. Je dois mettre encore quinze minutes avant de rejoindre la cuisine. Je pense que le café ne

sera pas forcément mon ami, je privilégie l'eau gazeuse. Je crois apercevoir une forme se déplacer devant moi, gémissant des

mots incompréhensibles. J'essaie de communiquer, mais je me rends compte que ce n'est pas chose aisée. Je ripe de la

syllabe, je fourche de la babine. Mais j'ai plutôt tendance à persévérer, même en eaux troubles. En parlant de *troublitude*,

c'est surtout mon goulot qui refoule le vieux pet. *C'est ça qui est bien, tu as une odeur commune à tous tes orifices.*

— Jane, sors de là, faut que je me vide ! s'écrie le spectre de Pétra.

— Tu crois que je fais quoi ? Une partie de dames ?

— Tu es nuisible, tu le sais ?

— Oui, surtout quand tu sentiras l'odeur.

— Je te hais.

J'en suis à mon troisième verre d'eau gazeuse. *Putain, Jaja, t'es une ouf dans ton slip.*

— On a déconné, grosse.

La Syphilis s'assied en face de moi. Et là, je pars en fou rire.

— Tu veux une manchette dans ta face, Jaja ? Tu te fous de moi ?

— Va te voir dans le miroir ! Viens, je t'accompagne.

C'est trop bon. J'en oublierai presque que j'ai une nausée à me donner envie de m'écarteler les rotules jusqu'à ce que mort

s'ensuive.

— HAAA ! hurle la Syphilis. Mais c'est quoi, ça ?

Je suis toujours en fou rire. Pétra et Jane débarquent et se joignent à moi. Que ça fait du bien.

— Qui m'a écrit ça sur le visage ? continue à s'égosiller Phillis.

Je ne peux pas répondre tellement j'ai mal au ventre. Je ne peux m'empêcher de regarder son énorme « Mme Gandus for ever

& ever » sur sa joue droite.

— Putain, mais c'est au marqueur ! Je vais vous tuer ! Jane, j'suis sûre que c'est toi, ça.

— Je ne sais plus, ricane-t-elle en me tenant par l'épaule.

Phillis court jusqu'à la salle de bain en râlant. Dix minutes après, alors qu'on est toujours en train de rire, on l'entend hurler.

On passe nos têtes à travers la porte. D'abord moi, puis Jane au-dessus et Pétra en dessous.

— Non mais, même ici ? nous montre Phillis.

Et là, on découvre un énorme cœur sur son entrecuisse. « Love U Greta. »

— C'est au marqueur indélébile, bande de connasses.

— Qui a fait ça ? nous demande Pétra.

On se regarde et on est dans l'incapacité de répondre. Ça fait peur.

— Ça se trouve, c'est Gréta Gandus qui est venu te déclarer sa flamme, dis-je, mortifiée.

— C'est de ta faute tout ça. Si tu ne nous avais pas jeté ça à la tronche hier, jamais on ne se serait laminées de cette manière.

Tu es le mal, Nitouche.

— En tout cas, ne clame plus haut et fort à qui veut l'entendre que tu tiens hyper bien l'alcool, je remarque que c'est faux,

c'est de la poudre aux yeux, jubile Jane.

— Ta gueule, morue.

On a juste le temps de fermer la porte pour éviter de se recevoir un shampoing dans les dents. Je repense à Barcelone et je

me demande si j'arriverais à vivre sans elles. Pas forcément sans ce genre de soirée qu'on préfèrerait vite oublier, mais plutôt

sans notre quotidien. Sans notre façon de nous chambrer, de nous parler, de nous confier. Je me dis aussi que si je ne le fais

pas, je me poserai forcément toujours la question.

Ah, Jaja, t'es pas prête de te décider.

Je vais moisir et me décomposer seule.

Ma vie entière sera un déo bio

Nous sommes échouées depuis deux bonnes heures sur le canapé quand la sonnette se met à fracasser nos crânes déjà bien

amochés. Ça doit être Virginie, notre coiffeuse. Elle nous a rendu service en se déplaçant un dimanche.

— Qui va répondre ? grogne Pétra.

— Je suis dans l'incapacité de bouger, admet Jane en tenant sa tête comme si elle allait tomber.

— Moi j'ai envie de dire : allez vous faire foutre ! aboie Phillis qui n'a toujours pas digéré ses magnifiques tatouages.

— Heureusement que je suis là pour relever le niveau, dis-je en me déplaçant jusqu'à l'interphone.

— Ouais, mais pour combien de temps t'es encore avec nous ? Pute ! ronchonne Phillis.

Je ne préfère pas relever. Je n'ai pas envie de relancer le débat.

Quelques minutes après, Virginie débarque avec son kit de *je-viens-sauver-votre-misérable-vie*.

— Ben alors, il se passe quoi, ici ? C'est le calme plat, constate-t-elle en posant sa valise dans le salon.

— Disons une soirée qui a été un peu fatale à nos corps, avoué-je en montrant les déchets *moruesques*.

— Je vois ça. On commence par toi, Jaja ?

— Avec plaisir. T'as du taf, en plus.

— Je vois ça aussi. C'est quoi ce chignon ?

— Je fais ce que je peux avec ce que j'ai.

— Tu as une idée de ce que tu veux ?

— Rate-la ! siffle la Syphilis.

— Ça, je ne sais pas faire, lui répond du tac au tac ma magicienne de la cisaille avec un grand

sourire.

Virginie est le genre de meuf qui te fout un peu la mort. C'est une petite brune avec des formes. Certains préciseraient qu'elle

en a un peu trop, mais moi je remarque juste une femme magnifique. Elle a un des plus beaux visages que je connaisse avec des

yeux d'un bleu que t'aurais juste envie de l'énucléer pour les lui piquer. Elle est toujours souriante et elle a ce don dans les

mains. En gros, c'est une garce. On devrait la détester. Enfin, pas quand elle a une paire de ciseaux et qu'elle regarde tes

cheveux avec une grimace.

— On coupe, hein ? me demande-t-elle comme si c'était une question de vie ou de mort.

— Fais ce que tu veux.

— Pas trop court, ma Jaja, flippe Jane en se déplaçant difficilement.

— T'as quoi contre les coupes courtes, la morue ? grogne Phillis.

— Toi, ça te va bien parce que t'as pas beaucoup de cheveux, mais Jaja ça serait dommage, insiste innocemment Jane.

— Quand j'aurai la force de bouger, je peux te dire que je vais t'éclater, Jane Moreau.

— Oui, moi aussi je t'aime, ma Phillis.

Virginie défait mon chignon et mes cheveux tombent bien en dessous des épaules.

— Je vais rafraîchir tout ça.

— En parlant de *rafraîchir*, chaton, t'as jeté le déo bio qui a failli nous tuer hier soir ? m'interroge Pétra en continuant de

fixer l'écran de la TV.

— Ben, ce matin je ne l'ai pas retrouvé, je me suis dit qu'une de vous avait dû le faire.

— Vous ne vous souvenez plus ? s'inquiète Jane.

On la regarde, surprises, alors elle continue.

— On l'a jeté entre notre troisième et sixième verre, il me semble.

— Quoi ? Et pourquoi toi tu t'en souviens et pas nous ? se révolte Pétra.

— Parce que je tiens mieux l'alcool que vous, bande de fillettes.

— Jaja, tape-la pour moi, elle est à ta portée, me supplie presque Phillis.

— Allez, à la salle de bain, on va faire le shampoing, nous coupe Virginie.

Je la suis. Je me dis que j'en ai vécu des horreurs capillaires depuis le temps. Il y a d'abord eu, comme 80 % des enfants

entre quatre et douze ans nés dans les années 1980, la coupe où tu as l'impression d'être le fils spirituel de Mireille Mathieu et

d'un Playmobil. Ensuite, vers quinze ans, je suis passée par la phase : j'ai une permanente et je le vis plutôt bien alors que je

ne devrais pas. Là, tu peux remercier les sitcoms à l'américaine où ça faisait hyper fun dans ton corps de ressembler à un

vieux mouton mexicain. Un big up pour l'occasion à Andrea Zuckerman, Angela Bower [46](#) ou encore Steve Sanders [47](#). Le pire c'est quand, dans un moment de folie, on te frisait aussi la frange. Tu sais, celle qui ne faisait plus que 0,5 cm, rapport à ta

mère qui s'était prise pour Jean-Louis David.

Après le trip permanente, il y a eu celui où tu as testé toutes les colorations qui puissent exister. Déjà, tu bloques une heure en

demandant : « Jane, tu préfères quoi ? Brun sablé 10 ou brun un peu moins sablé 11 ? » Tu rentres, aussi excitée que lorsque

Dylan a embrassé Brenda pour la première fois, et tu te rends compte qu'on ne voit aucune différence. D'ailleurs ton père

plein de tact : « t'es sûre que t'as pas oublié de mettre la couleur ? » Alors là, normalement, telle l'ado rebelle que tu es, tu te

révoltes, tu cries, tu lui dis qu'il ne comprend rien à la vie et tu claques la porte de ta chambre, deux fois. Oui, deux fois, parce

que la première n'était pas assez forte et tu as peur que ça n'ait pas assez fait son effet. C'est alors que tu écris dans ton journal

intime que tes parents sont trop nazes et que si ça continue tu vas t'enfuir pour ne plus avoir à supporter ces remarques et que

tu aimerais que Alexandre Fiancre te voie enfin comme la femme que tu es pour s'enfuir avec toi. Une fois que la crise est

passée, tu retournes au magasin avec Jane pour prendre la coloration « carotte » parce que tu voues une adoration suprême à

Larusso. J'ai aussi testé la teinte « noir corbeau » en plein hiver. Je peux dire qu'avec mes grosses lunettes noires et mon teint

blafard, j'aurais pu concourir pour le sosie de Nana Mouskouri.

— Tu commences à avoir des cheveux blancs, me sort de mes pensées la traîtresse en ciseaux.

— Quoi ? T'es sûre ? C'est pas de la crème fraîche ?

— Pourquoi tu aurais de la crème fraîche dans les cheveux ? Parfois tu me fais peur.

— Je ne sais pas, mais ça voudrait dire que je n'ai pas de cheveux blancs.

— On va cacher tout ça, ne t'inquiète pas. On lavera après, je vais d'abord te faire la couleur et on enchaînera avec la coupe.

Cas de force majeure.

Ne t'inquiète pas ?

Bien sûr que je m'inquiète, elle croit quoi ?

Je n'ai même pas 30 ans. Ma vie est foutue... Je finirai seule, c'est sûr, avec un tas de vieux chats et en sentant le pipi. La

vieille urine. Je vais moisir et me décomposer seule. Ma vie entière sera un déo bio.

— Et sinon, quoi de neuf dans ta vie ?

— À part que je suis périmée ?

— Oui, à part ça.

— Pas grand-chose, en fait.

On retourne dans le salon où les filles n'ont pas bougé d'une cuticule.

— Vous regardez quoi ? demande Virginie en sortant son peigne vengeur.

— *Kaamelot*, se marre Jane.

Ah, *Kaamelot* ! J'ai lancé le DVD tout à l'heure.

Cette série envoie du lourd, de la grosse bûchette, même. Je peux ajouter qu'elle est écrite avec talent, brio, humour et jouée

à la perfection. On y trouve du verbe haut et de la réplique tranchante, tout ce qu'on aime, quoi ! C'est un peu mon

antidépresseur, un concentré de poilade. Et pour une fois, le poil n'est pas une mauvaise chose. Quand les filles ne sont pas

disponibles pour me faire rire, quand je suis sur le point de sombrer dans un puits de tristesse et de mélancolie, et bien je me

tape un épisode, à défaut de me taper le héros. Et je peux dire que c'est magique. C'est de la rigolade en paquet cadeau.

— J'en peux plus : « Sire ! Mon père est peut-être unijambiste, mais moi, ma femme n'a pas de moustache ! Alors, ça vient ?

P'tite bite ! » Le maître d'armes est mon héros, glousse Pétra.

— Guenièvre c'est un peu Jaja, intervient Phillis.

— Tu dis ça pour la moustache ? sourit Virginie.

— Bien sûr, et pour sa phrase mythique : « Oh oui, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas endormie dans mes urines ! »

— Si tu veux, Jaja, je peux te la faire la moustache, me balance sérieusement Virginie.

— Quoi ? Elle a déjà repoussé ? paniqué-je.

— Un peu, oui.

— Décidément, chienne de vie.

— Fais-lui, Virginie, je payerai s'il le faut, parce que là on va finir par l'appeler Muchacho, se moque cette pute de Phillis.

— Elle ne te dérange pas pourtant, celle de la Gréta, repliqué-je.

Elle se contente de me faire un gros doigt et je me mets à rire.

— On sent vraiment l'amour dans cet appartement, c'est fou, remarque Virginie.

— Tu vois, chaton, pourquoi voudrais-tu quitter ce temple dédié à ce sentiment si fort ?

— Pétra, ferme-la ! râlé-je.

— Tu t'en vas ? enchaîne Virginie.

Voilà ce que je redoutais !

— Ouais, mais elle va vite se rendre compte que sa vie est ici, peste Phillis.

— Lâchez mes loches-paillassons, s'il vous plaît. Non, Virginie, pour le moment, je ne pars pas...

— Pour le moment ? répète Virginie.

Voilà comment je me suis retrouvée à raconter l'histoire pendant que la reine du pinceau sauvait ma réputation en planquant

ces bâtards de cheveux blancs.

Virginie est très organisée : pendant que la couleur pose, elle coiffe Phillis qui ne fait qu'une coupe.

— Tu feras attention, tu as de moins en moins de cheveux, remarque Virginie.

— Si tu deviens désagréable, je vais être obligée d'enfoncer ton sèche-cheveux dans les profondeurs de tes entrailles.

— Je connais de très bons médicaments sous forme d'ampoules, si tu veux, continue Virginie comme si de rien n'était.

— Allez, Phillis, fais pas ta connasse, offre des potes à ton cheveu, il va se sentir seul, me moqué-je.

— Grosse, offre des potes à ta dent et on en reparle.

— Elles ont quoi tes dents, Jaja ? m'interroge Virginie.

— Rien, j'ai des petits écarts sur le fond... mais c'est ce qui fait tout mon charme.

— Si elle trouve le bon angle, les gars peuvent penser qu'ils se font sucer par une édentée, ajoute Phillis.

Virginie part en fou rire.

À la fin de la journée, nous sommes toutes coiffées et Virginie sait tout, de nos périodes de règles à nos soucis de transits

intestinaux. Elle sait que Jane vit le parfait amour avec son non-bipède et qu'elle attend l'accord pour sa formation, que Pétra

est sur le point de faire un aller-retour aux États-Unis pour se faire tringler par sa guêpe et que Phillis... ben que Phillis est

toujours Phillis.

— Virginie est magique, quand même ! s’extasie Jane en regardant sa coupe.

— *She’s magic !* répète Pétra en faisant bouger ses cheveux.

— Je rêverais d’avoir une mini Virginie avec moi que je cacherais dans mon sac, dis-je songeuse.

— J’suis contente en tout cas, elle t’a fait la moustache, ajoute Phillis.

— Dire qu’on est hyper bonasses et qu’on n’a même pas la force de sortir, soupire Pétra.

— J’ai toujours la nausée, je vais surtout éviter de vomir sur mes cheveux, maugréé-je.

— Je serai toujours là pour te tenir les cheveux, ma Jaja, me sourit Jane.

— Mais quelle lèche-motte, celle-là, riposte Phillis.

— Si tu vomis, je te vomis dessus, me prévient Pétra.

— Moi, je vous laisse dans votre gerbe, hors de question que je me salisse les mains, conclut Phillis.

Quelques minutes plus tard, nous revenons à notre point de départ, c’est à dire notre magnifique canapé d’angle, quand Jane,

qui a le nez dans un magazine, se met à fanfaronner :

— Je sais ce que nous allons faire.

— Changer ta voix aigüe qui me perturbe les intestins ? la coupe Phillis.

— Si tu parles de licorne, je te fais bouffer tes dents, dis-je avant de vider la bouteille d’eau gazeuse.

— On va partir en week-end, en club... loin d’ici. Juste nous quatre. On s’éloigne de ce quotidien, ça va nous faire un bien

fou.

— Grosse, moi je l’aime mon quotidien.

— Non mais, la mer, le sable... un dépaysement total. Je nous y vois trop. Je suis tout excitée.

— Tu vois pourquoi je ne te comprendrai jamais ? soupire Phillis.

— Comme on avait fait l’an dernier avec Pétra ? demandé-je au bonbon rose qui me paraît d’un coup être sous ecstasy.

— En mieux, je m’occupe de tout. Pourquoi pas la Grèce ? J’ai toujours rêvé d’aller en Grèce, se met à sautiller Jane.

— Je trouve que c'est une excellente idée, sourit Pétra. Ça ne peut que nous faire du bien.

— Je vais tout organiser, s'applaudit Jane. Athènes, Sparte, Delphes. Et si on partait une semaine ?

— J'ai raison d'avoir peur ? s'inquiète Phillis.

Je regarde Jane s'emballer. Je sais pourquoi elle planifie ça. C'est sa façon de me dire de ne pas partir, que tout va aller pour

le mieux, que notre quatuor est la meilleure chose qui soit. Sa façon de m'aider à prendre la bonne décision, de resserrer nos

liens. Je ne sais pas comment lui avouer que je sais déjà tout ça, mais que ce besoin de prendre des risques, de me jeter dans

le vide, est en train de l'emporter.

— Au fait, chaton, t'as des nouvelles de ton connard de 4B ?

— Vu l'aller-retour qu'il s'est payé au téléphone entre Phillis et moi, je doute qu'il me recontacte.

— Eh bien, c'est que ce n'était pas le bon. Next ! sort Phillis en faisant signe avec sa main.

— Il ne faut pas oublier qu'il est en train de vivre une situation difficile, précise Jane.

— Tu penses que je ne le sais pas ? C'est pourquoi je n'ai pas lâché l'affaire avant. Je ne sais plus, en fait. Je suis

complètement larguée.

— Tu ne veux pas le rejoindre, chaton ?

— Il faudrait que je sache s'il a besoin de moi.

— S'il te le disait, tu irais ? me demande Pétra en me touchant la main.

— Oui, je pense, oui.

— Il a besoin de toi, ma Jaja. J'en suis persuadée, m'avoue Jane, sûre d'elle.

— Comment tu le sais ? T'es devenue Mme Soleil ? réplique la Syphilis.

— N'oubliez jamais : je suis une licorne, je suis légendaire, unique, magique, je sais des choses, nous balance Jane très

sérieusement.

— Tu n'existes pas, surtout, conclut Pétra.

— Vous savez ce que j’aimerais, là ? demandé-je aux filles.

— Que Jane arrête avec ses histoires de licornes ? répond Phillis.

— Oui, ça aussi. Mais j’aimerais retrouver les émotions qu’on ressent lorsqu’on met sa tête sous l’eau. Je le fais souvent

dans le bain. Fermer les yeux... éprouver cette sensation de vide. Ne plus penser à rien.

— C’est un peu ce que doit ressentir le neurone de Mickaël Vendetta en fait, déclare Pétra.

— On peut faire quoi pour toi, ma Jaja ? me questionne Jane avec un regard lourd de sous-entendus.

— Rien, ma Jane. Cette fois-ci c’est à moi de régler ça toute seule, comme une grande fille.

— En tout cas, je suis là.

— *Nous* sommes là, précise Pétra.

Lundi 26 mai 2014

C’est le milieu d’après-midi, je suis dans les studios d’une petite chaîne du câble et je dois photographier une ancienne

championne de natation synchronisée qui se met à la chanson. Elle est en interview, pour le moment. Je me pose dans un coin et

observe. La journaliste dresse un portrait d’elle qui donnerait envie à mes pieds de se lever et partir pour ne jamais revenir.

« Lucille est née à Meudon dans une famille de professeurs de lettres où la culture des activités parallèles est de rigueur. Très

jeune, Lucille voit beaucoup de spectacles et découvre l’extase de la scène. Elle arrive à Paris en 2010, elle aime beaucoup se

balader dans la rue Robert-Estienne dans le 8e arrondissement, où François Truffaut, qu’elle vénère, avait ses studios et ses

petites habitudes... »

Au secours, Jaja, ta nausée est en train de te reprendre.

— Les médias te traitent souvent de *bobo*, tu as envie de leur répondre quoi ?

— Je ne relève pas trop. C'est propre à la nature humaine d'avoir des a priori sur tout. Oui, je vis dans un loft dans le

Marais, je mange bio et je suis abonnée à Télérama. Est-ce pour ça qu'on a le droit de me cataloguer ? Je ne suis pas

quelqu'un qu'on peut glisser dans un tiroir.

Elle est sérieuse ?

C'est le genre de personne qui doit s'extasier devant la fameuse toile de Kasimir Malevitch « carré noir sur fond blanc ». Je

l'imagine à une expo, à se toucher devant en clamant haut et fort qu'il s'agit là d'une œuvre emblématique de la naissance de

l'art abstrait.

Allez, Jaja, arrête, ce sont des préjugés... Enlève-toi ces idées de la tête. Ça se trouve, elle n'est pas du tout comme ça,

c'est une image qu'elle se donne.

Mon esprit divague et je vois à peine sa silhouette se tenir devant moi.

— Jacinthe ?

— Oui ?

— On devait se voir pour une séance photo.

— Exact. Ça vous dérange si on les fait dehors ?

— Non, au contraire.

Elle a une voix toute douce. Je sens que je vais vite m'asseoir sur mes préjugés. Je trouve un coin tranquille aux bords de la

Seine et la séance commence. Elle est timide. Je sens que les photos la mettent mal à l'aise.

— Lucille, c'est par rapport au dessin animé *Lucile, amour et rock'n'roll* ?

J'essaie de la détendre comme je peux.

— Non, je ne pense pas. Nous n'avions pas la télé. C'est quoi ?

— Lucile, Mathias, Roméo le chat, les cwêpes...

Je vois qu'elle ne réagit pas.

— Ça passait au Club Dorothée.

— Au club quoi ?

— Vous ne connaissez pas le Club Dorothée ?

Putain, elle ne connaît pas le Club Dorothée ? Comment est-ce possible ? Tout enfant se doit de le connaître. C'était la bible

du dessin animé, la médaille d'or de l'animation, le roi de la série pourrie. Moi, elle me faisait rêver la Dorothée avec ses

chansons : *sa valise, ses chaussettes à petits pois, la menteuse*. Je me souviens que le dimanche matin, je scotchais devant

Pas de pitié pour les croissants avec Ariane, Patoche et Corbier. Je trouvais d'ailleurs que mon oncle ressemblait bizarrement

à Corbier. Et puis ensuite, il y a eu les musclés : Framboisier, Minet, Remi, Éric et le 5e dont ne se souvient jamais du nom. On

s'en tape en fait, mais on peut passer des heures à le chercher. C'est un peu comme pour les Rois Mages ou les nains dans

Blanche-Neige, il y en a toujours un qui passe à la trappe.

— Non, je ne connais pas.

Je la fixe comme si elle venait de me dire qu'il lui arrivait parfois de se taper Ryan.

— C'est grave ? se marre-t-elle devant ma mine déconfite.

— Assez, oui. Comment voulez-vous avoir une enfance normale sans connaître les bases ?

— Le Club Dorothée, c'est la base ?

— Oui. Tout le monde pourra vous le confirmer.

Elle se met à rire et j'en profite pour la shooter. Quand je dis shooter, je parle de photo, hein, je ne lui ai pas foutu un pain

dans la face pour l'occasion.

— Vous avez écouté mon album ?

— Heu, non.

— Je vous propose de regarder le Club Dorothée et vous écoutez mes chansons.

— Je suis dans le regret de vous dire que le Club Dorothée n'est plus depuis des années. Ils doivent tous sentir le renfermé

depuis le temps.

— Je trouverai bien sur le net.

Je l'ai. La photo. Celle qui la représente avec son petit sourire timide. Elle me tend son disque et sa carte.

— N'hésitez pas à me dire ce que vous en pensez.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

— Vous ne me connaissez pas.

— Justement.

— Et si je vous dis que je n'aime pas du tout ?

— Vous avez espoir que j'apprécie votre Club Dorothée ?

— Bien sûr.

— J'attends de vos nouvelles, me lâche-t-elle en repartant dans les studios.

Je la regarde s'éloigner. On dirait un petit lutin sorti de la forêt enchantée. *Putain, mais qu'est-ce que tu racontes, Jaja ?*

T'as encore des relents de ce week-end ?

Mon portable sonne, je me dépêche de répondre.

— Oui ?

— Ma Jaja, t'es à la maison ce soir ? me crie Jane en m'explosant à moitié les tympans.

— Normalement oui.

— Super.

— Ça va, ma chatte ?

— Au top. Je suis en train de préparer notre semaine.

— Tu ne devais pas le voir ?

— Si, je suis chez lui, là. On en parle ce soir. Trop impatiente de vous montrer.

— Je dois m'inquiéter ?

— Je t'aime, ma Jaja.

Je me sens vidée. J'ai besoin de m'asseoir.

À quel moment ma vie a-t-elle décidé de me glisser entre les doigts ?

Depuis quand je la laisse me contrôler ?

Je suis en train de subir... Je suis en train de me perdre. Il va falloir qu'à un moment je reprenne les choses en main. Je ne

tiendrai jamais, sinon.

[46](#) • Angela Bower : tu ne te souviens pas ? La boss de Tony Micelli dans *Madame est servie*. Mais t'as vraiment la mémoire de Dory toi aussi.

[47](#) • Andrea Zuckerman, Steve Sanders : ... je préfère ne rien dire !!! Mais *Beverly Hills 90210* quoi !

24

Lorsque tu te réveilleras demain

avec un bruit de marteau piqueur dans le crâne

et que tu te rappelleras ce moment,

tu auras envie de t'enfoncer les burnes

jusqu'à ressembler à une petite fille

J'arrive à Bora-Bora, il est plus de 20h. Je suis restée tard à l'agence avec l'Ancien pour lui faire un compte-rendu de mon

entretien avec Stach le tranchant. Quand j'ouvre la porte, je sens une bonne odeur de poivrons grillés et j'entends Jamiroquai à

fond les esgourdes.

« She's just a cosmic girl

Ce n'est qu'une fille cosmique

From another galaxy

D'une autre galaxie

My heart's at zero gravity

Mon coeur est en gravité nulle

She's from a cosmic world

Elle vient d'un monde cosmique

Putting me in ecstasy

Me met en extase

Transmitting on my frequency

Transmet sur ma fréquence

She's cosmic

Elle est cosmique » [48](#)

Pétra et Jane s'affairent en cuisine.

— Ah, enfin, je commençais à douter, commence par me balancer Jane en sortant les couverts.

— Je t'ai dit que je serais là, je suis là. Ça sent trop bon par ici.

— Spécialité made in Van de Pute, enchaîne Pétra.

— Tu sais que je raffole de tes poivrons, chaton.

— Je me suis occupée des desserts, me montre Jane. Des canelélés.

— Canelélés ? repeté-je.

— Putain, depuis tout à l'heure elle me sort n'imp', soupire Pétra. Cannelés... c'est quand même pas compliqué à dire, si ?

rôle Pétra en goutant ses poivrons.

— Jane, nous sommes lundi. Pourquoi tu n'es pas au régime ? demandé-je en allant sentir de plus

près cette merveille.

— Il m'aime comme je suis alors j'ai décidé de ne plus faire de régime.

Quoi ?

Depuis que je connais Jane, elle n'a jamais craqué un lundi. Si la Syphilis débarque en hurlant qu'elle veut rentrer dans les

ordres, j'aurai la preuve que je suis vraiment dans un monde parallèle depuis quelques semaines.

— Mes grosses, je viens de prendre mon pied comme jamais, c'était parfait ! déclare Phillis en arrivant dans la cuisine.

Bon, ma théorie version *Fringe* [49](#) vient un peu de s'auto-mutuer.

— T'as vraiment une sale tête, grimace cette connasse de Phillis en me regardant.

— Moi aussi je suis ravie de te voir. Morue !

— Non mais, c'est vrai ! Ton visage est tout affaissé. On dirait une sorte de Flamby, le caramel en moins.

— Tout le monde n'a pas la chance d'avoir pris son pied avant de venir, bougonné-je en allant me regarder dans le miroir de

l'entrée.

— La faute à qui ?

— Phillis, je pense que je vais prendre ton mono cheveu et t'étouffer avec, avancé-je vers elle d'un œil mauvais.

— Bon, avant que ça ne dégénère par ici, je vais vous parler de toutes mes recherches, nous coupe Jane en nous poussant

vers la terrasse. J'ai préparé l'apéro et les dossiers, vous n'avez plus qu'à vous installer sans vous frapper.

— Je sais qu'un jour elle prendra goût à ma langue, sort Phillis en me mettant une main aux fesses.

— Attention à ta main, je sais que tu n'as pas l'habitude de toucher des formes à ce niveau-là.

— On a du mal à te reconnaître sans moustache ! s'écrie-t-elle en s'installant sur un transat.

— C'est bon, les morues, temps mort... Sinon je vous fous mes poivrons dans la tronche, intervient Pétra.

— Je peux commencer ? s'impatiente Jane.

On lui fait *oui* de la tête.

Je sais que Phillis m'en veut. Depuis que j'ai annoncé la nouvelle, elle m'en balance plein le fion, qu'elle a toujours aussi

plat, d'ailleurs. Je remarque qu'aucune ne réagit de la même façon à mon éventuel départ. La Syphilis est en colère, Pétra est

inquiète et tente de ne pas le montrer et Jane se démène pour trouver des solutions.

— Prenez vos dossiers, annonce-t-elle toute fière.

— Tu as fait des dossiers ? demandé-je, surprise.

— Oui, je veux que tout soit parfait.

— Une semaine ? lance Pétra.

— Si c'est possible, ça serait bien.

— Moi je peux m'organiser, enchaîne Phillis.

— Ça me semble compliqué, se désole Pétra. Surtout que ça serait dans les semaines qui viennent. Pour l'organisation, ça va

être chaud.

— Tu pourrais combien ?

— Quatre jours ?

— C'est déjà ça. Ma Jaja, tu penses que tu peux te délibérer quatre jours ?

— Oui, c'est faisable.

Jane se met à sauter sur elle-même en criant :

— Je suis joie. J'ai préparé plusieurs voyages.

— Tous en Grèce ? râle Phillis. Putain, mais partons à Ibiza... ou Cancun. Envoyons du rêve, bordel !

— Oh oui, comme si nous étions encore des étudiantes insouciantes et dévergondées, s'emballe Pétra en se mettant à danser.

La fiesta pendant quatre jours !

— Je ne pense pas que ce soit la solution pour se retrouver, déclare Jane sérieusement.

— Se retrouver ? Grosse, on vit ensemble depuis des années. Se retrouver de quoi ? On a juste besoin de lâcher la pression.

— Allez Jane, dis oui, sautille à moitié Pétra.

— Jaja, aide-moi, me supplie Jane.

J'étudie son dossier. On sent qu'elle y a passé du temps.

— Ça serait itinérant, en Grèce ?

— Sur quatre jours, ça me semble compromis, je vais devoir revoir mon organisation.

— Et si on gardait la Grèce pour une semaine de vacances qu'on se ferait plus tard ? Et que pour ce coup-ci, on ne se

préoccupe d'aucune organisation ?

Jane me regarde en réfléchissant à mes paroles.

— Ok, mais je m'occupe du logement, finit-elle par dire.

— Yeah ! hurlent Pétra et Phillis en se sautant dans les bras.

On se retrouve toutes à bouger nos miches comme si on venait de nous annoncer que Ryan venait de larguer Eva.

— Trinquons ! s'extasie Pétra en soulevant son verre. À la décadence !

— À la débauche ! poursuit Phillis.

— À nos retrouvailles ! enchaîne Jane.

— À la liberté ! conclus-je.

En deuxième partie de soirée, je me retrouve sur le canapé. La Syphilis est sortie se défouler je ne sais où et sur je ne sais

qui, Pétra est dans sa chambre avec la Guêpe par écrans interposés depuis un bon bout de temps et Jane est à côté de moi, en

train de surfer sur des sites de voyages de dernière minute.

Au moment où je me mets à zapper frénétiquement, j'entends :

« Tu veux savoir si ton ex t'aime toujours ? Envoie EX au 61 313... »

Putain, c'est le genre de trucs qui me fait craquer la ficelle de mon string ! Ces messages prennent vraiment les gens pour des

cons et à chaque fois que je vois l'une de ces publicités merdiques et complètement hallucinantes, je m'interroge les glandes

surrénales.

Y a-t-il vraiment des gens qui font ça ?

Je suis quand même forcée de constater que vu la surmultiplication de ces daubes, oui, il doit y en avoir pas mal qui tombent

dans cette fourberie.

Je trouve ça triste, en fait.

Parce que, sérieusement... Ils s'attendent à quoi, les gens ?

Quand on te dit « Tu veux savoir si tu es en surpoids ? Envoie GROS TAS au 71 717 », tu penses qu'avec ton surplus de 25

kilos, si ton putain de portable te dit : « non, tu n'es pas en surpoids », tu auras le droit à un rab de frites au McDo ?

Eh bien, non ! Il se passera que demain, tu auras toujours ton triple bourrelet. Alors soit tu assumes tes formes et fuck la

minceur, de toute façon les mecs préfèrent les rondes, soit tu arrêtes de bouffer comme une grosse. Mais jamais, au grand

jamais, tu ne composes le 71 717. Parce qu'en plus de te mentir, ce numéro va te sucer jusqu'à ta tirelire « Hello Kitty »... et

pour une fois, ce n'est pas une métaphore.

Le 71 717 est fourbe, c'est le mal.

— Je n'arrive pas à m'imaginer ici, sans toi, me balance Jane alors que je suis en pleine révolte avec moi-même.

Je détourne mon regard de la télé et je l'observe. Elle a toujours ses doigts posés sur le clavier et ses yeux fixés sur l'écran,

comme si cette phrase s'était envolée sans qu'elle le veuille.

— Ne t'inquiète pas, ma Jane, on s'habitue à tout. Parfois certaines choses nous paraissent

impossibles et puis quand elles

arrivent ou lorsqu'on les fait, on se rend compte que ce n'était pas si insurmontable.

— Je ne pense pas.

— C'est nous qui nous faisons une montagne de tout.

— On n'a jamais été séparées, se met-elle à chuchoter.

— Je ne suis pas encore partie, ne com...

— Je le sens : tu as déjà pris ta décision, me coupe-t-elle.

— Ton odorat te fait défaut. Je ne sais pas. J'ai besoin de temps.

— Du temps pour quoi ?

— Pour savoir ce que je veux, pour essayer de comprendre où j'en suis et où je veux aller.

— J'ai du mal à te reconnaître, ces jours-ci.

— Moi aussi, ma Jane, moi aussi.

Au moment où je dis ça, on tombe sur le clip de la Lucille.

— Tiens, je l'ai rencontrée cet après-midi.

— Lucille Baudin ?

— Oui.

— T'as rencontré Lucille Baudin et tu ne m'as rien dit ?

— J'aurais dû ?

— Mais j'adore !

— Je ne savais pas.

— Putain, mais ma Jaja t'es vraiment à la ramasse de tout !

— Je sais.

— Non, normalement tu devrais me dire : « ferme-la, Jane ».

Je me mets à rire.

— Tu préférerais que je te dise de la fermer ? Ça te rassurerait ?

— Oui.

— Ta gueule, Jane.

— Merci, me murmure-t-elle en souriant.

— Avec plaisir.

Je lui raconte la rencontre un peu surréaliste avec la Lucille et l'album qu'elle m'a demandé d'écouter. Jane a la bouche

ouverte, elle veut absolument la voir en concert. Du coup, on éteint la télé et on se met à écouter ses morceaux. C'est pas mal

en fin de compte, mieux que ce que j'aurais pensé. Jane connaît la plupart des chansons. C'est vrai que je suis à la ramasse

totale.

— Putain, que je kiffe ce type ! s'écrie Pétra alors qu'elle porte son fameux short XXL.

— Raconte, s'excite Jane.

— Il me fait rêver. En quelques heures il me redonne la méga pêche.

— Vous vous retrouvez quand ? lui demandé-je en baissant le son.

— Sur Skype ?

— Non, en vrai.

— C'est pas pour tout de suite. Là, il est en plein tournoi. Ça marche pas mal pour lui.

Mon portable sonne, c'est la Syphilis. Je décroche de suite.

— Ma moustache t'emmerde, Phillis.

— Mon cul plat aussi.

— Et mes loches distendues te chient à la raie.

— Mon cheveu te le fout profond.

Je me mets à rire.

— Non, sinon grosse, je viens de repérer un mec pour toi.

— Quoi ?

— Un roux de toute beauté, tout ce que tu aimes. Enfin, je ne dis pas ça parce qu'il est roux, hein, mais je suis sûre que tu le

trouverais parfait. Je t'envoie une photo.

Elle n'a pas fini de parler que j'entends la sonnerie d'un message. Je regarde et je vois un type accoudé au bar.

— Alors, grosse, je te le garde au frais ?

— Je ne pense pas qu'entre tes cuisses, ce soit de toute première fraîcheur.

— Détrompe-toi. La chaîne du froid a toujours été respectée.

— Bonne nuit, Phillis.

— Gros...

Je raccroche en me marrant.

— C'est sa façon de gérer la situation, vient me glisser Pétra près de moi.

— Je sais bien, mais c'est surtout une grande malade. Sérieux, on était bourrées quand on l'a prise dans le groupe ?

— Oui, complètement ! s'éclate de rire Pétra.

Mon portable sonne de nouveau. Putain, c'est pire qu'une blatte, cette meuf.

— Phillis, non, je ne viendrai pas me taper ce roux. Alors toi et ta chambre froide, vous avez quartier libre.

— Je suis ravi de l'apprendre.

Cette voix...

Ce n'est pas Phillis. Ou alors, Phillis qui aurait mué pendant les dix dernières minutes.

— Lee ?

4B.

Je file m'isoler dans ma chambre après avoir fait signe aux filles.

— Oui.

— Qui est ce roux ?

Sa voix n'est pas comme d'habitude.

— Un type avec qui veut me brancher la Syphilis.

— Et ?

— Et ce soir je suis fatiguée et je ne suis pas d'humeur à écarter le cuissot.

Je l'entends rire.

— Je suis ravie de savoir que je te fais rire.

— Tu m'as toujours fait rire.

— Tu as bu ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Oui.

— Mais genre, l'alcool qui te rend niais, joyeux, triste ou plutôt en colère ?

— Whow, t'as fait une théorie sur la petite ?

— Bien sûr, tu ne savais pas ?

— Plutôt qui me rend honnête.

Pourquoi j'ai les jambes qui vacillent, d'un coup ? Je préfère m'asseoir. J'ai hâte d'en savoir plus et en même temps, j'ai la

petite noisette qui se fait le grand huit dans mon tanga.

— C'est une bonne chose ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, Lee, c'est que la chose que je ne pourrai jamais t'avouer, c'est que tu avais raison la

dernière fois au téléphone. Je suis en train de ressentir un truc que je suis incapable de gérer, ça me rend dingue. Par contre, ne

t'attends pas à que je te le dise un jour parce que j'aurais l'impression de me mettre à nu et je ne le supporterai pas.

Il me répète quasiment mot pour mot ce que je lui avais sorti dans cette chambre d'hôtel.

— Ne t'inquiète pas, je ne le répèterai pas.

— Merci.

— Tu sais quand même que lorsque tu te réveilleras demain avec un bruit de marteau piqueur dans le crâne et que tu te

rappelleras ce moment, tu auras envie de t'enfoncer les burnes jusqu'à ressembler à une petite fille ?

— Oui, je le sais.

— Alors ça va.

— Lee ?

— Oui ?

— Si tu savais comme ton petit cul me manque.

— Je me doute.

J'entends une voix au loin.

— Je vais devoir te laisser, me lance-t-il juste après.

— Comment va Vito ?

— Comme quelqu'un qui a retrouvé ses racines et qui va s'éteindre dans pas longtemps.

— Je suis là, si jamais.

— Je sais.

— Tu devrais boire plus souvent.

Il rit.

— Bonne nuit, Lee.

— Bonne nuit.

Je m'allonge et je ferme les yeux.

Killing me softly des Fugees me berce doucement.

« I felt all flushed with fever

Je me suis sentie rougir de fièvre

Embarrassed by the crowd

Embarrassée par la foule

I felt he found my letters

J'ai eu l'impression qu'il avait trouvé mes lettres

And read each one out loud

Et qu'il les lisait chacune à voix haute

I prayed that he would finish

J'ai prié pour qu'il arrête

But he just kept right on

Mais il a continué » [50](#)

Je reste prostrée comme ça pendant un temps indéfini, tellement indéfini que je ne réagis même pas lorsque Jane et Pétra

passent leur tête pour voir si tout va bien. Je ne proteste pas non plus quand elles me déshabillent et qu'elles me bordent en

m'embrassant.

[48](#) • Cosmic girl : chanson de Jamiroquai sortie en single en 1997, sous le label S2 record.

[49](#) • Fringe : série télévisée américaine qui met en scène une section du FBI enquêtant sur des phénomènes étranges et inexplicables à travers le pays. Puis, il y a surtout Joshua Jackson, le Pacey de Dawson, alors fonce !

[50](#) • Killing me softly : reprise par les Fugees en 1996 d'une chanson de 1971, composée par Charles Fox et Norman Gimbel et créée par Lori Lieberman. Elle fut inspirée par un poème de Lieberman, *Killing Me Softly with his Blues*.

25

J'ai oublié à quel moment dans le mois,

tu as le slip qui sent les aisselles sous déo bio

Mardi 27 mai 2014

Il est à peine 10h, mais j'ai déjà eu au téléphone une Jane surexcitée pour me dire qu'on filait demain soir jusqu'à dimanche à

Ibiza. Elle a réussi à trouver des prix imbattables en partant au dernier moment. Putain, je nous imagine les quatre là-bas. Non,

en fait, je préfère ne pas imaginer, je sens venir la boucherie.

Je préviens l'Ancien de ce long week-end improvisé. Il est au courant de la proposition de Cindy et il essaie de me

convaincre par tous les moyens de rester à bord du bateau.

— Poil de cul, si tu te barres, sache que c'est Natasha qui viendra prendre ta place.

— Comme tu le dis magnifiquement bien, si je me barre, je m'en tape.

— Je vous connais, toi et ta jalousie, ça va t'emmerder qu'elle puisse te remplacer.

— Pas du tout.

— Tu ne sais pas mentir.

— C'est quoi cette manie que tout le monde a de me dire ça ? Si, je sais mentir !

D'un seul coup, mon attention est attirée par une musique qu'a mise l'Ancien :

« Que c'est bon d'être demoiselle

Car le soir dans mon petit lit

Quand l'étoile Vénus étincelle

Quand doucement tombe la nuit

Je me fais sucer la friandise

Je me fais caresser le gardon

Je me fais empeser la chemise

Je me fais picorer le bonbon »

— Tu mets Colette au taf, toi ? T'as besoin de stimulation, ou bien ? demandé-je surprise.

— Ça, c'était de la poésie. Écoute ça, Poil de cul, fredonne-t-il.

« Je me fais froter la péninsule

Je me fais béliner le joyau

Je me fais remplir le vestibule

Je me fais ramoner l'abricot »

Ah, Colette.

Elle est magique.

Je me souviens quand j'ai découvert ce bijou il y a quelques années. J'écoutais la radio et je suis tombée sur cette petite

perle. Je me suis de suite interrogée sur ce coup de génie. Grâce à *Shazam*, j'ai su que c'était Colette Renard et au vu de la

photo, elle ne devait pas être de toute première fraîcheur. Effectivement, après des recherches chez M. Wikipédia, il s'avère

qu'elle s'en est allée vers d'autres cieux, bon en gros elle est dead, quoi. RIP la Coco ! Pétra m'avait appris qu'elle jouait

aussi récemment dans *Plus belle la vie*. Ah, je n'ai jamais évoqué la folle passion de Pétra pour *Plus belle la vie* ? Au temps

pour moi.

« Je me fais farcir la mottelette

Je me fais couvrir le rigondonne

Je me fais gonfler la mouflette

Je me fais donner le picotin

Je me fais briquer le casse-noisettes

Je me fais mamourer le bibelot

Je me fais sabrer la sucette

Je me fais reluire le berlingot. »

Les paroles se suffisent à elles-mêmes. Cette femme est notre maître à tous. Précurseur de la langue libertine. C'est la reine

de l'expression vulvesque, du bon mot phallique et du calembour vénérien.

« Je me fais gauler la mignardise

Je me fais rafraîchir le tison

Je me fais grossir la cerise

Je me fais nourrir le hérisson

Je me fais chevaucher la chosette

je me fais chatouiller le bijou

Je me fais bricoler la cliquette

Je me fais gâter le matou

Et vous me demanderez peut-être

Ce que je fais le jour durant

Oh ! cela tient en peu de lettres

Le jour, je baise, tout simplement » [51](#)

Ah, je baise.

Pourquoi quand j'entends ces mots, ça me fait penser à mon connard sexy de 4B ? Je pourrais jouir rien qu'en me rappelant

ses dernières phrases, son aveu. Putain, que c'était bon ! Je préfère oublier que c'était sous l'emprise de l'alcool. D'ailleurs,

ça se trouve, à l'heure qu'il est, il doit se bouffer les couilles ou avoir le crâne compressé dans un étau. Je me gausse rien que

d'y penser. Je vais l'appeler pour jubiler. *T'as le droit, Jaja. Tu le mérites.*

Je sors de l'agence, le soleil est là, les oiseaux roucoulent, Tic et Tac sont mes amis et je vais me faire un petit plaisir.

Ça sonne.

Ça sonne encore.

Messagerie.

« Laisse un message ! »

Sympa la messagerie, hyper avenante, on sent direct le potentiel de sympathie chez ce type.

Bip.

« Je voulais savoir si c'était pas trop dur ce matin et si tu te souvenais de tout, car je me ferais un plaisir de te rafraîchir la

mémoire. »

— Poil de cul, faut que tu files en urgence à un reportage. Magne-toi le fion et c'est quoi ce sourire niais que tu as ? Ça ne te

ressemble pas ! me lance l'Ancien à travers la porte.

Merci l'Ancien. Merci de donner de la matière à mon interlocuteur. Je te maudis sur vingt générations.

« Alors, sache que je n'ai pas un sourire niais en t'appelant, j'ai une sorte de paralysie faciale depuis ce matin, mais je te

rassure, rien à voir avec toi. Rappelle-moi dès que tu sors des limbes. »

Rho, mais Jaja, comment tu vaux rien, il daube du fion ce message.

— Poil de cul ?

— Oui j'arrive, laisse-moi relativiser ce que je viens de dire, s'il te plaît... et par ta faute, en plus. Traître.

Je sors du reportage quand je reçois un coup de téléphone de Pétra :

— Oui ?

— Chaton, j'ai pas de maillot de bain.

— Quoi ?

— On part demain et je n'ai pas de maillot de bain.

— T'as brûlé tes anciens en hommage à la déesse du cul bombé ? Je suis dans le regret de te dire que le tien est toujours

aussi plat, ce sacrifice n'aura donc servi à rien.

— Ferme-la, s'il te plaît, et dis-moi que ce soir tu peux venir me donner ton avis tranchant sur mes essayages ?

— Ah non !

— J'ai besoin de toi.

— Ne me prends pas par les sentiments, ça ne sert à rien.

— Qui va me dire que ça me fait un cul plus plat que d'habitude ?

— Tu fais chier.

— Rendez-vous à 18h30 chez qui tu sais ! s'écrie-t-elle en raccrochant.

Je réalise qu'on part demain.

Et oh putain de bordel de merde !

Je viens de prendre conscience de l'état du chantier dans ma culotte. Ah non, mais c'est juste pas possible. Je ne peux pas

partir à Ibiza en ayant le père Fouras entre les cuisses. J'imagine déjà le poil agressif, dur et qui pointe à travers le maillot de

bain. Il est hors de question de le laisser comme ça, surtout qu'il pique, ce manant. Je pourrais blesser quelqu'un.

Il est 17h, j'ai le temps de supplier Olga avant de retrouver Pétra. Comment vais-je faire si Olga-la-sans-cœur ne comprend

pas mon S.O.S. vital ? Je n'aurai plus qu'à me charcuter seule, ou pire : me faire charcuter par Phillis.

Je me souviens d'une expérience assez désastreuse avec un épilateur et je ne me vois pas du tout recommencer. Je devais

avoir seize ans, j'étais en vacances avec mes parents et mes poils poussaient comme les coquelicots en été. Je me sentais fière,

décidée à utiliser cet engin de la mort. *Oui, Jaja, tu es une machine, les poils, c'est tabou, on en viendra tous à bout !* En

moins de cinq minutes, j'avais l'appareil de torture entre les mains. Je décidai alors de me l'approcher : « putain, mais c'est

quoi ce bordel ? Quel est le trou du cul qui a inventé ça ? » Encore, chez Olga, je peux l'insulter,

mais là, c'est de l'auto-

torture. Tu te rends compte le concept de sadique ?

Comme on peut s'en douter, j'ai hurlé et ma mère s'est empressée de retirer la bête en me traitant de chochette et a pris un

malin plaisir à m'épiler toutes les jambes. Et là, j'ai regretté les règles de base : « Ne jamais insulter sa mère ». J'ai

l'impression qu'elle me faisait payer toutes les crasses que je lui infligeais alors. Eh oui, il faut savoir qu'une mère n'oublie

jamais. Comme si, dans sa tête, elle avait un carnet de notes où tout était inscrit, une sorte de tablette tactile en mieux

organisée. En tout cas, à la fin de ce massacre, je ne sentais plus mes jambes tellement elles étaient anesthésiées. « Tu veux

faire le maillot ? » qu'elle m'a sorti en souriant. Et c'est là que je suis tombée dans un coma profond jusqu'à la fin de mes

vacances.

— C'est une urgence capillaire de la plus haute importance.

— Mlle Nitouche ?

— Oui, c'est moi. Sauvez-moi la vie et je vous offre mon corps, supplié-je.

C'est comme ça que je réussis à avoir un rendez-vous avec Olga dans la demi-heure qui suivit.

J'y suis.

Je n'avais pas prévu ce rendez-vous et du coup je n'ai pas dans mon sac la panoplie de la parfaite miss *Je-vais-me-faire-*

épiler-mon-intimité-la-plus-profonde, en gros j'ai oublié mes lingettes. Ben ouais, c'est que dans les films qu'à la fin d'une

journée de boulot, tu ne refoules pas un minimum de la chatte. Alors parfois je l'admets, plus que d'autres. Ma gynéco m'avait

expliqué que c'était dû aux périodes hormonales, mais j'ai oublié à quel moment dans le mois, tu as le slip qui sent les

aisselles sous déo bio. Pauvre Olga, j'espère que je ne vais pas trop lui flinguer les sinus alors

qu'elle me sauve un peu la

mise.

Je m'installe confortablement en attendant qu'elle arrive et je tombe sur un article qui me fait ripper la lurette : « de toute

façon, les poils, ça redevient à la mode ». Décidément, après le livre de Stéphane Rose, ça me poursuit. On essaie de me faire

passer un message ?

« Le poil revient à la mode » et comme de par hasard, on nous annonce ça au printemps. Le pire moment pour une femme.

Parce que je ne sais pas si c'est pareil pour toutes, mais moi, ces temps-ci, c'est un peu comme si le big-bang s'était accouplé

avec Donna Summer, et je constate que la pénétration a été difficile. Entre la pluie et le soleil qui revient à grands pas, mon

corps, c'est un peu comme un terrain abandonné, il est en friche et il repousse vite beaucoup trop vite. Pour le côté gazon

anglais, on repassera. Alors bon, moi si on me dit que c'est *fashion* de se laisser, genre, la grosse motte sous l'aisselle,

pourquoi pas ? Qu'on trouve ça sexy sous le débardeur une petite touffe qui dépasse ? Et puis en y réfléchissant bien, le côté

horloge parlante peut vite devenir très pratique : « Il est quelle heure, ma Jaja ? Heu, vu la coulée odorante, je dirais que c'est

bientôt l'apéro ».

Nan mais, sérieux, les gens, faut arrêter avec toutes ces conneries d'articles à la con. N'écoutons pas ce qu'on nous raconte :

« Le poil c'est bio, le poil c'est écolo. »

« Le poil, ça sent le jasmin, ça sent le Guerlain. »

« Un poil enfermé est un poil qui se meurt. »

Ben non, dans la vraie vie des vrais gens, le poil ne fait pas rêver, le poil ne t'inspire pas un YMCA sur du Annie Cordy. Le

poil, ça pue, ça daube, ça pique, ça fraude. Tu le distingues sur la main, sous la langue. Je n'ai pas envie cet été de me

retrouver avec les baloches à la Magnum de mon voisin qui dépassent du short quand je bois mon mojito à l'apéro, ou avec la

touffe fourrée de tata Hugnette sous le tablier où quelques mouches dansent la lambada quand je mange mon melon.

— Mlle Nitouche, c'est à vous.

Olga tombe à pic, je crois que je suis à cran.

Maintenant que je suis épilée de près, je retrouve Pétra dans notre magasin fétiche, elle est déjà dans les rayons.

— Chaton, t'en penses quoi ? hurle-t-elle comme si on était seules au monde.

— C'est du douze ans ?

— Rabat-joie. Et celui-là ? Il a une forme sympa.

— Le bronzage risque d'être sympa, aussi.

— Chaton, t'es en mode quoi, là ?

— Je sors de chez Olga.

— Ah pardon, je comprends.

— Merci.

Pétra en choisit quatre et file dans la cabine.

— Chaton ?

— Oui ?

— Raconte 4B, hier soir.

— Ne me dis pas que tu veux te toucher dans la cabine d'essayage ?

— Ben si, me sort-elle comme si c'était normal. Mais non, jamais en public.

— Il m'a avoué des choses.

— Quoi ? crie-t-elle en écartant le rideau de la cabine.

— Pétra, t'es à poil, là.

— Ne change pas de sujet. Tu viens de dire quoi ?

— Que t'étais à poil ?

— Merde, chaton. Si je ne te pose pas de questions, tu dis rien. T'as pas le droit. Ma vie sentimentale est aussi trépidante

qu'un épisode d'une vieille série allemande.

Je rentre avec elle dans la cabine et m'assieds sur un pouf pendant qu'elle finit d'enfiler son maillot.

— Il était saoul, il a dû avoir un moment de faiblesse et il m'a avoué que...

— Normalement, c'est une personne par cabine, lance une voix nasillarde de l'autre côté du rideau.

Je vois Pétra faire son œil mauvais.

— Alors pourquoi vous avez mis un pouf ? Vous pensez qu'on a besoin de faire une pause entre l'essayage du soutif et de la

culotte ?

— Certaines personnes ont besoin de s'asseoir, insiste la maraude.

— Oui, mon amie. Écoutez, elle était sur le point de me dire une phrase de la plus haute importance, je vous saurais gré de ne

plus nous importuner. En vous remerciant.

— Chaton ? Depuis quand tu parles aussi bien ? Je suis fière de toi.

— En fait, j'ai hésité entre ça et lui dire « Eh, ramasse-merde, tu veux un pain dans ta face de pet ? »

— Ça se vaut.

— Je me sens encore fébrile sur le classe ou pas classe, en fait.

— Moi j'aime bien les deux versions mais la deuxième était un peu plus pêchue.

Son maillot est enfin enfilé.

— Alors ?

— Ça t'aplatit les seins.

— Tu trouves ?

— Non non, je dis ça juste pour parler.

— J'ai pas des énormes nichons, non plus. Juste ce qu'il faut.

— Oui mais, à mon avis, tu pourrais plus les mettre en valeur. Essaie celui-là.

Je lui tends un bikini bleu marine avec une petite cordelette tressée blanche qui s'attache au cou.

— Et sinon, avant que la greluce nous interrompe, t'étais en train de me dire qu'il t'avait avoué ?

— Qu'il tenait à moi.

— Ça, je le savais.

— Oui mais, de l'entendre dire, ça fait du bien, même s'il avait seize grammes dans le sang. Il est parfait.

— 4B ?

— Non, ton maillot.

— Ouais c'est vrai qu'il me va bien.

Après vingt minutes d'essayage, Pétra ressort avec trois maillots à son goût. Je suppose que la grande brune aux cheveux tirés

qui nous fixe étrangement doit être la même que la voix sortie tout droit de *South Park*.

— Vous avez trouvé ce qu'il vous faut ?

— Oui, lui répond Pétra avant de la dévisager.

Peut-être que son classe/pas classe ne va pas tenir longtemps, j'en ai bien peur.

— Comment vous faites ? Moi, quand je mets de l'eyeliner, on dirait que je l'ai appliqué avec ma brosse à dents.

La vendeuse est figée et je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

— Je ne sais pas, c'est un coup à prendre.

— C'est ce que je me dis tous les jours. Un coup à prendre. J'en rêve, souffle Pétra.

— Moi c'est plutôt sur votre coupe que je m'interroge. C'est pour vous lifter en même temps que vous vous tirez autant les

cheveux ? demandé-je sérieusement.

— Pardon ?

— Quand vous vous enlevez cette queue le soir, votre visage doit être tout affaissé, c'est pas possible.

— Arrête de me chercher, chaton. Tirer, queue... je suis à fleur de peau.

— Oui, excuse-moi, j'avais oublié.

— C'est pas grave. Je vous dois combien ?

La vendeuse nous regarde comme si nous n'existions pas vraiment. Malheureusement pour elle, nous sommes tout ce qu'il y a

de plus réel.

On arrive à Bora-Bora et on croise Jane dans l'ascenseur.

— Vous êtes prêtes ? nous sort-elle avec un grand sourire.

— J'ai mes maillots, montre Pétra.

— Moi j'ai fait le mien, dis-je en désignant la bête.

— Et vos valises ?

— On ne part que demain soir, on a encore le temps, sifflé-je en allant ouvrir la porte.

— Pourquoi, tu as fait la tienne ? se renseigne Pétra.

Sans même nous répondre, on la voit filer dans sa chambre et en ressortir avec une énorme valise rose portant une inscription

pailletée : « j'aime les licornes ».

— Oui, depuis des mois.

— Depuis des mois ? Mais on ne savait même pas qu'on partait, soupire Pétra.

— Je préfère toujours prévoir. J'ai ma valise *été* et ma valise *hiver*.

— Et il y a quoi d'écrit sur ta valise *hiver* : « j'aime la bifle » ? demandé-je en levant les yeux au ciel.

— N'empêche qu'il est prouvé que de ne pas faire sa valise dans l'urgence enlève un stress conséquent, ajoute Jane avec un

air satisfait.

— Je file la faire, alors, dis-je en l’imitant.

Je suis en train de trier mes affaires quand Pétra passe la tête.

— Chaton ?

— Oui ?

— Je peux squatter ?

— Bien sûr. Je prends cette robe ?

— J’adore. Oui, obligée.

Je continue mon tri, je suis assise sur mon lit et Pétra vient s’installer à côté de moi.

— Pourquoi tu ne me parles pas ?

Je ne m’attendais pas à ça. Je suis toujours la tête dans mes affaires.

— Comment ça ?

— Je sais aussi que tu ne parles pas à Jane.

— Tu me fais quoi, là ?

— On s’inquiète, chaton.

— S’inquiéter de quoi ?

— De toi. Tu ne nous dis rien. Tu vas peut-être prendre la décision de nous laisser et tu ne dis rien.

— C’est faux.

J’essaie de me défendre comme je peux.

— Non, tu nous as juste révélé les faits. Après, on ne sait pas ce que tu penses, ce que tu ressens.

Elle se lève et commence à faire de grands gestes.

— Putain, mais parle, bordel ! Tu ne vas pas tout garder pour toi ? Ça va exploser à un moment. C’est mauvais et tu le sais.

Je ne sais pas quoi dire. De toute façon, la tempête Pétra est lancée, on ne peut plus l’arrêter, sa voix s’élève de plus en plus.

— Arrête de penser que tu es plus forte que tu ne l’es ! Tu n’es pas invincible ! Même si ça t’emmerde de l’admettre, tu as

besoin de nous !

— Tu as fini ?

— Non ! Regarde-moi et parle-moi ! Dis-moi, explique-moi que je puisse comprendre ! Comment on peut t'aider, sinon ?

— Je n'ai pas besoin...

— Si, tu en as besoin. Tu ne le sais pas, mais tu en as besoin. Tout le monde en a besoin. Regarde Jane, moi, Phillis. Heu non,

Phillis est un mauvais exemple, en fait. Mais Phillis est une exception.

Je souris.

— Chaton, je suis sérieuse.

— Mais je vois ça.

— Promets-moi que tu vas y réfléchir et t'ouvrir à nous. Sinon je vais devoir t'envoyer Jane et son obsession de la licorne.

— Non, non, c'est bon, promis.

Sans que je m'y attende, elle se jette dans mes bras et me serre si fort que j'ai du mal à respirer. Mais je m'en fous. Je me

laisse aller, relâche toute cette pression et je commence à pleurer.

— Il se passe quoi, ici ? Jaja a enfin décidé de se refaire les seins ? demande la Syphilis en entrant dans la chambre

— Ta gueule, morue, et viens avec nous, lui fait signe Pétra tout doucement.

Sans en rajouter, ce qui est assez rare chez Phillis pour le souligner, elle s'avance vers nous, s'assoit à l'opposé de Pétra et

m'entoure aussi. J'ai l'impression de recharger mes batteries en faisant le vide et en puisant leur force. Sans prévenir, l'odeur

de vanille m'emplit les narines et je sens qu'on me compresse le dos.

— On est là. On sera toujours là, me murmure Jane.

[51](#) • Les nuits d'une demoiselle : chanson écrite par G. Breton, R. Legrand, C. Renard en 1963 sous le label Vogue.

**La seule chose que ça resserre,
c'est le nœud de la corde qui va te pendre**

Mercredi 28 mai 2014, 23h45

— Phillis, c'est pas le moment de draguer, on va embarquer, là, râle Jane en courant.

— Sache que c'est toujours le moment, soupire la Syphilis.

— Je crois que j'aurais dû continuer le sport, dis-je, essoufflée, en essayant de ne pas m'emmêler les pieds.

— Pour continuer, chaton, il faut d'abord commencer.

— Mlle Van de Pute, ne soyez pas désagréable, s'il vous plaît.

« Dernier appel pour le vol en partance pour Ibiza. »

— C'est nous, vite, on va le louper ! hurle Jane.

— C'est la faute de la Syphilis, à quatre pour fermer sa valise, bougonne Pétra.

— Je pensais que le poids de Jane suffirait, je me suis trompée, ça arrive.

— Ta méchanceté n'atteint pas la licorne que je suis.

— Faites-la taire, se plaint Phillis.

— Pourquoi je me suis laissée convaincre ? grogné-je.

— Grosse, la ramène pas. Je te signale quand même qu'on a dû faire demi-tour parce que tu avais oublié ta valise.

— Si c'est pour passer quatre jours à se disputer, c'est pas la peine, autant ne pas partir, hein. Vous mettez toutes de la

mauvaise volonté. Vous êtes insupportables, s'arrête net Jane en colère.

— Je vous avertis que j'ai dû vendre un bout de mon intestin pour me payer mes maillots de bain, alors mauvaise ambiance

ou pas, on va prendre ce putain d'avion ! continue Pétra

— Charter, qui plus est, rajoute Phillis.

Jane nous a appris hier soir que nous décollions dans un vol charter. Sur le principe, je m'en fous un peu, on va dire que

toutes les économies sont bonnes à prendre. Par contre, qui dit charter, dit : partir aux horaires les plus pourris et dit aussi :

hôtesses de l'air avec l'option unique Moldave et maquillées comme quand on fait des expériences avec les filles et qu'on

utilise notre make-up dans le noir, bourrées.

— C'est pour Ibiza ? demande l'hôtesse.

Enfin, je suppose que c'est une hôtesse.

— Oui, nous sommes quatre, suffoque Jane

— Bienvenues à bord, mesdemoiselles.

Enfin.

Nous sommes dans l'avion !

Les vacances.

— Jaja, aide-moi, j'ai mon sac à main coincé, panique Jane.

La sérénité.

— Grosse, avance, putain !

Le calme.

— Chaton, t'as lâché une caisse ?

La paix intérieure.

— C'est vrai que ça daube. Grosse, t'as refoutu ton déo bio ?

La quiétude.

— On l'a jeté la dernière fois, précise Jane qui est toujours bloquée avec son sac et le siège n° 26.

Les amies.

— T'as pas digéré les oignons d'hier soir, peut-être ? interroge Pétra qui trouve enfin sa place.

Les emmerdes.

— Venez m'aider. J'ai déjà peur de l'avion. Si en plus je suis obligée de rester debout entre Marie Ingalls et le professeur

Tournesol, je vais faire une syncope ! s'affole de plus en plus Jane.

— Si seulement, peste la Syphilis en s'asseyant sur son siège à côté de celui de Pétra.

— C'est bon, j'ai réussi à me décrocher, ne vous dérangez pas.

— Mais on ne se dérangeait pas, ne t'inquiète pas pour ça, lui répond Phillis en regardant par le hublot. Vous pensez qu'il va

réussir à démarrer ? On dirait l'avion de Barbie.

— Dis pas ça à Jane, elle va nous faire une crise d'angoisse, glisse Pétra en sortant un livre de son sac. Mais c'est vrai qu'il

ne donne pas confiance.

— Vous trouvez ? Jaja, t'en penses quoi ? me demande Jane au bout du rouleau.

— Non, je n'ai pas lâché de bouse, je pense que c'est les sièges de l'avion qui refoulent le moisi et oui, à mon avis, on ne

verra jamais Ibiza.

Jane me dévisage avec un air à la limite de la commotion cérébrale.

— Il me faut un remontant, souffle-t-elle.

— Enfin une bonne idée, enchaîne Phillis en sortant une bouteille de son sac. Tiens, bois, ça te fera du bien.

— C'est quoi ? demande Jane suspicieuse.

— Bois, ça va te détendre.

Jane prend la bouteille avec le mélange chimique et s'enfile plusieurs gorgées avant de me la passer.

— À toi, ma Jaja.

— Advienne que pourra, dis-je en buvant à mon tour.

23h45 + 2h15

Contre toute attente, nous atterrissons saines et sauvées à Ibiza. Enfin, Jane s'est un peu lâchée sur la bouteille mystère de

Phillis et a passé les deux heures du voyage à parler avec le sosie du professeur Tournesol, sur l'intérêt des licornes dans

notre société actuelle. Il faut savoir que depuis, le professeur s'est pendu avec un bout de PQ dans les toilettes de l'avion.

— Ibiza, nous voilà ! chante Pétra en tournoyant sur elle-même.

— Les filles, je crois que je suis bourrée, se marre Jane.

— Pas besoin de nous le dire, on le voit, soupiré-je en la retenant pour ne pas qu'elle tombe.

— Non, mais vraiment bourrée. Genre je ne me rappelle même pas où on doit dormir.

— Jane, il est 2h du matin, je t'ai entendue déblatérer sur la philosophie des licornes tout le voyage, alors si on ne se dirige

pas maintenant à notre hôtel, je fais des lamelles de ta peau et je vais les frire à l'instant.

Jane explose de rire. Putain, c'est pas bon signe.

— File-moi ton sac, il doit bien y avoir les papiers de réservation, dis-je en commençant à paniquer.

Pétra m'aide à chercher pendant que Phillis s'en prend à Jane.

— Tu es faible ce soir, mais sache que demain je te massacre.

— C'est bon, je les ai, respiré-je à nouveau en secouant les papiers.

— Jane, pourquoi la réservation de l'hôtel est à partir de demain ? s'égosille Pétra.

— Tu n'as pas fait ça ? grondé-je sous le choc.

— C'est décidé, je la tue maintenant.

— Je crois que je vais vomir.

C'est à ce moment que Jane dépose sa gerbouille sur les sandales de Phillis. J'ai envie de dire que les vacances commencent

sous les meilleurs supplices.

Pendant que Pétra s'occupe de nettoyer Jane et que Phillis se calme dans son coin, je tente en vain de trouver une solution.

Après avoir appelé notre hôtel pour demander s'il restait de la place et m'entendre dire « non », j'ai demandé à un taxi de me

renseigner. La seule réponse qu'il a réussi à me donner m'a fait froid dans le dos. J'en ai la colonne vertébrale tout atomisée.

Je suis en train de vivre un film d'horreur. Ce n'est pas possible. Tout sauf ça. Il faut que je me réveille.

Il m'explique qu'on risque de tout trouver complet ou à des prix qu'on ne peut pas se permettre.

Je veux mourir.

De vieux traumatismes de mes colonies remontent à la surface.

Je tremble.

— Alors, grosse ?

— C'est la cata.

— Pire que Jane qui vomit sur mes nouvelles sandales ?

— Pire que tout.

— Tu me fais peur.

— Camping.

— NOOON !!!

— Je sais, je ne m'en remets pas non plus.

— Tout sauf ça, grosse.

— Il se passe quoi ? demande Pétra suivie d'une Jane couleur Pastis.

Phillis s'écroule sur le trottoir en se tenant la tête dans les mains.

— Camping.

Pétra se fige.

— Allez, les filles, j'ai merdé, mais on ne va pas laisser ces incidents nous gâcher notre séjour, balance Jane avec un grand

sourire. Moi, je suis optimiste. C'est ce genre d'expérience qui va resserrer nos liens.

— La seule chose que ça resserre, c'est le nœud de la corde qui va te pendre, grince Phillis en se levant.

— Jane, je ne frappe pas une personne déjà à terre d'habitude, mais là, je sens que je n'ai pas beaucoup de bonne volonté,

persiflé-je, en me dirigeant vers elle.

— Vous voulez que je vous y dépose ? nous interrompt le taxi en s'approchant de nous et en sauvant la vie de Jane.

— Plus tôt on y sera, mieux ce sera, s'emballe la traîtresse.

23h45 + 3h15

Nous sommes désœuvrées à l'entrée d'un camping avec nos quatre énormes valises.

— Pour une nuit ? Je peux vous proposer ce terrain en emplacement H5.

— Un terrain ? demandé-je en faisant des gros yeux.

— Vous n'avez pas de tentes, je suppose.

Achevez-moi et vite.

— Vous supposez bien, continue Phillis en fusillant toute personne vivante à proximité.

— Nous en louons, si vous voulez. Il nous en reste une de quatre places.

— C'est un cauchemar. Je vais me réveiller, me répété-je à moi-même.

— Nous la prenons, annonce Jane qui commence à reprendre un teint normal.

Je préfère sortir. J'ai besoin de respirer. Pétra m'emboîte le pas en s'inquiétant :

— Tu penses que c'est raisonnable de laisser Phillis seule avec Jane ?

— Il est 3h du matin, nous sommes à Ibiza dans un camping et nous allons devoir monter une tente. Je pense, chaton, que le

mot raisonnable n'est plus approprié.

— J'ai le plan ! s'exclame Jane.

23h45 + 3h40

Au bout de 5 634 « ta gueule », de 7 643 « je veux mourir », 786 565 « je vais te crever, chacal », nous avons enfin réussi à

trouver cet emplacement maudit.

— Le souci c'est que les toilettes sont à l'autre bout, soupire Jane.

J'ai déjà précisé que je détestais les campings ?

Je ne prononce pas ces paroles comme ça parce que ça fait cheap ou quoi, mais parce que je l'ai vécu dans mon adolescence.

Oui, moi, Jacinthe Nitouche, j'ai subi le camping. Je devais avoir quinze ans et je pensais que les colonies c'était trop le

« kikoo lol kiff ma vibe ». Eh bien, j'en suis vite revenue. Déjà, rien que le montage des tentes. Dans les années 1990, le

concept pop-up de mon cul n'existait pas encore. Non, nous on était des durs, genre on mettait cinq heures minimum à essayer

de faire tenir le truc. Le pire c'est qu'on se connaissait tous depuis genre moins de vingt-quatre heures et qu'on était à un âge

où la sociabilité allait à l'encontre de nos principes. Et pendant que tu as envie de chialer et de te demander pourquoi t'es pas

partie avec tes parents à La Franqui, t'as toujours un trou de balle, tu sais, le même que pour les ouvertures faciles, avec le

duvet et l'acné en plus, qui vient t'expliquer que tu n'es pas douée et que c'est vraiment limpide comme de l'eau de roche de

monter une tente. C'est souvent d'ailleurs quinze minutes plus tard qu'on le retrouve pendu par son slip kangourou.

Oui, le camping laisse des séquelles. Parce qu'une fois que tu fais croire au monde qu'en fait, tu préfères dormir à la belle

étoile et faire corps avec la nature, on t'apprend que tu vas devoir purifier ton corps dans des toilettes communes. Et ça, quand

tu es une ado de quinze ans, tu ne le vis pas forcément très bien... comme cette promiscuité obligatoire. « Tiens, chérie,

regarde, il y a Roger qui va déposer son colombin. » Oui, sache que ton intimité tu perdras. Paye ta discrétion avec ton rouleau

de PQ sous le bras.

J'observe la tente qu'on nous a filée et je doute qu'elle soit de nouvelle génération. Je sens revenir la panique.

— Comment on monte cette merde ? gémit Pétra en défaisant l'objet du délit. Et c'est, quoi ça ?

— Ça, c'est un nom de poisson, mais je sais plus lequel. Hareng, peut-être ? C'est grâce à ce truc que ça va tenir, dis-je en

m'approchant.

— Ça s'appelle une sardine.

— Hareng, sardine, c'est pareil, non ? râlé-je dans ma barbe.

Jane prend les choses en main. On a l'impression qu'elle maîtrise. J'ai bien dit : « on a l'impression ».

— Les licornes savent monter des tentes ? ronchonne Phillis en s'asseyant sur une grosse pierre.

— Les licornes savent tout faire, s'indigne Jane en étalant la tente.

— Sauf réserver correctement des chambres d'hôtel, m'énervé-je en l'aidant.

— Ça va où ce truc ? demande Pétra, perdue.

— J'ai même pas la force de répondre « dans ton cul », soufflé-je, déprimée.

— Jaja, aide-moi. Tiens ça.

— Je te hais, Jane Moreau !

— Je sais, mais là, aide-moi.

— J'ai compris. Tu as voulu te venger. Comme on a préféré aller à Ibiza plutôt qu'en Grèce, tu t'es dit : « tiens, je vais leur

pourrir leur séjour, elles vont le regretter. » Tu n'es pas une licorne, tu es le mal, se met à gesticuler Phillis en finissant par un

rire gras.

— Je crois qu'on a perdu Phillis, informe Pétra.

23h45 + 4h30

— Je pense que c'est bon ! jubile Jane.

— Non, ce n'est pas bon, Jane. Nous sommes sous une tente au lieu de nous prélasser dans un super hôtel ! continue de

s'énervé Phillis.

— J'ai envie de me vider la vessie, déclare Pétra.

— Viens, on va trouver un arbre à côté, dis-je pour éviter de refaire tout le chemin

23h45 + 5h

Nous sommes toutes les quatre installées sous ce qui nous sert de tente.

— Elle penche un peu, non ? demande Pétra.

— Le principal c'est qu'elle tienne, répond Jane en bâillant. Demain est un autre jour.

— Demain tu n'es plus de ce monde, murmure entre ses dents Phillis en se tournant d'un côté puis de l'autre.

— C'est un test ? Genre, pour ne pas que je parte, vous vous êtes dit : on va passer les pires vacances de nos vies ? Sachez

que c'est réussi. Je vous aime, mes chattes, soupire-je en m'endormant.

Jeudi 29 mai 2014

J'essaie d'émerger. Mes yeux ne veulent pas s'ouvrir. Je sens un poids mort sur mon corps. Je ne sais même plus où je suis.

Putain... en plus de cette lourdeur, je sens une odeur de vomi qui m'arrive direct dans le nez.

Suis-je déjà en enfer ?

Allez, Jaja, courage.

Ahhh, mais c'est quoi ça ? Pourquoi j'ai la grosse tête de Jane sur mes seins. Mais merde, elle a un cimetière dans le buffet

ou quoi ?

— Jane, bouge.

— Hummm...

Putain, c'est pire quand elle parle.

C'est un anesthésiant à elle toute seule.

Pourquoi j'ai un œil qui me tire et qui n'arrive pas à s'ouvrir. Ma vie pourrait-elle être pire que ce que je suis en train de

subir actuellement ?

— Jane, j'ai dit : bouge ! Tu es train de transformer mon 85 D en 75 A. Tu trouves que mes seins ne morflent pas déjà assez ?

— Hummm...

— Et arrête de parler. Je suis en train de perdre mes facultés olfactives.

Elle se tourne et détruit ma glande mammaire gauche. Je lui mets un coup de coude qui la réveille illico.

— Quoi ? Quelqu'un a mal ? Je sauve des vies !

— Ta gueule, Jane, grogne Phillis qui commence aussi à émerger. J'ai le dos en souffrance et bientôt ça sera ta face.

— Jaja, il t'arrive quoi ? me demande Jane en me fixant, horrifiée.

— T'étais couchée sur moi, ça te suffit comme excuse à mon état ?

— Non, mais ton œil, s'inquiète Jane.

— Quoi, mon œil ?

— Putain, on se couche avec Jaja et on se réveille avec Quasimodo, se moque Phillis en me matant d'un air dégouté.

Quasimodo ?

Je touche mon œil, celui qui fait de la résistance pour s'ouvrir et je sens une boule. Putain. C'est quoi ça ?

— Je pense que tu fais une mauvaise réaction à une piqûre, m'explique Jane.

— Je pense que tout ça c'est de ta faute et que je vais te frapper.

— Ma Jaja, la violence ne va rien résoudre. Je dois avoir une crème dans ma trousse.

— J'ai besoin d'un miroir.

— Non, je ne pense pas, grosse. Tu vas te faire du mal.

— Phillis, file-moi un putain de miroir !

— Tiens, je t'aurai prévenue.

Je l'approche et là, l'horreur absolue. Je pousse un cri qui réveille Pétra.

— Ça y est ? Phillis a tué Jane ? demande Pétra endormie.

Je ne me reconnais même pas. J'ai l'œil fermé et une grosseur au niveau de la paupière qui s'étend sur tout le côté gauche. On

dirait que je me transforme en Bogdanov. Cool, je pourrais peut être assister à leur prochaine réunion de famille. « Alors,

Grichka, t'as pu choper avec ta face ? » « Dans le noir, ça passe. »

— Tiens, étale-toi cette crème.

— Tu sais où tu peux te la foutre, ta crème, Jane ? Je déteste le camping, c'est à cause de toi si on en est là. C'est de ta faute,

putain, si je vais pouvoir aller tailler la bavette chez la Bognadov family.

De mon œil vivant, je vois Jane se décomposer.

— Je suis désolée. Je voulais tout faire au mieux et je ne sais pas comment j'ai pu me planter autant.

— Jane Moreau, ne jouez pas la carte de la sensiblerie avec nous, ça ne prend pas, enchaine Phillis.

— Je suis tellement désolée, se met à pleurer Jane.

— C'est moi qui devrais pleurer, non ? Vu la face que je me paye... sourié-je en la prenant dans mes bras.

— Je confirme, répond de suite Pétra.

— C'est quoi ce bordel ? Qui a pissé sur nos affaires ? hurle une voix de baryton.

— Phillis, t'as pissé où toi, hier ? demande Pétra inquiète.

— Sur la gauche de notre tente, y'avait comme un petit talus.

— C'était pas un talus, c'était...

— Je vais retrouver ces petits voyous, ils vont payer ! continue de beugler notre voisin de chambrée.

— Vous pensez qu'une voix comme ça peut être celle d'un homme de petite taille ? essayé-je de rassurer les troupes.

— Surtout, ne bougez pas, chuchote Pétra.

— J'ai envie de faire pipi, se plaint Jane.

— Jane, merde, pense à moi, j'ai déjà un œil moisi. Si je pouvais garder l'autre, ça m'arrangerait.

— Et si je sors à poil, ça pourrait faire diversion ? murmure Phillis en commençant à se déshabiller.

— Au point où on en est... soufflé-je, désabusée.

27

Baiser pour ne plus penser,

pour ne plus souffrir, pour ne plus avoir mal

Jeudi 29 mai 2014. Point de vue de 4B

Il est encore tôt.

Je n'arrive pas à dormir.

Je ne me souviens même plus de la dernière vraie nuit que j'ai passée.

Difficile de trouver le sommeil quand la sérénité n'est plus de mise. Je me lève et descends à la cuisine où Sara est déjà en

train de boire son café. Je lui fais un signe de la main en me dirigeant vers la cafetière. J'ai besoin d'un double, et bien corsé.

— Tu ne devrais pas boire autant, t'as une sale gueule le matin.

— Sara, quand je voudrai ton avis, tu le sauras.

— Le médecin est passé.

Je la regarde pour qu'elle continue.

— Son cœur est de plus en plus faible.

— C'est pas un scoop.

Elle s'effondre. On se connaît depuis tellement longtemps que parfois, j'oublie qu'elle n'est pas aussi forte qu'elle le montre.

Je m'approche derrière elle et place mes bras autour de ses épaules. Elle se retient à moi comme à une bouée de sauvetage.

Je suis pourtant aussi perdu qu'elle.

Je ferme les yeux et inspire lentement.

Comment ai-je pu en arriver là ?

Comment ai-je pu me retrouver dans cette maison familiale que je fuis depuis tout ce temps ?

Les souvenirs remontent, m'acculent, m'oppressent.

Je nous revois avec Sara en train de jouer dans ce jardin pendant l'été. Les seuls moments où j'avais une réelle raison de

sourire, de m'amuser, de me comporter comme un enfant de mon âge. Je nous revois nous inventer des histoires. Elle, grand

reporter international couvrant le monde, moi, la suivant pour la protéger. Quand j'y repense, c'est souvent elle qui m'a

protégé de tout ça. Ma soupape !

— Ça ne va pas, les enfants ? nous demande Maria, inquiète.

Ma Maria. Elle a toujours fait partie de cet endroit. Je n'étais pas retourné dans cette maison depuis plus de dix ans, mais

nous restons toujours ses enfants.

Sara se libère, se lève et va l'embrasser.

— Un petit coup de fatigue, ça va passer, lui avoue-t-elle avec un sourire.

— Profitez-en pour aller au marché. Je vais vous faire une liste. Ça vous fera du bien, comme au bon vieux temps. Par contre,

ne rentrez pas trop tard, que je puisse préparer le repas de ce midi.

Sara se retourne vers moi et sort de la pièce sans un mot. L'ambiance est lourde. Difficile de faire comme si nous n'étions pas

dans un mouvoir, comme si Vito n'allait pas bientôt clamser et se retrouver dans la tombe, six pieds sous terre.

— Va te préparer, mon petit, tu as mauvaise mine.

— Merci Maria, dis-je en lui prenant la main pour l'embrasser.

— Je suis tellement heureuse que tu sois revenu. Même si les circonstances auraient dû être différentes.

— Je sais.

Une fois lavé, habillé et être passé voir Vito, je retrouve Sara devant l'entrée. Elle m'attend au volant

de la voiture. Certaines

choses ne changent pas. Elle a toujours voulu tout maîtriser.

— Maria t'a donné la liste ? demandé-je alors qu'on sort de la voiture et qu'on se retrouve vite dans cette ambiance

palermitaine.

— Oui, j'ai eu droit à un chapitre complet sur « comment bien choisir ses poivrons en dix étapes. »

— Ça ne m'étonne pas, je suis même étonné qu'elle ne soit pas venue avec nous.

Je prends le temps de m'imprégner de ce qui m'entoure. Le marché de Ballarò, le plus vieux de Palerme, nous transporte en

plein dans l'histoire de la Sicile. Maria nous y emmenait souvent étant enfants et en profitait pour nous plonger au cœur de nos

racines.

L'âme véritable du quartier est en partie due à ses ruelles étroites et ses coins sombres. On y trouve des maisons basses et

délabrées, des églises et des sanctuaires. Dans les décombres de certains bâtiments éventrés, on peut percevoir de la vie entre

ces murs qui semblent sur le point de s'effondrer. C'est assez étonnant la première fois qu'on y vient. Maria a été un guide

fabuleux.

— Rien n'a changé, murmure à peine Sara, les larmes aux yeux.

— Si, nous.

J'observe le long défilé d'étals protégés du soleil ou de la pluie par des tentures de toile qui évoquent d'anciens souks.

— Tu sens ? me demande Sara tout excitée.

Elle accélère le pas et je la suis entre les rues et leurs caricaturales étendues de linge au balcon.

Les odeurs marines ont laissé place aux fumets épicés. Sara se retourne vers moi, le sourire aux lèvres. On se retrouve à

manger debout, avec les doigts, des *sfinciuni*, sorte de pizza aux oignons, anchois et fromage.

— Tu te souviens quand Maria venait nous chercher ici ? se marre Sara en se léchant l'index.

— Elle faisait semblant de nous engueuler avant de venir déguster avec nous.

Une Vespa rouge manque de nous rentrer dedans. Les injures pleuvent :

« Sei un patzo ! »

« Cazzo ! »

« Cornuto ! »

« Figlio di puta ! »

« Vafenculo ! »

Je ne peux m'empêcher de penser à Lee. Je ne l'ai pas eue de vive voix depuis mon dernier aveu. Qu'est-ce qu'il m'est passé

par la tête ? Putain, j'ai vraiment un souci. Il faut d'ailleurs que j'évite de penser qu'elle est en ce moment à Ibiza en train de

se faire tringler par la Terre entière.

Je revois son texto :

« Difficile de t'avoir au téléphone. Je pars demain pour quelques jours avec les filles. C'était pas prévu. J'espère que tout va

bien ».

Ce à quoi j'avais répondu sans trop réfléchir: « Vous partez où ? »

« Nous prenons la direction d'Ibiza... et non je n'y vais pas pour me faire défourailler à tout va. En te remerciant. »

J'étais seul dans la cuisine quand son texto est tombé et je me souviens avoir fini la bouteille de whisky d'une traite. Cette

filles aura ma peau, c'est certain. Je suis incapable de gérer tout ça. Je le sens. Avec Vito, ce retour imprévu et elle, je ne sais

pas comment je vais pouvoir m'en sortir.

— Tu penses à quoi ? me demande Sara.

— À ce qui va suivre.

— Et quelle est ta conclusion ?

— Je ne l'ai pas encore trouvée.

Dans l'après-midi, Vito me fait appeler. Il est de plus en plus faible et maigrit de jour en jour. Je ne sais pas si je n'aurais pas

préféré une mort rapide, soudaine, plutôt que de le voir dépérir à ce point.

— Fils, viens près de moi, murmure-t-il dans un souffle.

— Je suis là.

— Comment vas-tu ?

— N'inverse pas les rôles.

— Tu as l'air fatigué.

Putain, il est en train de claquer et il trouve encore la force de s'inquiéter pour moi.

— Ça va. Et toi comment tu te sens ?

— Je suis serein. Je suis prêt à partir.

Moi non. J'ai encore besoin de temps.

Il m'attrape la main, essaie de se relever et me fixe de ses yeux fatigués.

— Écoute-moi. Tout va bien se passer. Je ne sais pas si ton père sera là à l'enterrement, mais tu es assez fort. Assez fort pour

supporter mon départ, assez fort pour ne pas répondre à ses provocations.

Il fait une pause. Le moindre effort le fatigue.

— Ne culpabilise pas si tu dois vendre la brasserie, ne t'encombre pas de ça. Continue ta vie. Fais ce que tu aimes faire.

Monte sur des rings, vis.

J'essaie de vider mon esprit, c'est ma seule protection.

— N'aie pas peur de dévoiler tes sentiments. C'est important. Brise cette bulle, me conseille-t-il dans un murmure.

— Je n'y arrive pas.

— Cette fille, la reine des fléchettes, elle me plaît bien.

Je souris en repensant à son apparition à l'hôpital.

— Elle n'est pas...

— Chut... Pense juste à ce que je viens de te dire. J'ai confiance en toi. J'ai toujours cru en toi, me chuchote-t-il juste avant

de se rendormir.

Je sors de cette chambre, je sors de cette baraque et prends la moto. J'ai besoin de fuir, besoin de m'isoler, besoin de liberté.

Je la fais vibrer avant de la faire rouler à toute puissance. J'ai toujours adoré ça, cette sensation. Avoir cette impression de

voler alors qu'on est toujours fermement connecté à la terre, d'être embarqué dans un grand huit et d'être le seul maître à bord.

En moto, j'oublie tout. Quand je suis dessus, c'est comme si rien d'autre n'existait. Je ne pense plus à Vito, mon père, Sara,

Lee... C'est juste moi et cette putain d'adrénaline.

Samedi 31 mai 2014

Vito n'est quasiment plus conscient. Le médecin nous a annoncé une fin imminente. Je ne sais pas comment je vais réagir. On

a beau s'y préparer, je pense qu'on ne l'est jamais assez. Sara devait repartir il y a quelques jours, mais elle a eu l'impression

d'abandonner Vito, de m'abandonner moi. Aujourd'hui elle m'évite. Hier soir, nous avons rebaisé ensemble. C'était une

erreur. Une monumentale connerie. Je ne sais pas ce qui nous a pris. Une façon désespérée de faire partir cette putain de

douleur. Une douleur qui reste en nous malgré tout. Baiser pour ne plus penser, pour ne plus souffrir, pour ne plus avoir mal.

— Je t'ai déjà dit que boire n'était pas la solution, me surprend Sara, appuyée à l'embrasement de la porte.

— Je t'ai déjà dit que je m'en foutais.

— C'est quoi ce rituel à la con ? T'attends que Maria aille se coucher et tu t'installes confortablement dans cette cuisine pour

te défoncer la tronche ?

— Hier soir j'ai plutôt l'impression que c'est toi que j'ai défoncée.

— Tu deviens cruel, ça ne te va pas.

— Désolé.

— Désolé de quoi ? Explique-moi, ça m'intéresse. Désolé de m'avoir baisée hier ? Désolé de picoler tous les soirs ? Désolé

de...

— Stop ! hurlé-je en jetant mon verre sur le mur. Ça suffit, Sara !

— Tu vas devenir violent, maintenant ?

— Arrête !

— Vito va mourir, on n'y peut rien. On peut juste être là et l'accompagner.

— Je suis là.

— Physiquement, oui.

— Je ne peux pas faire plus.

Elle s'approche et vient s'asseoir en face de moi.

— Pourquoi tu picoles autant ? Les effets de l'alcool sont éphémères. Tes problèmes seront toujours là demain.

— Tu m'emmerdes. Lâche-moi, grogné-je en me resservant un verre.

— Je te connais. Je sais ce que représente Vito pour toi.

— Sara, c'est bon, je n'ai pas envie d'en parler.

— Tu préfères parler de ta Miss Cata ?

— Ma Miss Cata ?

— Ne te fais pas plus con que tu ne l'es.

— Lee ?

— Elle-même.

— Non, je n'ai pas spécialement envie d'en parler.

— Moi oui. C'est qui exactement ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Tu ramènes souvent tes plans cul à l'hôpital dans la chambre de Vito ?

Je préfère la laisser parler. Je ne suis de toute façon pas en état de tenir une conversation.

— Je ne savais pas que toutes les pétasses que tu baisais avaient ce privilège.

— Regarde toi, t'es bien venue.

Elle me lance un regard de tueuse à gages.

— Elle représente quoi, cette greluce ?

— Tu deviens jalouse, ça ne te va pas.

— J'essaie de comprendre.

— Il n'y a rien à comprendre. Tu es juste en train de flinguer ma soirée, Sara.

— Tu préfères quand j'écarte les cuisses, c'est moins compliqué ?

— C'est une proposition ?

— Tu tiens à elle ?

— Non.

— Tu essaies de te convaincre ?

Elle sourit. Je tente lamentablement de me persuader que Lee n'est rien. Je ne peux pas me permettre de gérer ça, ce que je

ressens. Et cette putain de culpabilité qui est en train de monter en moi.

— Je n'ai aucun compte à te rendre. Ce n'est pas parce que tu es toujours disponible pour me soulager que je dois te raconter

mes états d'âme.

Elle se lève, contourne la table et se positionne debout à côté de moi. D'un geste tendre, elle me caresse la joue, la tourne et

me gifle comme jamais.

— Ne me parle plus jamais comme à une de tes putes.

— C'est fini ! hurle Maria en débarquant en pleurs dans la cuisine. C'est fini ! Vito est parti.

28

Si on ne le fait pas maintenant,

on ne le fera jamais !

Dimanche 1er juin 2014

— Ta gueule, Phillis ! s'écrie Pétra alors que nous décollons.

— J'ai quand même le droit de m'exprimer, non ?

— Pas pour dire ce genre de connerie, râlé-je alors que Jane est en train de me briser le quatrième os en partant de la droite

de mon poignet.

— Vous avez joué vos dégonflées. Je suis très déçue.

— C'est normal ces secousses ? demande Jane, paniquée.

— On décolle, alors forcément, ça bouge, essayé-je d'expliquer à Jane le plus calmement du monde.

— J'assume totalement ce que j'ai fait, déclare fièrement Pétra.

— Ou ce que tu n'as pas fait, enchaîne la Syphilis avec mépris.

— Non mais, ce mouvement de gauche à droite, là, c'est normal aussi ? s'interroge Jane, de plus en plus mortifiée.

— Oui, ma licorne, c'est normal, tenté-je de la rassurer.

— Jaja aussi, t'as joué ta petite chatte, provoque Phillis.

— Pour une fois qu'on me dit que j'en ai une petite, ça me va.

— Déçue, déçue, déçue. Je suis profondément déçue.

— Tu es surtout profondément soulante avec ça, lui répond Pétra. Chaton, il te reste de tes petits

bonbons magiques ? J'ai

l'haleine douteuse.

— Ça vous fait juste mal que j'appuie sur vos faiblesses, insiste laborieusement Phillis.

— Ça nous fait surtout mal de t'entendre rabâcher depuis deux jours. Oui, j'en ai encore deux sacs entiers, chaton.

— J'ai peur, couine Jane.

— Tiens, ma Jane, prends un bonbon.

— Jaja, j'ai vraiment peur.

— Ma Jane, tu viens de faire exploser mon poignet en un million de particules, alors je me doute.

— Tu as retrouvé tes facultés visuelles, c'est déjà ça, précise Pétra en me piquant un bonbon.

— Quand j'y repense...

Oui, j'ai failli laisser un œil à Ibiza. Conséquence directe d'une boulette de Jane et de ma chance légendaire. En fait, ma

paupière n'a rien trouvé de mieux que de tomber en kiff du fils aîné d'un moustique et d'un ptérodactyle. Et je suis restée

comme ça vingt-quatre heures. Vingt-quatre putain d'heures avec une tronche à faire fuir femmes, enfants, manchots, pygmées

et nains sous acide. Il faut peut-être que je précise que j'ai fait une sorte d'allergie à la crème dont m'a généreusement tartinée

docteur Jane. C'est comme ça qu'on s'est toutes retrouvées aux urgences après notre courte nuit au camping.

Et je ne parle pas même pas de la confrontation entre la Syphilis et le sosie de Kubiak [52](#) qui a failli mal tourner.

Heureusement qu'elle a des arguments avantageux en sa faveur, cette morue.

— Bye bye la mer ! soupire Pétra.

— Bye bye la mer transparente ! ajouté-je.

— C'était bien quand même, enchaîne Jane, en se penchant vers son hublot.

— Oui, disons qu'une fois notre visite des urgences terminée, on a pu enfin en profiter, grince Phillis.

— Ce n'est pas de ma faute si mon œil a triplé de volume, râlé-je.

— Ce qui compte c'est qu'ensuite, cet enfer s'est transformé en petit paradis, affirme Pétra en me piquant carrément le paquet

des mains.

— Grâce à moi, articule Phillis d'un air de défi.

— Pourquoi, grâce à toi ? questionne Jane en me resserrant le poignet.

— Je vous rappelle, mes grosses, que si je n'avais pas sympathisé avec cet infirmier, nous y serions encore dans cet enfer.

— Soit, souffle Jane. Ce n'est qu'un détail.

— Un détail ? s'énerve Phillis. Tu te fous de moi ? Je te signale qu'il nous a déposées à notre hôtel, qu'il nous a dégoté des

places pour la soirée privée du soir, qu'il...

— Qu'il t'a défouraillé les entrailles, la coupe Pétra l'air de rien.

— Oui, aussi.

— On peut dire que ta chatte nous a rendu service, conclus-je.

— Merci pour elle, sourit la Syphilis en se mettant à chanter son tube de ces quelques jours.

« Sea, sex and sun

Le soleil au zénith

Me surexcitent

Tes p'tits seins de Bakélite

Qui s'agitent

Sea, sex and sun

Toi petite

C'est sûr tu es un hit »

Je pense qu'on pourrait écrire un livre sur nos aventures « Ibizesques ». Jane qui chie les

réservations, nous dans un camping,

mon œil qui part en couille, Phillis contre Kubiak, mon œil qui part encore plus en couille, nous aux urgences, Phillis contre

l'infirmier, nous à l'hôtel.

Non, sérieusement, on va dire que notre court séjour a vraiment débuté jeudi vers 16h, quand ce gentil infirmier nous a

déposées devant notre Eldorado. Même si mon œil était encore indigeste, nous étions enfin dans de bonnes conditions.

Que dire d'Ibiza ?

C'est tellement énorme.

On sait bien que la motivation principale des touristes est sans aucun doute les nuits *muy caliente* de l'île et, sans se voiler

l'espadon, c'était la nôtre aussi. Mais voilà, Ibiza ne se résume pas à ses grandes discothèques où se relaient tous les DJ

internationaux. Je vous laisse d'ailleurs imaginer dans quel état a pu se trouver la Syphilis devant cet open-bar *triquesque*.

Ibiza a de multiples facettes qu'on a pu découvrir au fur et à mesure de notre séjour. Pour être honnête, Jane, Pétra et moi

avons pu en distinguer tous les visages. Phillis s'est contentée de peu.

— Mais les *bitnex*, ça ne veut rien dire pour vous ? se lamente Phillis.

— J'ai pourtant inventé le concept avec Pétra, mais j'ai toujours été nulle, avoué-je en essayant de libérer mon poignet brisé.

— Disons, Phillis, que t'as bouffé de la *bitnex* pour nous quatre. Dur de suivre ton rythme, explique Pétra.

— Moi, de toute façon, je ne valide pas du tout cet état d'esprit, confie Jane en résistant.

— Jane, je ne te parle plus depuis l'instant où tu as vomi sur mes sandales, alors la licorne est priée d'aller voir ailleurs.

— La licorne est patiente.

En nous déposant à notre hôtel qui se situait dans la partie ouest, partie la plus animée et la plus

festive de l'île, l'infirmier a

joué le guide en nous contant son histoire et ses merveilles à découvrir.

— Il y a un office du tourisme ? demanda Jane, tout excitée. J'ai envie de tout voir, tout apprendre.

— Je peux jouer les guides, si vous voulez.

— Avant de leur faire découvrir l'île, j'aimerais que tu inspectes plutôt la mienne, minauda la Syphilis en lui lançant un

regard incendiaire.

— Phillis, tu n'es pas obligée de le mettre mal à l'aise, réagit Jane.

— Voyons, Phillis, évite de lui dire que tu veux qu'il te chevauche devant nous, tu seras bien urbaine [53](#), sifflai-je en passant

une main par la fenêtre pour sentir l'air.

L'hôtel !

Un grand complexe avec des piscines à perte de vue, des transats et des palmiers, des bars au milieu de l'eau.

— Je sens qu'on va se plaire ici, soupirai-je en posant ma valise.

Jane était venue à côté de moi avant de me répondre.

— Juste nous.

— Regardez, on voit la mer ! hurla Pétra.

Voilà, je pense que nos vacances ont vraiment commencé à cet instant précis.

— C'est vrai qu'il était quand même hyper sympa ton infirmier, remarque Pétra.

— Ouais, il était pas mal. Un poil trop gentil, il manquait d'agressivité sur la fin, mime Phillis en se déhanchant sur son siège.

— Quand je dis sympa, je parle vraiment de sympa, grimace Pétra. Pas de la façon dont il t'a prise,

— Ah, ça ? Aussi, marmonne Phillis, déçue.

— Il nous a quand même filé les entrées pour cette soirée privée. Puis c'est grâce à lui qu'on a découvert ces petits villages

pittoresques, ces criques tranquilles, ces côtes rocheuses escarpées, ces baies d'eau cristalline, ces

collines parsemées de

pins, ces petites maisons carrées et toutes blanches, ces...

— Jane, mais ferme-la, s'il te plaît, craque Phillis avant nous.

— Chaton, tu te souviens de la soirée ? Quand le type t'a demandé si c'était une nouvelle mode branchée ton œil poché ?

Bien sûr que je me souviens...

Il devait être 23h30, et notre guide nous avait tout expliqué avec cette histoire de code pour pouvoir rentrer dans cette soirée.

La maison n'était pas très loin de notre hôtel, et on s'était vite retrouvées dans l'ambiance avec de la musique électro et des

clubbers à n'en plus finir.

— Elle est nue la meuf au milieu de la piscine ou elle est appuyée sur des matelas gonflables ? demanda Pétra horrifiée.

— Malheureusement, je pense qu'elle est nue et que ses seins lui servent de bouées, répondit Jane.

— Et sa bouche aussi. Ses lèvres pourraient l'empêcher de couler, complétai-je en la regardant fixement.

— Whow, mais c'est trop bien ! beugla Phillis en se trémoussant. Je crois que cet endroit appelle mon corps. Je suis happée

par ce magnétisme. Allez, adieu mes morues. Je vous aime.

On l'avait vue disparaître dans la foule en sautant et en nous faisant des signes.

— Vous pensez qu'elle va en ressortir vivante ? questionnai-je les filles, inquiète.

— Elle, je ne sais pas, mais son corps je ne pense pas, répondit de suite une Jane atterrée.

— Regardez ces petits verres bleus qui circulent ! s'égosilla Pétra toute excitée en se dirigeant vers eux.

— Ne bois pas ça, Pétra, ça se trouve c'est de la drogue, prévint Jane en grimaçant.

— Vous avez fait ça comment, votre œil ? C'est du maquillage ? Ils sont forts au cinéma pour les effets spéciaux. J'adore !

C'est vraiment bien fait, me déprima un sosie de Dave, en pire.

— Si on ne le fait pas maintenant, on ne le fera jamais ! trinquai-je en levant mon verre suspect.

— Non, Jaja ! essaya de m'empêcher Jane.

Trop tard. J'ai tout bu d'un coup, pour ne pas reculer, pour oublier Dave, mon œil, et mon connard sexy de 4B. Pétra m'a

suivie.

— Putain, on pourra dire qu'on a gobé du foutre de Schtroumpf, remarquai-je en commençant à me sentir partir.

— Et que c'était schtroumpfement bon, déclara Pétra en allant en chercher d'autres.

— Jaja, j'suis pas sûre, là.

— Ma Jane, regarde-moi. Le sosie de Dave pense qu'on m'a maquillé la gueule pour jouer la doublure de Shrek, alors je

peux gober six litres de semence schtroumpfesque si je veux.

— Je le sens pas.

— Chaton, tiens. Il y en a partout et plein de nouvelles couleurs : vert, jaune, rouge.

Pétra a débarqué avec deux autres verres.

— Putain, les quatre couleurs primaires, c'est Bruno Vandelli qui a organisé la soirée ou bien ?
Quadricolor party ! [54](#)

— Le vert n'est pas une couleur primaire, me corrigea Jane.

La musique était de plus en plus forte et mes gestes de moins en moins précis.

— C'est rapide comme effet. J'ai toujours l'œil crevé ?

— Oui, mais comme on est dans une sorte de flottement intersidéral, ça passe, bégaya Pétra.

— Je le sens vraiment pas votre truc.

— Allez, Jane, peut-être qu'en buvant ça, tu te transformeras en licorne, ricanai-je en la tenant par l'épaule.

— C'est moi où y'a Mulan sur son cheval ? demanda Pétra en plissant les yeux.

— Les meufs, vous êtes graves, c'est juste une serveuse asiatique qui est en rollers.

— Jane, je t'aime, même si on a dû faire du camping et que j'ai perdu un œil. Oh, regarde, un nain

qui vole.

On venait de me perdre.

— Un nain ? répète Phillis. Je ne l'ai pas vu, lui.

— Non mais, rien à voir avec un nain, c'était juste un cerf-volant, précise Jane, déconfite.

— Oui, bon, ce foutre avait peut-être quelques vertus hallucinogènes, avoué-je en fermant les yeux.

— Moi j'ai discuté avec Yoda et R2D2, ça n'a pas de prix, soupire Pétra.

— Non, Pétra, t'as juste passé la soirée avec le caniche de la proprio et un lampadaire, se désespère Jane.

— J'ai galoche un caniche ? panique Pétra.

— Oui.

— Je vais vomir.

— Si ça peut te rassurer, Jaja a pissé dans la piscine et Phillis a bouffé le tuyau d'arrosage en pensant que c'était un pénis

sans fin.

— Je m'en sors pas si mal que ça, se rassure Pétra.

— Alors en fait je n'ai pas subi d'éjac' faciale ? demande la Syphilis.

— Ben non, quelqu'un a juste allumé le tuyau, soupire Jane avant de nous lancer : et sinon, votre meilleur souvenir de ce

séjour ?

— T'en as jamais assez de nous poser ce genre de questions ? peste Phillis en se limant les ongles.

— C'est dur, ma chatte, il y en a tellement, réalisé-je en repensant à ces quelques jours.

— Notre virée en scooter, énonce Jane avec des paillettes plein les yeux.

— Super, la journée où je n'étais pas avec vous. Morue ! s'offusque Pétra.

— C'est vrai qu'elle était magique, j'avoue, conclus-je en me rappelant tout ça.

On avait décidé de faire le tour de l'île avec Jane. Phillis avait disparu et Pétra était en plein sex-Skype avec sa Guêpe.

— Viens, Jane, on peut louer des scooters, m'excitai-je toute seule.

— T'es sûre ?

— Mais oui, ça va être génial !

— Génial comment ? Comme quand tu as ingurgité cette boisson hallucinogène ? Ou génial comme quand tu as vidé ta vessie

sur les seins flotteurs de la blonde dans la piscine ?

— Un peu des deux.

— J'ai raison de m'inquiéter, alors.

— Oui.

Nous voilà parties sur un scooter aussi vieux que ma Vespa. Jane serrait mes côtes si fort que j'avais du mal à prendre ma

respiration. Je m'en fichais, le soleil brillait, mon œil était en train de dégonfler et le vent chantait que tout allait bien. À moins

que ce ne soit Jane, mais le résultat était le même au final.

On s'est rapidement retrouvées dans le centre historique d'Eivissa où on a été transportées à des années galactiques des

dance-floors bling-bling des pachas et consorts.

Jane voulait tout visiter, je la laissai faire. J'avais l'impression de nous retrouver des années auparavant quand on partait

toutes les deux à l'étranger.

— Regarde, ma Jaja, c'est magnifique !

— Attends, je crois que mes côtes sont en train de se désintégrer.

Elle ne m'écoutait pas et se dirigeait vers la chapelle de San Ciriaco.

— Dépêche-toi !

— Hé, la licorne, détends-toi : je crois que je crache du sang.

Trop tard, elle s'enfonçait déjà entre les murs.

— T'as vraiment craché du sang, chaton ?

— Non, j'ai cru, mais en fait c'était le colorant de nos bonbons.

— Ah ça va alors, se marre Pétra.

— Vous avez visité tout ça ? demande Phillis, surprise.

— Eh oui, toi à part la chambre t'as pas vu grand-chose, souffle Jane.

— Détrompe-toi, je me suis pas mal baladée aussi.

— L'hôtel, ça ne compte pas.

— Ah, merde.

— Moi j'ai adoré la promenade en bateau, quand Jane a vomi sur le mioche, se souvient Pétra.

— C'est pas de ma faute si j'ai le mal de mer, se défend Jane.

— Pauvre gosse, il en a gerbé lui aussi. Et le père qui n'arrêtait pas de nous mater pendant que la mère criait, dis-je en riant.

— C'était épique, sourit Jane.

— Nous sommes épiques, répété-je.

— We are the sun, conclut Phillis.

On récupère au fur et à mesure nos affaires quand un type plutôt beau gosse vient se frotter à la Syphilis. Quand je dis frotter,

je ne parle pas du petit effleurement. Ça serait plutôt le genre éponge Spongex dans toute sa splendeur qui pourrait te retirer un

bout de peau tellement c'est rugueux.

— Tu fais quoi, là ? demande Phillis au malotru.

C'est moche d'ailleurs quand on y repense, ce mot : malotru. On dirait que tu ripes et que tu voulais en fait dire : mal au trou.

Après, tu choisis le trou que tu veux, hein, je ne suis pas sectaire.

— Je prends mon sac.

Le type ne se laisse pas démonter par le regard de Phillis.

— Non, gros, t'étais en train de te frotter à ma jambe comme un chien en chaleur.

Je retire ce que je viens de dire, le type s'est auto-démonté le corps de honte pour pouvoir se ranger dans sa sacoche.

— Ça va, Phillis ? demande Pétra.

— Oui, pourquoi ?

— C'est la première fois que je ne te vois pas faire ton regard spécial *bitch* à une bombe.

— Oui, c'est vrai, c'est inquiétant, enchaîne Pétra en récupérant sa valise.

— Vous pensez que je couve quelque chose ? panique Phillis.

— Tu fais peut-être une intoxication. T'en as trop bouffé, répliqué-je en me rapprochant des filles.

— Ou alors c'est comme moi quand je suis trop constipée, j'arrive plus à manger sinon je vais exploser, confie Jane en

posant nos sacs sur un chariot.

— Tu compares tes excréments à une bite ? s'écrie Phillis. Je crois que je vais suffoquer. Je ne veux pas être une Jane !

Je les observe. Elles sont là, toutes bronzées, magnifiques, à rire et à se chambrer. Je les aime mes morues.

— Chaton, ton téléphone.

Mon téléphone ?

Je le sors de mon sac et repère le numéro : mon connard de 4B. J'ai un temps d'hésitation lorsque je sens Jane juste derrière

moi.

— Réponds !

Ce que je fais en m'éloignant des filles.

— Oui, que puis-je faire pour vous ?

[52](#) • Kubiak : personnage de la série télévisée américaine *Parker Lewis ne perd jamais*, qui se résume la plupart du temps à hurler : « Manger maintenant » (*Eat Now*).

Il est décrit comme un géant brutal qui ne cherche qu'à martyriser ses camarades. Tu peux donc imaginer dans quelle merde on se trouve ?

[53](#) • Tu seras bien urbaine : expression signifiant que l'on trouve quelqu'un serviable et/ou poli.

C'est tout nous quoi !

[54](#) • Quadricolor : quand on fait une boutade, on ne devrait jamais avoir à l'expliquer. Ça me fait mal. C'est en fait une reprise d'un dialogue de l'émission de télé-réalité *Popstar*. Si tu es trop jeune pour l'avoir connue, je te chie à la raie.

29

Il a un regard aussi froid

que la culotte de Mme Gandus

J'entends un souffle de l'autre côté du téléphone :

— Jacinthe ?

Je ne pensais pas que 4B aurait pris mot pour mot de se foutre les couilles dans un étau.

— Oui.

— C'est Sara.

Sara ?

Je panique.

Elle me veut quoi ?

Je ne réponds rien alors elle enchaîne.

— Vito est mort hier. On l'enterre demain. Même s'il ne te le demande pas, je sens qu'il a besoin de toi.

J'essaie de tout coordonner. J'essaie de placer les mots dans le bon ordre.

— T'es toujours là ?

Je ne peux que murmurer avant que mes jambes ne me lâchent et que je me retrouve accroupie :

— Je suis sincèrement désolée.

— S'il te plaît, viens, c'est tout ce que je te demande.

C'est tout ?

Elle est sérieuse ?

Elle me demande juste de reprendre l'avion dans les heures qui suivent et de me retrouver dans un

endroit où je ne suis même

pas invitée.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Tu tiens à lui ?

— Pardon ?

— Je te demande si tu tiens à lui.

— Oui, mais nous n'avons pas ce genre de relation.

— Une relation qui impliquerait que l'autre soit à ses côtés quand il en a besoin ?

— Dis comme ça, je t'accorde que...

— L'enterrement est à 16h demain. Je vais t'envoyer mon numéro avec l'adresse. Appelle-moi quand tu connais ton vol,

déclare-t-elle avant de raccrocher.

J'ai le regard toujours fixé au sol quand je remarque trois paires de pieds. C'est vrai que c'est moche, des pieds !

— Chaton ?

Pétra vient de s'accroupir à côté de moi.

— Ça ne va pas ?

— Vito est mort.

— Merde, ma grosse.

Jane s'installe de l'autre côté, mais je sais à l'avance que dans cette position, elle ne pourra jamais se relever seule.

— Il se sentait comment ? demande-t-elle en essayant de ne pas perdre l'équilibre.

— Ce n'était pas lui, c'était Sara.

Je réalise ce qui vient de se passer au fil de mes paroles.

— La pétasse ? hurle Phillis.

— Elle-même.

— Elle voulait quoi, chaton ?

— Que je vienne.

— Quoi ? crient les filles à l'unisson.

— Je suis perdue.

Phillis se positionne en face de moi.

— Pourquoi veut-elle que tu y ailles ?

— Elle pense qu'il a besoin de moi.

— C'est romantique, sort Jane dans un souffle.

— C'est surtout une connerie, enchaîne Phillis.

— Pas sûr, ajoute Pétra en me tenant la main.

— Que c'est romantique ou que c'est une connerie ? demandé-je en détachant mon regard du sol.

— Quel intérêt a-t-elle de t'appeler pour te dire ça ? Réfléchissez. Elle doit voir qu'il est mal. Ils ont dû en parler. Elle tient

à lui elle aussi, explique Pétra.

— Je suis d'accord, soupire Jane.

— Pourquoi il ne le lui demande pas, lui ? Il a besoin d'une secrétaire, ce connard ?

— Phillis, arrête, s'énerve Jane.

— Je ne peux pas y aller. S'il me repousse une fois là-bas ?

— L'amour c'est aussi prendre des risques, ma Jaja, sourit Jane.

— T'as pas le droit d'utiliser ce mot, je crois que je vais vomir, crache Phillis.

— Je crois que je ne pourrai jamais me relever ! s'affole Jane.

Lundi 2 juin 2014

Je suis dans l'avion qui me transporte vers ma sentence. Je pense que je fais la plus grosse connerie de ma vie. Je ne pense

pas en fait, j'en suis sûre. D'ailleurs, mes chevilles sont là pour me le confirmer. Elles ont décidé de rester en France. Je n'ai

plus de malléoles, bordel ! Je regarde mes jambes et il n'y a aucune démarcation entre mes pieds et mes mollets.

— Tout va bien ? me demande une hôtesse de l'air.

Heu, je répète :

— Tout va bien ? me demande une putain de bonnasse d'hôtesse de l'air.

Je l'observe, avec sa chevelure rousse et ses tâches de rousseur elle m'exciterait presque. Pourquoi je dis presque ? Elle est

sublime.

— Mademoiselle ?

En plus elle vient de m'appeler *mademoiselle*. Je l'aime.

Je bafouille :

— Je cherche mes chevilles depuis tout à l'heure.

Elle se met à rire. C'est une déesse. Je l'imagine au ralenti.

— C'est normal, c'est la pressurisation, l'altitude et le fait de rester...

Je ne regarde que sa bouche. Elle est pulpeuse. Elle doit bien embrasser. *Putain, mais il t'arrive quoi, Jaja ? La*

pressurisation gonfle aussi ton cerveau, c'est pas possible.

— Faites quelques pas, ça ira mieux.

— Faites-moi du bien.

— Pardon ?

— Oui, ça me fera du bien.

Cette histoire me fait complètement débloquer. Je vais aux toilettes histoire de m'asperger d'eau et de reprendre mes esprits.

Jaja, tu vas bientôt le retrouver. Tu vas retrouver ton connard sexy de 4B dans un moment plus que difficile pour lui. Il ne

sait même pas que tu arrives et toi, tu penses à galoche une hôtesse de l'air ? Le roux te perdra.

J'y suis. J'ai envoyé un texto à Sara avant de partir pour lui donner les horaires de mon vol. J'ai juste eu droit à : « j'y

serai ».

Comment Pétra et Jane ont-elles réussi à me convaincre ? J'aurais dû écouter cette garce de Syphilis.

Je la vois. Elle vient vers moi, elle est habillée tout en noir.

— Il faut se dépêcher, l'enterrement va bientôt commencer.

— Bonjour, Sara.

Elle est surprise.

— Bonjour, Jacinthe, répète-t-elle en se dirigeant vers la sortie.

— Oui, j'ai fait bon voyage même si j'ai perdu mes chevilles, j'espère qu'elles se décideront à vite revenir.

— Honnêtement, je m'en tape de tes chevilles, me balance-t-elle sans se retourner.

— Hé morue, je viens de me taper deux heures d'avion et je vais sûrement foncer droit dans le mur à ta demande, alors oui,

j'aimerais que mes chevilles te préoccupent un peu plus.

Elle s'arrête et pivote d'un coup.

— Désolée, mais nous avons eu quelques jours difficiles. J'espère que tes chevilles seront bientôt parmi nous. Ça te va

comme ça ? articule-t-elle en me fixant durement.

— Oui, merci pour elles.

On s'installe dans la voiture dans le plus grand silence. Je tremble. J'essaie de ne pas faire une crise d'angoisse.

— On va aller directement au cimetière.

Je décide d'être honnête.

— J'ai peur de ne pas être à ma place.

— Sois juste là.

Je ferme les yeux et je respire en ouvrant la bouche comme me l'a appris Jane. Sara doit le remarquer parce qu'elle se décide

à être un minimum aimable.

— Je... je sais que je suis dure, mais ce n'est pas facile. Vito était si important. Et puis son père... me chuchote Sara.

— Son père ?

Je me rends compte que je ne suis au courant de rien.

— Il ne t'en a jamais parlé ?

— Non. Je t'ai dit, nous n'avons pas ce genre de relation.

— J'ai peur que la confrontation soit chaotique, je préfère que tu t'y prépares.

— Rappelle-moi pourquoi je suis là ?

— Parce qu'il en a besoin et que tu n'es pas la garce qu'on pense.

— Toi par contre...

Elle se tourne vers moi en souriant.

— Moi par contre je le suis, alors méfie-toi. Nous sommes arrivées.

— Attends ! Je ne suis pas prête.

— Vito est dans un cercueil sur le point d'être mis sous terre. Je ne sais pas si c'est le bon moment pour que j'aille dire à tout

le monde qu'il te faut encore cinq minutes pour souffler.

— Ça m'aurait arrangée, pourtant.

— Descends et attends ici. Je vais lui parler.

— Je crois que je vais faire dans mon slip.

J'ai vraiment dit ça à haute voix ?

— T'as vraiment dit ça à haute voix ?

Le cimetière est juste en contrebas. Il y a du monde. Mon cœur va exploser. Ah, j'ai l'impression que j'ai retrouvé mes

chevilles, mais mon cœur est en train de partir en couille. C'est possible qu'un jour mon corps soit à sa place en entier ?

Je suis Sara du regard et je le vois. Il est magnifique dans son pantalon de costume noir. Elle lui parle. Elle lui parle et il se

tourne dans ma direction.

Putain !

Putain !!

Putain !!!

J'ai l'impression que son regard veut plus dire « dégage de là » que « j'ai rêvé de te voir ici depuis des jours ».

Pourquoi ça ne se passe pas comme dans les films ?

Là, si on était dans un film, il commencerait à pleuvoir. Ben Harper nous chanterait *Amen Omen*, et les paroles prendraient

tout leur sens.

« Amen Omen, will I see your face again ?

Amen Omen, reverrai-je ton visage ?

Amen Omen, can I find a place within

Amen Omen, puis-je trouver un endroit où

I listen to a whisper,

J'écoute un murmure,

Slowly drift away.

Emporté doucement par le courant.

Silence is the loudest

Le silence est le plus retentissant

Parting word you never say.

Mot d'adieu que tu n'as jamais dit.

I put your world

J'ai placé ton monde

Into my veins.

Dans mes veines.

Now a voiceless sympathy

À présent une compassion muette

Is all that remains.

Est tout ce qui me reste.

Amen Omen, can I find the strength within

Amen Omen, puis-je trouver la force de

To live my life without you ?

Vivre ma vie sans toi ? » [55](#)

Ma petite robe noire commencerait à me coller à la peau et on verrait un bout de mon sein, et ça serait sexy. Lui, viendrait

vers moi au ralenti, me prendrait le visage entre ses mains et me dirait qu'il m'aime avant de m'embrasser passionnément et de

me prendre sauvagement contre cet arbre.

Heu non, pardon, là je m'égare.

Quand je retrouve mes esprits, il vient effectivement vers moi. Par contre, il fait environ soixante-neuf degrés et je suis plutôt

du genre à avoir les aisselles fatiguées. *Ne fuis pas. Jaja, tu es une adulte responsable, sois forte. Rappelle-toi pourquoi tu*

es là.

Il est juste devant moi. Il me tire le bras et me fait reculer.

— Putain, Lee, qu'est-ce que tu fous là ? me crache-t-il au visage.

— Je... Toutes mes condoléances pour Vito. Je sais combien il comptait pour toi. Je voulais juste que

tu saches que j'étais là.

Il me dévisage et ne prononce aucun mot. Son regard change, il devient moins dur. Je décide de continuer.

— Je ne suis pas là pour m'imposer. Je vais juste rester ici. Si tu as besoin de moi, je suis là.

J'essaie de ne pas flancher, de laisser mon orgueil rangé dans le sac. Il aura tout le temps de s'exprimer à un autre moment.

— Pourquoi ?

— Pardon ?

— Pourquoi tu fais ça ?

Parce que j'adore me faire envoyer balader, c'est mon fantasme ultime. C'est mon côté Ana Steel [56](#). Évite de dire ça, Jaja,

c'est peut-être un peu trop brutal pour le coup.

— Pourquoi pas ?

Sa main desserre sa prise sur mon bras et glisse le long de mon coude jusqu'à se retrouver sur ma paume.

— Tu n'aurais pas dû venir.

— Je fais rarement les choses que je devrais.

Il sourit. Que ça fait du bien de le voir sourire.

— Oui, c'est un don chez toi.

— Ne te préoccupe pas de moi. Retourne-y.

Il baisse la tête et me rapproche de lui. Je n'ai jamais été douée pour trouver les mots. Moi, d'habitude, quand les filles vont

mal, je dis quelques conneries histoire de les faire rire. J'essaie toujours de dédramatiser.

— Je pense que Vito ne va pas t'attendre toute la journée.

Bien, Jaja. 20/20. Vive la France. Paye ton tact.

— Tu viens vraiment de dire ça ?

Je secoue la tête et je bafouille.

— Je dis aussi rarement les choses que je devrais.

Il se met à rire.

— Putain, Lee, comme tu m'as manqué, m'avoue-t-il en me serrant dans ses bras.

S'il savait comme lui aussi.

Je remarque que Sara nous fait des signes.

— Je pense que tu devrais y aller.

Il me prend la main et m'emmène avec lui.

— J'ai dit *tu*, pas nous.

Il fait quoi, là ?

Je ne vais pas aller au milieu de cette foule ? *Jaja, respire, inspire, expire.* Putain, je ne sais plus respirer, comment on fait

déjà ?

C'est le trou noir.

La cérémonie vient de se terminer. Je ne suis plus qu'une flaque géante tellement j'ai sué comme un goret. Mon 4B ne m'a

jamais lâché la main. Il n'a pas craqué. La plupart des personnes présentes se sont effondrées à un moment donné, mais pas lui.

— Ça fait longtemps, fils, lance un homme d'une cinquantaine d'années.

Ma main est en train d'être broyée. Heu, mec, je préférerais que tu lui répondes, j'y tiens à cette main, c'est avec elle que je

me touche.

J'observe le type. Il est grand, imposant, avec un costume sur mesure. Il en jette. Par contre, il a un regard aussi froid que la

culotte de Mme Gandus.

— Pas assez à mon goût.

Sympa les retrouvailles avec papounet.

— Je ne suis pas venu ici pour me battre. On se retrouve à la maison, lance l'homme de glace avant de s'éloigner.

Putain, ma main. RIP ! Je t'aimais bien.

Sara l'embrasse avant de nous laisser seuls.

— Je n'ai pas envie de parler de ça.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Je préfère prévenir.

— Il se passe quoi maintenant ?

— Tout le monde se retrouve chez les Campana pour pleurer Vito et dire quel homme extraordinaire il était.

— Et pas toi ?

— Tu repars quand ? me demande-t-il sans que je m'y attende.

— Je ne sais pas, en fait.

— Comment ça ?

— J'ai juste pris un aller.

Silence.

Silence un peu gênant, quand même.

Silence un peu gênant, quand même, qu'il va falloir vite combler.

— Si tu veux, il y a un vol à 21h.

— Non ! Reste. S'il te plaît.

Je crois que je viens de mouiller de plaisir. Pourquoi je rajoute de plaisir ? Mouiller pourquoi, sinon ?

— J'espérais que tu dises ça parce que j'ai bien besoin d'un remontant.

— Je vais t'emmener dans un endroit où on fait les meilleurs cocktails au monde.

— On ne va pas chez les Campana pour pleurer Vito et dire quel homme extraordinaire il était ?

— On a tout le temps pour ça, me murmure-t-il en m'embrassant tendrement.

[55](#) • Amen Omen : chanson écrite par Ben Harper pour l'album *Diamonds on the Inside* sorti en 2003.

[56](#) • Ana Steel : mais merde, ça fait deux tomes qu'on en parle. La vierge du bouquin *Fifty Shades of Grey*, qui suce comme jamais et qui aime se faire fouetter. C'est toi que je vais bientôt venir cravacher si tu continues. Quoique je me méfie, tu pourrais aimer ça.

30

Tu avais déjà oublié que j'avais un décalage réactionnaire tétonesque ?

On se retrouve dans un café en plein air, *La Bodeguita del mojito*. Un nom bien espagnol pour un bar en Sicile. La rue est

piétonne et étroite et les tables prennent toute la place. Pourquoi quand je dis *étroite*, je pense de suite aux héroïnes des

romances érotiques et à leur vagin aussi épais qu'une paille ?

— Alors ? me demande 4B en me désignant une chaise.

Je suis captivée par cet endroit qui respire la vie. C'est ironique, sachant d'où on vient.

— Mojito ?

— Avec plaisir.

— Mlle Nitouche qui ne va pas à contresens de ce qu'on lui propose ?

— La soirée n'est pas finie, M. Campana.

— J'espère bien, me lance-t-il avec un grand sourire.

Pourquoi ces mots dans sa bouche me font réagir direct le téton gauche ? Tu avais déjà oublié que j'avais un décalage

réactionnaire tétonesque ?

— Deux mojitos royaux, s'il te plaît.

— Royaux ? On fête quoi ?

— J'hésite entre la mort de Vito et le retour de mon père.

— Ou tu aurais pu dire mon arrivée surprise, ça aurait été bien, en fait.

— Oui, aussi.

Je ne peux m'empêcher de regarder tout autour de nous.

— Un problème, Lee ?

— Non, j'ai du mal à réaliser où je suis. Hier, j'étais encore à Ibiza à profiter...

— À profiter de ? interroge-t-il en levant les sourcils.

— De mes morues, bien sûr.

— Oui, bien sûr.

— À quoi tu pensais ?

— À rien.

— C'était vraiment bien.

— Est-ce que tu as ?

— Que j'ai ?

— Arrête, Lee, ne me force pas à dire des mots que je n'ai pas envie d'utiliser.

Il a ce regard qui me fait fondre, ce mélange de tristesse et de détermination. Je n'ai pas envie de le torturer davantage.

— Non, je n'ai pas.

Sa bouche sourit, mais bizarrement ses yeux ne suivent pas. C'est possible, ça ? Apparemment, oui. Moi qui pensais qu'il n'y

avait que *les Têtes à claques* [57](#) pour donner cet effet.

— Merci, me répond-il, apparemment soulagé.

— Comment tu te sens ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Et tu as envie de parler de quoi ?

— De la façon dont va finir la soirée.

J'en recrache ma gorgée. Merde, ça passe par le nez et je tousse comme si j'avais 120 ans. *Paye ton glamour, Jaja.*

— Ça va ?

— Un mélange de champagne et de rhum vient de glisser dans ma fosse nasale alors ça pourrait aller mieux. Et arrête ce petit

air étonné, je le sais que tu le fais pour me déstabiliser.

— Et ça marche.

— Je peux te dire que tu vas passer la soirée à baver d'envie parce que je vais t'allumer pendant des heures sans que tu

puisses me toucher. Ça te fera tellement mal que tu me supplieras d'arrêter.

Il se met à rire.

— C'est tiré d'un film, non ?

— Oui. J'ai toujours rêvé de dire ça.

Il rit de plus en plus fort.

— Tu en veux un autre ?

— Tu ne veux pas rentrer ?

— Non.

— Alors, va pour un deuxième mojito.

On passe l'heure qui suit à parler de tout, sauf de ce qui se déroule ici. Parfois, son regard s'égaré et je sens qu'il n'est plus

avec moi.

Son portable se met à sonner et je vois écrit *Sara*.

— Oui ? Non ! Pourquoi ? Pas tout de suite. Tu m'emmerdes !

Quand il raccroche, il a les traits tirés. Il semble fatigué. Il finit son verre d'une longue gorgée.

— On y va ?

— Heu, oui, je n'ai pas la même descente que toi, mais j'arrive.

Heureusement le mien est quasiment vide, je le termine sans problème. Il se lève et passe la main dans ses cheveux coupés

très court. Il est contrarié, mais je n'ose poser la moindre question. Je ne veux pas en rajouter. Je le suis. D'un coup, il me

prend la main et accélère. J'ai du mal à suivre le rythme. Il se faufile dans une petite rue, encore une. Je suis essoufflée. Il faut

vraiment que je fasse un truc pour améliorer ce problème d'endurance. Je dois avoir les poumons de la taille d'une couille de

hamster. On se retrouve dans une impasse déserte et il me pousse dans un renforcement. Sans que je comprenne ce qui arrive,

il me plaque au mur et s'appuie contre moi en m'embrassant brusquement. Ses mains glissent le long de mon corps et se

retrouvent vite sous ma robe.

Je rêve où on se retrouve dans une ruelle à se peloter ? J'en ai fait fondre mon slip de joie.

C'est un peu comme dans les films, en fait ?

Ouais, sauf que dans les films, Donna Summer nous ferait vibrer avec son *I love to love you baby*...

« I love to love you baby

J'aime t'aimer bébé

When you're laying so close to me

Quand tu es allongé tout contre moi

There's no place I'd rather you be

Il n'y a aucun autre endroit où j'aimerais que tu sois

Than with me here...

Qu'ici avec moi

I love to love you baby...

J'aime t'aimer bébé...

Do it to me again and again

Fais-le moi encore et encore

You put me in such an awful spin

Tu me fais plonger dans un vertige divin

In a spin...

Un de ces vertiges...

I love to love you baby..

J'aime t'aimer bébé

Lay your head down real close to me

Pose ta tête vraiment tout contre moi

Soothe my mind and set me free

Apaise mon esprit et libère-moi

Set me free...

Libère moi

I love to love you baby..

J'aime t'aimer bébé »

Dans les films, on baiserait comme ça, sans difficulté et on jouirait à faire trembler les murs. Ouais, sauf que dans la vraie

vie, t'as plutôt une pierre qui te défonce la colonne vertébrale et tu te demandes si elle ne va pas te faire une sorte d'empreinte

indélébile dans le dos. Mais bon, tu te dis que le mec qui te fait complètement craquer est en train de te lécher le corps en

entier alors tant pis si tu finis dans un fauteuil, ça en valait le coup. Par contre, le groupe de jeunes qui passe au moment où tu

as la robe levée et que ta culotte n'est plus que poussière, là, tu as tendance à ne pas pouvoir faire abstraction.

— Il y en a une qui est train de se faire tringler, au fond.

Je me tends direct.

— Lee, laisse tomber.

— C'est pas toi qui a la chatte à disposition.

— Je pense que si j'avais une chatte, ça poserait souci.

— Pas forcément ! Sache que dans l'avion...

— Fais un zoom.

Putain, il est en train de filmer ce petit con, et c'est même pas mon bon profil. Je tente de retrouver mes esprits et de baisser

ma robe.

— Dégagez ! hurle 4B en me lâchant et en allant vers eux.

— C'est dans la boîte ? commence à paniquer un des merdeux.

— Ouais, vite, cours !

J'imagine déjà ma chatte faire la une d'Internet. Il ne manquait plus que ça. Heureusement qu'Olga a ratiboisé mon pelage.

Toujours positiver.

4B revient vers moi.

— Ça va ?

— Comment te dire simplement ? Je suis passée en moins de cinq minutes de « prends-moi comme une chienne » à « la Terre

entière va savoir quelle chienne je suis ». Alors, on va dire que ça pourrait aller mieux.

— Je suis sûre qu'on ne va pas te reconnaître, me chuchote-t-il en se repositionnant contre moi.

— Même si là je suis très tentée par ton corps sur mon corps, ou dans mon corps, montrer mon intimité deux fois en une

soirée, ça fait trop pour ma dignité.

— Sauf que là, j'ai juste envie de faire voler en morceaux ce bout de tissu, m'avoue-t-il en m'embrassant dans le cou.

— On n'a pas tout ce qu'on veut dans la vie, M. Campana, arrivé-je à bégayer en mettant mes mains sur son torse pour le

dissuader d'aller plus loin. Moi, j'aimerais habiter dans un endroit où il fait toujours chaud.

— Je suis chaud, là.

— Je vois ça.

— Lee, me souffle-t-il en me prenant le visage dans ses mains et en mordant ma lèvre.

Je capitule. *Paye ta teuch, Jaja !!!* Il sourit. Il a compris. Ses mains descendent dans mon cou, et je me rends compte que la

Pierre qui défonceait mon dos a dû se déplacer et se coince maintenant sur mon fessier. Je vais peut-être vite me retrouver avec

un deuxième trou du cul, en fin de compte.

— J'en ai tellement envie, me glisse-t-il à l'oreille. T'avais raison, je vais exploser si je ne te prends pas de suite.

— Si tu pouvais attendre d'être en moi avant d'exploser, ça m'arrangerait.

Sa bouche me caresse et j'oublie tout, même cette putain de pierre qui va sûrement changer mon anatomie à jamais.

Au moment où ses mains expertes se baladent entre mes cuisses, des voix me sortent de ma transe. Je me crispe et ses doigts

stoppent leur va-et-vient.

Mais putain, il est possible de baiser tranquille dans cette ville ou bien ?

— Ils ne vont pas venir ici, essaie de me rassurer 4B en laissant sa main en pleine fouille archéologique.

Les voix se rapprochent.

— Tu peux me le garantir ?

— Si ça permet de finir ce qu'on a commencé, oui, me ment-il en reprenant le mouvement.

— La fin justifie les moyens, d'après toi ?

— Lee, tu viens vraiment de me demander ça alors que je suis en train de te caresser ?

Putain, que c'est bon ! Il sait ce qu'il fait, ce maraud.

Les voix sont là et je l'écarte soudainement.

— Putain, Lee !

— Désolée, je ne peux pas.

— Tu fais chier, là. Je fais comment, moi, j'explose ?

— Je t'ai déjà expliqué que je n'étais pas ton vide-couilles.

— C'est pas ce que tu disais il y a quelques secondes.

— Certes.

Il souffle avant de me lancer :

— Bon, allons retrouver la famille.

— Là ? Tout de suite ?

— Tu préfères que je te baise contre ce mur ? Faut savoir.

— Dit comme ça. Entre se faire choper et ta famille, bizarrement j'opte pour le tringlage.

Quoi ?

Je ne suis pas encore prête, ça peut se comprendre, non ? Et puis son corps m'a manqué, vraiment !

Alors qu'il est en train de remettre son pantalon, il me lance un sourire à me faire enlever tous mes doutes.

— Lee ?

Advienne que pourra !

On arrive devant un véritable « château ». Je suis moite de partout. Qu'est-ce que je fous ici ?

— Ne sois pas impressionnée, ça ne vaut pas le coup, me révèle 4B en descendant de la voiture.

— Je ne suis pas du tout impressionnée.

— Lee, tes yeux.

— Ferme-la.

Je descends à mon tour. J'ai du mal à tenir sur mes jambes, je suis obligée de m'appuyer à la voiture.

— Ça va bien se passer, me rassure mon 4B en caressant mon visage.

Je profite de sa tendresse passagère. Je prends tout ce que je peux, je ne sais pas combien de temps ça va durer, je n'ai

aucune information sur l'échéance.

— Allons nous jeter dans la gueule du loup, déclare-t-il en souriant.

On arrive en bas de grands escaliers et de nombreuses personnes sont là à discuter, la plupart avec un verre à la main. Je tire

automatiquement sur ma robe. 4B me prend la main et on monte.

C'est un peu mon Cannes à moi, quand j'y pense. Sauf que je n'ai ni robe de grand créateur, ni paillettes, ni flashes qui

crépitent !

Pourquoi je parle de Cannes ? J'ai toujours critiqué ce festival, avec mes morues. Déjà, rien que la montée des marches est

aussi excitante que le jour où la vieille tante Huguette a voulu m'expliquer la magie du point de croix. En fait, tu attends juste

que Sophie repaye sa loche ou qu'Angéline se vautre dans sa robe hors de prix qu'elle n'a même pas payée, la connasse. Alors

que toi, pour l'avoir, tu aurais dû vendre un rein, tes dix poils de cul et mettre une hypothèque sur tes chicots et tes futurs

enfants sur vingt générations. En plus, il faut avoir bac +18 pour comprendre les trois quarts des films en compétition, alors je

ne parle même pas de ce qu'il faut pour apprécier. Non mais, vraiment, un film du Kazakhstan, muet et en noir et blanc, qui

dure 4h56, à moins que tu n'aies un pistolet braqué sur la tempe, t'as vraiment envie de le mater ?

Et leur palme, sérieux ? Déjà que la coupe que j'ai gagnée à la sueur de mon front aux championnats régionaux UNSS me

servait de cendrier alors que je ne fume pas, je ne vois vraiment pas à quoi ce machin qui brille va te servir, à part peut-être à

récolter un peu plus de poussière, ou aimer vivre dangereusement et l'utiliser comme nouveau sex toy... mais là j'ai envie de

te dire : à tes risques et périls.

— Lee, à quoi tu penses ?

Je ne peux décemment pas lui répondre : « je me demande ce que ça fait de se fourrer la palme d'or dans les profondeurs de

son corps .»

— J'essaie de ne pas tomber.

Sara arrive vers nous en trombe.

— Mais putain, vous foutiez quoi ? Tu penses que c'est le moment d'aller tirer ton coup ?

— Ben justement...

— Lâche-moi, Sara, me coupe 4B. J'ai besoin d'un verre.

— Moi aussi, avoué-je à voix basse.

Je le suis à l'intérieur et je reste stupéfaite devant ce hall immense qui donne sur un escalier des plus imposants. La résidence

est composée de boiseries, murs et plafonds de marbre, comptoirs en quartz, lustres impressionnants et planchers de bois.

— Tu veux quoi ? Champagne ?

— Il y a du champagne pour un enterrement ?

— On enterre un Campana, c'est grand luxe, me confie-t-il en demandant une coupe et un whisky sec à un type aussi tendu que

mon clito tout à l'heure.

— Toni, enfin ! s'égosille à moitié une vieille coiffée avec un caniche mort sur le crâne.

Toni ?

Oh my god.

Toni ?

Mon connard sexy de 4B s'appelle Toni ?

Toni Campana ?

Je ne vais pas m'en remettre. Depuis tout ce temps. Depuis tous ces Mister T, tous ces surnoms, tous ces...

— Lee, ton champagne coule sur ta robe.

Putain, mais merde !

Je m'essuie comme je peux c'est-à-dire avec ma main. Je suis sous le choc.

— Je suis la tante de Toni, vous êtes ? me demande la vioque avec un air hautain qui ne me plait guère.

— Trempée, dis-je en allant chercher une serviette sans la regarder.

Mon connard sexy de 4B se met à rire. Dois-je continuer à l'appeler comme ça, d'ailleurs ?

— Au lieu de t'esclaffer, tu devrais faire les présentions, se vexe tata de mon cul.

— Oui, je devrais, sourit mon 4B avant de me tirer par le bras pour m'écarter de cette pièce.

— Toni ?

— Aucun commentaire, Jacinthe.

Il me tient toujours pendant qu'on croise plein de gens. Des grands, des petits, des gras du bide, des maigres, tous sur leur 31.

Les voix s'embrouillent dans ma tête. Certains essaient de lui parler, mais il les ignore. Moi, je sens le champagne qui

commence à s'engouffrer dans mon soutif. Faut absolument que je me change.

On se trouve en bas des escaliers quand on entend :

— Fils.

Sa main se crispe sur mon bras. Il commence à monter les escaliers et je suis obligée de le suivre. Va falloir que je lui dise

que moi, le fantasme de la marionnette, ça ne m'a jamais branchée. Oh putain, j'ai l'image de sa main dans mon corps en train

de me faire parler comme si j'étais Tatayet. Je vais vomir.

— Arrête de faire ta forte tête, tu n'as plus quinze ans.

Il lâche mon bras et redescend les quelques marches. Il domine son père et lui lâche agressivement :

— Ne me cherche pas.

— Il faut qu'on parle.

— Je suis occupé, là.

— Il faut qu'on parle des dernières volontés de Vito.

— Ne prononce pas son nom.

— C'était mon frère. Grandis un peu.

— Va te faire foutre ! hurle-t-il avant de remonter.

J'ai déjà demandé ce que je faisais là ? J'essaie toujours de suivre son rythme. Il m'emmène dans un grand couloir et ouvre

une porte avant de s'y engouffrer et de frapper contre un des murs.

— Je vais lui défoncer la face ! Je jure que je vais lui faire payer tout ça !

Je m'approche doucement de lui. Il est dos à moi, les mains contre le mur, courbé. Je pose délicatement ma main sur son

épaule et son corps entier se tend avant de se relâcher. Je m'approche jusqu'à sentir son dos contre moi. J'aimerais lui dire

que tout va bien, que ça va aller, que cette colère va s'estomper et sa douleur disparaître au fil du temps. Je ne veux pas lui

mentir alors je me tais. Je veux juste qu'il sache que je suis là. Je le serre un peu plus, je voudrais lui donner le peu de force

que j'ai en moi. Je pose ma tête contre son dos et je le sens craquer.

Mon 4B s'effondre et je ne peux rien faire.

J'essaie de le faire se retourner, mais il résiste.

— C'est trop dur, je ne vais pas y arriver.

— Je crois en toi.

Il se tourne et me regarde intensément, comme s'il me voyait pour la première fois. Il prend mon visage dans ses mains et

m'embrasse. Nos lèvres ne perdent jamais contact quand il me pousse sur un lit.

Son lit ?

— C'est ta chambre ?

— Non, celle de Vito, je trouvais ça romantique.

— T'as pas le droit de dire un truc pareil, grimacé-je en le frappant.

Il m'allonge et je sens tout son poids sur moi.

— Oui, c'est ma chambre, Lee, et je peux te dire que t'es pas prête d'en sortir.

[57](#) • Les Têtes à claques : site internet humoristique québécois créé en 2006 par Michel Beaudet, proposant une série de courts clips vidéos d'animations qui mettent en scène différents personnages humoristiques et des situations cocasses. Si tu ne connais pas, tape sur google et je te promets des barres de rires à foison.

31

Cyprine 1 / Pétra 0

Mardi 3 juin 2014. Point de vue de Pétra

— Bon courage, Chaton. Profite quand même. Au fait, je porte encore ton tee-shirt et je confirme qu'il me va beaucoup mieux

qu'à toi. Ciao ! m'écrit-je en raccrochant.

Je suis devant la porte de mon taf et je viens d'avoir Jaja. Elle est toujours avec son 4B en Italie. J'ai l'impression que ce

n'est pas facile, mais je la sens forte, forte pour porter cette histoire. J'espère qu'elle va bien finir. Je ne suis pas sûre qu'elle

s'en remette, sinon. J'ai peur qu'elle parte, qu'elle tourne le dos à tout ça. À nous, à moi !

Je pousse la porte de l'agence et remarque Valentine face à l'immense baie vitrée, buvant tranquillement son café. Elle porte

un tailleur ivoire qui met en valeur ses formes parfaites.

— Bonjour Pétra, prête pour cette journée ?

— Comme toujours.

Elle me sourit et file dans son bureau. Au moment où elle passe devant moi, elle me lance :

— Au fait, votre amie Phillis a changé de numéro ?

— Heu, non. Pourquoi ?

— Je lui ai laissé un message et je n'ai jamais eu de nouvelle. Je trouvais ça étrange de sa part.

Pourquoi ça ne m'étonne pas ?

La syphilis a dû encore faire des siennes sans me le dire. Je trouverai bien un moment pour l'appeler et mettre les choses au

clair.

— Je peux me renseigner.

Je peux surtout la frapper.

— Non, non, Pétra, aucun souci. Je sais me gérer.

Personne ne sait gérer Mlle Phillis Pine.

Je vais me servir un café et m'installe devant mon ordinateur pour checker mes mails. J'aime toujours autant mon boulot et ça

me permet d'oublier que ma vie sentimentale est aussi plate que mon cul. En pensant à ça, j'ai de suite l'image de la Guêpe qui

m'arrive en pleine face. C'est vrai que ce que je suis en train de vivre avec lui me dépasse complètement. Il me rend folle, au

propre comme au figuré. Je ferme les yeux et je peux le sentir me toucher. Avec lui, je dois libérer mon esprit, vu qu'il n'est

pas là physiquement. Ça va faire cinq mois que je n'ai pas eu un réel contact avec lui. J'en ai besoin, mon corps en a besoin !

Il ne doit pas tarder à revenir par ici. Je serai là. En attendant, on a rendez-vous ce soir sur Skype et j'attends ça comme un

épisode de *Plus belle de la vie*, lorsque j'étais une fan inconditionnelle.

Je n'avais jamais évoqué ce passage sombre de ma vie ?

Alors je vais être obligée de me confesser : oui, moi, Pétra Van de Pute, je suis une ancienne *Plus belle la vie* anonyme.

C'était il y a quelques années, lorsque j'étais au chômage et que j'occupais mes matinées comme je pouvais. Et entre deux

entretiens foireux d'embauche, je mettais France 4 et je regardais cinq épisodes de *Plus belle la vie*. Au début, je n'ai rien vu

venir, je regardais ça d'un œil, c'était plus un fond sonore pendant les tâches ménagères. Et puis un jour, sans que je puisse

rien y faire, les tâches ménagères sont devenues le fond sonore pendant que je regardais *Plus belle la vie*. Faut dire qu'au

Mistral, il se passait tellement de choses que dans la même semaine, tu te tapais trois morts, un avortement, vingt tromperies,

deux prisonniers, six camés et dix-huit ruptures. Enfin, je n'avais pas le temps de boire mon café que j'avais déjà loupé une

information cruciale. Par contre, même dans ma période la plus noire, je n'ai jamais bien compris les liens de parenté de tout

le monde là-dedans. D'ailleurs, ce qui me turlupinait le plus, c'était de savoir pourquoi seul le patron du bar *Le Select* avait

l'accent marseillais ? Bah ouais, les mecs, sérieux, quoi ! Marseille c'est le soleil, les cigales, la mer, l'aïoli et l'accent qui

chante. Vous chiez du cul, là !

Je me suis fait flipper quand j'ai commencé à avoir des personnages préférés. Des fois, je me surprénais à sourire pendant

l'épisode ou à verser une larme. Je me suis vraiment fait peur, je me suis dit qu'après ça, le retour en arrière ne serait plus

envisageable. Du coup, j'ai appelé Jaja. On en a longtemps parlé et j'ai réussi à arrêter. Je ne vais pas cacher que j'ai fait des

rechutes, mais là, ça va faire vingt-trois mois que je n'y ai plus goûté et je suis fière de moi.

— Pétra, on se fait un check-up du projet Moore ?

— Je prends mon dossier et j'arrive.

J'arrive à Bora-Bora, je suis en mode pilote automatique, cette journée m'a achevée. On n'a pas arrêté avec Valentine et je

n'ai même pas pris le temps d'appeler cette garce de Phillis.

— Pétra, je suis sur la terrasse ! s'écrie Jane, essoufflée.

Je la vois dans une position assez surprenante, même pour elle.

— Tu fais quoi, là ? T'essaies de sentir tes *ieps* [58](#) ?

— De la relaxation. Tu devrais essayer.

— J'ai porté des ballerines toute la journée alors si je fais ça, je peux te dire que je vais vite me relaxer en tombant dans le

coma.

— C'est toi cette odeur ?

— Non, ça c'est ta bouche, morue !

— Au fait, en parlant de morue, Phillis est passée en coup de vent. Elle m'a juste dit : « à demain ».

— Merde.

— Quoi ?

— Je devais régler un truc avec elle.

— Comment ça un truc ?

— À propos de Valentine.

— C'est toujours pas fini, cette affaire ?

— J'aurais aimé que ça ne commence pas, en fait. Bon, Jane, descends-moi cette jambe, je ne peux pas me concentrer. Surtout

que t'es aussi raide qu'un vieux slip sale de trois mois.

— Parfois tes comparaisons m'angoissent.

— Moi, là, c'est toi qui m'angoisses.

Je l'observe essayer de descendre sa jambe.

— Je crois que je suis coincée.

— C'est pas un scoop.

— Sérieux, Pétra, ma hanche s'est bloquée.

— Jane, si tu n'existais pas, je ne suis pas sûre qu'on devrait t'inventer.

Au bout de cinq minutes, Jane est de nouveau sur ses pieds.

— Bon, je vais nous préparer à boire pendant que tu vas laver tes pieds.

— J'aurais dû te laisser emmêlée, râlé-je en allant vers la salle de bain. Au fait, une bière bien fraîche pour moi.

— Je m'en occupe.

C'est vrai que ça daube là-dedans, mais bon, avec Jaja on fait partie d'une association de personnes qui militent pour

l'indépendance des ballerines. Quand on y pense, elles n'ont pas une vie facile à supporter avec nos pieds qui puent tout l'été.

Rien que pour ça, moi, je dis chapeau. T'aimerais, toi, passer la journée autour de ton vieux iep qui daube la mort ? Non ? Bon

ben, tu vois ! Un peu de respect.

— Tu penses qu'elle a merdé ? me demande Jane une fois que je lui ai rapporté les paroles de Valentine.

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à la joindre.

— Ça se trouve, elle est partie la retrouver, insinue Jane sans se rendre compte des répercussions.

— Tu crois ? Arrête !

— C'est Phillis.

C'est Phillis ! Comme si ces mots servaient à tout excuser.

— Ouais, ben je peux te dire que si elle a rompu notre pacte, je lui fais bouffer son gode Victor.

— Elle risque d'aimer ça.

— C'est pas faux.

Jane est partie rejoindre *son homme*, comme elle l'aime l'appeler, ce qui nous fait forcément hurler avec les filles. Moi je me

prépare à mon rendez-vous *Skypesque*. Je viens d'enfiler un ensemble qui ne devrait pas le laisser indifférent. J'ai détaché

mes cheveux et je me suis même tartinée de crème qui sent la coco. Je suis prête.

La webcam se met en route et je le vois. Je suis déjà toute excitée. *Putain, Pétra, tu as vraiment besoin d'une bite, et vite !*

Il est tellement sexy avec ses fossettes, son sourire craquant et son corps si...

— Whaow, c'est nouveau ? me demande-t-il en faisant des gros yeux.

C'est bizarre je ne reconnais pas sa chambre. J'entends du bruit au loin.

— T'es pas chez toi ?

— Non.

Putain, mon cœur accélère ! S'il me dit qu'il est avec une fille, je vais exploser.

— Tu es où ?

— Dans un manoir.

— Un manoir ? répété-je sans comprendre.

— Oui.

— Tu fous quoi dans un manoir ?

— Tu ne poses pas la bonne question.

— Écoute, j'attends depuis des jours ce moment, alors arrête tes énigmes à la Père Fouras.

— Je t'attends, en fait.

Quoi ?

J'ai la bouche grande ouverte. Un mélange d'étonnement et de plaisir intense. D'ailleurs, si Jaja me voyait, elle me

demanderait de la fermer et d'arrêter de me la raconter avec toutes mes dents. Elle est toujours persuadée que j'en ai plus que

la moyenne.

— Tu es toujours avec moi ?

— Non, je viens de me perdre, en fait.

— Je te donne l'adresse. T'as un manteau long ?

— Oui.

— Enfile juste ça.

— Mais t'es sur Paris ?

Trop tard il a déjà raccroché.

Mon portable sonne et une adresse s'affiche avec en dessous : « Je t'attends. Juste ton ensemble et un manteau. »

Suis-je en train de rêver ?

Oui, forcément.

Il faut que j'appelle Jaja. J'ai besoin de parler à quelqu'un. Putain, mais pourquoi il n'y a personne dans cette baraque quand

un type te demande de te pointer nue dans un endroit que tu ne connais pas ? Chienne de vie !

Je compose le numéro de Jaja, mais je tombe direct sur son répondeur. Merde !

Celui de Jane. Ça sonne. Ouf ! Fuck, répondeur aussi.

Il en reste plus que Phillis, Faites qu'elle réponde.

— Grosse, j'espère que c'est un cas d'urgence, je suis très occupée.

— Oui, ça l'est.

— Je t'écoute.

— La Guêpe vient de me demander de le rejoindre dans un manoir, à une adresse inconnue, en manteau et sous-vêtements,

balancé-je sans prendre ma respiration.

— Ah oui, c'est une urgence.

— Je panique.

— Déjà, respire. Tout va bien se passer.

— Non, je ne pense pas.

— Mais si ! C'est quoi l'adresse ?

Je lui lis l'adresse en tremblant.

— Ah mais merde, il me semble que c'est un club libertin, ça !

Un club libertin ?

Mais oui.

Il m'y avait emmenée une fois l'année dernière, avant qu'il ne parte aux États-Unis. Mais ce n'était pas cette adresse, et

j'avais juste regardé.

— Fonce, grosse.

— Pourquoi vous n'êtes pas là ?

— Écoute, je viens d'arrêter une langue en pleine exploration vaginale, alors ne me dis pas que je ne suis pas là.

— Ouais.

— Maintenant, tu arrêtes de paniquer. Tu vas enfiler un manteau et tu le rejoins et surtout on se retrouve demain pour que tu

me racontes tout. Bon, je te laisse, la langue est impatiente.

— Au fait...

Trop tard elle a déjà raccroché. Décidément. Et si la langue c'était celle de Valentine ? Ah je vais vomir.

J'y suis !

J'ai mon manteau, mes escarpins vert d'eau que Jaja adore et mes sous-vêtements.

Je me retrouve devant un immense portail, au fin fond de la région Parisienne. La Guêpe m'a envoyé un code à fournir à

l'entrée. J'ai eu le temps de gamberger sur le chemin et je suis à la limite de tomber. Je suis toujours dans ma voiture quand

j'appuie sur un immense bouton. Tout me semble disproportionné.

— Oui ?

— La glycine est dans le sac, bégayé-je.

Le portail s'ouvre automatiquement. J'ai l'impression de me jeter dans la gueule du loup. Je me gare. J'ai les jambes qui

tremblent en arrêtant le contact. Je n'en mène pas large. Je tiens fermement mon manteau en sortant de ma voiture. J'ai un

moment d'hésitation. Elle est vite balayée par cette envie primitive qui est en train de grandir en moi. Je ne peux plus reculer.

Je monte les grands escaliers. C'est un immense manoir, austère à l'extérieur. Un homme m'ouvre la porte en me souhaitant une

bonne soirée et je tombe sur un hall immense.

Pétra, qu'est-ce que tu fous là ? Tu as une énorme envie de sexe, ça me paraît évident.

Je repense à la dernière fois où il m'a emmenée dans ce genre d'endroit, sauf qu'il ne m'avait jamais lâché la main alors que

là, je suis seule. Je perçois des regards sur moi et je resserre mon emprise sur mon manteau. Au moment où je me demande si

je ne vais pas m'enfuir, je sens des bras qui m'entourent la taille et un souffle chaud me caresse la nuque.

— Tu es sublime.

Que ces mains m'ont manqué. *Il* m'a manqué.

— Viens, me murmure-t-il en me prenant la main.

— Tu m’emmènes où ?

— Tu verras bien.

Il m’embrasse. Il a toujours cette tendresse quand il comprend que des doutes m’envahissent. J’ai tellement envie qu’il me

caresse, qu’il me touche, qu’il me fasse vibrer, qu’il m’emmène dans des endroits que lui seul connaît. On monte plusieurs

étages et on arrive dans un grand couloir seulement éclairé par des lumières à dominante rouge. Rouge, la couleur du désir et

de la passion. De chaque côté du couloir, je remarque une succession de portes.

Il ouvre l’une d’entre elles. C’est une chambre. Oh putain, c’est une chambre où des gens sont en train de baiser ! Je m’arrête

et j’observe. Il y a un couple sur le sol. Une femme brune est en train de chevaucher un type. Elle a les yeux fermés. Le mec lui

caresse les seins quand d’un coup je sursaute, elle vient d’ouvrir les yeux et me fixe. Je ne peux détacher mon regard d’elle,

elle me sourit. Je fais demi-tour, mais la Guêpe me retient.

— Tu vas où ?

— Cette chambre est prise.

— Je sais.

Je comprends de suite où il veut m’emmener.

— Ça te plaît ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas.

Il est derrière moi et me caresse le ventre sous le manteau.

— Tu ressens des choses à cet endroit ?

— Oui.

Sa main descend et se glisse dans mon tanga en dentelle qui va bientôt rendre l’âme.

— Et ici ?

Je gémiss. Sa main se fait plus pressante et cette femme me fixe toujours. Je redécouvre les sensations que j'avais commencé à

explorer l'année dernière et j'aime ça. Mon corps entier réagit.

— Je crois que ça te plaît.

— Je crois aussi.

La femme est en train de jouir. Ses yeux se ferment pendant un court instant. Je la trouve attirante avec ses boucles brunes qui

lui tombent sur les épaules. Putain, je me fais flipper parfois.

— Viens.

Sa main a quitté mon entre-cuisse et il nous fait sortir de cette pièce. On entre dans la suivante. Là, il y a plein de corps

entremêlés. On a du mal à savoir où se situent leur cul et leur tête, ça ne m'excite pas des masses. À un moment, je remarque

un truc bizarre, ça appartient au petit chauve. Ah, mais merde, on dirait un boudin blanc ! La Guêpe grimace et on quitte

aussitôt cette horreur. La suivante me semble vide dès qu'il ouvre la porte et me demande de passer. Mon cœur s'emballe. Je

crois qu'il vient de faire un triple lootz piqué. Je crois surtout qu'il vient de se vautrer comme une merde.

— À nous.

— Je ne suis pas sûre, là.

Il m'embrasse doucement, tendrement.

— Fais-moi confiance, tu vas adorer ça.

S'il le dit.

J'entre la première, mais il me suit de près. On se retrouve tous les deux dans cette pièce. J'ai tellement envie de lui que je

pourrais oublier que n'importe qui peut entrer et nous observer. Il fait glisser mon manteau et me

pousse vers une sorte

d'immense coiffeuse en bois. Sa langue caresse mon cou, mes épaules.

— Depuis le temps que j'attends ça, me souffle-t-il à l'oreille.

Et moi donc. Toutes les fois où je me suis masturbée en pensant à lui.

Il me porte, me place dessus, et s'installe entre mes cuisses. Ça existe, des éjaculateurs précoces féminins ? Genre, la meuf

qui jouit dès qu'on la touche ? Parce que là je sens que je suis déjà au bord de la rupture. Allez Pétra, t'es une machine, assure

un peu !

Ses doigts roulent sous mon soutien-gorge. Il libère mes petits seins et s'amuse avec. Cyprine 1 / Pétra 0.

Sa bouche est partout, je ferme les yeux et je me dis que putain, mais merci la vie ! Je t'aime ! Je pourrais t'épouser à

l'instant et te faire autant de gosses que tu veux.

Sa langue est maintenant sur mon nombril, sous mon nombril, sur mon tanga, sous mon tanga. J'ouvre les yeux et je bloque. La

brune de tout à l'heure est juste là et me regarde à son tour. Elle est assise sur un tabouret et se caresse. J'explose. Putain

d'orgasme !

Cyprine 9 654 343 / Pétra 0.

Je viens de perdre par KO mais ça valait le coup.

— T'es rapide.

— Attends, tu sais depuis combien de temps je n'avais pas senti des mains autres que les miennes sous mon slip ? J'ai quand

même des circonstances atténuantes.

Il se met à rire. Il est magnifique. Je voudrais qu'il ne reparte jamais, qu'il soit à moi pour toujours. Putain, je deviens une

Jane et je n'ai même pas peur.

C'est peut-être ça, en fait, la maturité ?

[58](#) • iepe : heu, sérieux ? Iepe ? T'as pas compris ? C'est juste des pieds en verlan mais merde quoi. Tu me déprimes.

32

Jaja, tu payes ton cul

et t'as même ton fil qui dépasse

Mardi 3 juin 2014

— Oui ma Jane, tout va bien.

— Je serai sûre de ça quand je t'aurai vue. Tu rentres quand ?

— Je ne sais pas encore. On n'en a pas encore parlé. Peut-être demain.

— Tu me tiens au courant, tu sais que je m'inquiète vite.

— Oui, promis. YMCA dans ton cul.

— Je t'aime aussi.

Je raccroche et je regarde autour de moi. Je suis dans la chambre de mon connard sexy de 4B, de Mister T., de M. Toni

Campana. Je souris niaisement en étant toujours couchée sur son lit. Il est parti chercher de quoi grignoter, parce que depuis

hier, nous n'avons pas bougé d'ici et c'est juste le pied absolu. Je l'ai pour moi toute seule. Je repense à ces dernières heures

où se sont mêlés corps à corps, discussions, plaisir, disputes, plaisir, repos. J'ai déjà dit plaisir ?

Je profite de ces instants parce que je ne sais pas combien de temps ils vont durer. J'essaie de ne pas penser au moment où

tout ça va s'arrêter. Parce que je sais qu'un jour, ça va s'arrêter.

En parcourant mon téléphone pour regarder mes mails, je tombe sur ma playlist. Je souris. Si on ne le fait pas maintenant on

le fera jamais, non ?

Il entre dans la chambre avec un plateau. Je remarque des tasses de café, des croissants, du pain et

même du jus d'orange.

C'est royal !

Je suis debout en soutif-culotte quand je lance la chanson. Il est devant moi, surpris, magnifique. Il est juste en bas de survêt',

pieds et torse nus.

Jaja, concentre-toi et vite.

Les notes se lancent, et il comprend. Il se met à rire. Je ne m'en laisserai jamais. Putain, je suis complètement accro à ce type.

— Larusso ? glisse-t-il en posant le plateau et en s'avançant vers moi.

Je me mets à reculer en dansant. L'esprit de *Larusca* me submerge. Même plus peur du ridicule. Je me déhanche comme

jamais. Plus il avance et plus je recule, comment veux-tu comment veux-tu qu'il m'encu... Heu, pardon, je m'égare encore.

Il arrive enfin à ma hauteur et ses mains se faufilent sur ma taille.

— Je me souviens de la première fois où je t'ai vue danser là-dessus. J'ai cru que je n'allais jamais m'en remettre, m'avoue

mon 4B en souriant.

— Moi, c'est la première fois où je t'ai vu danser tout court.

C'était pendant notre défi fléchettes. Il a commencé à faire quelques pas de danse et je me suis vite rendu compte du

potentiel.

— Tu baves, Cupcake.

— Oui, mais j'ai quand même une bonne raison.

Larusso me donne la patate, et je l'entraîne avec moi. J'aimerais lui donner mon énergie, réussir à l'aider à surmonter toute

cette merde. Je sais que de s'isoler comme on le fait ce n'est pas la solution idéale, mais il faut prendre les moments comme

ils viennent. Et là, c'est le « Larusso Show ». Il s'arrête de bouger et m'observe. Je suis partagée

entre le fait d'être très mal à

l'aise (je suis quand même à moitié à poil dans sa piaule en train de faire des pas insupportables sur *Tu m'oublieras*) ou vivre

cet instant. Si j'avais été Kim Basinger, je me serai amusée à faire un strip-tease, mais comme je n'ai toujours pas confiance en

mon élasticité mammaire, j'ai peur du drame.

— Tu pourrais enlever le peu de tissu qu'il te reste, me propose 4B avec une expression qui aurait tendance à dire : si tu ne

le fais pas, je m'en charge.

— Ou pas, dis-je en le provoquant.

— Je vais devoir m'en occuper, alors.

Putain, j'arrive à décoder le 4B parfois. *Bravo, Jaja, tu me fais rêver !*

Il est de nouveau contre moi, et je sens son excitation au niveau de l'entrejambe. Oui bon, il a la trique quoi, pour ceux qui

auraient tendance à ne rien comprendre. Ses doigts caressent ma bretelle et j'ai un flash de la dernière fois où on s'est

retrouvés à danser sur cette chanson.

Juste avant son départ.

Juste avant qu'il me laisse.

— Lee ? Tu n'es plus avec moi, si ? me demande-t-il en me levant le menton.

— Je repense à...

— Pas de mauvaise pensée, s'il te plaît.

Son regard change, il a compris.

Je me jette sur lui un peu violemment et je l'embrasse. Je ne veux plus penser à ça, à cette séparation.

Juste nous, là, maintenant.

— Je préfère ça, halète-t-il en me plaquant contre le mur.

Après une douche pénétrante, je remarque qu'il est tendu. Il se glisse dans un jean et attrape un tee-

shirt noir basique.

— Ça va ?

— Réunion de famille dans dix minutes. Testament, notaire, la totale.

— Je vais...

— Tu restes là ? me coupe-t-il inquiet.

— Vu que j'ai un sens de l'orientation aussi avisé que ma capacité à tenir debout, je vais répondre *oui*.

Il s'approche de moi en touchant ma serviette.

— Ce ne sera pas long. Ensuite, je t'emmène faire une balade en moto. Sinon, si je m'écoutais, on resterait ici sans bouger.

— J'aime les deux programmes.

— À tout de suite, m'embrasse-t-il furtivement avant de filer.

J'ouvre les yeux.

Où suis-je ?

Depuis que je me suis retrouvée un matin dans le lit d'une sorte d'expérience génétique, j'angoisse un peu au réveil. Je

reconnais la chambre de mon connard sexy.

Ouf !

Le réveil m'indique 14h. Putain, j'ai dormi pendant deux heures. Faut dire que la nuit fut courte. J'entends des voix. Des cris.

Ça vient de l'extérieur. Je me lève et regarde par la fenêtre. Je remarque un attroupement. Je le vois au milieu, face à son père.

Sara est là aussi, qui tente d'intervenir.

Merde, merde ! *Habille-toi, Jaja ! Tu ne vas pas descendre à poil !* Quoique, ça détendrait peut-être tout le monde, pour le

coup. J'imagine la réaction de tata Huguette en me voyant débarquer, touffe au vent. Pendant que j'enfile ma petite robe, je jette

un dernier coup d'œil. Une femme hurle :

— Toni, lâche-le !

Allez, Jaja, magne-toi le fion ! Je cours dans le couloir et évite de me vautrer une dizaine de fois dans les escaliers. C'est

bon, je suis dehors. Au loin, l'attroupement se disperse, et je le vois, de dos, s'éloignant. Il enfourche sa moto, sans casque,

sans rien, sans moi et il s'en va.

Je suis comme figée. J'essaie de réaliser. Sara vient vers moi, suivie par plusieurs personnes que j'ai à peine remarquées

hier.

— Si tu pouvais éviter de montrer ta culotte en pleine crise familiale, ça serait top, me balance-t-elle en me faisant signe.

Je baisse la tête et là, c'est le drame. J'ai ma robe coincée. *Super, Jaja, décidément ça va devenir une habitude de payer ton*

corps à la galaxie. Et voilà, un moment de panique et tu oublies les règles de base comme : « toujours vérifier de ne pas avoir

un bout de sa robe coincée dans la tringle ». Depuis que j'ai offert mon cul au lycée Victor Hugo, un bel après-midi du mois de

mai, je fais pourtant toujours attention. Oui, c'est le genre de traumatisme qui peut changer une vie. Alors que je venais

tranquillou de changer mon Tampax, je n'ai pas remarqué qu'un bout de ma jupe s'était caché dans mon tanga. Et pensez-vous

que ces abrutis auraient eu l'aimable délicatesse de me prévenir, genre : « Jaja, tu payes ton cul et t'as même ton fil qui

dépasse » ?

Que dalle !

Et moi, crédule, je pensais que tout le monde me matait à cause de ma superbe jupe vaporeuse que je venais d'acheter avec

Jane. J'avais seize ans et on m'a appelée *Jaja-le-tampon* pendant les deux années qui ont suivi.

— Jacinthe ?

Sara est devant moi, inquiète.

— Oui ?

— Tu comptes rester la culotte à l'air toute la journée ? Parce que je crois que tonton Octavio va faire une syncope.

— Merde ! m'écrié-je en me rhabillant correctement.

— Merci pour lui, sourit Sara. Tu veux un remontant ? Je crois que j'en ai besoin.

C'est un piège ?

Je vois le père de 4B qui discute plus loin avec la tata au caniche mort sur la tête. Si ça peut me permettre de les éviter, je

suis preneuse.

— Oui, pourquoi pas.

Elle m'emmène dans une immense cuisine à l'ancienne avec une grande table en bois au milieu. Une dame d'un certain âge

s'affaire avec des casseroles en cuivre.

— Maria, je te présente Jacinthe, déclare Sara en ouvrant un placard.

Je vais pour lui tendre la main, quand, tout à coup, je me retrouve dans ses bras sans trop comprendre comment.

— J'ai cru que tu ne sortirais jamais de cette chambre, m'avoue cette Maria en m'étreignant.

Putain, elle a de la force, je ne respire plus.

Qu'est-ce que tu peux répondre à ça ? Ouais, mais entre me faire culbuter par mon connard sexy et faire les

présentations, mon choix a été vite fait.

— Oui, désolée.

C'est bien aussi, Jaja, de ne pas toujours dire la vérité.

— Je pense qu'elle a préféré profiter du corps de Toni, sort Sara l'air de rien en nous servant deux mini verres.

Maria se met à rire.

— Vous avez raison. Vous êtes jeunes.

Sara s'avance et me tend un des verres.

— À la tienne !

— Sara, tu penses que c'est raisonnable de boire à cette heure-ci ? râle Maria.

— Allez, Maria, je viens de passer deux heures atroces sous tension. J'étais entre Angel et Toni, c'était invivable.

— Où est le petit ?

Le petit ?

— Il a fui.

— Pauvre enfant.

— Arrête de toujours le défendre. Il va falloir qu'il grandisse un jour, s'énerve Sara avant de boire son verre d'un trait.

Je n'ose rien dire. J'ai l'impression que je ne devrais pas être là. Que je suis comme un espion dans son monde.

— Tu ne bois pas ? me demande Sara, l'œil mauvais.

— Si, si, dis-je en l'imitant.

Maria sort de la cuisine et on se retrouve à cette grande table avec une bouteille de rhum entre nous. Pourquoi je sens que ça

va mal finir ?

On en est à notre troisième verre et on commence à avoir le rire bien gras. Elle me raconte son mec, des anecdotes que j'ai

l'impression d'avoir moi-même vécues. Je lui parle du petit con qui nous a filmés dans la ruelle et elle se met à chercher la

vidéo.

— C'est ça ?

— Quoi ? Déconne pas ! Je viens déjà de payer ma culotte à la famille Campana alors si je pouvais éviter de payer ma chatte

au monde entier.

Putain d'enculés de merde ! Ils l'ont postée sur *Youteub*, je vais les maraver. Qu'ils aillent sucer des bites en enfer, ces

morveux !!!

Sara est en fou rire alors que moi, je panique en regardant toute la vidéo.

— Je veux mourir, ressers-moi une bouteille, s'il te plaît.

— T'es souple, quand même, se moque cette garce en allant en chercher une autre.

On est complètement détendues quand le père de 4B fait son apparition.

— Je vois qu'on ne s'ennuie pas ici ? Vous fêtez quelque chose ?

Personne ne daigne lui répondre alors il vient se poster à côté de moi.

— Je vois qu'on a rangé sa petite culotte.

Il vient vraiment de me dire ça ?

— Vous par contre, vous avez oublié de ranger votre connerie.

Je viens vraiment de dire ça ? C'est l'alcool, je ne vois que ça.

Sara me fait des grands yeux pendant qu'elle nous ressert.

— Pardon ? me questionne-t-il, surpris.

— J'imagine que vous n'avez plus l'âge de vous émoustiller en voyant le tissu d'une petite culotte, sinon je pense que vous

devriez vous inquiéter.

— Je vais faire comme si vous n'aviez rien dit.

— Et moi je vais faire comme si vous n'étiez pas là.

C'est bien, Jaja, continue sur ta lancée, tu vas finir par prendre une targette, ça va te faire bizarre.

— Que les choses soient claires, petite conne, ce n'est pas parce que mon fils te saute que tu as une place importante dans

cette maison. Alors je te conseille de vite la fermer avant que je ne le fasse.

— Angel, ça va, me défend Sara.

— Au fait, le bruit court que vous avez remis ça, tous les deux. C'est peut-être ça que vous êtes en train de fêter ?

Il lâche sa bombe et s'en va.

Sara s'enfile son verre cul sec avant de le remplir aussitôt.

Je ne réalise pas trop ce qui se passe.

Ils ont remis ça ?

Ça quoi ?

Dites-moi que ça, n'est pas ce qui me vient de suite à l'esprit ?

— Ça ne compte pas, balance-t-elle en buvant un autre verre.

Tiens, encore un ça.

J'emmerde ce ça !

— Ce n'est rien, essaie-t-elle de me rassurer.

— Se faire culbuter ? Pour toi, ce n'est rien ?

— On était mal, c'est arrivé comme ça.

— Putain, arrête avec ce ça, sinon je vais te le faire bouffer !

Elle ferme les yeux et se prend la tête dans ses mains. J'ai envie de lui faire mal, physiquement, moralement, de toutes les

façons. Qu'elle souffre autant que moi. Je suffoque. Je n'ai même pas la force de la frapper, j'ai à peine la force de bouger.

Je me lève avec difficulté. Je sens bien les effets, là.

— Si tu t'en vas, il gagne. C'est exactement ce qu'il voulait, me lâche-t-elle, désespérée.

Je sors de la cuisine et monte les marches. Je me tiens à la rampe. J'arrive dans la chambre et une fois la porte fermée, je

m'écroule et me mets à chialer. Rien que de les imaginer tous les deux. Putain, ça se trouve ils étaient sur ce lit !

Je vais vomir.

Heureusement qu'il a une salle de bain dans sa chambre, je fonce et me vide.

Je suis misérable.

Je ne sais pas combien de temps je reste comme ça avant de me ressaisir. Je regarde l'heure, il est déjà 18h. Ça fait quatre

heures que ce connard m'a laissée là.

Putain, merde, tu n'es pas Lottie : tu es Larusca, tu t'assumes !

Je décide de prendre une douche. Oui, parce que s'assumer quand on pue le vomi, ça perd un peu de son impact.

Le jet d'eau me fait du bien, me relaxe. J'en ai besoin. Les effets de l'alcool commencent à se dissiper.

Au moment où je sors de la salle de bain, 4B entre dans la chambre, paniqué.

— J'ai cru que tu étais partie.

Une chanson vient de se terminer et c'est au tour de *In and Out* de Applause de s'enclencher. Drama ! Je me ressaisis vite.

— Je te rappelle que c'est toi qui viens de disparaître pendant des heures.

Il est toujours sur le pas de la porte comme s'il n'osait pas bouger.

— J'avais besoin de prendre l'air.

— Ça t'a fait du bien ? demandé-je en allant ranger mes affaires.

Je suis étrangement calme. Pour combien de temps ?

— Écoute, j'ai croisé Sara dans la cuisine et...

— Tu en as profité pour la défourailler ?

— Arrête, grimace-t-il en faisant un pas vers moi.

J'enfile mes sous-vêtements sans rien répondre.

— Lee, je...

— T'inquiète, on ne s'était rien promis, tu te souviens ?

Je remets ma robe avant de filer dans la salle de bain pour récupérer mes affaires de toilettes.

— J'ai été un gros con. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis désolé.

Je viens de traverser une brèche spatio-temporel ?

Il vient vraiment de s'excuser ?

— Pas autant que moi. Je vous laisse, toi et ta bite chercheuse. Va sauter toutes les pétasses que tu veux, ça ne me concerne

plus.

— Tu ne peux pas me laisser.

— Je te rassure, tu as un autre vide-couilles à ta disposition dans la cuisine.

— Lee.

Je ne lui donnerai pas la satisfaction de m'énerver. Je ne le regarde même pas. Je continue de rassembler tout ce que j'ai

laissé traîner.

— J'ai merdé, je le sais, mais c'est fini. J'arrête mes conneries. Juste toi.

Je lui tourne toujours le dos et prends appui sur le lavabo. Il me fait perdre toute notion d'objectivité.

Je sens ses bras autour de ma taille. Il va me faire craquer. *Larusca* de mon cul, ouais...

Je sens son souffle sur ma nuque.

— J'ai besoin de toi, m'avoue-t-il.

Il n'a pas le droit de jouer sur ce registre. Je me retourne et je lui fais face. Il a le regard perdu.

— Il fallait y penser au moment de la culbuter.

— Je sais mais j'étais comme un fou, je t'imaginais avec plein de types autour de toi. J'ai réagi de la seule façon dont...

— Ne te cherche pas d'excuse, s'il te plaît, c'est trop facile.

— Lee, ne me repousse pas.

— C'est trop tard.

Il panique. Mon 4B panique. Tout son corps se crispe, il me dévisage, tendu au possible.

Je le contourne, enferme toutes mes affaires dans le sac et prends la direction de la porte. Je ne me

retourne pas, sinon je

risque de craquer.

J'arrive en bas des escaliers quand je croise la chiure de porc.

— Tiens, tu t'en vas ? Quelle surprise !

Je l'évite mais il me barre le passage.

— Laisse-la, s'écrie la voix de mon gros connard de 4B.

— Je vois *qu'elle* te laisse... Décidément, tu te retrouves encore une fois tout seul.

Mais quelle raclure ! Comment peut-on traiter son fils comme ça ? Je repense aux paroles de Sara : « Si tu t'en vas, il

gagne ». Je ressens une haine féroce envers ce type que je ne connais même pas.

— Je vais peut-être m'en prendre une mais je tiens à vous dire que vous êtes un grand pervers, un malade de la pire espèce.

Vous vous réjouissez de faire de la peine aux gens qui vous entourent. C'est vous qui êtes seul et vous allez le rester. Je vous

plains, en fait.

4B me rejoint et son père reste prostré.

— Tu m'emmènes la faire cette balade ? demandé-je à mon connard sexy qui me regarde, surpris.

On se retrouve devant sa moto et il me tend un casque.

— Merci, me murmure-t-il.

Je m'installe dessus, je ne suis pas encore prête à parler.

— Une balade ?

Je me contente de faire « oui » de la tête.

On roule pendant un temps que je suis incapable de quantifier. Je m'en tape, d'ailleurs. Ce n'est pas le plus important. Ce qui

compte, c'est lui, moi, cette relation qu'il vient de ruiner avec un coup de bite. Je pensais qu'on était passés au-dessus de tout

ça. Je me suis trompée... Encore !

Il s'arrête et je descends. Bizarrement, je perçois toute ma colère d'un coup. Je sens venir l'explosion.

— Lee ?

Il est juste derrière moi. Je me retourne et le gifle violemment.

— Putain, mais merde ! hurle-t-il.

— Oui, voilà. C'est exactement ce que j'ai envie de te dire.

— Mais, pourquoi ?

— Tu me le demandes ? Toi, une garce, ta queue ? Des millions de possibilités.

— Mais pourquoi maintenant ?

— Je ne sais pas. Je pensais pouvoir me retenir d'exploser, mais, en fait, non ! Je t'en veux trop.

Il me dévisage, paniqué.

— Je...

— Ferme-la, surtout. Tu m'emmerdes ! Je ne veux pas redevenir la Jacinthe d'il y a quelques années. Me faire avoir par un

gland. Je ne suis pas à ta disposition, M. Campana. Tu ne me prends pas puis me jettes comme ça t'arrange. Je ne te le

pardonnerais pas.

Il s'avance vers moi et encadre mon visage de ses mains.

— Lee ! Regarde-moi ! Je ne prendrai pas ce risque. Je tiens trop à toi. Laisse-moi une chance, s'il te plaît. Je vais changer.

Aie confiance.

— Confiance ? La confiance, c'est quelque chose qui se gagne.

— Je sais, et je vais assurer cette fois.

— Pourquoi ? Je suis quelle histoire pour toi dans toute cette merde ?

— Celle qui compte, murmure-t-il. Celle qui me fait du bien.

Je ferme les yeux et je me ressource de ses paroles. Je suis pathétique, le pire c'est que je m'en rends compte. Je sens ses

doigts qui caressent mon visage et je ne le repousse pas. Il vient de commencer à s'ouvrir et je ne veux pas perdre cette

opportunité.

— À partir de maintenant, nous avons une relation.

— Ça me va.

— À partir de maintenant, nous avons une relation *exclusive*.

— Ça me va aussi.

— Je te préviens que la prochaine fois, je t'arrache les burnes et je m'en fais un joli bracelet pour cheville.

Il profite de ma garde baissée pour m'embrasser. Et là, je me remercie de m'être lavé les cheveux et brossé les dents. Parce

que cette même scène en sentant le moisi n'aurait pas eu le même impact. *Jaja, parfois je t'aime.*

Lundi 9 juin 2014

J'ai l'impression de passer des jours entiers dans l'avion. Je jette un œil pour voir si mon hôtesse de l'air est dans les

parages quand je vois une blonde moustachue me sourire. J'en pousse un cri, mélange de surprise et d'horreur.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

Moi non, mais si vous voulez je peux vous filer quelques bandes dépilatoires.

Je tourne la tête et inspire. Je pense à lui. Je dois bien avouer que ce type m'a eue. J'en ai même perdu mon putain d'orgueil.

J'ai envie d'y croire. Il a réussi à me toucher. *Oui, ça aussi.*

Je souris.

Jaja, tu deviens tarée, tu te fais rire toute seule.

J'ai réussi à percer un peu sa carapace. J'ai bien dit *un peu*, ne nous emballons pas non plus le slip kangourou. Il m'a parlé

de son enfance, de *Sara-la-pute*... Du coup, de mon côté, j'ai évoqué Barrons et ma relation chaotique avec lui. Au fur et à

mesure que je lui en parlais, j'avais l'impression que cette histoire s'effaçait, pour laisser place à la nôtre.

Il m'a fait découvrir Palerme. J'ai prolongé mon séjour... et nous avons passé quasiment une semaine ensemble, à se

découvrir mutuellement. Je commence à croire en ce *nous*.

— Une boisson ?

J'en ai un frisson dans le dos, c'est quoi sur sa joue ? Non, je ne veux pas savoir.

Jane est là, inquiète.

Elle s'avance rapidement vers moi et m'observe comme pour vérifier que tout va bien.

— Ça va ? T'es sûre ?

— Mais oui. Et toi ?

— Maintenant que tu es là, ça va mieux. Je me suis fait du souci.

Je souris.

— Tu pensais qu'il allait massacrer mon petit cœur de midinette ?

— Oui, m'avoue-t-elle.

— Je me suis sortie avec bravoure de la tempête 4B.

— Je vois ça. Allez, on rentre, tu vas tout me raconter.

Je remarque un badge sur son sac à main.

— C'est quoi ça ?

— Je l'ai acheté ce matin. Ça te plaît ?

C'est un badge avec un dessin où est écrit « fière d'être une licorne ».

— Je dois vraiment m'inquiéter de cette obsession ?

Jane se met à rire et ça me suffit.

On arrive à Bora-Bora et Phillis se trouve sur la terrasse.

— Ça va, grosse ? T'as pris ton pied ?

— Oh que oui, ma chatte.

— C'est le principal.

— Au fait, Pétra n'est pas là ?

— Non, elle est avec sa Guêpe, mais elle a dit qu'elle n'allait pas rentrer tard, explique Jane en s'installant sur un transat.

— Je suis désespérée, soupire Phillis. Vous êtes toutes les trois sous le joug d'une queue. Dis-moi que tu as largué ton 4B et

qu'on va partir ce soir au *Club 32* comme à la belle époque.

— Il s'appelle Toni. Toni Campana.

— Quoi ? s'écrient les filles.

— Et ouais, T pour Toni. On a toutes perdu nos paris.

— Je trouvais que ça lui allait mieux Théophile, lance la Syphilis.

— Ou trou du cul, dis-je en souriant.

— Oui, aussi, se marre Jane.

— Au fait, je veux bien aller au *Club 32* comme à la belle époque. Ça fait un bail que nous ne sommes pas montées sur un

bar.

— Moi j'ai un peu mal à ma hanche avec ma dernière position de yoga, vous devrez peut-être m'aider, se confie Jane.

Phillis nous regarde avec un immense sourire.

— Putain, mes grosses, j'ai envie de vous galoche. Allez, on file se préparer.

— Et Pétra ? réplique Jane.

— Je lui envoie de suite un texto pour lui dire. Ce soir le soleil va briller au *Club 32*.

Nous sommes au *Club 32*, c'est une spéciale année 1990 et Corona nous fait vibrer avec son *Baby Baby*. Nous sommes direct

dans notre élément. Mes miches se mettent à remuer automatiquement. Phillis est surexcitée, encore plus que d'habitude. Elle

va chercher des mojitos pendant qu'on s'installe debout autour d'une table ronde. Jane se met à se déhancher aussi.

Bora-Bora est dans la place.

Il y a un monde fou pour un jour de semaine.

— Mojitos ! hurle Phillis en nous les tendant. J'suis trop contente, mes grosses. On va les faire rêver, ce soir.

— Attends, Jane a sorti son haut à paillettes, c'est déjà boule à facettes dans nos corps.

— Et Jaja a mis du rouge à lèvres, si ça c'est pas une preuve, remarque Jane.

Phillis nous prend par les épaules et essaie de nous prendre aussi la bouche. Je résiste, mais Jane se fait avoir.

— Putain, Phillis, merde !

— Je nous aime.

— Je vois que j'arrive au bon moment, surgit Pétra de nulle part.

— Ah, chaton ! braillé-je en la prenant dans mes bras. Alors ? Raconte !

— D'abord, j'ai besoin d'un verre. Je viens de vivre un truc de fou.

— J'y vais, lance Phillis en bougeant son corps.

— Il lui arrive quoi ? demande Pétra surprise.

— Je crois qu'elle est juste contente, savoure Jane.

Une heure plus tard, Pétra nous a fait mouiller la culotte et le corps entier avec son histoire.

— Putain, j'suis trempée, soupire-je en ingurgitant la dernière gorgée de mon mojito.

— La même, enchaîne Jane.

— Allez, mes grosses, we are the sun ! s'écrie Phillis.

— Ouais, mais là le soleil vient de se prendre une tempête dans la face, avoué-je.

— We are the sun, même quand on mouille, ajoute la Syphilis.

— Surtout quand on mouille, en fait, là on fait des putains d'arcs-en-ciel ! lance Pétra en riant.

— Je vais jouir, une licorne sur un arc-en-ciel.

— We are the rainbow sisters ! se marre Phillis.

— J'aime, j'aime, j'aime ! conclus-je.

Oh putain, Pétra entend les premières notes de *The Rhythm of the Life* et on la perd. On pousse toutes les quatre des cris

d'hystériques.

— C'est ma chanson ! s'égosille Pétra en sautant sur place.

— On est obligées de monter sur le bar, lance Phillis comme un défi.

— Genre, les Rainbow sisters on the bar ? crié-je à moitié.

— Ça m'excite plus les Rainbow sisters on the beat, précise la Syphilis.

— On y va, court Jane en se trémoussant.

Phillis la rejoint et monte la première, suivie de Pétra. Jane reste en bas.

— La licorne a des difficultés à voler, souris-je.

— La licorne a eu quelques soucis avec sa hanche.

Pétra attrape le bras de Jane pendant que je la pousse avec mon épaule. C'est bon, la licorne est prête.

J'arrive à monter, difficilement, mais j'y arrive. Les filles sont déjà en train de tout donner. Ça me rappelle des souvenirs.

J'oublie que tout le monde nous regarde et je danse. Je danse avec mes morues. C'est trop bon ! À un moment, je remarque la

Syphilis faire un mouvement de main, je me retourne et je vois Valentine qui lui répond avant de disparaître. Je me dis que ça

ne va pas plaire à Pétra, quand Phillis fait crier la foule. Putain, elle est douée. Les gens applaudissent et on suit le rythme. On

se crée même une petite choré. On est en osmose. On est l'osmose !

À la fin de la chanson, c'est au tour de I am de *danser le mia*. On arrête de bouger et on se met à rire. Mais merde !

On descend du bar et on rejoint la piste de danse. Pétra est déchaînée, elle lance sa sandale et Jane me tient par les épaules.

Je peux dire que c'est à cet instant que c'est parti en couille. On a entendu la Syphillis hurler :

— C'est l'heure de la chandelle de feu !

Ah enfin !

Je peux la voir en vrai. Elle la maîtrise à la perfection. La foule s'entasse autour d'elle et l'applaudit. Elle est dans son

élément.

— Je vous avais dit que ce soir, on ferait rêver les gens, constate Phillis fière d'elle.

— Et une tournée de mojitos, glisse Jane en arrivant avec un plateau.

— Ça fait du bien, révèle Pétra en s'essuyant le front. Par contre je transpire comme un porc.

— Je confirme, enchaîné-je en prenant mon verre.

— Morue, me frappe Pétra. Au fait, où est ton 4B ?

— Dans ton cul.

— T'aurais aimé, hein ? se marre Phillis.

— Il est resté là-bas, pas mal de choses à régler. Il me tient au courant dès qu'il revient.

— L'amour est un bouquet de violettes. L'amour est plus doux que ces fleurettes... chante Jane.

— Ferme-la, panique Phillis. T'as pas le droit. C'est un peu ma soirée. Alors on ne parle pas de ça. Trinquons aux Rainbow

sisters on the beat.

— Aux Rainbow sisters on the beat !

On passe la soirée à boire, danser et rire. Tout se passe bien jusqu'à ce que je me retrouve à un moment seule à la table. Un

mec étrange en profite pour s'incruster. Comme je suis censée être dans un bon jour, je ne suis pas désagréable. Il me pose

quelques questions. Je vois les filles sur la piste en train de se foutre de moi. Un jour, je sais que les tuerai.

Je le regarde me parler de sa passion pour les dinosaures. Oh merde, Ross ?

D'un coup, il me révèle qu'hier soir, il a scotché sur Ushuaia Nature qui diffusait un documentaire sur la sexualité des

animaux. Je me concentre, ça éveille mes sens. Il est en train de partir dans une conférence magistrale sur l'accouplement des

baleines et le pénis de presque trois mètres des mâles.

Whaow, que je me dis ! C'est le petit Rocco qui a de la concurrence.

Alors pour faire court, il m'explique que lorsque le mâle veut se taper la femelle, il déroule son pénis, qui était tout

entortillé, pour aller se faufiler dans la vulve de 1,80 m. D'un autre côté, si elle se payait une moule de 20 cm, ça aurait pu être

plus que douloureux. Juste que là, à part la taille et la queue en tire-bouchon, rien de bien exceptionnel. Mais il faut savoir que

la baleine est une sorte d'éjaculateur précoce, ça ne dure pas plus de trente secondes. C'est ballot, en fait. Se faire enfiler par

trois mètres pour rien, c'est quand même la *lose* du slip, si je puis dire.

Et au moment où je me dis que je sais exactement tout ce qu'il faut savoir sur la copulation de la baleine et que ça me ravit

les glandes mammaires, il enchaîne sur celle des koalas.

Au secours, achevez-moi ! *Allez, Jaja, profite, tu pourras replacer ta science au prochain repas familial, ça changera des*

poils.

J'apprends que le petit animal que tu voulais comme peluche et ben, il est limite sado-maso. Christian Grey ? En fait, quand il

baise, c'est à coup de fouet, de cuir et de fessées. Il cache bien son jeu, le maraud. Et pendant tout ça, il y a un deuxième mâle

qui essaie de lui bouffer le cul. Ben, ça va les gars, c'est open bar chez les femelles koala ou bien ?

Et tout ça sur une feuille d'eucalyptus. Ils sont forts, quand même.

— Si tu veux, j'ai une bibliothèque entière de DVD avec des documentaires, ça te dit qu'on aille chez moi ?

Il est sérieux, le Ross ?

— Putain, tout ça pour essayer de me pécho ?

— Ben oui, pourquoi sinon ?

— Écoute, un conseil : évite de parler de ce genre de choses, si tu veux baiser.

— Ah bon ?

— Ça a déjà marché ?

— Non.

— Bon ben tu vois.

— Mais tu m'as écouté.

— Non mais moi, je ne suis pas une référence, je suis dans ma phase « j'aime les gens ».

— T'es vraiment tarée.

— Quoi ? Mais t'es pas malade, ducon ?

— Ça va, chaton ?

— Il me dit que je suis tarée.

— Tu l'es.

— Oui certes, mais ce n'est pas une raison.

— Allez, viens danser avec nous.

J'ai chaud, j'ai besoin de prendre l'air. Jane et Pétra sont toujours sur la piste de danse et Phillis a disparu. Une fois dehors,

j'inspire à fond. J'ai envie de l'appeler. Je m'écarte des petits groupes de fumeurs et sors mon téléphone. Dans une petite rue

adjacente, je remarque deux silhouettes. Je repense à 4B et moi dans cette impasse à Palerme. J'ai envie de lui. Je ne peux

détacher mon regard de ces deux corps qui se touchent dans la pénombre. Je remarque que ce sont deux femmes. Merde, c'est

Phillis ! Putain de bordel de merde ! C'est Valentine ! Je dois pousser un cri parce qu'elles me regardent d'un coup. Je n'ose

bouger.

— Grosse, attends ! me hurle Phillis en se rhabillant.

— Tu fais chier ! Phillis.

Elle arrive bientôt à mon niveau.

— Je sais, j'ai merdé !

— Pétra va te tuer. J'ai été ravie de te connaître, grimacé-je en m'éloignant.

— Ne lui dis pas, me supplie-t-elle.

— Ne me demande pas ça.

— Je vais lui dire. Promis. Laisse-moi juste du temps.

— Mais merde. Pourquoi ?

— J'étais obsédée.

— Et là, c'est bon ? Tu l'es plus ?

Elle me dévisage, surprise elle-même.

— Si ! Je crois que je le suis encore.

— Je te préviens que je ne vais pas le garder longtemps pour moi.

— Je me doute. Aie confiance !

— Confiance en toi ?

Elle se met à rire et m'embrasse. Je prends le parti de jouer la carte de cette satanée confiance.

On vient de rentrer à Bora-Bora au petit matin.

— Je dois travailler dans deux heures ! hurle Jane. Je suis foutue !

— Jane, ne crie pas, se plaint Pétra.

— Quelle soirée, rit Phillis. C'était magistral.

— Comment ça se fait que tu rentres avec nous, d'ailleurs ? lui demande Pétra, surprise.

— Comment ça ? J'habite ici, morue !

— Oui, mais d'habitude tu finis la soirée avec une bite quelconque.

— Oui, mais là je me suis tapé un gars dans la ruelle d'à côté pendant que je prenais l'air.

La garce !

— Fais gaffe, c'est dangereux, avoué-je, consternée.

— Comment ça, chaton ?

Je vois Phillis blêmir. Je suis partagée. Je décide que ce n'est de toute façon pas le bon moment.

Je préfère leur raconter mes minutes de solitude à Palerme et leur montrer la vidéo de 4B et moi.

— T'es bonnasse, ma grosse, moins que moi, mais bonnasse.

— Et ce levé de jambe, jubile Pétra.

— Heureusement que tu étais allée voir Olga, imagine sinon.

Je me mets à rire.

— Ça va, chaton ?

— Je repense au taxi, il doit être en train de changer de métier.

— Déconne pas, c'était sa première semaine, se souvient Jane.

— Non, mais attends quand Jaja lui a parlé de son épilation de maillot, on l'a perdu, se marre Pétra.

Je suis en fou rire.

— Ou quand Jane a lâché une caisse dans la voiture.

— Désolée, ces jours-ci je suis dérangée et si je les sors pas, après, je suis malade.

— Putain, une licorne à gaz, on aura tout vu ! s'esclaffe Phillis.

— Tu pars plus, hein ? s'inquiète Jane d'un coup.

Je me fige.

Je ne sais pas.

Je les regarde me dévisager et je souris.

Jeudi 12 juin 2014

Ces quelques jours sont passés à une vitesse folle. Mercredi, Jane a enfin eu l'accord pour sa formation de diététicienne. Elle

commence à la rentrée de septembre. Ça me fait bizarre de me dire que peut-être je ne serai plus là pour le vivre avec elle.

Sinon, j'ai 4B pratiquement tous les jours au téléphone. C'est compliqué avec son père, surtout depuis que Sara est repartie,

mais il m'assure qu'il s'en sort. Il me tarde qu'il revienne par ici.

J'ai aussi retrouvé ma place à l'agence. L'ancien a besoin de connaître rapidement ma décision pour pouvoir se retourner. Je

lui ai promis que la semaine prochaine, elle serait prise.

Il est presque midi et je dois retrouver Pétra chez Alberto quand mon téléphone se met à sonner. Lucille. Merde. On n'arrête

pas de se louper depuis quelques jours.

— Oui.

— Jacinthe, enfin.

— On a du mal à se trouver.

— Je ne suis pas sur Paris, là, je suis en tournée.

— Génial.

— J'ai regardé ton Club Dorothée.

— Alors ?

— Je suis obligée de te répondre ?

— À ce point ?

— Oui. Et toi ?

— Je suis obligée de te répondre ?

Elle se met à rire.

— À ce point ?

— Non, je déconne.

Je lui explique ce que j'en ai pensé. La chanson que j'ai préférée et celle qui me semblait en trop. J'ai l'impression que je dis

de la daube, mais Lucille doit être trop polie pour me faire la moindre réflexion. Je finis par lui lâcher que Jane est une grande

fan.

— Je chante sur Paris le 8 juillet. Je t'envoie des places. Combien ?

— C'est abusé si je réponds quatre ?

— Oui, mais je m'en occupe. Je dois filer en répét'. Au fait, merci pour les photos, je les adore.

— Avec plaisir.

Quand je raccroche, je suis devant chez Alfredo.

— Chaton, j'ai déjà commandé les bières, j'avais trop soif.

— T'as bien fait.

— Il est nouveau ce tee-shirt ?

— Même pas en rêve.

— Rho, ça va.

— Bon alors, ta Guêpe est là jusqu'à quand ?

— Fin de semaine, puis il repart.

— Tu le vis comment ?

— Je ne sais pas trop. Il repart pour quelques mois, mais il pense revenir l'année prochaine.

— Ah ouais ?

Je vois Pétra me sourire à pleines dents.

— Range tes dents, putain, chaton ! T'en as trop, ça me fait mal aux yeux.

Elle se met à rire.

— Je sais que tu les kiffes, en vrai.

— Morue.

— Et toi, chaton ?

— Quoi, moi ?

— Avec ton 4B, Toni ?

— Depuis quand on passe nos repas du midi à parler de nos mecs ? On est en train de changer. Ça me fait flipper.

— On a toujours parlé de nos gars. Sauf que ceux-là on y tient, c'est différent.

— Si Phillis a posé des micros sur nous, elle va nous faire la peau.

— Sûr. Au fait, t'as pas un médoc, j'ai mal au crâne.

— Et tu t'es dit que la bière allait te faire du bien ?

— On ne se sait jamais. Imagine je découvre ce prodige, ça serait merveilleux.

— Et tu sens que ça marche ?

— Non, c'est pire en fait.

Je cherche dans mon sac et lui tends une boîte.

— Tiens, je crois que c'est bon ça.

— C'est quoi ?

— J'sais plus. Tu fais quoi ?

— Je vais lire la notice.

— Tu ne devrais pas.

— Oh putain.

— Je te l'avais dit.

— Nausées, vertiges, sécheresse de la bouche, faiblesse musculaire, arythmies cardiaques, allergie

cutanée, trouble urinaire,

ainsi que de très rares cas d'infarctus. Oh bah ça va, si c'est rare, alors.

— Tant que t'as pas de sècheresse vaginale.

— Chaton, ça craint, je vais crever.

— Ça va, c'est juste un Doliprane, détends-toi. Par contre, tu n'aurais jamais dû lire cette notice.

— Ouais, je vois ça, en fait ça m'angoisse plus qu'autre chose.

— Heu non, c'est surtout que tu n'arriveras jamais à la remettre dans la boîte.

Non mais, c'est vrai. Qui n'a jamais pété un câble en passant vingt minutes à essayer de rentrer ce bout de papier à sa place ?

Mais bordel, il y était, pourquoi il veut plus rentrer ? Au début, t'es zen, même si tu viens de te rendre compte que tu peux

crever en ingurgitant ce médicament qui te semblait inoffensif. Alors tu replies en sifflotant, t'essaies de te souvenir des

pliures exactes, tu penses encore que la vie est belle et que la mère de Bambi vivra pour toujours. Tu fais une première

tentative, tu sens que ça coince, alors tu recommences. Tu sens que tes gestes sont déjà beaucoup plus brusques. Au bout de la

dixième, tu commences à hurler et à la foutre en boule cette putain de notice ! Tu la jettes par terre, tu l'écrases de tout ton

poinds en la traitant de tout, cette connasse ! Mais non, même en boule ça passe pas. Alors tu la fous à la poubelle, de toute

façon, ça sert à rien les notices. Et c'est là que t'as le mec des ouvertures faciles et de la tente pop-up qui débarque et qui te

sort... Rien, parce que tu lui as déjà défoncé le nez. C'est le médoc', t'es à cran.

— Putain, t'as raison on ne peut pas la refoutre dedans.

C'est à ce moment-là que je la lui prends des mains et que je la déchire en morceaux.

— Voilà, elle ne nous emmerdera plus comme ça.

— J'aime ta façon de trouver des solutions.

Cet après-midi, l'Ancien décide de m'envoyer en reportage... chez les pompiers. Je n'ai pas trop compris le rapport avec

l'agence, mais bon, je n'ai pas non plus voulu jouer ma difficile. J'ai le sens du sacrifice. Me voici donc partie sourire aux

lèvres, sac sur le dos telle une tortue ninja, prête à braver de l'homme, du mâle et de la testostérone.

J'arrive à la caserne. Je vais pour me présenter, toujours sourire béat et là, je me prends une grosse claque. Je m'attendais à

voir du beau gosse en veux-tu en voilà et je me retrouve face à un capitaine se rapprochant plus d'un pivert déconfit que d'une

bombe sexuelle.

Je réalise donc la séance photo de mon nain de jardin qui ferait fuir dame nature et tomber Blanche-Neige dans le coma. Au

moment où je vais ranger mon matos, le gredin me propose la visite de la caserne que j'accepte par pure conscience

professionnelle, bien sûr. J'angoisse quand même qu'il me demande de grimper à sa grande échelle ou qu'il me sorte sa lance

à incendie. Ou pire, qu'il veuille mettre le feu à ma forêt vierge rien que pour l'éteindre.

Détends-toi, Jaja, tout va bien se passer.

On arrive à côté de la tour, je me dis que tant qu'à être là, ça serait sympa de faire des photos d'en haut, la vue doit être belle,

dégagée et patati et patata. *Mais parfois, Jaja, tu ferais mieux juste de fermer ta grande bouche.*

Lui, en vrai gentleman, me propose de porter mon sac photo qui fait près de dix kilos et là, je pense que mon cerveau a dû

s'arrêter de fonctionner l'espace de quelques secondes et ça a bien failli me coûter la vie.

J'ai voulu me la jouer chienne de garde, je suis une femme forte, déterminée, je sais ce que je veux dans la vie et tes escaliers

je vais les bouffer tout cru sur une main. C'est à ce moment que je lui réponds « non, non, ça va, j'ai l'habitude ».

Au bout de dix marches, je suis prise d'un vertige, le souffle court, le cul qui suinte, et pas parce que j'avais un pompier

moulé sous le nez. Non, juste parce que je suis tout simplement en train de mourir. Je perds la vie et la seule chose qui me fait

peur, c'est de tomber dans les vapes, que Simplet me fasse du bouche-à-bouche et que je perde toute dignité.

Mon sac commence à peser une tonne, je suis en pleine crise d'asthme et je ne sens plus mes cuisses. Je suis en train de

divaguer, je cherche l'oasis dans l'enfer de cette tour, je rêve qu'une fée m'envoie un homme un vrai, un avec tatoué « maman,

je t'aime » sur le cœur. Putain, je ne veux pas finir ma vie comme ça, au milieu d'un escalier qui pue la sueur avec mister

pimpon 1966, pour une petite phrase, une simple pensée, une vanité mal placée et prouver que nous les Femmes aussi on a des

cojones.

— Ça va, mademoiselle ?

— C'est encore loin ?

— On a juste monté trente marches. Il y en a deux cent cinquante.

Adieu !

34

Oui, mes yeux sont en train de dire :

« prends-moi sur ce putain de bar »,

mais je vais essayer de les raisonner

Ma journée est enfin finie. Il est déjà tard. Je ne sens plus mes jambes.

J'en peux plus de moi.

Mon portable sonne. C'est Phillis.

— Grosse, t'es où ?

— J'arrive, pourquoi ?

— On n'a pas de pain.

— Et alors ?

— J'avais envie de faire des tartines à l'apéro.

— Putain, mais tu pouvais pas bouger ton cul ?

— J'ai oublié et maintenant que je suis à la maison, j'ai la flemme de repartir.

— Tu m'emmerdes, Phillis.

— Je t'aime aussi.

Non, en fait je crois que c'est d'elle que j'en peux plus. Au moment où je vais pour remonter sur ma Vespa, je le remarque.

Comment n'ai-je pu ne pas le voir avant ?

Il est là, devant sa moto, à m'observer en souriant.

J'oublie tout.

J'oublie Woody Woodpecker.

J'oublie le pain.

J'oublie Phillis.

Juste lui.

D'ailleurs, c'est normal d'avoir envie de courir vers lui, au ralenti, cheveux au vent ? Genre héroïne de film ?

Oui, ces temps-ci, je me fais un trip, la vie n'est pas un film et parfois c'est bien dommage. Parce que moi, si je me mets à

courir au ralenti, ça va pas le faire du tout, je vais juste me ridiculiser. Et puis je serais capable de faire un roulé-boulé et de

me faire percuter par un trente-six tonnes.

— Lee, tu penses que je vais t'attendre là toute la soirée ?

Briseur de rêves !

J'arrive à son niveau et je me demande ce que je dois faire. Putain, j'ai de nouveau quinze ans. Dois-je lui faire un signe de

la main, l'embrasser sur la joue, un smack... Ça se dit encore d'ailleurs smack ? Une galoche ? Avec,

sans la langue ? Une

main dans son calbut ? Une branlette ? Une levrette ?

— Lee, ça va ?

— Oui, enfin je crois.

— Allez, monte.

Monte ?

Sur lui ?

Je déraille complet. *RIP Jaja !*

Il me caresse le bras et me reconnecte avec la réalité.

— Je t'embarque ce soir.

Je le regarde, mais je ne sors aucun son.

— Lee, je commence à m'inquiéter.

— Je suis juste surprise. C'est toi. T'es là, devant l'immeuble, à m'attendre depuis je ne sais combien de temps pour me dire

que tu m'emmènes ce soir. Je me demande juste où ça va merder.

Son regard change et je le sens qui se crispe. Alors que je m'attends à une phrase cinglante, il m'embrasse, doucement. Ses

mains descendent et il me rapproche de lui. J'essaie d'oublier mes doutes et je me laisse aller.

Nous sommes sur la route et je reconnais ce chemin. Il m'emmène à *La Cantina*. Je me serre fort contre lui. Je ferme les yeux

et me ressource encore.

Un énorme panneau indique « À vendre », j'ai une boule dans l'estomac.

— À vendre ? demandé-je au moment où il ouvre la porte.

— Oui, depuis ce matin.

J'ai un milliard de questions qui se bousculent, mais je prends le parti de ne pas les poser. J'ai peur des réponses. J'ai trop

besoin de lui pour me permettre ce genre de choses.

On entre et il referme la porte derrière nous.

— Je ne me ferai pas avoir cette fois-ci.

Une table est préparée, du vin est sorti.

— La dernière fois, on n'a pas pu finir ce qu'on avait commencé, me sourit-il. Je me suis dit que c'était l'occasion de se

rattraper.

— T'as bien fait.

Je l'observe enlever son blouson avant de se glisser derrière le bar. Je préférerais qu'il se glisse en moi, d'abord. *Jaja,*

reviens parmi nous, vite. Il met de la musique. Janis, l'incontournable Janis et son *Kosmic Blues*.

« Don't expect any answer, dear,

N'attends pas de réponses, chéri,

For I know that they don't come with age, no, no.

Car je sais qu'elles n'arrivent pas avec l'âge, non, non.

Well, ain't never gonna love you any better, babe.

En fait, je ne vais pas t'aimer mieux que maintenant, bébé.

And I'm never gonna love you right,

Et je ne vais jamais t'aimer assez bien,

So you'd better take it now, right now.

Alors tu ferais mieux de prendre cet amour maintenant.

Oh! But it don't make no difference, babe, hey

Oh ! Mais ça ne fait aucune différence, bébé, hey

And I know that I could always try.

Et je sais que je pourrais toujours essayer.

There's a fire inside everyone of us,

Il y a une flamme au fond de chacun de nous,

You'd better need it now,

Tu ferais mieux d'en avoir besoin dès maintenant,

I got to hold it, yeah,

Je dois tenir, ouais,

I better use it till the day I die.

Je ferais mieux de m'en servir jusqu'à ce que je meurs. » [59](#)

— Une pression ?

— Avec plaisir.

Il me la tend.

— T'es arrivé quand ?

Putain, Jaja, on avait dit pas de question à risques.

— Ce matin, très tôt. T'as faim ?

J'ai surtout envie de te bouffer, toi, et maintenant.

— Lee ?

— Oui ?

— Tes yeux, bordel.

— Oui, mes yeux sont en train de dire : « prends-moi sur ce putain de bar », mais je vais essayer de les raisonner.

Au moment où je finis ma phrase, je savoure une gorgée. Je l'observe et je sais l'impact que ça a sur lui. Il me fait de grands

yeux, avale difficilement et pose son verre.

— Putain, mais tu ne peux pas me dire une chose pareille tranquillement.

Il contourne le bar et se retrouve entre mes jambes. Il tire mes cheveux en arrière et sa bouche frôle la mienne.

— Tu sais comment me rendre complètement fou et tu en joues.

Pendant qu'il me murmure ça, une de ses mains s'aventure sous ma jupe et frôle mes cuisses.

— À moi de jouer maintenant.

Sa bouche ne bouge pas, je vais pour l'embrasser, mais sa main qui retient mes cheveux m'en empêche. Il sourit. Il sait ce

qu'il fait... Comme toujours. Ses doigts sont déjà sur mon tanga et font des petits cercles. Je ferme les yeux.

— Ouvre-moi ces yeux, on ne triche pas.

— Tu crois que c'est facile alors que t'as la main dans mon slip.

— Slip ?

— Oui, j'ai mis un vieux slip kangourou que j'ai retrouvé. J'aime bien porter ça quand j'ai mes règles.

Il grimace.

— T'es insupportable, mais ça ne prend pas, me lâche-t-il avant d'appuyer un peu plus fort sur un point sensible.

— Là, j'aimerais que ce soit toi qui me prenes.

— Je me doute. Tu as tes règles ?

Je souris, mais ne réponds pas.

— Lee, putain.

Une de mes mains glisse sur son pantalon et touche son érection.

— Tu penses que ça t'arrêterait ?

— Sinon, je connais une autre solution pour ce genre de situation.

J'appuie un peu plus fort. C'est à son tour de gémir. Du coup, il desserre sa prise et j'en profite pour l'embrasser. Je lui

mords doucement la lèvre supérieure en lui murmurant un « non » de façon sensuelle. Bon, quand je dis de façon sensuelle,

j'imagine que ça l'est, hein. Je ne vais pas dire « en lui vomissant un non à la face », ça gâcherait un peu le récit.

Un de ses doigts écarte la couture de mon tanga et trouve vite la ligne d'arrivée. Je me cambre et je sens sa bouche sur mon

menton, mon cou, mon corps entier. Mon débardeur est déjà par terre et mon soutif ne va pas tarder à le rejoindre. On reprend

exactement là où on s'était arrêtés la dernière fois et cette fois-ci, on va jusqu'au bout, jusqu'à la jouissance ultime.

Alors qu'on se rhabille, je vois mon portable vibrer. Cinq appels en absence de la Syphilis. Merde, le pain. Avec tout ça,

j'avais complètement zappé. Je décroche.

— Oui ?

— Ah, mais enfin ! Putain, t'es où, grosse ? Je suis à la boulangerie et cette connasse de boulangère me dit que tu n'es pas

passée.

— Elle a raison. Je t'ai oubliée.

— Tu m'as oubliée ? Comment est-ce possible ?

— Je suis avec 4B.

— Pute. T'es en train de te faire tringler alors que je m'inquiète pour mon apéro ?

— Non en fait je me suis déjà fait tringler.

— Je suis fière de toi.

— Merci.

— Je te laisse, la grosse boulangère râle parce que je provoque une file d'attente.

— T'es là-bas ?

— Oui, elle est devant moi, elle tire la tronche. D'ailleurs elle ne devrait pas, ça n'arrange pas son faciès déjà disgracieux.

Je me mets à rire.

— Bonne bourre, ma grosse ! s'écrie-t-elle avant de raccrocher.

J'observe mon 4B, on vient de passer deux heures à manger, parler, à se chercher et à rire. *Moi, Jacinthe Nitouche, est-ce*

que je suis en train d'avoir une relation avec mon connard sexy ? Avec M. Toni Campana ?

— Du coup, avec tout ça, tu vas faire quoi ?

Putain !

Putain !!

Putain !!!

La question m'a échappé.

Il se tend. J'aimerais revenir quelques secondes en arrière et retenir ces mots. Je ne veux pas savoir, je ne veux pas gâcher ce

moment, je ne veux pas.

— Lee, grimace-t-il sur sa chaise.

Je le savais.

— J'ai comme la sensation désagréable que ça ne va pas me plaire.

Il est de l'autre côté de cette petite table, et il me prend la main. J'ai le réflexe de l'enlever, je sens cet instinct de protection

qui me revient dans la face.

Il frotte la main sur son visage, il est anxieux. Je vais suffoquer.

— Tu repars ?

Ses yeux vert émeraude me fixent et ne me contredisent pas.

La musique s'arrête et le silence envahit la pièce.

— T'as raison, ne dis rien, va, c'est peut être mieux comme ça.

Je me lève difficilement et je fais tomber la chaise. Le bruit résonne et couvre un peu les battements de mon cœur. J'ai besoin

de prendre l'air. Je ne le vois pas se lever et me rejoindre. Je sens ses bras sur moi qui me serrent.

— Lee, calme-toi, me chuchote-t-il à l'oreille.

J'essaie de le repousser. J'ai mal. J'ai mal à l'intérieur, à l'extérieur, partout.

Je ne contrôle plus rien.

— Tu avais dit que tu avais besoin de moi, dis-je en m'écroulant.

Je suis en train de m'effondrer, de lui révéler toutes mes faiblesses.

— C'est vrai.

— Alors pourquoi tu me laisses ? Encore.

— Lee, s'il te plaît, bégaye-t-il en s'asseyant à côté de moi. Ne pense pas que ça a été une décision facile à prendre.

— Ah, je me sens mieux. M. Campana a hésité avant de chier sur le *nous* qu'on essayait de construire. Je n'ai pas rêvé ? Il y

avait bien un *nous* ?

— Ne le prends pas comme ça.

— Je le prends comme je veux ! commencé-je à hurler.

— Vito n'est plus là. J'ai besoin de reprendre ma carrière. J'ai besoin de me battre. J'ai besoin de...

Il place sa tête entre ses genoux et j'ai envie de la frapper à coups de massue comme Laura avec Nicky Larson. Tiens, deux-

mille tonnes dans ta face d'enculé !

Je me lève. Il faut vraiment que je prenne l'air, je suis en train de divaguer sévère. Le pire c'est que je le savais à l'instant où

je l'ai vu devant sa moto. J'ai préféré l'ignorer en pensant que la douleur serait moins grande, mais je me suis plantée. De

toute façon, je me plante sur toute la ligne avec lui et depuis le début.

— Ne me laisse pas, s'il te plaît, gémit-il. Reste !

Il n'est pas sérieux, le type. C'est lui qui se barre et il ose me sortir ça ? Il faut que je prenne l'air sinon je vais le tuer.

Merde, la porte est fermée. Où sont ces putains de clés ?

— On ne peut pas se quitter comme ça. Pas après ce qu'on a vécu.

Je ne veux plus l'écouter. Je cherche les clés. Il se lève à son tour et me suis.

— Lee, merde, regarde-moi au moins.

Il n'existe pas.

Il n'existe pas.

Il n'existe pas.

Je me concentre sur les clés, juste les clés.

— Elles sont là.

Il est juste devant moi avec le trousseau dans les mains. Je vais pour les prendre, mais il m'en empêche.

— Pas avant qu'on ait réglé cette histoire.

— Quelle histoire ?

— Ce *nous*. Parce que oui, il y a bien un *nous*, tu n'as pas rêvé.

J'hésite entre lui foutre une balayette-manchette ou me mettre à chialer. Je choisis la troisième solution qui consiste à ne rien

faire. Essayer de reconstruire cette carapace qui a explosé depuis quelques mois.

— Ne te ferme pas, Lee.

— Ne me dis pas quoi faire.

— Tu veux quoi ? Que je reste ? Que je reste pour toi ? Pour garder ce putain de bar ? Tu penses que tu pourras m'aimer si je

deviens un gros connard aigri ?

— Tu es déjà un gros connard, pour l'aigri, on peut s'arranger.

— Tu mens, Lee. Tu me mens et tu te mens à toi-même. Je te connais.

Il se rapproche et me caresse la joue.

— Tous les deux, on est faits pour vivre, pas pour s'enterrer.

Je ferme les yeux et je me dis que le pire c'est qu'il a raison. Je ne veux pas qu'il ait raison. Je profite d'une faiblesse pour

lui prendre les clés et sortir.

Je respire l'air frais. Des putains de larmes sont là pour me rappeler que ça ne va pas. Au moment où j'hésite à me retourner,

à craquer, je remarque une voiture qui s'arrête à ma hauteur.

— Jacinthe ? Ça ne va pas ?

— Barrons ?

C'est peut-être ma dernière chance de me sortir de cette situation la tête haute. Mon orgueil est de retour et je sais que je suis

en train de prendre la pire décision de ma vie, mais rien ne peut m'arrêter. Je monte dans la voiture.

Je vois 4B sortir du bar et me faire *non* de la tête.

— Ne fais pas ça.

— Ça va ? me redemande Barrons.

— S'il te plaît, emmène-moi loin.

[59](#) • Kosmic Blues : chanson de Janis Joplin écrite pour l'album *I Got Dem Ol' Kozmic Blues Again Mama!* en 1969 sous le label Columbia Records.

35

N'y va pas parce qu'il s'en va,

mais parce que tu le veux

Ça va faire deux heures qu'on roule, et j'ai à peine dû prononcer plus de dix mots. Barrons s'en accommode. Notre relation

n'a jamais été basée sur notre façon de communiquer, de toute façon. Je fixe la route, les phares des voitures, les lumières de

la ville. J'ai compris où il m'emmène. On a dû faire ce voyage des dizaines de fois. Il a une petite bicoque vers Deauville

qu'il avait remise en état et on y allait dès qu'on pouvait.

Je ne dis rien, je me laisse porter.

Si j'étais un vampire dans *Vampire Diaries*, j'éteindrais mon humanité pour ne plus avoir mal, ne

plus ressentir, ne plus

penser à lui, mais là, je suis juste Jacinthe Nitouche, alors j'en chie. Oui, si j'étais dans *Vampire Diaries*, je me taperais

Damon aussi, mais ça, c'est encore une autre histoire.

— Arrivés à destination.

Je réalise qu'on y est, le moteur est coupé et Barrons me regarde, inquiet.

— Tu ne veux toujours rien me dire ?

J'ai juste la force de faire « non » de la tête. Mon portable vibre. C'est encore lui. Je ne compte plus le nombre d'appels

manqués que j'ai reçus.

Je l'éteins.

Au moins ça, je suis capable de le faire.

Je rentre et je réalise que rien n'a changé. Un flot de souvenirs remonte à la surface. J'avance dans cette pièce que j'avais

presque oubliée. Barrons est appuyé contre la porte, le regard dur...

— Ça me fait bizarre de te revoir ici.

— Oui, moi aussi.

Sur une commode, je remarque une photo. Une photo que j'avais prise de lui et que je lui avais offerte. Il est torse nu en train

de fumer, adossé à sa voiture. C'était à l'époque où je faisais encore de l'argentique et où je développais dans la cave de mes

parents. Le grain est apparent. Il est sombre, mystérieux. C'est bien Barrons.

Il va vers son mini frigo.

— Une bière ?

— T'as rien de plus fort ?

— Je dois avoir du whisky.

— Je prends.

Je m'imprègne de cet endroit et me demande ce qui m'a pris. J'avais juste envie qu'il souffre autant que moi. *Paye ta*

maturité, Jaja.

Barrons s'avance et me tend un verre. Il a ce regard qui me faisait perdre tous mes moyens à l'époque. Aujourd'hui, je dois y

être étanche. *Ça se dit, ça ? Étanche à un regard ?*

— Tu fuis quoi ? Ou qui, serait plus juste.

Je bois le verre d'un trait. Ça me brûle la gorge. Je me mets à tousser.

— Oh putain, quelle descente !

Je m'assieds sur son vieux canapé.

— Je peux en avoir un autre ?

Il me prend le verre, le remplit et vient se poser à mes côtés. Sa main glisse sur mon genou. Je refais un cul sec pour prendre

des forces.

— Écoute, je suis désolée si je t'ai fait penser le contraire. Je passe sûrement pour la pire des garces, mais je ne suis pas

venue pour me faire culbuter.

Il se lève en souriant.

— Et pourquoi es-tu là, alors ?

— Je ne sais pas.

Je pose ma tête sur le dossier et je ferme les yeux. J'entends des mots envahir la pièce. Un type parle, pose des phrases, le

genre de phrases que j'aurai pu dire si mon cerveau n'était pas hors service.

« J'me suis mis à... À déconner complètement.

T'as quelque chose qui a sauté là-dedans, je sais pas...

J'pense que c'est parce qu'inconsciemment je...

J'ai... l'impression de... de perdre le contrôle.

De perdre le contrôle sur toutes les choses dans lesquelles

j'étais impliqué, sur tous les éléments de ma vie.

Donc ça m'a mis dans un état de colère absolument...

Indescriptible.

C'était... insoutenable.

C'est comme être enfermé dans une boîte sans lumière,

dans laquelle le temps s'arrête...

C'est comme être dans les limbes, en fait.

Tu peux plus aller en avant, plus aller en arrière, tu peux plus aller dans aucune direction, t'es complètement bloqué.

À l'arrêt.

En panne.

T'as les pieds dans le ciment. » [60](#)

Je l'écoute, et ouvre les yeux vers Barrons qui me regarde étrangement.

— *Requin-tigre*, de Fauve.

— Je ne connais pas.

— T'as l'air surprise ?

— Un peu.

— Tu sais, je ne suis pas resté figé pendant ces années. J'ai évolué.

— Je vois ça.

— Tu pensais que je continuerais à écouter *November Rain* en boucle ?

Ce nom me fait l'effet d'une bombe. Je ne me lassais pas de l'écouter avec lui. Je nous revois, ici, nus, en train de fumer et

boire. Je m'imaginai que cette chanson, c'était un peu nous. Qu'un peu de lui pouvait penser ça de

moi. Je me trompais.

Je l'observe et oui, lui aussi a changé. On a tous les deux avancé. J'ai besoin d'évacuer, de sortir ce que je ressens. Le

whisky, la chanson, mon 4B.

— Je suis complètement dingue de Campana, déclaré-je d'un coup.

— J'ai cru comprendre.

— Il se casse. Il prend sa liberté et il me laisse.

Je ne sais pas pourquoi je lui raconte tout ça, mais j'ai l'impression que ça va m'enlever une partie de cette douleur. Là

encore, je me plante complètement.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— T'as envie de quoi ?

— De lui.

Il s'approche de moi et s'assied sur la table basse devant le canapé où mon corps a pris place.

— Et à part ça ? T'as envie de quoi ?

— Je ne comprends pas.

— Tu es en train de m'expliquer que tu veux vivre à travers lui ?

— Non, je n'ai pas dit ça.

Il me regarde en souriant.

— Je te répète la question : t'as envie de quoi ?

— On m'a proposé un boulot. En Espagne. Être photographe dans un club de tennis sur Barcelone.

— Et ?

— Et rien, voilà. Je ne sais pas. Je ne sais pas si je suis capable de quitter tout ça, de laisser les filles, de vivre seule, de...

— Allez, viens.

— Quoi ?

— Je sais ce qui te faisait du bien à l'époque.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas écarter la cuisse, Barrons.

Il se lève en râlant :

— Oui, c'est bon, j'ai compris. Mais même si le cul était une partie importante de notre relation, je ne pensais pas à ça. Il y

avait autre chose qui te faisait vibrer, continue-t-il en me tendant la main pour m'aider à me lever.

On se retrouve dans sa voiture, sur une route déserte, devant une barrière.

— Tu te souviens ?

— Oui.

C'est un ancien circuit de rallye. On y allait souvent. Il venait s'entraîner, et moi j'adorais juste être à côté de lui et ressentir

cette adrénaline.

— Ça te dit ? m'interroge-t-il avec de l'excitation dans les yeux.

Je lui souris et il sort lever la barrière.

— Prête ?

J'ai le palpitant qui est au maximum et la culotte trempée, mais pour une fois ce n'est pas à cause d'un gars, juste pour moi.

Il démarre et je retrouve tout ce que j'éprouvais à l'époque. Le compteur s'affole et mon corps aussi.

L'adrénaline.

Cette putain d'hormone sécrétée lorsqu'on est en état de stress, en réponse à un besoin d'énergie. Qui n'a jamais goûté au

parfum enivrant de cette substance qui coule dans nos veines ?

J'ai peur, mais je suis bien.

Il s'arrête.

Je tremble de partout.

— Alors ?

Je tourne la tête et je me mets à rire.

— C'était trop bon !

— Je le savais. T'as pas changé. Ça t'excite toujours autant.

— Si, j'ai quand même changé, j'ai moins de moustache.

— N'importe quoi. Tu penses que je me serais affiché avec une moustachue ? s'esclaffe-t-il.

— Merci, murmuré-je.

— Si j'ai fait ça, c'est pour que tu te rendes compte que c'est ça qui te fait jouir.

Le silence envahit l'espace. Puis, d'un coup, ses mots me font l'effet d'une bombe :

— Pars.

— Pardon ?

— Prends ce boulot. Prends-le parce que sinon, tu te poseras toujours la question. N'y va pas parce qu'il s'en va, mais parce

que tu le veux. Arrête de vivre pour les autres et vis pour toi. Pars pour ressentir le genre d'émotions que tu viens de vivre

dans cette voiture.

Je me tourne vers lui et le dévisage, j'ai l'impression que les mots qu'il vient de prononcer sont la clé de tout, et je vois ça

comme une évidence.

Je suis devant Bora-Bora. Barrons vient de me déposer. J'ouvre la porte, c'est déjà le petit matin. Je les vois, couchées sur le

canapé, endormies. Je sais que je vais devoir leur avouer ma décision. Je sais que je vais devoir nous briser le cœur. Je les

regarde, paisibles. Elles ont toujours été là.

Mes morues.

Les femmes de ma vie. *Non, Jaja, évite d'avoir la chanson des L5 dans la tête, pas maintenant.*

Jane ouvre les yeux et réalise que je suis là.

— Putain, mais merde, t'étais où ?

Avec sa voix aigüe, les autres ne tardent pas à se réveiller. Il me faut un café. Je passe derrière le bar. Je tremble tellement

que j'ai du mal à verser le liquide dans ma tasse.

— Tout va bien, ma Jane.

— Non, tout ne va pas bien. Ton 4B m'a appelée hier soir, paniqué, pour me dire que t'étais partie avec Barrons. On a essayé

de te joindre toute la nuit ! hurle-t-elle.

— J'avais besoin de faire un break. J'ai coupé mon téléphone.

— Ça t'a fait du bien, chaton ? me demande Pétra, l'air fatigué.

— Oui.

— Grosse, putain, même moi je me suis inquiétée. Tu fais chier !

— Pardon.

— Alors, raconte ! s'écrie Jane, parce que là j'en peux plus. Je peux te dire que tu viens de ruiner toutes mes séances de yoga

de l'année.

Je prends une grande inspiration et je ne retiens plus mes mots.

— J'ai baisé avec 4B, puis il m'a dit qu'il partait, j'ai paniqué, je me suis enfuie avec Barrons, j'ai parlé avec lui et j'ai pris

la décision d'aller vivre en Espagne

Jane pose ses mains sur son visage en gémissant. Pétra devient plus blanche que tout à l'heure et Phillis ne bouge pas. J'ai

envie de leur dire que je les aime, que je ne veux pas les blesser, mais qu'il le faut.

— Tu pars ? me questionne Pétra, les yeux humides.

— Oui.

— Non ! hurle la Syphilis.

— Phillis je...

— Écoute, grosse, je pense que c'est une réaction normale, tu viens d'avoir une rude journée. Tu as du mal à le gérer.

— Tu ne peux pas me laisser, se met à pleurer Jane.

— Mais non, elle ne va pas partir, poursuit Phillis, elle nous fait marcher.

— Non, elle vient de prendre sa décision, intervient Pétra en me lançant un regard noir.

— Non, non, non et non, je refuse, grogne Phillis en quittant la pièce.

Les larmes montent et je suis incapable de les retenir. Je sanglote.

— Je suis désolée.

— Pas autant que nous, soupire Pétra en partant à son tour.

— Jane ?

Elle pleure aussi. Elle secoue la tête.

— Non, pas cette fois. Je t'en veux trop, là, sanglote-t-elle en me laissant seule.

Je ne retiens plus les pleurs et mes jambes cessent de me porter. Je suis accroupie dans cette cuisine et pose ma tête entre mes

genoux. J'ai du mal à respirer.

Je me retrouve isolée dans ma chambre à contempler toutes les affaires qu'il va falloir que je range.
November Rain des

Guns N' Roses emplit l'espace, me replonge dix ans en arrière. Je me revois passer la nuit avec Barrons, réécouter cette

chanson, évoquer notre passé, faire la paix avec lui et surtout avec moi-même. J'en avais besoin. C'est comme si on avait enfin

réussi à mettre un point final à notre relation.

Je réalise aussi que je viens de prendre une des décisions les plus difficiles de ma vie. Les quitter, quitter mon sanctuaire, ma

ceinture de sécurité, ma capote, mon home sweet home.

« *Do you need some time... on your own*

As-tu besoin de temps... pour toi ?

Do you need some time... all alone

As-tu besoin de temps... toute seule ?

Everybody needs some time... on their own

Tout le monde a besoin de temps... pour soi

Don't you know you need some time... all alone

Ne sais-tu pas que tu as besoin de temps... toute seule ?

I know it's hard to keep an open heart

Je sais que c'est difficile de garder le cœur ouvert

When even friends seem ought to harm you

Quand même les amis semblent pouvoir te faire du mal

But if you could heal a broken heart

Mais si tu pouvais guérir un cœur brisé

Wouldn't time be ought to charm you

Le temps ne serait-il pas à même de te charmer » [61](#)

[60](#) • Requin-tigre : chanson du groupe Fauve écrite en 2013 pour l'album *Vieux-Frères* sous le label Fauve Corp-Warner.

[61](#) • November Rain : chanson du groupe Guns N' Roses, écrite par le chanteur principal du groupe, Axl Rose, et apparaissant dans l'album *Use Your Illusion I* en 1991 sous le label Geffen.

36

T'imagines, toi ?

Un bébé qui suce un godemiché.

J'ai failli avoir la DDASS sur le dos

Lundi 16 juin 2014

Je suis à l'agence, toujours en pleurs. J'ai l'impression que depuis vendredi soir, je ne fais que ça.

En fait, ce n'est pas une

impression, je ne fais que ça.

— C'est normal de chialer quand on pense prendre la bonne décision ? sangloté-je devant les visages défaits de Lulu et

l'Ancien.

— Poil de cul, tu as pris cette décision et tu vas t'y tenir.

— Si je me plante, je pourrai toujours revenir ici ?

— Faudra demander à Natasha de te faire une petite place, se force à sourire Lulu.

— Salaud.

Je les regarde tous les deux, le visage tendu et crispé. J'espère que je ne suis pas en train de faire une grosse connerie. Parce

bon, déprimer parce qu'on va bientôt avoir trente ans, je veux bien, c'est le genre d'événement que tu ne peux pas maîtriser.

Dire à la vie : « Heu, attends, j'suis pas prête là, alors tu reviens dans quelques années que je me fasse à l'idée. »

Mais là, c'est moi qui suis responsable de mon état. Putain, je suis vraiment une sorte de Christian Grey, sauf que moi, je

kiffe de m'auto-fouetter, en fait. *Tiens, Jaja, tu mérites d'être seule. Vilaine fille.*

Alors que je me retrouve au milieu de fouets, de cuir et de menottes, Lulu me ramène sur Terre.

— Tu ne devineras jamais quel animal de compagnie je me suis offert hier.

— Heu, j'ai bien envie de dire Rita ta femme, mais bon, ça fait un peu plus longtemps que tu te la traînes, proposé-je en

m'essuyant le visage humide.

— Merde, sans rire, vous ne trouverez jamais.

— T'as raison, c'est quoi ?

— Devinez !

— Putain, t'es chiant, tu sais que je suis faible. L'Ancien, une idée ?

— Un poisson ?

— Trop simple, grince Lulu avec un sourire.

— Un escargot ? me risqué-je à dire.

— Presque.

— Tu sais que tu commences à me faire peur... une limace ? grimace l'ancien écoeuré.

— Non, un bernard l'hermite terrestre, applaudit fièrement Lulu. C'est pas dément, ça ?

— Heu attends, je vais un peu saigner du nez et je reviens. Dis-moi que t'essaies de nous faire marcher ou alors que j'ai

l'oreille fatiguée et que tu as dit : une mouche. Tout, sauf un bernard l'hermite !

— J'ai vu ça à la télé et je m'en suis commandé deux.

— Putain, mais heureusement qu'au télé-achat ils ne faisaient pas une promo sur un troupeau de caribous. Mais pourquoi ?

Pourquoi ? hurlé-je sur ma chaise.

— T'as payé ça combien ? demande l'Ancien de façon beaucoup plus calme que moi.

— C'est pas excessif en plus, cinq euros la paire. Mais avec, j'ai pris le kit luxe à cinquante euros avec les coques

interchangeables.

Je me mets à rire, je crois que c'est nerveux.

— Putain et dire que j'ai failli te croire. T'es con.

— Je suis hyper sérieux. Avec Rita, on les regarde, ça nous apaise. Il y a un site et tout avec des coques sur mesure

customisées.

— Je reviens, je vais aller faire un nœud à mes trompes de Fallope et attendre que mort s'ensuive.

Rien qu'en prononçant ce mot, j'ai un frisson. Non mais, qui a inventé ce mot « trompe de Fallope » ? J'imagine les gars qui

se sont réunis pour créer la langue française : « Allez, c'est marrant quoi, Fallope/salope, c'est trop fun, je suis mdr quoi,

kikoolol ! »

— Il a des coques sur la coupe du monde ? interroge l'Ancien, intéressé.

Chouette, une coque avec la coupe de Neymar, j'en ai la vulve tout ovationnée. Voilà ce que je suis obligée de subir dans ma

vie. Comme si elle n'était pas assez compliquée comme ça. Mon monde est en train de partir en couilles et Lulu se pignole

devant un bernard l'hermite terrestre. Il a quand même eu le temps de nous expliquer que le bernard est dans le top dix des

animaux de compagnie. Donc en fait, faut se méfier, car peut-être un jour, on se retrouvera chez des amis qui nous demanderont

de contempler leur bernard avec sa coque aérodynamique en croco et nous devons être un minimum préparés.

Je me demande encore si Lulu pense sincèrement qu'il a fait une affaire avec son super kit. C'est comme si toi tu te disais :

« regarde chérie, ma bague, je l'ai eu pas chère, cinq euros. Par contre, j'ai rajouté un kit diam's à 2 598 euros ».

Je rentre à Bora-Bora le sein lourd et le poil tendu. Je n'ai eu aucune nouvelle des filles depuis mon annonce. Je leur ai

envoyé des messages, mais pas de retour. C'est comme si une partie de moi s'était arrêtée de fonctionner. Je voudrais pouvoir

leur dire que tout va bien se passer, qu'on va réussir à surmonter ça, que notre amitié peut résister à tout.

Dans le hall, je croise Porchouille. Il était passé où, lui ? Je le croyais mort.

— Mlle Nitouche, vous allez bien ?

— Oui et vous ?

— Ça va. J'ai une fiancée.

— Félicitations.

Même Porchouille arrive à avoir une relation... Déprime totale !

— Elle me fait penser à vous, m'avoue-t-il en me sortant une photo.

Heu, il est sérieux le gars ?

La meuf on dirait *Ugly Betty* en pire.

— Oui c'est vrai, il y a un petit air, les sourcils peut-être, bégayé-je en me dirigeant vers l'ascenseur.

J'ouvre la porte du 4A en essayant d'oublier ce qui vient de se passer. Des bruits inconnus s'échappent du salon.

— Zoé, fais attention.

Zoé ?

Putain, la Zoé ?

La chose ?

Je la vois venir vers moi en essayant de marcher. On dirait qu'elle vient de s'ingurgiter notre stock de rhum. Elle s'accroche

à ma jambe. Je la secoue, la chose tombe et se met à pleurer. Je vais pour la ramasser quand Jane la prend dans ses bras pour

la rassurer.

— T'inquiète pas, ma Zoé. C'est Jaja. Elle est un peu brutale, mais tu vas t'y faire.

Je vais embrasser Tess qui est assise sur le canapé. Elle semble à la ramasse totale, comme si elle n'avait pas dormi depuis

46 413 jours. Ça va faire un an qu'on ne l'a pas vue. Elle est partie vivre sur Nice avec son mari.

— Ça va, ma Tess ? osé-je demander en m'asseyant à côté d'elle.

— Oui.

— T'es sûre ?

— Pourquoi ?

— T'as une sale tête.

— Merci Jaja, j'ai toujours aimé ton tact.

Je regarde la chose qui est toujours dans les bras de Jane.

— Elle a encore son gode doudou ?

— M'en parle pas. Regarde.

Elle sort de son sac, le fameux. Putain, il ne ressemble plus à rien.

— Elle passe la journée à le mordiller. T'imagines, toi ? Un bébé qui suce un godemiché. J'ai failli avoir la DDASS sur le

dos.

— La future Clara Morgane, intervient Pétra en se joignant à nous.

La chose tend les mains pour récupérer son doudou. Tess le lui donne et je comprends. Je ne peux m'empêcher de partir en

fou rire.

— Putain, mais qu'est-ce qu'on a fait ? m'esclaffé-je.

— C'est pas nous, c'est Phillis ! se justifie Jane. Je vous ai laissées à peine un quart d'heure et le mal était fait.

— Par contre, j'ai l'impression que c'est efficace sur ses dents, non ? s'intéresse Pétra en regardant la chose de plus près.

— Ah oui, de ce côté-là, c'est parfait.

Pétra sort l'apéro et on commence à papoter, on a du temps à rattraper. J'en oublie les dernières heures et je profite de

l'instant.

Elle en vient à nous raconter son accouchement dans les détails. Un vrai film d'horreur, j'ai failli en vomir mon verre de vin.

Failli, j'ai dit.

Elle nous explique qu'elle s'est retrouvée dans une salle aussi froide qu'un mister freeze et qu'une greluce lui a balancé,

alors qu'elle sentait sa fin proche : « vous avez le temps, vous n'êtes ouverte qu'à quatre doigts. »

— Quatre doigts ? répété-je.

— En fait, elle peut en passer quatre. Dès qu'elle arrive à dix, c'est que c'est bon, m'explique Jane.

Non, mais ça veut dire quoi *quatre doigts* ? Imagine, elle se paye des boudins, la grognasse ! Elle

pourrait en passer quatre

qu'une personne normalement constituée y en foutrait vingt faciles et cinq ou six Twix en prime. Mais bon, si encore il n'y

avait que *Miss J'ai-les-doigts-en-Knakis* pour te pourrir ce moment, Tess nous raconte que t'as aussi une connasse de machine

qui te prévient quand tu vas souffrir. Elle bipe quand ta contraction arrive « coucou, dans moins de cinq secondes, tu vas en

chier, ma grosse ! » T'imagines, toi, le concept de fou ? Et c'est censé être le plus beau jour de notre vie ? Mais ouais, c'est

ça... Et Paris Hilton est toujours vierge, non ?

— Ça va, chaton ? me demande Pétra. T'es toute pâle.

Je crois que je n'ai jamais été aussi heureuse d'entendre ce surnom. Je n'ai pas le temps de faire la danse de la joie que Tess

en remet une louche en nous expliquant qu'au moment où la morue de tout à l'heure lui dit que ça y est, son col est assez dilaté

pour la péridurale, elle était déjà en train de se décomposer de douleur.

— Ben cool, ça fait juste cent ans que je souffre le martyr alors raboule les calmants, la gueuse, coupe Pétra. C'est ça que je

lui aurais dit.

— Moi j'aurais scotché sur ses doigts et je me serais dit que ça serait la première chose que verrait mon enfant, ses vingt

saucisses.

La suite me donne des relents, j'aurais préféré être vierge de ce genre d'informations. Je ne suis pas prête.

Tess continue en nous racontant les détails, comme le fait qu'elle ne sentait plus la douleur, qu'elle ne sentait d'ailleurs plus

rien. Elle a émergé, le cuissot écarté sur des étriers. Tiens, on dirait un mauvais film de boule. Et là, t'as l'autre pétasse qui lui

a crié de « pousser ».

— Et au moment où je pousse, où je donne tout, je panique. C'est le drame, j'ai perçu une drôle de sensation et ce que je

redoutais le plus pendant ma grossesse se produisit. J'ai cru que j'allais faire caca.

— Quoi ? grimace Pétra.

— Ça arrive, tu pousses si fort que ça lâche et tu expulses tes excréments, précise Jane comme si c'était normal.

— T'as chié ? demandé-je.

— Non, en fait la sage-femme m'a répondu non, madame, c'est la tête de votre bébé qui sort.

— Tu veux dire que t'as confondu le minois de la chose avec ton colombin ?

— Est-ce que c'est possible d'oublier ce que je viens de dire parce que là, j'imagine la future psychopathe qui est en train de

naître.

— N'oublie pas, Tess, qu'elle tète tous les jours un godemiché, on n'est plus à ça près, rappelle Pétra en nous resservant un

verre.

Tess vient de partir avec la chose et je me retrouve au milieu du salon, mal à l'aise. Cette interruption était de courte durée, je

le savais. Je respire et rejoins Jane et Pétra dans la cuisine.

— Mes chattes, on ne va pas pouvoir s'ignorer comme ça jusqu'à mon départ, les supplié-je. Je ne m'en remettra pas, sinon.

— T'as pensé à nous ? me balance Jane, l'œil dur.

— Chaton, tu m'as demandé un soir de m'ouvrir, de vous parler. Sachez que je suis complètement tétanisée par cette

décision. Je me dis que la vie sans vous, ça sera forcément moins bien, qu'il va me manquer une partie de moi. Je vous aime si

fort. Mais voilà, j'ai besoin de vivre pour moi aussi, sans vous. J'ai besoin de savoir de quoi je suis capable. Besoin de

savoir si moi, Jacinthe Nitouche, je peux m'en sortir, seule. Ne me tournez pas le dos. Ne m'en voulez pas. Je m'en veux assez.

Je m'effondre sur le bar. En peu de temps je sens des bras qui m'entourent et j'entends qu'elles pleurent aussi.

— Je savais que je n'aurais pas dû rentrer, crache la voix de la Syphilis.

Les filles se lèvent et moi aussi. Je tombe sur le regard de Phillis, froid, dur.

— Je vais dans ma chambre, ça me donne la gerbe.

— C'est sa façon de se protéger, me glisse Jane à l'oreille.

— Je sais, mais j'ai aussi besoin d'elle.

Je me risque à entrer dans l'antre de la Syphilis. Je frappe.

— Je ne suis pas disponible. Repassez dans quelques mois.

Je n'écoute pas et entre quand même. Elle est en train de sortir une tenue de son placard.

— J'ai pas le temps là, je dois me préparer.

— Tu sors ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Phillis.

— Quoi ? Tu vas me faire une leçon de morale ? Je ne pense pas que tu sois en mesure de te le permettre.

Je m'approche d'elle, je la sens tendue. Je lui touche le bras, elle me tourne toujours le dos.

— Phillis, je sais que tu m'en veux et je m'en veux aussi de nous mettre dans cette putain de situation, mais tu ne peux pas

faire comme si je n'existais pas.

— Et pourquoi ? De toute façon, tu pars. Autant s'y habituer, non ?

— Je pars, mais notre amitié reste.

— Tu sais où tu peux te les carrer tes belles phrases ?

— Oui je sais, et mon anus te remercie.

Elle se retourne et ses yeux me lancent des éclairs.

— Je te déteste, Nitouche, je te déteste de me faire ressentir ce que je suis en train d'éprouver. Ce n'est pas moi. Je prends la

vie comme elle vient, sans mesurer les conséquences. Je ne suis pas une faible femme qui panique parce que son amie a décidé

de l'abandonner.

— Phillis, je...

— Laisse-moi. S'il te plaît. Laisse-moi digérer tout ça, me coupe-t-elle en sortant de sa chambre.

Jeudi 19 juin 2014

— De quoi ?

— Papa s'est renseigné sur ce club à Barcelone.

— Vous pensez que je vous raconte de la merde ?

— Non, mais on ne sait jamais. Cette Cindy aurait pu te...

— Me quoi, maman ? Me kidnapper ? M'enfermer dans une cave pour que je devienne une nouvelle Natasha Kampush [62](#) ?

— On ne sait jamais, ma fille.

— Maman, il va falloir que tu arrêtes de mater *Joséphine ange gardien*, ça ne te réussit pas.

— Ne me cherche pas, sinon je dis au fils de Mme Matta que tu l'as trouvé à ton goût.

— Tu ne ferais pas ça ? Tu es ma mère, quand même.

— Bon, je te laisse ma chérie, papa est coincé dans le jardin, me balance-t-elle avant de raccrocher.

Coincé dans le jardin ?

Comment peut-il être coincé dans le jardin ?

Je l'imagine la tête dans la terre, tel une autruche. C'est bon j'suis tranquille, personne ne me trouvera.

Je suis sur mon lit. J'ai commencé à ranger quelques affaires, mais je n'y arrive pas. Je ne pensais pas que ça serait aussi dur.

Depuis lundi, j'ai réussi à parler avec Jane et Pétra. Cette séparation entre nous, c'est inévitable. Quant à Phillis, elle m'évite.

Elle sort tous les soirs, je ne sais pas comment je vais faire pour qu'on arrive à en parler.

Mon portable sonne. C'est maman qui a débloqué la tête de Papa ?

Ah non, la Taille. Décidément, le midi s'est donné rendez-vous.

— Mary Lou ?

— C'est toujours moi.

— J'ai eu ton message. Ça va aller ?

— Je ne sais pas encore.

— T'as une petite voix.

— Je suis totalement flippée.

— J'imagine. Tu viens quand ?

— Je ne sais pas trop. En août sûrement.

— Je serai là.

— Merci, mon biquet. Je vais en avoir besoin.

Au moment où je raccroche, mon portable qui vibre de nouveau. Ça suffit maintenant.

4B !

Là, pour le coup, c'est moi qui l'évite. Je n'assume pas qu'il s'en aille, je n'assume pas aussi bien que je devrais mon

escapade avec Barrons, je n'assume rien.

Je reçois un texto : « Lee, je suis en bas. Impossible de t'avoir au téléphone, descends sinon je monte. »

Je me couche sur le lit pour essayer de réfléchir. Si mon cerveau pouvait revenir, ça serait sympa.

— Chaton ?

La tête de Pétra s'engouffre à travers la porte.

— Oui ?

—J'ai croisé 4B. Il est en bas. Si tu ne descends pas dans les cinq minutes, il me dit de te dire qu'il monte.

— Quoi ? braillé-je en me levant du lit.

Pétra s'approche.

— Chaton, tu ne peux pas laisser cette situation comme ça. Votre relation a un arrière-goût d'inachevé.

Mes yeux commencent à devenir humides. Putain, je suis redevenue une Lottie.

— Tu as pris la décision de partir, mais assume dans ces cas-là et pas seulement avec nous, mais aussi avec lui.

— Je ne sais pas.

— Alors fais-moi confiance.

— Il me rend faible.

— C'est réciproque, chaton. Je viens de le voir, il ne respire pas le clown dans son corps.

— Il n'a jamais respiré le côté clown dans aucune partie de son corps.

— Oui, ce n'était pas une bonne métaphore, mais bon, dis-toi que c'est pire que d'hab'.

— Je vais descendre, alors.

— Par contre, n'oublie pas que tu es en petite culotte, ça pourrait faire désordre.

— Tu crois ?

— Pense à ce cher M. Mercadier.

— C'est pas faux.

— Chaton ?

— Oui ?

— J'ai peur.

Je vais pour parler mais elle continue.

— J'ai peur de ne pas supporter ton départ. J'ai peur de passer devant cette chambre tous les jours et de la trouver vide. J'ai

peur de ce manque que je ressens déjà. J'ai...

Ses larmes l'empêchent de finir sa phrase.

Je la prends dans mes bras. Qu'est-ce que je peux lui répondre ? Que moi aussi j'ai peur ? Que moi aussi ce vide est en train

de m'emplir un peu plus chaque jour depuis que j'ai pris cette décision. Je lui murmure les seuls mots qui me paraissent être

une évidence :

— Je ne sais pas grand-chose mais je sais que je vous aime. Je t'aime, chaton.

— Ne nous laisse pas. Je n'y arriverai pas. Je ne vais pas savoir le gérer.

— J'ai confiance en toi. Regarde-toi ! Regarde ce que tu es devenue. Tu n'as pas autant besoin de moi que tu le penses.

Mon portable se remet à vibrer.

— Tu devrais y aller, sinon il va débarquer, chuchote-t-elle en se levant.

— Je ne descends pas tant que je ne suis pas sûre que ça va aller.

— Dis-moi que tu restes.

— Je ne peux pas.

— Dis-moi que tout va bien se passer.

— Je ferai tout mon possible pour que ça se passe au mieux.

Je sors de l'ascenseur, les yeux bouffis. Ce face à face avec Pétra m'a complètement mise à plat. J'ai enfilé un jean et je porte

toujours mon petit haut à bretelle et mes tongs. Je ne sais pas ce qui m'attend. J'essaie de porter ce masque, ce masque qui est

censé me protéger.

Je sors et je le vois. Mon instinct me dit de ne de ne pas y aller, me pousse à reculer puis je repense aux paroles de Pétra.

Il s'avance vers moi alors je me décide à le rejoindre.

— Putain, Lee, mais tu foutais quoi ? J'ai cru devenir taré ! m'aboie-t-il au visage.

— Besoin de réfléchir.

— Et ça aurait été trop te demander de me rassurer ? Juste me dire que tout allait bien ?

— Je t’aurais menti alors, je ne vais pas bien.

Il s’approche et tend sa main vers ma joue. Je recule.

— Lee...

— Écoute, je ne sais pas pourquoi tu es là, je ne sais pas p...

— J’ai besoin de te parler.

— Je t’écoute.

— Pas ici, pas comme ça.

— Je ne pense pas.

— S’il te plaît, insiste-t-il. Passe juste l’heure qui suit avec moi.

Je laisse un court silence entre nous avant de balancer un putain de :

— Ok.

Je déteste ce *ok*. Le *ok* qui ne veut rien dire. Le *ok* qui coupe juste la conversation. Le *ok* qui est froid, distant, qui ne laisse la

place à aucune alternative.

— Tu prends ton casque ?

[62](#) • Natascha Kampusch : jeune femme autrichienne qui a été enlevée par Wolfgang Přiklopil, et séquestrée de 1998 à 2006, jour où elle s’est échappée. Ça fait longtemps que je ne t’avais pas parlé des choses glauquissimes de la vie. Je me devais de le faire avant la fin du tome.

37

Je ne serais pas surprise

qu’il débarque au milieu d’une énorme paëlla

et qu’il te demande de sucer son churros

Je suis de nouveau derrière lui, sur cette moto. La dernière fois, j’étais confiante, pleine d’espoir et j’avais réussi à croire

que tout irait bien. C'est fini. Je sais que ça ne va pas. Je sais que ce qui va arriver ne me laissera pas indemne. Je le serre si

fort. Je me dis que c'est peut-être la dernière fois que je ressens ça. Sentir son corps proche du mien et la puissance de sa

moto.

J'ai les yeux toujours fermés quand il s'arrête. Je ne suis pas prête. Il m'emmène sur le fameux toit. Je ne suis toujours pas

prête. La vue est toujours à couper le souffle. Serai-je prête un jour ?

— Quelque chose à boire ? me demande-t-il, gêné.

J'observe mon 4B tendu, crispé.

— Oui, je veux bien.

— J'ai de la bière, du...

— Une bière, c'est parfait.

Il sort une bière de son frigo, la décapsule et me l'emmène.

— Merci.

Il reste planté devant moi, à boire comme si ça pouvait le protéger.

— Alors, tu voulais me parler de quoi ?

— Je voulais qu'on finisse notre conversation, celle qu'on a commencée avant que tu ne t'enfuis avec l'autre têtard.

Outch !

— Celle où tu m'as avoué que tu repartais ?

— Celle-là même.

— Je pensais qu'on s'était tout dit, mens-je.

— Tu te trompais, me murmure-t-il en se rapprochant de moi.

— Je t'écoute.

— Pourquoi tu es partie ?

— J'avais trop mal.

— Et tu as réussi à faire disparaître la douleur avec lui ?

Je baisse les yeux et secoue la tête.

Ses doigts relèvent mon menton pour me forcer à le regarder.

— Lee, si tu voulais me faire souffrir en partant avec lui, tu as réussi.

Bizarrement, je ne me sens pas soulagée pour autant.

Je le vois prendre une grande inspiration.

— Je dois partir, il le faut.

— J'ai compris.

— Non, laisse-moi finir. J'ai besoin d'aller là-bas, c'est vital pour moi.

Je vais pour parler, mais sa main m'en empêche. Ses yeux me supplient presque.

— Je... tu...

Il bégaye, il hésite. Il se passe la main dans les cheveux qui commencent à repousser.

— Putain, j'ai toujours été nul pour ce genre de chose.

Je ne comprends pas ce qu'il cherche à dire, à faire.

— J'ai besoin de toi, Lee, tu me rends complètement fou. Quand tu es montée dans cette voiture, j'ai explosé. Je te laisse

imaginer l'état du bar. Putain de bordel de merde ! hurle-t-il d'un coup en tournant en rond.

J'ai l'impression que cette colère qu'il essayait de garder s'évacue enfin. On dirait un lion dans une cage. Une cage trop

petite. Une cage qui empêcherait ses émotions de vraiment s'exprimer. Une cage qui me protégerait. Je l'observe. Je ne suis

pas en mesure d'intervenir. Au bout de cinq minutes, il fonce vers moi et m'empoigne les épaules, son regard est braqué sur

moi. Il est magnifique quand il est comme ça. Je retrouve le félin qu'il a toujours été, puis ces mots que je retenais et que je

pensais ne plus jamais formuler s'échappent malgré moi :

— Je crois que je suis tombée amoureuse de toi, Toni Campana, avoué-je dans un souffle.

Il me regarde, surpris de cette révélation. Et alors que je suis en train de détailler la couleur de ses yeux en me demandant si

je ne suis pas allée trop loin, ses lèvres fondent sur les miennes. Merci ! Je ne pense plus à rien, juste à la chaleur de son corps

et à l'humidité du mien. Il nous déshabille rapidement. On baise violemment contre ce muret, comme si tous nos reproches

étaient en train d'exploser dans ce corps à corps. Il n'y a pas que les reproches, d'ailleurs, qui explosent.

Nous sommes allongés par terre sur une vieille couverture.

— J'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette situation, il y a un an.

— Sauf que tu n'étais pas à la belle étoile.

— C'est pas faux.

— Tu vois, on s'améliore toujours.

Je me contente de sourire.

— Viens avec moi, me murmure-t-il dans un souffle.

Quoi ?

Quoi ??

Quoi ???

Il me demande quoi ?

J'en fais tomber ma mâchoire sur le sol.

Je la ramasse et m'assieds.

— Je dois te dire quelque chose avant.

Il se relève à son tour et me regarde, inquiet.

— Je ne t'en ai pas parlé, mais on m'a proposé un boulot à Barcelone. J'ai accepté cette semaine. Je ne...

— Quoi ? me coupe-t-il. C'est quoi cette histoire ?

— Avec Vito et ce qui a suivi, je n'ai jamais trouvé le moment pour l'évoquer.

— Tu quittes Paris ? Les filles ? Bora-Bora ?

Les larmes montent.

— Oui.

— Moi qui pensais que tu ne les laisserais jamais.

— C'est pour ça que tu m'as demandé de te suivre ?

— Je m'en serais voulu de ne pas te le proposer. Ça tient toujours, d'ailleurs.

— Tu sais bien au fond de toi que ça ne va pas arriver. Te suivre ? Ça ne serait plus être moi. Tu l'as dit toi-même,

arriverais-tu à aimer une connasse aigrie comme moi ?

— On a dit qu'on avait une relation exclusive, je ne veux pas laisser tomber...

— Qui a dit qu'on laissait tomber ? On reporte, c'est tout.

Il m'embrasse en souriant.

C'est sa façon à lui de me donner sa réponse, de me faire comprendre qu'il ressent la même chose et que nous sommes pour

une fois sur la même longueur d'ondes.

Vendredi 20 juin 2014

4B me dépose à Bora-Bora. La nuit commence à tomber.

Je suis encore sous le choc de son aveu, de nos discussions. Il repart la semaine prochaine pour se consacrer à la boxe, à sa

carrière. Je pars dans un mois en Espagne pour me consacrer à moi-même. Je me dis qu'il ne pouvait y avoir d'autre issue

pour nous. Même si je sais qu'on se retrouvera, c'est une évidence.

Je pousse la porte de mon chez-moi pour encore quelques jours et j'entends les filles. Elles sont sur la terrasse.

— On est là, me prévient Jane.

Je suis devant la porte-fenêtre grande ouverte et je les observe.

— Ça va, chaton ? me demande Pétra, inquiète.

Et là, je ne peux prononcer un mot, je sanglote comme cette pute de Lottie. Je la hais. Les masques tombent... *Larusca* aussi.

— Allez, grosse, t'es plus forte que tout ça.

Je regarde la Syphilis me faire un sourire et je m'effondre encore plus. Elle se lève et me prend dans ses bras.

— Tu es la pire des putes que je connaisse, Nitouche, mais je t'aime. J'ai essayé de te détester, mais je n'y arrive pas. Alors,

regarde-moi, maintenant. Tu vas arrêter de chouiner. Oui, il est parti, mais tu y as déjà survécu, non ? T'es Jacinthe Nitouche,

ne l'oublie pas. Tu prends ta vie sous le bras et tu l'emmènes où tu veux qu'elle soit. C'est dur, tu souffres, tu nous fais souffrir

aussi, mais c'est comme ça, il faut qu'on s'y fasse. On prend sur nous, grosse, alors toi aussi. Et puis, ce mec est dingue de toi,

je ne serais pas surprise qu'il débarque au milieu d'une énorme paella et qu'il te demande de sucer son churros.

Je me mets à rire et les filles aussi.

— J'ai acheté de la sangria, nous avertit Pétra en allant à la cuisine.

On s'installe toutes les quatre sur nos petits transats autour de la table basse. On boit, on grignote, on chante, on danse et on

rit. On rit beaucoup. La vraie vie, quoi !

À un moment, Jane nous fait une confidence sur une réunion qu'elle a eue la veille.

— En fait je me sentais trop mal, j'avais été malade toute la matinée... Je puais de la bouche à dix mille lieues sous les mers.

Et je vois que ma voisine change de place. Alors je vais la voir et je lui dis : « je lui désolée, je ne suis pas très bien, c'est

pour ça que t'as changé de place ? »

— T'es grave putain, tu vas la voir pour lui demander pourquoi elle a changé de place ? demande

Pétra avec de grands yeux

ahuris.

— Et tu penses qu'elle va te dire : « tu refoules trop du goulot ma petite, c'était ça ou je gerbais mon déjeuner », enchainé-je.

— Le pire c'est qu'après, elle a dit à mes collègues que j'avais largué des caisses toute la réunion alors que pas du tout, j'ai

pas pété, c'est juste que je sentais fort de la bouche.

— Vaut mieux que tu dises que tu larguais, c'est plus classe que sentir le pet foireux par la bouche. Enfin bon, moi j'dis ça...

j'me comprends, conclut Phillis en nous resservant.

Je ne sais pas l'heure qu'il est, et je m'en tape.

Jane se lève et branche son téléphone à l'enceinte.

— Écoutez ce que j'ai téléchargé.

— Grosse, ne va pas trop loin, s'il te plaît.

Trop tard, les premières notes affluent dans nos tympans.

Regarde, le jour se lève

Dans la tendresse sur la ville

Là, t'es gentil, mais j'ai la tête dans le cul alors tu sais où tu peux te la foutre, ta tendresse ?

Tu me fais vivre

Comme dans un rêve

Tout ce que j'aime

Je veux bien, mais là, t'as l'haleine aussi fraîche que la chatte de Rika Zaraï.

Besoin de rien, envie de toi

Comme jamais envie de personne

Si je comprends bien, tu n'es rien, petit. Allez jette-toi, tu me feras plaisir.

J'insiste !

Tu vois le jour

C'est à l'amour qu'il ressemble

Ben, avec la tronche que t'as, je préférerais qu'il ressemble à la nuit.

Besoin de rien, envie de toi

Comme le rouge aime l'automne

Moi, le rouge, je l'aime tout le temps, en été, en hiver et même au printemps.

Tu sais l'amour

C'est à Vérone qu'il ressemble

Si ça finit comme Roméo et Juliette, j'ai envie de te dire ADIEU, que Dieu te garde... ou pas !

Besoin de rien, envie de toi

Envie de toi

T'as toujours pas sauté ? Je peux te pousser, si tu veux.

J'aime, quand tu m'enlaces

Quand tu m'embrasses

Je suis si bien

Je crois que ton haleine m'a carrément anesthésié le cerveau. Tu ne serais pas sorti avec Ève Angeli juste avant moi ?

Lui

Premier, matin caresse

Matin tendresse

Tu es si belle

Je sais, on me le dit, tout le temps... c'est mon point fort dans la vie.

Elle

Le jour se lève

Ensemble

Nous on s'aime » [63](#)

Grand bien te fasse, coquine !

On se retrouve à se trémousser sur du Peter et Sloane. Putain, quand je disais que ce monde partait vraiment en couille ! Le

pire c'est qu'on ne se contente pas de danser, on se met aussi à chanter.

Je pense que Mme Gandus va débarquer.

Je me dis que bientôt je ne verrai plus Mme Gandus, ni son vieux caniche qui daube.

Une fois la séance terminée, on se repose sur nos transats. On commence à fatiguer. Puis d'un coup, Jane devient toute pâle et

me prend la main.

— Ma Jaja, faut que je t'avoue quelque chose.

— Tu me fais peur, là.

— J'ai couché avec Samy Bourquel en seconde.

— Quoi ?

— Oui, je sais qu'il te plaisait, mais ça s'est fait comme ça, je m'en suis toujours voulu. Ensuite il a déménagé, t'as été avec

Barrons et je me suis dit que ça ne servait à rien de se faire du mal.

— Et pourquoi tu me balances ça maintenant ? Tu penses qu'il y a prescription ?

— Ça me travaillait trop.

— Putain, mais merde, Samy quoi !

— Je sais.

— J'ai couché avec Cartouche, révèle Pétra solennellement.

— Quoi ? hurle-t-on avec Jane.

— C'était il y a huit ans, ça n'allait pas avec H., on sortait d'un repas avec la famille sicilienne, on

avait bu et... voilà.

— Putain, mais c'est quoi ce bordel ? C'est confession intime ce soir, m'égosillé-je en me levant.

— Cartouche ? répète Jane. Mon Cartouche ?

— Oh ça va, Jane, ce n'est pas le tien, non plus, balancé-je en essayant de reprendre mes esprits.

— Je sais que Jane craquait pour lui et...

— Moi, j'ai couché avec Valentine, la coupe Phillis en regardant Pétra d'un air gêné.

Putain, mais c'est quoi cette soirée ?

Si on ne finit pas toutes par se foutre sur la gueule...

— Avec Valentine ? crie Pétra.

— Oui, plusieurs fois et je risque de recommencer.

— Quoi ? m'écrié-je. Phillis qui couche plusieurs fois avec la même chatte ?

Pétra quitte la terrasse avant de revenir aussitôt.

— Avec Valentine ? répète-t-elle. Tu es la pire des garces.

Puis d'un coup Jane se tourne vers moi.

— Et toi, Jaja ? Rien à nous dire ?

— J'ai utilisé le Roberto de Phillis.

— Quoi ? hurle Phillis à son tour.

— Ben quoi ? C'est le seul phallus auquel tient la Syphilis, si je vais dans votre sens.

On est toutes sous le choc de nos révélations. On est sonnées. Un coup de froid s'est abattu sur Bora-Bora. Il n'y a plus un

bruit sur notre terrasse légendaire.

Au bout d'un temps que je serais dans l'incapacité de décompter, je retourne vers les filles, remplis leur verre et les leur

tends, chacune à leur tour.

— Ça sera notre force, ces révélations. On sera plus fortes que ça. On va faire un pacte.

— Comme un pacte de sang ? demande Jane, inquiète.

— Ouais, ou un pacte moins violent, enchainé-je.

Pétra s’empare du tire-bouchon posé sur la table et commence à nous piquer le poignet avec.

— Pacte de tire-bouchon ! s’exclame Phillis.

— Sœurs de tire-bouchon, précisé-je, en levant mon verre et mon poignet.

— Sœurs de tire-bouchon ! répètent mes morues.

[63](#) • Besoin de rien, envie de toi : premier single musical du duo français Peter et Sloane, sorti en 1984.

ÉPILOGUE

Vendredi 22 août 2014

Ça y est !

Nous y sommes.

Nous sommes à l’aéroport.

Cet aéroport où se tient l’avion qui va me déposer à Perpignan. Je fais une escale chez mes parents avant de rejoindre Cindy

à Barcelone.

On vient de passer un mois des plus *Bora-Boresques*. On en a profité, on est allées au concert de Lucille, Jane a failli en faire

pipi dans la culotte. Oui, on en a profité jusqu’au dernier moment, jusqu’aux trente-et-un ans de notre Syphilis, et on se

retrouve là, devant cette salle d’embarquement qui va signer le début de cette séparation.

J’essaie de ne pas leur montrer que je tremble, que je ne suis pas aussi forte que tout ça.

— Je t’aime, ma Jaja, lâche Jane en me prenant dans ses bras et en se mettant à pleurer.

— Grosse, merde, pas de larmes on a dit, t’as déjà oublié ? Sœurs de tire-bouchon.

— Rien à foutre, sanglote Pétra en rejoignant Jane. C’est trop dur.

— Vous faites chier, poursuit Phillis en tendant ses bras vers nous.

— Ma Jaja, fais attention, prends soin de toi. Je ne vais plus être là pour soigner tes petits bobos, intervient Jane en

s'essuyant les yeux.

— Grosse, je t'ai mis le frère jumeau de Roberto, je me suis dit que ça te servirait, surtout au début.

— Je t'ai glissé un album photos. Tu le regarderas quand tu seras là-bas.

— Ah tiens, j'ai oublié, il y avait une lettre pour toi ce matin, me sort la Syphilis en me la tendant.

— C'est qui ? demande Jane curieuse.

— Ça vient des États-Unis ! s'excite Pétra. C'est ton 4B !

Mon 4B ?

Il m'a répondu.

Avant qu'il ne parte, je lui avais laissé une lettre. J'avais envie de laisser un peu de moi dans ses affaires. Je ne me serais

jamais imaginé qu'il me répondrait si vite.

Une voix me ramène à la réalité pour me rappeler qu'il est temps d'embarquer.

Je ne veux pas.

J'ai eu beau me préparer, je pense qu'on ne l'est jamais assez. J'ai juste envie de les garder encore près de moi quelques

minutes. La voix nous relance.

— Pute ! crie la Syphilis.

— Ma Jane, continue de croire aux licornes, continue de tomber amoureuse, continue de te faire bifler !

Elle me serre fort, trop fort.

— Chaton, ne lâche pas ta guêpe. Continue de vivre cette histoire et de t'épanouir comme tu le fais.

Pétra s'écroule dans mes bras.

— Ma Phillis...

— Ta gueule, grosse, me glisse-t-elle en se mettant à pleurer.

Je m'écarte, je suis obligée de couper ce contact. Je les regarde en m'éloignant. Je recule, je ne veux pas les perdre de vue.

Je pensais que c'était Bora-Bora mon sanctuaire, mais je réalise que c'est elles. Ça a toujours été elles.

Les femmes de ma vie.

Je suis dans cette pièce où je ne peux plus les voir. Un homme en costume me demande si je vais bien. Je secoue la tête.

Comment pourrais-je aller bien alors que je ne les vois plus ? J'essaie de reprendre ma respiration et de me rappeler pourquoi

je pars. C'est confus, mais je me rattache à ça.

Je me rends compte que je tiens quelque chose.

Une lettre.

Sa lettre.

Je l'ouvre en continuant de pleurer.

C'est pas possible, Jaja. Ces jours-ci tu serais capable d'irriguer tous les pays d'Afrique à toi toute-seule.

« Lee,

Je n'ai pas l'habitude de prendre la plume. Suite à ta lettre, je me devais de le faire.

Déjà, merci.

Merci pour ces mots, tes mots.

Nous étions d'accord pour que ça finisse de cette façon, mais c'est souvent plus facile à dire qu'à faire.

J'espère que tu trouveras ce que tu es partie chercher. J'espère que tu le trouveras rapidement et que tu réaliseras que tu ne peux plus te

passer de mon corps.

Moi, ton p'tit cul me manque à me rendre fou.

Je te glisse dans l'enveloppe un billet, un aller simple à utiliser quand tu te sentiras prête.

Je t'attends.

T. »

Les larmes reviennent, j'ai la certitude qu'on arrivera un jour à se trouver et à la vivre notre belle histoire, notre relation

exclusive.

Un appel. C'est le moment d'aller dans l'avion. Les gens se lèvent et s'amassent, pressés. Moi, je ne le suis pas. Je ferme les

yeux. J'essaie de puiser de la force dans les mots que je viens de lire et dans ceux des filles. Mon iPod est en marche, The

Pretenders me chantent *I'll stand by you.*

« Oh, why you look so sad ?

Oh, pourquoi sembles-tu si triste ?

The tears are in your eyes,

Il y a des larmes dans tes yeux,

Come on and come to me now.

Allez, viens me voir maintenant.

And don't be ashamed to cry,

Et n'aie pas honte de pleurer,

Let me see you through,

Laisse-moi voir ce qu'il y a en toi,

'Cause I've seen the dark side too.

Car moi aussi j'ai connu de mauvais moments.

When the night falls on you,

Quand la nuit te tombe dessus,

You don't know what to do,

Que tu ne sais pas quoi faire,

Nothing you confess

Rien de ce que tu avoueras

Could make me love you less.

Amenuisera mon amour pour toi.

I'll stand by you,

Je serai à tes côtés,

I'll stand by you,

Je serai à tes côtés,

Take me in into your darkest hour,

Emmène-moi dans tes moments les plus sombres,

And I'll never desert you,

Et jamais je ne t'abandonnerai,

I'll stand by you.

Je serai à tes côtés.

And when, when the night falls on you, baby,

Et quand, quand la nuit te tombe dessus, bébé,

You're feeling all alone,

Que tu te sens si seul,

You won't be on your own.

Tu ne seras pas livré à toi-même.

I'll stand by you,

Je serai à tes côtés,

I'll stand by you.

Je serai à tes côtés. » [64](#)

Je suis en train de lâcher prise quand j'entends des voix dans le micro, dans les enceintes de l'aéroport. Ça grésille. Les gens

râlent. Puis je les entends. Ce sont elles.

— On t'aime ! Fais-les tous rêver ! Rends-nous fières !

— Mesdemoiselles, ça suffit maintenant, lâchez ce micro.

— Lâche-la, toi, tu ne sais pas que c'est une licorne ? Tu vas être maudit.

— Jaja, je t'aime.

— Lâchez ce micro !

— Tu as un numéro, beau brun ?

— Mademoiselle, ceci n'est pas un micro.

— Lâchez-nous !

— Emmenez-les !

— On t'aime, Jaja ! Bora-Bora for ever & ever !

FIN

[64](#) • I'll Stand by you : chanson enregistrée par The Pretenders, extraite de leur sixième album studio *Last of the Independents* en 1994. Chanson écrite par Chrissie Hynde en collaboration avec Tom Kelly et Billy Steinberg sous le label Warner Bros.

Document Outline

- [Prologue](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [18](#)
- [19](#)
- [20](#)
- [21](#)
- [22](#)
- [23](#)
- [24](#)
- [25](#)
- [26](#)
- [27](#)
- [28](#)
- [29](#)
- [30](#)
- [31](#)
- [32](#)
- [33](#)
- [34](#)
- [35](#)
- [36](#)
- [37](#)
- [Épilogue](#)